http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Le mirage oriental

Auteur :Bertrand, Louis, 1866-1941

Date :1910

Cote : 439820

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001104555482

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence

LOUIS BERTRAND

439820

Le Mirage Oriental

La Débacle de la couleur locale.
Mirage et réalité. — L'Orient qui bouge : la Plèbe, la Misère, le Travail. — Jeunes-Turcs, Jeunes-Égyptiens, Chrétiens et Juifs. — Nationalisme, Séparatisme et Révolution. — Les Écoles. — La mêlée des Religions. L'Orient contre l'Europe.

BIBLIOTH. DE LA VILLE DE LYON

DEUXIÈME ÉDITION.

Librairie académique PERRIN et Cie.

Don du Président HERRIOT

Le Mirage Oriental

Copyright by Perrin and Cº 1909.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Le Sang des Races, 9e édition, 1 volume in-18. 3 fr. 50
La Cina, 1 volume in-18. . . . . 3 fr. 50
Le Rival de Don Juan, 1 volume in-18 . . . 3 fr. 50
Pépète-le-bien-aimé, 1 volume in-18 . . . . 3 fr. 50
L'Invasion, 4e mille, 1 volume in-18. . . . . 3 fr. 50

VOYAGES

Le Jardin de la Mort, 1 volume in-18. . . . 3 fr. 50
La Grèce du soleil et des paysages, 3e mille, 1 volume in-18 . . . . . 3 fr. 50

CRITIQUE

La Fin du classicisme et le retour à l'antique, 1 volume in-18. . . . . 3 fr. 50

Pour paraître prochainement.

Les Bains de Phalère (roman).

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Le Sang des Races, 9e édition, 1 volume in-18. 3 fr. 50
La Cina, 1 volume in-18. . . . . 3 fr. 50
Le Rival de Don Juan, 1 volume in-18 . . . 3 fr. 50
Pépète-le-bien-aimé, 1 volume in-18 . . . . 3 fr. 50
L'Invasion, 4e mille, 1 volume in-18. . . . . 3 fr. 50

VOYAGES

Le Jardin de la Mort, 1 volume in-18. . . . 3 fr. 50
La Grèce du soleil et des paysages, 3e mille, 1 volume in-18 . . . . . 3 fr. 50

CRITIQUE

La Fin du classicisme et le retour à l'antique, 1 volume in-18. . . . . 3 fr. 50

Pour paraître prochainement.

Les Bains de Phalère (roman).

LOUIS BERTRAND

439820

Le Mirage Oriental

LA DÉBÂCLE DE LA COULEUR LOCALE. MIRAGE ET RÉALITÉ.
L'ORIENT QUI BOUGE : LA PLÈBE, LA MISÈRE, LE TRAVAIL.
JEUNES-TURCS, JEUNES-ÉGYPTIENS, CHRÉTIENS ET JUIFS.
NATIONALISME, SÉPARATISME ET RÉVOLUTION.
LES ÉCOLES. LA MÊLÉE DES RELIGIONS. L'ORIENT CONTRE L'EUROPE.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1910

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Il a été imprimé dix exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

A

M. FRANCIS CHARMES

en témoignage de respectueuse gratitude.

L. B.

AVANT-PROPOS

On trouvera ici, à peu près textuellement reproduits, les articles que j'ai publiés en 1908-1909 dans la *Revue des Deux-Mondes*, après un séjour d'une année en Orient et une enquête que j'ai tâché de pousser aussi avant que j'ai pu.

Ce ne sont pas des impressions de voyage notées au jour le jour, et ce n'est pas davantage un résumé systématique des ouvrages antérieurs parus sur le même sujet. Je n'ai lu aucun livre avant mon départ, et, sauf le Coran et la Bible, je n'en ai emporté aucun. Je n'ai compulsé aucune statistique, ayant appris à mes dépens qu'elles sont peu sûres et que ceux qui les font les destinent toujours à

prouver quelque chose. Je me suis borné à raconter ce que j'ai vu et entendu.

J'ai voyagé à l'ancienne mode, m'accommodant de mon mieux, sinon aux habitudes, du moins aux caractères et aux idées des gens chez qui j'étais, corrigeant sans cesse une observation par une autre, prolongeant mon expérience présente de toute l'expérience passée qu'avaient pu me valoir dix années d'Algérie et un contact journalier avec les populations musulmanes de l'Afrique du Nord. Enfin, je me suis tenu également éloigné du reportage et de la prétention scientifique.

Une telle méthode est sans doute dangereuse. Une foule de choses auront échappé à mes oreilles et à mes yeux ; ma curiosité non avertie aura négligé maint spectacle digne de réflexion. Mais, tout compte fait, j'estime que les avantages l'emportent encore sur les inconvénients. Ce que ma vision y perdra en étendue, elle le regagnera peut-être en intensité et en justesse.

Tel qu'il est, ce livre, qui s'adresse au grand public, risque de mécontenter beaucoup de monde: d'abord, les Orientaux qui trouveront leur portrait médiocrement flatté ; ensuite, parmi les Européens, les sociologues et les écrivains politiques, qui, du fond de leur cabinet, entendent raisonner didactiquement sur la matière ; et aussi les « intellectuels », dont je dérangerai les illusions. Ils me trouveront pessimiste, alors qu'eux ils sont tout entiers

à l'espérance. Volontiers, ils s'écrieraient avec le bon Hugo :

L'Orient, l'Orient, qu'y voyez-vous, poètes ?

Déjà, ils signalent, de ce côté, une grande lueur qui se lève. Si c'était vrai, ce serait une aurore qui annoncerait notre crépuscule. En ce cas, j'ai toutes les peines du monde à partager leur allégresse.

Quant à moi, je me tiendrai pour satisfait, si j'ai donné de l'Orient contemporain une image approchante et qui risque de demeurer exacte pendant quelques années encore. Évidemment, ce n'est pas l'Orient tout entier que j'ai voulu représenter, — il s'en faut de beaucoup ! C'est l'Orient qui nous intéresse, nous Français et Européens, celui que nos mœurs et nos idées ont plus ou moins influencé et transformé. Comme dans mes autres livres, je me suis placé au point de vue purement national, — occidental, si l'on veut, puisque, vis-à-vis de l'Orient, nous sommes solidaires de tous les autres Occidentaux.

Il y a cent ans, à l'époque tumultueuse et trouble du romantisme, alors que Turcs, Arabes et Japonais n'étaient guère pour nous que des sujets de pendules ou de paravents, des prétextes à poèmes byroniens et à romans exotiques, on pouvait s'amuser à décrire leurs vestiaires et ignorer

leurs âmes : cela ne tirait pas à conséquence. Aujourd'hui, ces gentillesses ne sont plus de saison. On ne saurait trop connaître des gens qui, demain, peuvent être nos adversaires et qui se souviennent toujours d'avoir été nos vainqueurs.

LE MIRAGE ORIENTAL

CHAPITRE PREMIER

LES MIRAGES DE L'ARRIVÉE

I

LES « BONS POTS » DE THÉOPHILE GAUTIER

« L'Orient d'autrefois achève d'user ses vieux costumes, ses vieux palais, ses vieilles mœurs. Mais il est dans son dernier jour. Il peut dire, comme un de ses sultans : « Le sort a décoché sa flèche ! C'est fait de moi ! Je suis passé !... » Voilà tout près de soixante ans que Gérard de Nerval écrivait ces phrases. Les vieux habits dont il parle ont été remplacés par les pantalons et les redingotes de nos tailleurs ou de nos *Belle Jardinière ;* les vieux palais sont tombés en ruines, ou ont été reconstruits, sur un nouveau plan, par nos archi-

tectes, — enfin les vieilles mœurs de l'Islam se sont tellement modifiées qu'un pacha, attablé sur la terrasse du Café de la Paix, ne se distingue pas de ses voisins. Et, cependant, en dépit de ces transformations si évidentes, nous persistons à considérer l'Orient comme le suprême asile, — comme une sorte de conservatoire intangible, — de la couleur locale. Un bandeau a été mis sur nos yeux par nos poètes et nos romanciers, et nous n'avons pas le courage de le soulever. Nous nous obstinons à chercher l'Orient là où il n'est plus.

Rien n'y fait. Nous avons beau savoir que tout est changé, nous avons beau nous moquer nous-mêmes de notre candeur, nous restons, malgré tout et toujours, les lecteurs éblouis des *Orientales*. Cet Orient méditerranéen, qui est si près de nous, qui est si semblable à nos pays latins, nous le voyons encore avec les yeux de nos grands-pères romantiques !

En 1836, Théophile Gautier écrivait à un de ses amis qui voyageait en Algérie : « Rapporte-moi quelques bons pots de couleur locale ! » Nous n'avons guère varié depuis. Rapporter quelques-uns de ces « bons pots », c'est toujours, pour nous, la grande affaire. Manie puérile, avouons-le, car il faut, en Orient, beaucoup de bonne volonté, pour croire à cette fantasmagorie de l'exotisme, tel que nous le comprenons, et pour résister à la douche réfrigérante que la vue immédiate de la réalité inflige aux enthousiasmes les plus robustes.

II

LA SÉQUESTRATION DU TOURISTE

D'abord, les voyages sont aisés. Ils ne réclament aucun effort héroïque, et les prix sont relativement modestes. Plus de dangers à courir! Plus de fatigues à surmonter ! Inutile de fréter un brick, comme Lamartine, et de s'exposer, pendant des semaines, aux tortures du mal de mer. Le déplacement n'est pas beaucoup plus long que pour une villégiature en Riviéra. Une croisière de circumnavigation en Méditerranée, c'est tout bonnement un « tour de lac ».

Les affiches des gares et les réclames des journaux vous en avertissent : Par l'Orient-Express, Stamboul n'est qu'à trente-six heures de Paris. En quatre jours pleins, les Messageries Maritimes vous débarquent sur les quais d'Alexandrie. Et, même, trois jours suffisent maintenant aux paquebots à turbine de la Compagnie Péninsulaire. De Port-Saïd à Jaffa, ce n'est qu'une nuit à passer en

mer, et, si l'on pousse jusqu'à Beyrouth, c'est vingt-quatre environ... Vous mettez pied à terre : des wagons, en général très confortables, vous attendent pour vous mener plus loin. Ceux qui vont de Louqsor à Assouan sont merveilleusement aménagés : petites tables, fauteuils d'osier mobiles, divans capitonnés de cuir fort propices à la sieste, portières défendues par de triples chassis superposés et dont l'un est muni de verres bleus qui tamisent la lumière trop crue, — enfin, raffinement suprême, des glacières pratiquées sous le plancher, pour tenir au frais les provisions de bouche et les boissons ! Sur la ligne de Bagdad, c'est encore plus beau. Les voitures de première sont de véritables salons, où le velours rouge s'étale avec une profusion et un faste tout germaniques.

Et c'est ainsi que, dans l'express du Caire, on peut, tout en déjeunant, saluer, par la baie vitrée du wagon-restaurant, les premières voiles blanches des *dahabiehs* qui descendent le Nil. Damas elle-même, — Damas, la reine du Désert, — est tout aussi facilement accessible. Un chemin de fer à crémaillère vous fait gravir, sans trop de cahots, les pentes roides du Liban et vous dépose, au bout de quelques heures, sur une petite place poudreuse toute grouillante de cochers et de pisteurs d'hôtel. On entre en fiacre dans la ville des Omméades. Le pèlerin lui-même, le pèlerin du Saint-Sépulcre, n'a plus grand mérite à visiter les lieux saints. Il est bien tranquille en débarquant. Parti de Jaffa par le train de midi, il sait que, pour cinq

heures, il prendra le thé à Jérusalem, dans le hall de l'*Hôtel du Parc*.

Mais voici le revers de la médaille : tout le temps que dure le voyage, grâce aux chemins de fer et aux paquebots, on sort à peine de l'atmosphère européenne et « civilisée ». Les hôtels et les agences qui s'emparent de vous au débarquer, achèvent de vous séquestrer dans vos mœurs à vous, de vous isoler en quelque sorte du milieu ambiant. On n'a point à y changer ses habitudes, sa nourriture, son hygiène. On y coudoie les mêmes gens qu'à Nice ou à Aix-les-Bains. Les types sont prévus, les conversations aussi. Le mobilier, comme les menus des repas, est désespérément pareil dans tous ces modernes caravansérails. Leurs interprètes vous évitent la peine d'entrer en contact avec les gens du pays. Il n'est pas jusqu'à vos sorties, jusqu'à vos divertissements qui ne soient réglés d'avance, — et cela sans le moindre souci de vos préférences personnelles. Les agences auxquelles vous vous confiez y ont mis bon ordre. Quand vous arrivez dans quelque localité de la Haute-Égypte, le *manager* de votre hôtel sait à quelle heure vous visiterez les ruines, à quelle heure, les bazars indigènes ou les dames galantes. On ne vous consulte pas : les provisions sont prêtes pour l'excursion, emballées dans des couffins, — et l'on y retrouve invariablement les mêmes victuailles, — d'Alexandrie à Kartoum, — d'Athènes à Patras, — de Jérusalem à Balbek, — à savoir : deux œufs durs, une cuisse de poulet desséchée,

une tranche de rosbif coriace, une croûte de fromage et deux oranges, — sans oublier le poivre et le sel roulés dans de petits cornets de papier. C'est immuable comme une institution.

Des ânes fringants piaffent à la porte de l'établissement. Quelles que soient vos répugnances, il les faut enfourcher. Vous voilà parti pour les nécropoles et les sanctuaires ! Vous vous imaginez peut-être que vous serez libre de choisir votre itinéraire, de vous arrêter ici ou là ? Point ! Les guides ont leurs programmes et leurs habitudes, qu'il est imprudent de déranger, sous peine de fâcheuses complications. Bien plus, cette collation que vous avez payée au poids de l'or et qu'un de vos âniers trimballe pompeusement, à votre suite, dans un couffin, — vous n'avez même pas le droit de la manger où vous voulez. Ainsi, à Philœ, — Bædeker vous le signifie formellement, — « le déjeuner qu'on a emporté avec soi *se mange* près du kiosque ». Vous entendez ? Ce n'est point dans le temple d'Isis, ou dans le temple d'Hathor, ou sous le portique de Nektanébo, — mais près du kiosque de Trajan que vous grignoterez votre cuisse de poulet. Agir autrement serait contrevenir à tous les usages et à toutes les traditions.

Êtes-vous sur le Nil, le bateau fait escale en face d'un village, des enfants à demi nus accourent, avec des cris et des gambades. Vous ébauchez le geste de leur lancer une poignée de piastres. On vous en empêche. Un règlement l'interdit. Lisez plutôt la pancarte qui est affichée sur le pont :

« Défense de jeter de la monnaie aux enfants, — *par respect pour la dignité humaine* ! » Pas n'est besoin d'ajouter que ce règlement est anglais et protestant.

D'un bout à l'autre, vous êtes, pour ainsi dire, tenu en lisière. Quand ce ne sont pas les conducteurs des agences, ce sont vos guides et vos drogmans qui dirigent vos démarches et vos actions, qui vous étourdissent de leurs bavardages et de leurs boniments, qui jugent en dernier ressort de ce que vous devez voir ou ne pas voir, qui enfin s'interposent perpétuellement entre vous et la réalité. Et ainsi cette réalité vous arrive déformée comme un texte qu'on lit dans une traduction. Les amis, les connaissances, les gens « bien informés » qu'on rencontre là-bas ajoutent leurs gloses aux commentaires des âniers : c'est encore pis. Le texte original s'oblitère davantage. On risque fort de n'y plus rien comprendre. Et, comme après ces excursions toujours trop brèves, on se replonge immédiatement dans l'ambiance cosmopolite des hôtels, le dépaysement devient à peu près impossible. Il faut bien se contenter avec la couleur locale de pacotille qu'on a pu grapiller au passage et qui ne vous apprend pas beaucoup plus que les photographies ou les cartes-postales achetées en cours de route. Concluons que les « commodités » des voyages modernes sont très surfaites. Leur but inavoué, c'est d'empêcher de *voir* les pays qu'on traverse.

III

LA DÉBACLE DE LA COULEUR LOCALE

Voulez-vous les voir, réellement, et, si je puis dire, par vous-même ? Ce n'est pas toujours commode et cela coûte souvent fort cher ! Le voyage ainsi compris devient un *extra* non prévu dans les ordinaires programmes. Vous paierez en conséquence. Vous serez seul et désarmé contre la conspiration universelle des gargotiers et des guides qui vous tondront et vous écorcheront sans pitié. Mais enfin, c'est l'unique moyen de bien voir, — et il est assez naturel qu'on y mette le prix. Vous voilà donc résigné d'avance à toutes les pirateries ! Vous vous lancez à l'aventure !... Alors, les désillusions commencent.

Sans doute, — à moins d'être tout à fait naïf, — nul ne s'étonne de traverser, à Constantinople ou au Caire, d'immenses quartiers absolument européens d'apparence. On n'est pas surpris davantage de croiser, sur les trottoirs des avenues toutes neuves,

ou de coudoyer, dans les bars, de jeunes effendis fort correctement habillés à la dernière mode de Paris. Cela, on s'y attendait plus ou moins. Mais c'est dans les quartiers populaires que la déception est cruelle.

On se faisait une fête de flâner dans les bazars. On les avait parcourus rapidement le jour de l'arrivée, et l'on avait gardé une vision confuse, autant qu'émerveillée, de ce papillotement de couleurs, de tout ce bariolage insolite pour des yeux occidentaux. On y revient, on s'accoutume à l'ambiance, on examine les choses et les gens d'un esprit plus rassis, — et voilà qu'on s'aperçoit que le bazar oriental n'est plus guère qu'un souvenir.

Les petites échoppes de la plèbe, comme les grands magasins pour touristes, sont envahis par une affreuse camelote, allemande ou autrichienne en général. C'est à faire frémir, quand on y regarde de près. Les contrefaçons ou les malfaçons indigènes, surtout, dépassent tout ce qu'on peut imaginer en fait d'horreurs. Qui ne les connaît, ces plateaux de cuivre repoussé à la grosse, ou ciselés si sommairement qu'on s'écorche les doigts aux aspérités du métal? Et ces cafetières si mal soudées qu'elles fuient par le fond et qu'on n'ose même pas s'en servir comme porte-bouquets? Et ces petites tasses bancroches, qui ne veulent pas tenir sur leurs pieds? Et ces chapelets de coquillages ou de verroteries que les ânicrs suspendent au cou de leurs ânes et que les vieilles Anglaises rapportent triomphalement à leurs poignets, en poussant

des : *very beautiful, indeed ?...* Et ces piquages la machine que le Juif narquois ou l'astucieux Arménien vous insinue comme authentiques broderies de Boukhara, non sans vous faire remarquer des taches significatives : « Tu vois, c'est l'eau de la pluie ! L'étoffe, il a traversé le Désert sur le dos des chameaux !... »

Au grand Bazar de Constantinople, des centaines de machines à coudre vous remplissent les oreilles de leur tic-tac. Quel coup pour la couleur locale et quel avertissement pour les amateurs de vieilles broderies à la main ! A Damas, l'allée centrale est couverte par une arcature de fonte, comme nos gares et nos marchés publics. Arrêtez-vous devant cette boutique, au seuil enguirlandé de ceintures voyantes et de mouchoirs syriens liés en grosses touffes multicolores. Les mouchoirs, — les beaux *keffidjés* aux longs cordons flottants, — ont été fabriqués à Vienne, comme d'ailleurs ces cachemirs, si parfaitement imités, où les personnes aisées se taillent de confortables gilets. Les velours sont italiens ou allemands : ils viennent de Milan ou de Crefeld, ne coûtent pas cher et ne valent pas grand'chose. Les soieries de Lyon, si appréciées autrefois, sont considérées comme trop coûteuses. Il y en a bien quelques ballots, mais enfermés dans des fonds d'armoires : le marchand, qui a bouleversé des piles entières pour les retrouver, vous avoue que cela ne se vend plus. Même les souks de la librairie, dernier refuge du moyen âge musulman, prennent un aspect de

plus en plus moderne et européen. Nos fournitures scolaires s'y étalent, nos encres et nos crayons, nos papiers, nos gommes et jusqu'aux cartables de nos collégiens. Les épiceries sont empoisonnées de pétroles, — pétroles de Bakou, pétroles américains, — et les conserves de Chicago s'y alignent à côté des savons marseillais.

Au sortir des bazars, vous rejetez-vous sur les cafés ? C'est une autre déception, surtout pour ceux qui connaissent nos cafés maures d'Algérie, où le mobilier ancien s'est à peu près conservé. Au Caire, comme à Damas, à Beyrouth, à Stamboul, les divans disposés à l'intérieur, le long des plinthes, les bancs de bois surélevés où l'on s'accroupit pour fumer et pour boire, — toutes ces vieilleries pittoresques tendent à disparaître. Les tables et les chaises métalliques de nos estaminets, les verreries et les faïences de nos manufactures expulsent les vieux ustensiles et les vieux sièges orientaux. Aux plafonds, s'espacent des lampes à pétrole, — ces hideuses lampes allemandes qu'on retrouve dans tous les pays du Levant, — énormes et pansues, avec des abat-jour de zinc munis de pendeloques en bouchons de carafes. On y fume les cigarettes de la régie ottomane, on y lit même de vagues journaux, et, presque partout, des graphophones, colportés par les commis voyageurs teutons, nasillent des chansons arabes.

Pas plus que les cafés, les mosquées n'ont échappé à la contagion. A part les très belles et les très anciennes, où les taches de mauvais goût moderne

s'effacent dans la splendeur de l'ensemble, la plupart sont tristement défigurées par des importations occidentales. Des ferblanteries effroyables ont remplacé les suspensions de cuivre, aux godets d'albâtre ou de verre colorié, — et les merveilleux globes de lampes décorés par les artisans d'autrefois sont passées dans les vitrines des musées. Les moquettes de la *Place Clichy* se substituent aux tapis de prières. Des barbouilleurs italiens ont couvert les murs d'arabesques de cabaret. A Stamboul, l'intérieur de la Mehmet Fahti peinturlurée en noir est d'un effet funèbre et désastreux. Les petites mosquées des quartiers excentriques sont encore plus affligeantes : ce ne sont que guirlandes, carquois et bouquets de roses ! Les revêtements de faïence n'ont rien à envier à ceux de nos cabinets de toilette (1). Enfin, dans les turbés, comme dans les mosquées elles-mêmes, on peut admirer de superbes rideaux de velours rouge à crépines d'or, avec des baldaquins en bois doré. Et l'on songe aux magnificences de nos salons de préfectures et de nos salles d'attente de première classe.

Oui ! tout cela est navrant pour les âmes éprises d'exotisme ! Les costumes aussi s'en vont. A part le tarbouch, la mise d'un fonctionnaire turc ou égyptien est identique à celle d'un fonctionnaire

(1) Autrefois, la coupole de la Mosquée d'Omar, à Jérusalem, était lambrissée extérieurement de faïences persanes. Ces précieuses plaques ont presque toutes disparu, vendues, — me dit-on, — à des touristes par des imams indélicats. On bouche les trous, — et cela, j'ai pu le constater de mes yeux, — avec de grosses céramiques italiennes.

européen. Sans doute, les gens du peuple, les fellahs et les nomades restent forcément fidèles à la mode ancienne, d'ailleurs si simple qu'elle n'est presque pas susceptible de changement. Mais quiconque a vu les Arabes d'Algérie ou du Maroc ne trouvera qu'un agrément médiocre à regarder les foules populaires de l'Orient. Mettons à part les Bédouins de Syrie qui ont une assez fière prestance : tout le reste est quelconque. On dirait qu'à mesure qu'on avance vers le Levant, les costumes s'étriquent et perdent de leur noblesse. Ni le *caftan*, ni le *gombaz* n'ont les beaux plis amples du burnous. Cela tombe tout droit et cela vous engaine comme un fourreau. Il y a d'ailleurs, chez ceux qui les portent, une tendance de plus en plus marquée à choisir des couleurs neutres, des draps noirs ou gris. La *galabieh* de la plèbe égyptienne est une simple blouse qui ne saurait rivaliser, pour l'ampleur et pour l'éclat, avec la *gandoura* algérienne. Elle est uniformément bleue, de même que les voiles des femmes sont uniformément noirs. Et les tcharchaffs des dames orientales, — égyptiennes syriennes ou turques, — sont également noirs, et noires aussi les voilettes qui leur cache le visage. De sorte que la tonalité générale, contrairement à ce qu'on espère, est plutôt lugubre, ou tout au moins assez sombre... Quand je partis pour l'Égypte, le peintre Dinet, qui est un fanatique de la couleur et de la lumière sahariennes, me dit, à ma grande stupéfaction : « Ah ! vous allez là-bas ! Je vous plains ! L'Égypte est un pays noir ! »

L'Égypte un pays noir ! quel paradoxe ! Et cependant, c'est au moins vrai pour le Delta du Nil. Les masures grisâtres construites avec la boue du fleuve, les petits palmiers rabougris et brûlés, les voiles noirs des femmes, les grandes plaines limoneuses, et nues après la moisson, — tout cela compose, sous le ciel mat et embué de poussière, une gradation de teintes neutres, qui n'est pas sans tristesse (1).

Les physionomies et les types sont à l'avenant des costumes. Ici encore, comme pour les Bédouins de Syrie, il faut faire une exception en faveur des Turcs, de race ou de formation militaire : ceux-là offrent un caractère indéniable d'aristocratie.

Mais tous les autres, — tous ces Levantins courbés sous l'esclavage depuis des milliers de siècles, vivant de trafic, de pilleries ou de métiers louches, — ils ne trahissent sur leurs figures comme dans leurs maintiens que la ruse mercantile, la bassesse sournoise, ou la placidité molle des gens habitués à obéir. Auprès d'eux, nos bergers du Sud algérien passeraient pour des grands seigneurs. Vraiment, il n'y a pas de quoi s'exciter l'imagination sur ces exemplaires d'une humanité certainement inférieure à la nôtre. Le désordre, la négligence, l'incurie domestique des plus fortunés, l'ordure, avec laquelle ils voisinent sans répugnance, où ceux de la

(1) On m'a redit, au Caire, un mot d'Octave Uzanne qui exprime à merveille la mélancolie du Delta, à de certaines époques de l'année : « L'Égypte, c'est la Bretagne de l'Orient » !

classe inférieure semblent même se complaire, l'aspect sordide des logis et des rues, — quand on a touché toutes ces tares, contemplé toutes ces laideurs, respiré tous ces miasmes, c'est le désenchantement suprême !

Si, maintenant, dégoûté de la pouillerie orientale, étourdi par le vacarme des tramways, des attelages et des automobiles, repoussé de partout par la laideur d'une civilisation qui se décompose, on cherche un dédommagement dans le spectacle du passé, voici toute une nouvelle série de déboires ou de tribulations. Sauf peut-être en Grèce, les ruines, dans tout l'Orient, sont, autant dire, inabordables. En Égypte, où elles abondent, c'est à croire qu'une administration vigilante s'est appliquée à en défendre l'accès. Et d'abord on n'y pénètre que muni d'un ticket qui s'achète à la porte, à moins qu'on ne se soit pourvu, une fois pour toutes, — moyennant une livre égyptienne, — d'une carte de légitimation valable pour tous les lieux à visiter. Sans doute, c'est là un usage courant, même en Europe, et qui se justifie suffisamment par la nécessité d'arrondir le budget des fouilles. Mais cette formalité, insignifiante dans une ville, devient odieuse en plein désert, ou dans des pays perdus. Là encore, il faut donc que l'on se heurte à l'éternel fonctionnaire embusqué derrière son guichet et que l'on passe à la caisse. Les personnes amoureuses de solitude et de recueillement en sont désagréablement froissées. Comment se recueillir d'ailleurs et s'absorber, dans la contemplation des

ruines, lorsqu'on n'y peut faire un pas, sans être escorté d'une demi-douzaine d'estaffiers? C'est dans cet équipage que l'on parcourt les hypogées de la Vallée des Rois, — et si j'en parle nommément, c'est que, nulle part ailleurs, l'escorte qui vous accompagne n'est plus pompeuse. Les *gâfirs* qui vous précèdent portent chacun sur leur épaule un long bâton, comme un suisse de cathédrale porte sa hallebarde. Or les *gâfirs*, par métier, sont blasés sur les émotions que vous venez chercher en ces endroits. Ils sont impatients d'en finir avec une cérémonie qui se renouvelle trop souvent à leur gré. Alors, ils vous pressent, vous entraînent, vous obligent à brûler les stations : c'est une revue au pas de course.

Je ne sais comment font les autres, mais j'avoue que cet appareil administratif suffit pour tuer en moi toute émotion. L'idée seule que ces nécropoles sont en régie, que tout y est classé, numéroté, que le programme de ma visite est arrêté dans le moindre détail, — une telle idée, en des lieux pareils, m'en ôte toute la poésie. Si l'on admet le système, il faut proclamer cependant qu'en Égypte on l'a poussé jusqu'à sa perfection. Dans les hypogées, comme dans les grands hôtels cosmopolites, on jouit des derniers raffinements du confort moderne. Toutes sont éclairées à la lumière électrique, comme les *Métropolitains* ou les *Excelsiors* du Caire ou d'Alexandrie. A peine êtes-vous entré qu'un gardien tourne le bouton d'un commutateur : embrasement général! Les fresques mythiques des

corridors, les puits où dorment les Pharaons, les sarcophages monumentaux des Apis vous apparaissent dans une apothéose d'Éden-concert. Encore une fois, chacun son goût! Mais je préfère de beaucoup, dans ces caveaux funèbres et qui devraient rester mystérieux, la lueur d'une chandelle!

Pourtant, ces ennuis sont légers, en comparaison du reste. Le pire c'est l'exploitation commerciale des ruines, c'est la horde de drogmans, de pisteurs, d'hôteliers, d'industriels de toutes sortes qui se dressent, comme un mur opaque, entre vous et ce que vous voulez voir. Les « progrès de la civilisation » en pays non civilisés les ont rendus *invisitables*. Je n'exagère pas. Voici, par exemple, les pyramides de Gizeh, qui sont aux portes du Caire. Je défie bien qui que ce soit de les visiter à loisir.

Un tramway électrique vous y conduit en trois quarts d'heure. On suit une route plantée d'acacias et bordée de guinguettes, — telles que le *Bar Cléôpâtre*, le *Rendez-vous des chasseurs*, ou le *Retour de la chasse,* — et l'on débarque entre une brasserie allemande ou suisse, et un hôtel américain du tout dernier cri, avec musique de tziganes et pistes pour tennis. Le décor est à souhait, vraiment pour encadrer les quarante siècles de Khéops et de Kephrem !... Vous n'avez pas le temps de formuler cette réflexion chagrine, qu'une nuée d'âniers et de chameliers s'est déjà abattue sur vous. C'est en vain que vous protestez, que vous affirmez votre intention formelle d'aller à pied et d'être seul pour regarder en paix. Bon gré mal gré, il faut vous hisser sur un

dromadaire, ou enfourcher un bourricot. Alors commence une cavalcade hilarante, une chienlit carnavalesque, qui se déroule, en une frise nabote et dérisoire, au pied des gigantesques Pyramides : grosses dames dodelinant de la gorge et du ventre entre les bosses de leur chameau, chanteuses de beuglants cambrées en des poses de sultanes, auréolées d'ombrelles écarlates, ou brandissant des réticules, maigres clergymen, comme fendus en deux par leurs montures et dont les jambes sont si longues que leurs escarpins semblent trotter d'eux-mêmes à ras du sol, pappas ventripotents emportés au galop par des ânes fougueux, le bonnet doctoral branlant sur l'oreille et les grandes manches noires de leurs toges échevelées au vent de la course...

La chevauchée fait halte devant Khéops. Aussitôt, dix photographes s'élancent d'une baraque, vous assiègent, vous remplissent les mains de leurs clichés les plus flatteurs : « Comment Monsieur désire-t-il son portrait ? A pied ou à cheval ? A dos d'âne ou à dos de chameau ? » Et l'on vous fait admirer l'image d'un touriste berlinois casqué de liège, cuirassé de kaki, bardé de ceintures de cuir et botté de molletières, qui surgit immense à côté d'une pyramide toute petite... Des gens, raidis dans des attitudes solennelles, sont en train de poser. Le photographe, la poire de caoutchouc à la main, rectifie la pose : « Ne bougeons plus ! » Du haut de leurs quarante siècles, les Pyramides contemplent !... Horreur ! Vous vous échappez, vous fuyez vers le Sphinx, poursuivi par les âniers qui

tapent à grands coups de matraque sur le derrière de votre monture... Autre supplice ! Voici maintenant les camelots qui se précipitent, les brocanteurs de fausses antiquités ! Et il faut négliger le splendide paysage désertique, pour s'occuper de scarabées et d'osiris en toc, fabriqués à la douzaine par des mouleurs italiens. Pendant ce temps-là, les guides vous cornent aux oreilles leurs boniments. Celui-ci veut vous faire grimper au sommet de la Pyramide, celui-là veut vous entraîner dans les souterrains. On est ahuri, assourdi, pris d'assaut. Impossible de joindre deux idées, d'arrêter ses yeux une minute sur tel détail singulier d'architecture, ou cette coloration délicieuse qui pâlit là-bas vers la chaîne lybique et qui va s'évanouir... Une colère vous saisit, on renonce brusquement, on abdique toute volonté devant tant d'ennemis conjurés, — et l'on s'en revient mélancoliquement sur son bourricot, avec la rage impuissante de n'avoir rien vu.

Même en été, quand les grands arrivages de touristes sont suspendus, — même la nuit, — une visite tranquille est impossible. Les soirs de pleine lune, la Compagnie des tramways organise des services spéciaux. Les convois sont doublés, et, jusqu'à minuit, c'est un va-et-vient perpétuel entre le Caire et Gizeh. Comme la chaleur du jour est un peu tombée, on accourt pour se mettre au frais et dîner en famille, au pied du Sphinx. Calicots allemands, employés des banques, soldats de l'armée d'occupation, avec leurs femmes et leurs progénitures, — tout ce monde s'assied dans le sable. On

déballe les provisions, les bouteilles de soda, les chapelets de bretzels et les saucisses de Strasbourg. Des coquilles d'œufs, des journaux graisseux, des pelures de charcuterie s'éparpillent autour des tombeaux pharaoniques. On crie, on chante, les bouchons sautent, les ânes fouettés par leurs conducteurs s'élancent au galop, emportant des femmes qui se cramponnent et qui piaillent !... C'est charmant, cette petite fête ! On était parti pour les splendeurs les plus lointaines de l'Histoire, — et l'on tombe dans un dimanche de Vincennes ou de Saint-Mandé !...

Or, cette fureur de profanation sévit d'un bout à l'autre de l'Égypte. A Louqsor, à deux pas du grand temple d'Ammon, et des ruines de Karnak, en face des nécropoles de la Vallée des Rois, il se rencontre des touristes qui s'ennuient tellement qu'il leur faut un carnaval comme à Nice, avec corso, bataille de fleurs et bal travesti. On se déguise en Hathor à tête de vache, ou en Thout ibiocéphale. A Assouan, dans l'île d'Éléphantine, toute blasonnée de cartouches royaux, toute pleine de substructions et de débris antiques, on a construit je ne sais quel *Savoy hôtel* qui s'étale bêtement au milieu de toutes ces vieilles choses et qui prête à ce paysage nubien un faux air de Genève ou d'Interlaken.

La nature elle-même n'échappe point à l'invasion sacrilège de l'Occident. Les deux rives du Nil sont bordées d'usines, sucreries ou filatures de coton, dont les cheminées fuligineuses pointent au-dessus

des gourbis en terre battue des fellahs. Et, détail amusant ! par amour de la couleur locale, on a donné à ces cheminées des formes d'obélisques. Mais le plus beau, c'est un castel moyen-âgeux, que s'est fait bâtir, à Louqsor, un riche Hollandais. Cela domine la berge orientale du fleuve. On y voit une tour à créneaux, des ogives, des machicoulis, et le tout a été mis en couleur : blanc et rouge sang de bœuf, comme une cabine de bains.

IV

LES CONSOLATIONS

On ne saurait trop le répéter : ces discordances sont affligeantes, pour le nouveau débarqué. Le premier abord est plutôt rude, la désillusion souvent amère. Et pourtant, pourtant !... En dépit de tout, c'est toujours l'Orient ! Ce sont les *Orientales* menteuses, qui ont raison contre tous les démentis de l'expérience. Qu'importent les profanations du passé, la médiocrité du présent, les truquages impudents des agences, les bluffs des réclames ! Il y a des minutes où tout ce qui vous charma jadis dans les récits des voyageurs et dans les vers des poètes visionnaires, — où l'Orient de la légende se dégage des réalités misérables et se remet à vivre devant vous, triomphalement.

Je suppose que vous veniez de traverser le Caire, en vous dirigeant vers le faubourg de l'Abassieh. Vous en avez assez de la place de l'Opéra et du jardin de l'Ezbekieh, de ses restaurants, de ses

cinématographes et de ses petits théâtres. Les boutiques vulgaires du Mousky, ses poussières et ses puanteurs, la saleté, les boues croupissantes des ruelles populaires vous dégoûtent. Vous avez quitté le tramway, dépassé les derniers estaminets grecs et les dernières cambuses indigènes. Vous suivez un sentier qui se perd derrière l'Hôpital français, — et, soudain, vous voilà au milieu des sables...

C'est en juin, il est sept heures du soir, le soleil se couche.... Tout de suite une roche invraisemblablement rose s'empare de vos yeux. Elle brille doucement en face de vous, parmi les sables, comme une énorme conque marine oubliée sur une plage. Elle recueille, elle boit les splendeurs éparses de l'air... Puis, c'est un contrefort grisâtre coupé d'une brèche, à travers laquelle on distingue, au loin, les mornes étendues jaunes du Désert, — puis la chaîne dénudée qui aboutit à la citadelle du Mokattam.

Au centre, surgissent trois mosquées funéraires, où sont ensevelis des émirs. Les édifices délabrés se transfigurent aux feux du couchant, les coupoles brillent, comme des sphères de vermeil, et la masse des architectures se détache en noir sur le fond pâle des éminences sablonneuses et de la vaste plaine désertique. Dans le ciel, presque incolore à la limite des terres, à peine azuré vers les hauteurs, la lune monte, — une lune d'or, une lune épanouie comme un fruit féerique, — et si étrange, si extraordinairement belle, en sa calme

ascension, qu'elle inquiète à la façon d'un prodige... Silence, immobilité, pénombre douce ! Une fumée laiteuse, nuancée de lilas, se tient toute droite au-dessus de la brèche rocheuse où passaient autrefois les caravanes...

De l'autre côté, un cimetière, à perte de vue ! toute une cité funèbre avec ses tombes, ses maisons peintes de couleurs claires, comme les maisons des vivants. Par les fenêtres grillées, on aperçoit les chambres garnies de divans, de tapis et de tentures, où se réunissent, pour banqueter, les familles des défunts. Des lanternes sont pendues au mur, à droite et à gauche des portes cochères. On dirait qu'on attend quelqu'un, que des voitures vont arriver... Mais les rues du cimetière sont vides. Personne n'y passe ! De loin en loin, un chien se sauve entre les stèles des sépulcres indigents, un volet poussé par un souffle de brise tourne lentement sur ses gonds. Des odeurs de cadavre s'exhalent par les fissures du sol. Çà et là, des crânes, des ossements luisent sur de grosses pierres...

Et puis on escalade un monticule fait de gravats et de poussières humaines, — et l'immense ville des vivants se déploie sous vos pieds, avec ses minarets et ses dômes, jusqu'au miroitement lointain du Nil. Tout ce qu'on espérait, tout ce qu'on avait imaginé est dépassé en cette minute. C'est la Cité de Rêve qu'on entrevoit confusément à travers les récits merveilleux des conteurs arabes. On ne peut plus s'en aller, on voudrait fixer à jamais au fond de sa mémoire ce profil de cité rose et bleue, qui

se découpe en arêtes lumineuses sur le poudroiement vermeil de l'espace. Et l'on s'évertue à tout embrasser de ce prodigieux horizon : la roche purpurine comme une conque géante, les mosquées funéraires avec leurs coupoles de vermeil, le désert livide étalé sous la lune, et la ville silencieuse des morts endormie à côté de la ville bruyante et fumante de labeur !..

Rien ne bouge, tout est figé dans l'outremer et les ors du couchant comme une enluminure de manuscrit persan. Pourtant, cette chimère est réelle. La vie palpite et chante tout près de vous !... Voici deux jeunes gens qui montent, les doigts entrelacés, entre les pierres bariolées des tombes. Ils s'arrêtent au sommet du monticule, leurs robes éclatent dans la lumière d'argent, — une robe bleue, une robe rose, — et ces deux couleurs ardentes se penchent un instant sur les lilas et les mauves de la vallée funèbre...

V

TOUS LES MIRAGES !

Des visions, des émotions pareilles sont assez fréquentes dans la moderne Égypte, pour faire oublier, — au moins à distance, — les désenchantements de l'arrivée et les constatations pénibles de l'expérience journalière. Un soir, comme je redescendais du Mokattam, les yeux encore éblouis d'un coucher de soleil sur le Val de l'Égarement, je rencontrai un jeune Syrien, fonctionnaire khédivial, qui m'honorait assez volontiers de sa conversation. Croyant le flatter, je lui dis mon enthousiasme en termes aussi sincères que lyriques. Il me dévisagea ironiquement, haussa les épaules :

— Le mirage, mon cher ! Le mirage !... Vous autres Européens, vous serez toujours dupes du mirage oriental !... Êtes-vous fou ? Grimper les rampes du Mokattam par quarante degrés de chaleur, enfoncer dans le sable jusqu'à la cheville, ou vous écorcher les pieds aux cailloux tranchants

des pistes, — le tout pour contempler un ravin désert, sans un arbre, sans un pouce de végétation !... Avouez que c'est de la démence ! »

Je n'insistai point. Ses pensées étaient ailleurs. Incontinent, il m'annonça, tout heureux et tout aise, son prochain départ pour la Suisse. Oui, il partait pour la Suisse, il allait s'y rafraîchir sur les montagnes, tandis que moi, sottement, je m'obstinais à me griller, en plein mois de juin, au soleil d'Égypte !... D'ailleurs les hôtels y sont à bien meilleur marché, la vie moins coûteuse qu'au Caire ! Tout compte fait, cette villégiature lointaine lui vaudrait encore une économie, sans parler des agréments du voyage.

Et, s'échauffant sur cette idée, il me dit :

— Ah ! la Suisse ! La France ! L'Angleterre ! En voilà des pays ! A la bonne heure !... Vous autres, au moins, vous avez des arbres, des fleurs, des prairies ! Un parc d'Angleterre, un jardin français, c'est cela qui est admirable !... Et vos rues sont propres, vos maisons, confortables, vos cuisines, exquises !... Et vos architectures ! Qu'est-ce qu'il y a de plus beau qu'une cathédrale gothique ? Une mosquée, auprès d'une cathédrale, n'est qu'un tas de platras !... Je suis Oriental, moi je m'y connais un peu mieux que vous ! Je vis ici, tandis que vous, vous n'êtes qu'un passant ! Eh bien ! je ne donnerais pas une pelouse d'Oxford, une terrasse de Versailles pour l'Égypte tout entière !... L'Orient ? Vous ne savez pas ce que c'est ! C'est l'ordure ! C'est le vol, la bassesse, la

fourberie, la cruauté, le fanatisme, la sottise ! Oui, je le hais, l'Orient ! Je hais les Orientaux, tous ces porteurs de tarbouchs, tous ces égreneurs de chapelets !...

Évidemment, ces propos injurieux partaient d'une âme aigrie. Les Syriens sont méprisés par les Musulmans d'Égypte : il est assez naturel qu'ils le leur rendent. Et il y avait encore, dans la diatribe de mon compagnon, l'envie plus ou moins consciente de m'étonner, de berner un peu la bonhomie occidentale. Mais j'avais entendu déjà des discours assez semblables dans la bouche d'Égyptiens, mahométans et nationalistes. Seulement, ceux-ci ajoutaient : « C'est la faute des Anglais qui nous laissent croupir dans la misère et dans l'ignorance ! Ah ! si nous étions nos maîtres, vous verriez comme tout changerait... »

Cependant, des déclarations de ce genre vous donnent à réfléchir. Vous désirez en savoir plus long. Des lettres de recommandation vous ont été remises pour des notables indigènes. Vous en faites usage. Un aimable homme s'offre, avec empressement, pour vous guider à travers sa ville et vous la commenter. Il parle notre langue ni plus ni moins correctement que la majorité des Français. Il a étudié chez les Jésuites du Caire, puis dans une de nos Facultés du Midi, — Aix, Toulouse ou Montpellier, — il est bachelier, licencié, docteur en droit. A la coiffure près, vous pouvez avoir l'illusion de vous promener avec un compatriote.

Naturellement, il vous montre de préférence les

quartiers nouvellement construits, il a soin de vous faire passer devant les palais et les villas les plus *modern styl*, devant les hôtels les plus fastueux. Au fond, — et quoi qu'il dise, par pur snobisme européen, — il est très fier de tout cela. Il vous entraîne vers le grand pont de Gezireh, à l'heure élégante, où les plus beaux équipages du Caire rentrent de la promenade. Tout le long de la rue Kasr-en-Nîl, où s'échelonnent les banques, les grands magasins, les agences diplomatiques, c'est un défilé ininterrompu de luxueux attelages, une exhibition d'uniformes et de toilettes féminines souvent du meilleur goût. On a sous les yeux, le mouvement, la *représentation* d'une de nos grandes capitales, qui ont gardé les usages de cour... Vous voici à Gezireh, le quartier select par excellence, celui des riches hiverneurs et des hauts fonctionnaires. Rien n'y manque : champ de courses, jardin zoologiqne, grand *Palace* à six étages. Et le défilé des voitures et des automobiles continue sous les acacias qui bordent la route. Les quais du Nil sont envahis par les cafés-concerts, les restaurants, les théâtres d'été. D'honnêtes familles sont attablées sur les terrasses qui dominent le fleuve. Des chanteuses à l'accent marseillais, des demi-mondaines à l'accent de Belleville paraissent s'amuser follement aux propos de messieurs en tarbouch... Nous sommes en Europe, n'est-ce pas ? — une Europe un peu maquillée, et garnie de plantes exotiques, comme tel coin de la Rivièra !

L'illusion prend corps de plus en plus, tandis

que vous écoutez parler votre guide. Il parle, abondamment, il a bu du vin, quoique Musulman, pour vous prouver qu'il est exempt de tout préjugé. Il vous raconte sa vie d'étudiant, ses examens, où il brilla. Il dit : « nos ministères, nos administrations, nos journaux ». Et, bientôt l'entretien dérive vers la politique. Le ton, peu à peu, devient agressif : « Oppression de l'étranger, légitimes aspirations de notre peuple, revendications nationales !... » Ce sont les idées, c'est la phraséologie de notre presse et de nos discours de réunion publique. On salue, au passage, ces vieilles connaissances, un peu surpris tout de même de les retrouver si loin. Alors, votre hôte, vous voyant ébloui, ajoute, par condescendance, quelques phrases banales sur le rôle civilisateur de la France, sur les grands principes humanitaires... Et il achève de vous ahurir en vous déclarant le plus sérieusement du monde : « Au fond, mon cher, nous sommes plus démocrates que vous ! »

Pour le coup, vous voilà rabaissé au rang de vil réactionnaire par cet Oriental si « avancé ». Vous oubliez que le personnage qui vous tient ces discours est peut-être un pacha, qui se fait donner de l'Excellence et saluer très bas par ses subalternes. En tout cas, vous prêtez l'oreille, de plus en plus intéressé... Et, à mesure qu'il disserte, un autre mirage s'ébauche dans votre imagination : celui d'un Orient déjà conquis et transformé par l'Europe. Ce mirage grandit, monte, vous emplit d'éblouissements. Vous n'êtes plus très loin de croire que

la civilisation définitive de l'Islam n'est qu'une question de pédagogie et peut-être d'hygiène. Votre compagnon vous montre ses coreligionnaires comme des gens altérés de science, avides de progrès. Alors le rêve pacifiste vous emporte. Des missions d'infirmiers et d'instituteurs accompliront ce que cent batailles n'ont pu réaliser ! Plus de guerres ! Plus de conquêtes brutales ! Le canon ne sème que la haine ! De l'amour, et encore de l'amour ! De la lumière à flots ! Que l'Académie des sciences resplendisse sur la barbarie !...

Et, vous n'en doutez pas, cette pénétration pacifique serait généreusement récompensée par des bénéfices matériels incalculables. L'Égypte est si riche ! Tout le monde, en ce moment, y fait fortune. Votre hôte lui-même se vante de ses gains. Il vous cite des exemples fantastiques. Grâce à des spéculations heureuses sur les terrains du Caire, un tel a vu sa fortune quadruplée en trois mois. Et, grâce aux nouveaux systèmes d'irrigation, les propriétés foncières rapportent cent pour cent. L'Égypte est une mine d'or !... Vous vous souvenez que, dans tout l'Orient, cette hantise du trésor enseveli est comme une maladie endémique et chronique. Ce que ce Jeune-Egyptien vous a conté de son pays, un Jeune-Syrien ou un Jeune-Turc vous l'a conté du sien. Des richesses fabuleuses sont enfouies dans le sol ! Il n'est que de les extraire !... Ah ! si l'on avait des capitaux pour exploiter tout cela ! Si le Sultan permettait !... ou plutôt si l'on était débarrassé de cet abominable régime, — le

seul obstacle à la régénération de l'Empire ...

A force de se répéter, ces discours enchanteurs vous persuadent. Le mirage s'impose à votre esprit, — mirage financier, industriel, humanitaire, — un mirage qui est le contraire de l'autre et qui est peut-être encore plus trompeur.

VI

SAVONS-NOUS VOYAGER ?

Sommairement, je viens d'essayer de retracer les différents états d'esprit, les phases d'agacement de découragement et d'exaltation que traversent habituellement les voyageurs, en pays orientaux, depuis le touriste banal jusqu'au grave fonctionnaire investi d'une mission officielle. Le malheur est que la plupart s'en tiennent là !

Autrefois, on nous reprochait d'ignorer la géographie. Si ce reproche a été juste, assurément il ne l'est plus. En réalité, nous autres Français, nous voyageons beaucoup. Il est vrai que la masse profonde de la nation éprouve encore une paresse à se déplacer, On ne voit pas sortir de nos ports ces exodes nombreux de touriste que l'Allemagne, l'Amérique, l'Angleterre déversent continuellement sur les deux rives de la Méditerranée. Mais, j'ose le dire, la qualité, chez nous, remplace la quantité. Nos voyageurs sont, en général, plus instruits,

plus intelligents que ceux des autres nations. Leur seul défaut, c'est qu'il vont trop vite. L'élite même des Français qui voyagent ne se rend pas assez compte qu'une initiation préalable est nécessaire.

Il ne suffit pas de parcourir un pays et même d'y séjourner, pour le connaître. Il faut véritablement s'y *naturaliser*, y prendre les habitudes, les idées et jusqu'aux préjugés et aux passions des indigènes, — quitte à s'en déprendre ensuite. L'intuition directe des âmes, des antagonismes de races, des conflits d'intérêts, c'est la condition indispensable pour juger sainement. Rien n'y supplée. On aura beau créer des chaires d'ethnographie et de psychologie comparées : ceux qui auront suivi ces cours seront bien étonnés de se trouver *tout neufs*, lorsqu'ils débarqueront quelque part, — et ce sera exactement, comme s'ils n'avaient rien appris. Les bourses de voyages elles-mêmes donnent de fort médiocres résultats. On les avait fondées avec la généreuse intention de *déniaiser* un peu nos étudiants de Sorbonne et d'École normale Ce serait parfait, si, réellement, ces jeunes gens réussissaient à se dépayser, à s'acclimater dans un milieu très différent du leur. Bien loin de là, on les oblige à faire, en une année, le tour de la planète, à transporter, de Paris à Tokio et de Tokio à Boston, la poussière de leurs bibliothèques et de leurs salles de conférences. Que veut-on qu'ils rapportent de cette course à toute vapeur, sinon des banalités de table d'hôte et les idées toutes faites

dont s'alimentent la presse et les conversations dans les cinq parties du monde?

Le pire, c'est qu'ils se croient obligés d'écrire sur ce qu'ils ont à peine entrevu ! Quelle chose abominable que le souci de l'écriture en voyage ! C'est tuer, dans leur germe, l'impression ou l'émotion sincère. J'ai passé dix ans en Algérie, sans écrire une ligne : ça été ma meilleure école et la période la plus féconde de ma vie.

Seul, un séjour prolongé, et, en quelque sorte, *naturel*, en pays étranger, peut développer le sens exotique. Je dirais plus volontiers : *le sens colonial*, parce que ce mot implique la notion non seulement spéculative, mais aussi *pratique* et, par conséquent, complète des âmes et des contrées. Le vrai voyageur doit être, au moins d'intention, le colon qui s'établit sur une terre, avec la volonté de la faire sienne. Sans doute, le colon ne devient jamais l'indigène, mais il n'est plus complètement l'homme de sa patrie d'origine. C'est un être à part, merveilleusement propre à s'adapter n'importe où, pourvu qu'une première fois, il se soit détaché de son milieu natal. Cette première adaptation lui facilite et lui abrège singulièrement les autres. Le voyageur qui a acquis le sens colonial peut parcourir, après cela, le monde entier : en quelque lieu qu'il aille, il ne sera pas longtemps un étranger.

Faute de cette initiation, les personnes les plus cultivées, les mieux intentionnées, commettent des erreurs d'appréciation, ou se laissent aller à des engouements, ou à des excès d'indignation, qui

prêtent à rire aux gens avertis. Le contraire serait surprenant. Qu'est-ce qu'un Français de France, même en le supposant bourré de lectures préparatoires, peut bien comprendre à des âmes levantines ou africaines ? L'atmosphère matérielle et morale, où il se trouve jeté brusquement, est tellement dissemblable de la sienne ! Vous imaginez-vous, en plein tohu-bohu oriental, ce député dont l'expérience expire, je ne dis pas même au seuil de sa circonscription, mais au seuil du Palais-Bourbon ; cet homme de lettres qui ne sait rien, en dehors du petit cercle des journaux, des revues et des salons mondains, et que l'habitude de la phrase incline à considérer comme *vrai* tout ce qui est matière à littérature ; cet universitaire qui prend ses diplômes pour des brevets de capacité universelle et que ses fréquentations purement intellectuelles rendent incapable de pénétrer des natures frustes, ou violentes, — ou seulement façonnées par des mœurs qu'il ignore ?...

Lorsque j'étais en Orient, il n'était bruit, dans les milieux scolaires, que d'une inspection toute récente qui venait de révolutionner à la fois les maîtres et les élèves. Assurément, la parfaite droiture de l'inspecteur ne saurait être soupçonnée ; et il n'est que loyal de reconnaître qu'il mit toute sa bonne volonté à bien remplir sa tâche. Mais on ne s'improvise pas, en six semaines, pédagogue oriental. Malgré tous ses efforts pour tenir une juste balance entre les errements de l'esprit local et les principes intangibles de l'enseignement laï-

que, ce parfait fonctionnaire se comporta dans les écoles de Damas et de Beyrouth à peu près comme il eût fait dans celles de Pantin ou de Noisy-le-Sec.

Ayant remarqué, en Syrie, l'usage presque général du pétrole (ce qui est, en effet, d'un observateur judicieux), il se crut autorisé de ce chef à interroger des bambins sur une substance qui se trouve dans toutes les épiceries de leurs quartiers : « Mon enfant, parlez-moi du pétrole ? » Naturellement, les enfants restèrent bouche bée. Ce n'était pas dans leurs cahiers. Sur quoi, l'inspecteur, triomphant, s'empressa de conclure que leurs professeurs congréganistes négligent les leçons de choses pour un psittacisme abrutissant et rétrograde.

Notez d'abord que la même question posée à de petits Français de nos écoles laïques n'eût sans doute pas obtenu de réponse. Mais ce qui dénote une méconnaissance complète du milieu, c'est cette condamnation sommaire du psittacisme. Comme si, depuis des siècles, l'enseignement oriental était autre chose que de la mnémotechnie ! Du plus humble écolier jusqu'à l'étudiant des grandes universités musulmanes, tous ne font que répéter la lettre du livre. On a droit au titre de Kodja, quand on sait par cœur tant de sourates du Coran. Il en est de même chez les chrétiens orientaux. Va-t-on détruire, du jour au lendemain, des habitudes d'esprit si profondément enracinées ? Et, même le pourrait-on, ne serait-il pas d'une détestable pédagogie de combattre une tendance, —

mauvaise en soi, je le veux bien, — mais qui peut être merveilleusement utilisée ?

Ne l'oublions pas : ces élèves des écoles des Frères sont des étrangers, qui ne parlent pas le français en dehors des classes. Serait-il pratique de le leur apprendre rationnellement ? On peut juger, en France, des résultats de la méthode rationnelle. Ils sont décourageants. Plût à Dieu qu'on nous eût enseigné l'allemand ou l'anglais, comme à des perroquets ! Au moins nous parlerions ces langues, tandis que nous les déchiffrons à peine ! L'Oriental, lui, avec sa mémoire exercée et prodigieusement réceptive, son oreille très fine, son instinct d'imitation, réalise en très peu de temps un tour de force que nous ne pouvons pas accomplir avec des années d'étude. Il parle le français comme il l'a entendu parler autour de lui, — et c'est vraiment tout ce qu'on peut exiger d'un enfant, qui borne son ambition à être drogman ou garçon d'hôtel !

Une erreur de pédagogie, comme celle-là, n'est pas, après tout, extrêmement grave. Mais il en est, dont les conséquences vont plus loin, parce qu'elles touchent à notre politique générale. Si, au lieu de passer si vite, nous nous appliquions davantage à mieux connaître les âmes, nous arriverions à modérer fort utilement l'essor de nos utopies. Nous constaterions que la culture française ne signifie pas la même chose pour nos esprits et pour ceux des Orientaux, nous comprendrions comment ils adultèrent nos idées, comment ils les

plient au gré de leurs passions de leurs aspirations, de leur nature; comment ils les déforment, au point qu'elles deviennent, ou peu s'en faut, le contraire d'elles-mêmes. Nous saurions que la France, bien loin de déborder sur le monde, est renfermée dans des préjugés très spéciaux, — que c'est un tout petit îlot perdu dans la confusion de l'immense univers, — et que les principes qui nous paraissent essentiels au salut du genre humain, le reste de l'humanité ou les ignore, ou ne nous les envie pas.

Pour ce qui est de l'Orient, en particulier, nous l'envisagerions d'un œil moins prévenu. Nous serions en garde contre ses mirages.

Ce n'est ni le pays féerique, que nous ont décrit nos poètes, ni le pays avide de civilisation moderne dont rêvent nos utopistes. La vérité est que l'Orient se transforme et la mentalité musulmane avec lui, mais dans un sens qui n'est peut-être pas celui que nous souhaitons. Il est dans une période de crise, où le passé lutte toujours contre le présent, où les mœurs anciennes entamées par les mœurs nouvelles composent un spectacle hybride et déconcertant. Si les fidèles de la couleur locale s'en détournent avec dégoût, ce spectacle est, pour d'autres, un des plus curieux et des plus suggestifs qu'on puisse regarder aujourd'hui.

CHAPITRE II

LA RÉALITÉ

I

LA PORTE D'OR

Je me souviendrai longtemps de la gaîté irrévérencieuse qui me prit, lorsque, pour la première fois, dans Stamboul, je me trouvai en présence de la Sublime-Porte. C'est à droite, en montant la longue rue tortueuse qui conduit à Sainte-Sophie, une rue tranquille et peu commerçante, comme celles qui conduisent à la cathédrale dans nos villes de province. Le petit tramway jaune, qui nous traînait cahin-caha, s'était arrêté, pour relayer, devant une écurie à chevaux pratiquée à même le mur du Vieux-Sérail. Nous roulions entre une double rangée de façades mornes, aux rares ouver-

tures : une porte apparut, toute semblable à la porte cochère d'un jardin abandonné, avec des ferrures mangées de rouille et une espèce d'auvent qui s'étend de chaque côté. Précipitamment, je descendis du tramway, je consultai mon Baedeker : c'était bien elle, la Sublime-Porte (1), dont le nom seul évoque de si fastueuses images ! Le contraste était à ce point violent entre la merveille espérée et ce que j'avais sous les yeux, que je ne pus maîtriser un éclat de rire, au grand scandale des soldats turcs, qui, du poste voisin, m'observaient. En vain je la considérai, cette Sublime-Porte, m'évertuant à y découvrir quelque chose d'extraordinaire. Tout ce que je constatai, c'est qu'elle est fort délabrée et qu'elle ferme mal. Et je m'en allai, cruellement déçu.

Toujours dans le petit tramway jaune, je parcourus, d'un bout à l'autre, la voie triomphale, par où les empereurs de Byzance s'acheminaient autrefois vers le Sacré Palais. Des kilomètres de bicoques en bois, pour la plupart vermoulues, se déroulèrent jusqu'au château des Sept-Tours. J'atteignis enfin la célèbre Porte d'or, point de départ du cortège qui accompagnait le Basileus victorieux... Hélas ! c'est une ruine informe et méconnaissable ! Elle a été aveuglée par les Turcs qui ont bouché ses trois arches, avec de la maçonnerie, qui l'ont dépouillée de ses statues et de ses bas-reliefs. Les ronces l'envahissent, ses blocs de

(1) Pour parler exactement, c'est la porte principale de la Sublime-Porte, qui comprend tout un ensemble de bâtiments.

marbre se délitent, les angles s'affaissent. Autour s'amoncellent toutes les ordures d'une banlieue, et d'une banlieue orientale ! La Porte d'or de l'Autocrate byzantin n'a rien à envier, dans sa décrépitude, à la Sublime-Porte du Commandeur des croyants !

Alors devant la désolation de ces lieux, je méditai une fois de plus sur la duperie de ces mots sonores, dont les Orientaux sont si volontiers prodigues, toutes ces appellations pompeuses qui survivent à des splendeurs défuntes et d'ailleurs problématiques, et qui continuent à fasciner nos imaginations occidentales : *la Porte d'or*, *le Milliaire d'or*, *la Magnaure*, *la Voie triomphale*, *le Sacré Palais!* Quelles syllabes magiques ! Il nous sufit de les prononcer, pour qu'immédiatement tout un décor de magnificences s'évoque en notre esprit ! Et ces autres syllabes, où nous mettons involontairement de la poésie et du mystère : *Stamboul*, *Hedjaz*, *Islam*, *Moghreb* ! Comme elles chantent ! Comme elles nous sollicitent vers le pays bleu des chimères ! Mais comme elles sont trompeuses ! De même que l'emphase du style chez les chroniqueurs byzantins, ici, le beau son des paroles nous cache et nous transfigure la misère des choses.

En vérité, c'est nous, bonnes gens d'Occident, qui créons le mirage oriental. Là même où c'est réellement très beau, il faut nos yeux pour s'en apercevoir. Ceux des Orientaux n'ent ont cure. La nature, sans âme pour eux, ne les intéresse point. Un arbre qui leur donne de l'ombre, une source qui les rafraîchit, un banc de bois ou une

natte pour s'étendre, ils n'en demandent pas davantage. Pendant mon séjour à Constantinople, ce m'était un perpétuel étonnement que l'insouciance des indigènes à l'égard des sites admirables dont leur ville abonde. La perspective de la Corne d'Or est assurément incomparable. Or, presque partout, sur les deux rives, il est impossible d'en jouir. Pas de quais, pas de promenades ! D'interminables bâtisses administratives, des cordons sans fin de masures, dont les pieds baignent dans l'eau, vous bouchent la vue continuellement. Quand on ne veut pas se risquer en caïque, on est obligé de gravir les hauteurs d'Eyoub, ou de Kassim-Pacha, pour embrasser ce splendide paysage. Ainsi du reste ! Les mœurs, les costumes, les édifices, c'est encore nous qui en devinons, qui en inventons le charme ou la beauté. Nulle part, les mosquées ne sont plus religieuses, plus voluptueusement fraîches, plus féeriquement chatoyantes que dans les livres de nos romanciers et de nos voyageurs. Qu'on songe à tout ce que la musique d'un Saint-Saëns ajoute à la dure mélopée d'un chamelier arabe, ou d'un fellah du Nil ! Sans doute les Orientaux préfèrent leur vie à la nôtre, mais s'ils l'aiment et s'ils la goûtent vraiment, c'est pour des raisons de commodité ou d'habitude que nous ne pouvons pas comprendre, ou que nous jugerions fort prosaïques. Tout ce que nous admirons chez eux les laisse froids. Ils n'en parlent jamais, ou seulement pour nous faire plaisir et flatter notre manie. Sans nos Byron, nos Théophile Gautier, nos

Loti, Stamboul elle-même ne serait qu'une expression géographique.

Mais précisément pour cela, parce que notre sensibilité d'Européens s'émeut trop facilement à ces spectacles exotiques, il nous est d'autant plus difficile de contrôler nos impressions. Le touriste qui passe ne s'en inquiète même pas. Tout conspire à lui faire croire que cette réalité étrangère n'est qu'un décor arrangé exprès pour le plaisir de ses yeux. Au contraire, ceux qui séjournent ou qui demeurent ne voient plus que l'envers de la toile et ils s'en exagèrent instinctivement la laideur. Vivant au milieu des Orientaux, ayant à souffrir, très souvent, de leur contact, ils ne s'embarrassent point de savoir si le simple fait de leur présence n'est pas tout aussi gênant pour leurs hôtes. J'avoue qu'il est délicat de prendre un moyen terme. Essayons pourtant d'être impartiaux, tâchons de dégager la réalité du mirage, et, en nous plaçant en face de l'Oriental, d'apprécier aussi justement que possible nos positions réciproques.

II

LES OMBRES DU TABLEAU

Malgré les séductions littéraires, ou les raisons brutalement pratiques qui nous attirent en Orient, nous y serons toujours des étrangers. Voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. Même ceux d'entre nous qui s'y établissent ne savent que trop qu'ils ne sont point chez eux. Si d'aventure ils l'oubliaient, le climat, d'abord, le leur rappellerait bien vite. Cette question du climat est capitale, non-seulement parce qu'elle explique les antinomies irréductibles des caractères ethniques, mais parce que le premier obstacle, et le plus redoutable, auquel nous nous heurtions là-bas, c'est l'hostilité du sol, de l'air et de la lumière.

Évidemment, il est des terres heureuses dans ces régions. La Turquie d'Europe, la Grèce, l'Anatolie sont aussi habitables pour nous que les contrées méridionales de l'Espagne et de l'Italie. Mais la Syrie, la Palestine, l'Égypte, — tout le Sud-Est

est un véritable enfer. Les gens qui s'y promènent dans la saison la plus clémente ignorent la torture des interminables étés d'Orient. A cette époque, la Méditerranée est une cuve fumante. Les villes de la côte se dissolvent dans une humidité perpétuelle, une moiteur tiède qui vous énerve et qui vous anémie. Même en novembre, à la fin de l'automne, Alexandrie, Beyrouth, Caïffa, Jaffa continuent à suer dans une atmosphère de hammam. Que dire de Suez et de Port-Saïd, — les deux escales qui laissent peut-être aux passagers d'Indo-Chine le plus atroce souvenir de leur navigation? Alexandrie ne vaut guère mieux. Assise entre la mer et le lac Maréotis, elle est dans l'eau presque toute l'année. Au mois de juin, la chambre que j'occupais, dans un hôtel tout neuf, était saturée d'une affreuse odeur de moisissure, tellement l'évaporation du sol est pénétrante! Et je me rappelle l'accablement des siestes, les soirées aquatiques dans les casinos de la plage, au son des musiques d'Europe. Des dames françaises, le teint fiévreux, gisaient, sans pouvoir bouger entre les bras des fauteuils d'osier. On suçait, d'un chalumeau languissant, des orangeades glacées, on s'épongeait le front et les mains, on échangeait des propos affaissés. Un monsieur soutenait qu'à Tunis c'est encore plus intolérable, — et l'on se consolait à penser que d'autres, là-bas, transpiraient davantage.

Après le supplice de l'eau, celui de la poussière, de la chaleur et de la soif, — le supplice du Sud!...

Le Sud ! Quel nom hallucinant ! Je l'aime à la folie, ce pays de la soif, je l'aime dans tout le paroxysme de son flamboiement; mais je sais à quel prix il faut acheter l'enchantement de ses mirages, l'accablante beauté de ses grandes lignes toutes nues et la pureté de sa lumière. Je le pressens de loin. Quand le sable commence à s'insinuer sous la porte de ma chambre, quand les murs et les plafonds se fendillent, quand les tarentes courent le long des solives, alors je reconnais son approche. Le Sud va m'envelopper de son haleine de feu. Mes lèvres et mes mains vont se gercer, et je ne pourrai plus dormir, sinon d'un lourd sommeil de cauchemar.

Dès le Caire, on prend une première idée de ces tourments. Passé le mois de mars, on y soutient une lutte incessante et vaine contre la poussière, une poussière noire, asphyxiante, véhiculée par les souffles brûlants du *khamsin*, et tellement impalpable qu'elle semble se confondre avec la couleur du ciel. Elle entre partout, se déploie sur les vêtements, compromet les blanchissages les plus soigneux, viole les armoires et les malles les plus hermétiquement closes. Elle vous englue les doigts, vous dessèche la gorge, elle est l'air même qu'on respire. A mesure qu'on s'enfonce dans la Haute-Égypte, la poussière augmente, devient plus dense et plus étouffante. Voyagez-vous en chemin de fer : à chaque station, un jeune esclave armé d'un plumeau doit épousseter la couche de limon qui s'est accumulée sur les banquettes et sur votre personne. Autrement, vous vous enlizeriez peu à

peu, comme le Sphinx de Gizeh. Aussi, tous ceux qui peuvent émigrer vers des régions moins poudreuses et moins torrides, — c'est-à-dire le plus grand nombre des Européens et des riches indigènes, — s'empressent-ils de s'embarquer aux premières chaleurs. Pendant six semaines, les paquebots sont pris d'assaut. On retient ses places longtemps à l'avance. L'express d'Assouan est plein d'officiers exténués qui fuient leurs garnisons nubiennes ou soudanaises. Ceux qui sont le plus à plaindre, ce sont les employés et les ingénieurs de toutes ces sucreries qui s'échelonnent sur les deux rives du Nil. Une villégiature en Europe ne leur est pas toujours permise. Ils sont forcés, comme les Cairotes, de se rabattre sur les plages d'Alexandrie. — Meks et Ramleh, — où, à défaut de fraîcheur, ils ont du moins la satisfaction de contempler beaucoup d'eau.

En Palestine et en Syrie, si le fléau de la poussière est moins terrible, les lieux cuisants ne manquent pas non plus. Parmi ces fournaises, il con vient de donner la palme à Tibériade et à Jéricho. Que les bords de la mer Morte soient meurtriers pendant la saison chaude, on ne s'en étonne point trop, sur la réputation sinistre de ces parages. Mais Génésareth ! Le lac de Jésus, qui resplendit avec une telle douceur dans nos souvenirs ! Eh bien ! c'est ainsi ! Le lac évangélique est presque aussi méchant que l'Asphaltite son voisin. Tibériade est un étouffoir. La population y a des mines de déterrés. Je vois encore la figure de l'honnête

hôtelier wurtembergeois chez qui j'étais descendu. Dans ce pays, où les sépulcres foisonnent, il avait l'air d'un cadavre fraîchement ressuscité. J'ai compris ensuite l'exclamation dolente du Franciscain qui, du haut de la terrasse de son couvent, me montrait les montagnes âpres et stériles, qui surplombent l'autre rive du lac, comme une muraille de prison. Il me disait : « C'est un pays maudit ! La malédiction du Seigneur est sur lui ! *Malheur à toi, Capharnaüm ! Malheur à toi, Bethsaïda !...* » Et il m'apprit que les religieux décimés par la fièvre abandonnaient le monastère, qui était à peu près vide. Il n'y avait plus que trois Capucins, lorsque j'y passai. Lui-même était à bout de forces et demandait à s'aller rafraîchir un peu à Nazareth.

Dans des conditions pareilles, on conçoit que l'acclimatation soit à peu près impossible pour l'Européen, — surtout pour l'Européen du Nord. Il vit en Orient, il y vit même fort bien, en observant toutes les précautions requises et en revenant, à intervalles réguliers, se retremper au pays natal. Mais ceux qui font souche là-bas sont extrêmement rares. Les familles s'éteignent à la seconde ou à la troisième génération, à moins de croisements avec les indigènes ou les Levantins. C'est exactement comme dans notre Algérie, où, en dehors des villes maritimes et des régions du Tell les plus rapprochées de la côte, les Méridionaux s'étiolent et ne se reproduisent pas. Les ouvriers manuels, — et cela se comprend, — ont plus de peine encore à résister au climat. J'ai rencontré

à Damas, à Dérat, à Maân, de l'autre côté de la mer Morte, des équipes de terrassiers italiens qui travaillaient à la ligne du Hedjaz. Les malheureux étaient réduits à l'état squelettique, et ils avouaient qu'ils redoutaient moins les balles des Arabes que la menace perpétuelle de la fièvre et de l'insolation, le danger des nourritures et des boissons malsaines.

Dans les postes lointains du Sud, ce n'est pas seulement la maladie qui vous guette, mais toutes les variétés de la démence, depuis celle de l'alcool jusqu'à celle du meurtre. Il y a une folie du Sud. Nos officiers la connaissent, qui ont vécu seulement trois mois dans les oasis sahariennes. Il est même inutile de s'avancer bien loin et de choisir les mois les plus chauds, pour constater la fréquence de ces cas de folie parmi les Européens. Lorsque je remontai le Nil, au commencement de mai, j'étais seul, sur un vapeur de commerce, avec le mécanicien du bord, un Anglais robuste qui ne faisait le service que depuis un an. Ce fut épouvantable ! Cet individu, qui avait le commandement de l'équipage, la responsabilité des marchandises, était ivre du matin au soir. Quand il ne cuvait pas son eau-de-vie dans sa cabine, il se précipitait sur le pont, à moitié nu, en criant des injures au *raïs*, ou il se colletait avec les matelos berbérins. D'autres fois, dans ses moments les plus calmes, il manifestait sa gaîté en me hurlant aux oreilles : « Tuons les Allemands ! tous ! tous !... A présent que nous sommes frères, Anglais et Français, nous allons

nous mettre ensemble pour tirer sur les Prussiens !... Pan, pan, pan !... » Et il pointait un fusil imaginaire contre les fellahs qui se baignaient dans le fleuve. Je tremblais qu'il n'eût un revolver dans sa poche. Sous la direction de ce fou, rien de surprenant que tout allât de travers sur le bateau. A chaque instant, nous donnions contre des bancs de sable : il fallait des heures pour se dégager. Heureusement, l'ivrogne dormait, pendant ce temps-là, loin de sa machine ! Il nous eût fait sauter avec une parfaite inconscience.

Plus tard, à Assouan, j'avais pour commensaux trois ingénieurs, — trois Anglais encore. Ces messieurs, totalement abrutis par l'alcool et la chaleur, ouvraient rarement la bouche. Le soir après le dîner, ils se transportaient au bar de l'hôtel, et, là, dans la salle déserte, vautrés sur les moleskines des banquettes, ils absorbaient automatiquement des *wiskies and sodas*, toujours sans lâcher une parole, au son d'un graphophone qui leur jouait indifféremment la *Mattchich* ou la *Marche funèbre* de Chopin. Ces plaisirs duraient jusqu'aux environs de minuit, lorsque le barman, tombant de fatigue, éteignait l'acétylène. On hissait les trois *gentlemen* sur des ânes et on les ramenait, Dieu sait comment, à leurs logis respectifs.

Même chez les Européens qui ne glissent pas aux vices du climat, il y a toujours une nervosité inquiétante, une irritabilité maladive, dont il est nécessaire d'être averti, quand on entre en rapport avec eux. A la moindre élévation de température,

ils ont le teint fiévreux ; les yeux dilatés leur sortent des orbites et s'injectent de sang. L'incident le plus futile, un mot mal compris les arrrachent instantanément à leur torpeur et les jettent dans des crises furibondes. Je ne vois guère que les Grecs qui subissent impunément l'influence énervante de ces pays. Le Grec est admirable. Rien ne paraît mordre sur lui. La peau sèche, le corps sain, l'esprit lucide et calculateur, il est, — sans rival possible, — le maître du Sud. Il est vrai que les Grecs sont des Européens d'avant-garde. Nous autres, il faut nous résigner à n'être jamais que des passants là où ils s'établissent et triomphent. Nous le savons bien d'ailleurs, et, si j'insiste ainsi sur ces contrariétés du sol, c'est que nos descripteurs les oublient trop aisément pour les spectacles de beauté dont l'Orient est prodigue, et que, chez nous, comme ailleurs, la manie de l'expansion coloniale à outrance nous amène à ne plus considérer les difficultés inhérentes à la conquête.

Pourtant, même au pire de la fournaise, il y a, pour l'artiste errant, des visions si splendides, des moments d'exaltation si vertigineuse, que les trop réelles souffrances dont il les paie ne comptent guère. Où je l'éprouvai avec une intensité inoubliable, ce fut à Sakkara, par un des jours les plus brûlants de l'été.

Nous n'y étions arrivés qu'à midi. Sous les rafales d'un grand vent d'est qui nous aveuglait de poussière, et qui nous criblait d'un grésillement

continu de petites pierres tranchantes, nous avions traversé les ruines de Memphis, nous étions descendus dans les hypogées aux fraîches enluminures, dans les longs corridors souterrains, où sont les cuves funéraires et colossales des Apis. Une mer de sable torride nous environnait, obstruait les bouches étroites des sépultures, déferlait contre les pyramides à demi submergées, recouvrait nos pieds de sa nappe mouvante. Accablés par la pesanteur du soleil, nous nous réfugiâmes dans la *Maison de Mariette*, et, selon la coutume, nous essayâmes de manger. L'eau que nous avions apportée était tiède, le pain sitôt exposé à l'air se racornissait, s'écrasait sous les doigts comme une cendre. Le vent soufflait toujours, on mâchait du sable avec les bouchées arides de ce mauvais pain. Nous renonçâmes. Chacun se coucha sur les tables de la vérandah. A terre, les gardiens allongés poussaient un ronflement rauque et pénible, comme celui des patients qu'on endort avec du chloroforme. Le museau entre les pattes, le chien du logis n'avait même plus la force d'aboyer. Le sable éparpillé par les souffles se collait à nos cheveux, à nos fronts en sueur. Nous gisions ainsi, les muscles vibrants et douloureux, moins pour dormir que pour échapper à l'atmosphère du dehors.

C'était exaspérant, cette immobilité fébrile !... Tout d'un coup, je me levai. Je voulais sortir, je voulais voir quand même. Il était deux heures, le soleil dardait d'aplomb. Mais le vent calmé ne se soulevait plus que par intermittences...

Je franchis le seuil : ce fut terrassant de lumière, de chaleur, de splendeur funèbre !... Le plein midi! L'heure blanche du Sud ! L'heure de diamant ! Quelle ivresse ! Être seul dans ce cercle immense, enflammé et pâle de l'horizon ! La terre, à l'infini, avait une couleur d'ossements. Le ciel embué de poussière grise, vers le couchant, était, à l'est, d'un bleu suave et léger. Partout, autour de moi, un cirque effroyable de sables brûlants, fumant comme une solfatare, se gonflant et bouillonnant comme une matière en fusion qui cherche sa forme. Pas de lignes, pas d'arêtes vives, tous les plans brouillés selon les sautes de la rafale ! Au loin, la chaîne libyque indistincte ; plus près, les dunes de Memphis striées d'ondulations symétriques qui se poursuivaient comme les pas du vent sur le sol friable. Et, dans ce vide surchauffé de l'espace, dans l'âpreté fauve des sables, les pyramides tronquées se dressaient toutes blanches, éblouissantes, comme de la neige qui fond au soleil.

Fléchissant sous l'averse du feu dévorateur, avec quel accent de commisération fervente, je me répétai la prière rituelle des morts qui, dans cette nécropole, me pressaient de leur peuple innombrable : « *Qu'on me donne à boire de l'eau qui court ! Qu'on me tourne la face vers le vent du nord, afin que mon cœur en soit rafraîchi dans son chagrin !* » Cette goutte d'eau implorée parmi tant de sécheresse implacable, elle me parut alors plus chimérique que le plus impossible des paradis ! Je défaillais. Je revins me coucher sous la vérandah, à

côté des gardiens qui poussaient toujours leur ronflement angoissé. Mais je ne pouvais pas fermer l'œil. J'étais emporté par une alacrité intellectuelle extraordinaire, presque morbide. Les objets et les êtres qui m'environnaient prenaient, pour moi, un sens inquiétant. Je regardais les couches de sable s'épaissir sous les portes, s'étendre sur les dalles et sur les meubles, sur les visages déjà momifiés des *gâfirs*, sur leurs corps décharnés et comme prêts pour l'embaumement... Et le *Memento quia pulvis es* m'obsédait avec une rigueur opprimante ! Oui ! à quoi bon lutter ? Un jour de plus, un jour de moins, qu'importe ? On est déjà recouvert et enseveli. Au milieu de ces sépulcres qui subsistent encore après quatre mille ans, quand leurs cadavres sont depuis longtemps dispersés, parmi les images dérisoires peintes sur leurs murs, tous ces faux symboles d'abondance et de joie, — dans ce lieu où peut-être l'homme a crié le plus éperdument son désir d'immortalité, — je sentais peser sur moi en une détresse de toute mon âme, l'omnipotence de la Mort...

Mais ces désolations et ces ardeurs extrêmes ne se supportent que quelques instants, comme on supporte le sublime ou les paroxysmes de la passion. Prolongées, c'est le délire, la folie ou l'extase.

III

LE FUMIER ORIENTAL

Taine a écrit quelque part : « Le moyen âge a vécu sur un fumier. » On peut en dire autant de l'Orient d'aujourd'hui. Cette insouciance de l'ordure jointe aux désagréments du climat est, pour l'Occidental qui séjourne en ces pays, une des causes les plus fréquentes d'incommodité et de mauvaise humeur. Tous nos principes d'hygiène y sont scandaleusement bafoués, et ce n'est pas un de nos moindres étonnements que les Musulmans, en général si propres sur eux, acceptent, avec une pareille indifférence, le voisinage de toutes les pestes et de toutes les impuretés.

Ceux d'entre eux qui ont été élevés à l'européenne gémissent quelquefois sur cet état de choses. Leurs doléances sont-elles absolument sincères ? Je ne prétends point en juger. Mais certaines de nos conversations me reviennent en mémoire. Un soir, au Caire, je me promenais dans le quartier de

Bab-en-Nasr avec un des nationalistes indigènes les plus fervents. Sans parler des émanations qui montaient du sol, nous enfonçions dans la boue jusqu'aux chevilles, cette boue spéciale de l'Égypte toute noire, épaisse, onctueuse et grasse comme du beurre, où les larges orteils des fellahs s'étalent avec délices, cette fange natale où ils pataugent sans cesse et qui, au dire des archéologues, explique, dans les statues anciennes, la pesanteur et la carrure formidable des pieds. Mon guide, observant mes mines dégoûtées, se hâta de prévenir mes récriminations : « Vous constatez, me dit-il, la malpropreté où les Anglais laissent croupir notre peuple. Ils ont un mépris sans bornes pour nous. Des rues comme celle-ci, c'est bien assez bon pour des Égyptiens ! Leurs quartiers à eux sont nettoyés tous les jours, lavés, ratissés ! Le budget de la voierie, ce sont eux qui en profitent d'abord et qui l'épuisent. Pour nous, il n'y a jamais un sou disponible !... »

Effectivement, le contraste était saisissant entre ce cloaque des rues indigènes et ces belles avenues si propres de Gézireh, où s'alignent les hôtels et les villas des Européens. Pourtant il ne faudrait pas y regarder de trop près, tant il est difficile, en Orient, d'appliquer à la lettre les prescriptions de notre hygiène. Avouons-le, même les quartiers neufs (où il y a aussi des Anglais !) exhalent, pendant l'été, une odeur d'égout en fermentation. J'ai encore dans les narines les parfums de la rue Kasr-en-Nil, qui est cependant une des artères les plus

fréquentées et les mieux entretenues. Mais ce terrible soleil du Sud rend à peu près vaines nos ordinaires précautions : il change immédiatemennt en pourriture tout ce qu'on lui jette et il a tôt fait de transformer en flaques méphitiques les ondées de nos arrosages. Si vous voulez admirer, en un bel exemple, sa puissance de décomposition, allez vous documenter du côté de Boulaq. Longez les berges du Nil. Nulle part au monde, pas même à Jérusalem, je n'ai respiré un pareil bouquet de puanteurs. Des effluves asphyxiants se dégagent du fleuve obstrué d'immondices et de charognes d'animaux ; le sol où l'on marche n'est qu'un dépotoir, un entassement de débris innomables que la chaleur recuit et liquéfie en des chimies invraisemblables. C'est d'une telle véhémence, d'une concentration d'aromes si nuancée, que l'odorat se pervertit et qu'à la longue on croit humer, en un prodigieux élixir, tous les fumets troublants de l'exotisme.

Et, chose inouïe ! ces bords pestilents sont habités par des êtres humains. Le grouillement de peuple y est peut-être plus dense qu'ailleurs. Je m'y aventurai, un jour, au crépuscule. Sous un ciel brouillé de poussière, le fleuve fumait comme une étuve. La grande rue de Boulaq, gluante d'une gadoue perpétuelle, avec ses tas d'épluchures et de chiffons, ses déjections stagnantes, était fourmillante de femmes et de bambins en guenilles, de manœuvres et d'âniers en *galabiehs* crasseuses. Des groupes accroupis sur des nattes

encombraient les abords des cafés. D'autres stationnaient devant les épiceries et les boutiques de comestibles. Cela sentait la cannelle, le poivre rouge, le graillon, et d'autres odeurs encore. Aux étalages, des purées de dattes semblables à de la boue solidifiée se moulaient dans des couffins, à côté des peaux de bouc liées aux quatre membres et d'où suintait un liquide visqueux, Dans une boulangerie, un enfant dormait, couché tout nu sur les pains, la figure mangée par les mouches qui se collaient aux commissures des paupières chassieuses. De gros bracelets luisaient dans la crasse de ses bras et de ses jambes. Et je vis un petit âne fripon voler un pain qui servait d'oreiller à l'enfant et se sauver au grand galop. Cela fit presque une émeute dans la rue. Des *galabiehs* volèrent à la poursuite de l'âne, la poussière s'éleva plus âcre sous les pieds des gens qui couraient, et, remués par les loques flottantes de leurs haillons, les relents du faubourg m'enveloppèrent d'une touffeur plus nauséabonde... Mais voici le triomphe du mirage oriental : je trouvai cela presque beau ! Ce paysage sordide, écrasé de chaleur, sous un ciel jaune obscurci de poussières impalpables et de fumées, où des touches de couleur crue éclataient dans la lueur livide des lampes électriques qui, là-bas, commençaient à s'allumer sur les quais du Canal Ismaïlieh, — ce paysage d'Égypte réunissait pour moi toutes les violences brutales du Sud et toutes les finesses mélancoliques d'un crépuscule de banlieue parisienne.

Heureusement, j'habitais loin de ce pittoresque un peu monté de ton ! Mais, à Péra, j'ai vécu au cœur de l'infection. Péra et les Pérotes n'ont pas une bonne presse en ce moment. Tous nos littérateurs s'acharnent à dénigrer la ville et les habitants. Les Turcs eux-mêmes, ravis de dauber sur l'envahisseur européen, prodiguent volontiers le sarcasme à la rivale de Stamboul. Est-ce la rancune d'y avoir essuyé un mois de pluie continuelle ? J'avoue, pour ma part, que la mauvaise réputation de Péra me semble abondamment méritée. Les rues y sont des égoûts à ciel ouvert, où, lorsqu'il pleut, il est prudent de ne s'engager que muni de solides caoutchoucs. Les maisons envahies par les eaux pluviales trahissent au dehors, sur les seuils et presque sur les trottoirs, le débordement de leurs sécrétions intimes. Aux pentes ravinées des *Petits champs*, les terrains des vieux cimetières dégringolent, entraînant leurs stèles en pilotis pêle-mêle avec les ossements : ces charniers détrempés s'étalent sous les fenêtres des hôtels et des lieux de plaisir. Le pire, ce sont les hordes innombrables de chiens errants qui pullulent à Constantinople. Galeux, crottés jusqu'aux oreilles, ils vous frôlent sans cesse, ils bloquent les abords des magasins : les commis ont beau les chasser à grands coups de courbache, ils reviennent l'instant d'après. Ils sont les maîtres de la chaussée, il s'y vautrent avec des nichées de petits, qu'il faut enjamber pour se frayer un passage. Les enfants les battent et les martyrisent, les charrettes et les

tramways les écrasent, de sorte que l'horreur et la pitié l'emportent encore sur le dégoût. Je vois toujours, au coin de l'ambassade d'Angleterre, un malheureux petit chien, dont la patte coupée par une roue de voiture ne tenait plus qu'à un lambeau de chair, et qui se hissait désespérément sur ce moignon sanglant pour atteindre la mamelle de la mère, une pauvre chienne efflanquée et rongée d'une teigne hideuse...

Des sensations de cette espèce vous préparent, du moins, excellement à savourer tout le « moyen âge » de Stamboul. Cette ville, qui vous apparaît si prestigieuse de la haute mer, n'est (à part ses mosquées monumentales) qu'un ramassis de cambuses croulantes, un dédale de venelles dépavées et coupées de fondrières. Malheur au touriste ignorant qui s'y risque en fiacre ! D'abord, presque régulièrement, le cocher, qu'on a pris à Péra, connaît mal Stamboul et ne tarde pas à vous égarer. Ensuite, le supplice des cahots y dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Je revins à peu près indemne d'une excursion de ce genre, mais la portière de mon véhicule était défoncée, et le marchepied était resté en route.

Passons bien vite ! Jetons un voile sur l'ignominie du Phanar ; traversons, en nous bouchant le nez, les tristes galetas des Juifs et les campements des gitanes ! Toute cette partie de Stamboul jusqu'à Edirné-Kapou est proprement infâme, bien qu'il s'y découvre pourtant de délicieux jardinets, qui sont comme des oasis de fraîcheur et de pro-

preté dans cette pouillerie aride. Franchissons la porte d'Edirné et suivons la route défoncée et poudreuse qui se déroule, pendant des kilomètres, au pied des remparts byzantins, jusqu'à la mer de Marmara. Nous voici maintenant dans le plus pur moyen âge ! Et si je ne faisais attention qu'à la beauté du spectacle, j'ajouterais tout de suite que c'est admirable ! Or, cette impression de recul à travers le passé ne tient pas seulement à la silhouette médiévale de l'enceinte, à l'absence presque absolue de toute fausse note moderne dans ce concert de formes et d'images archaïques, elle tient à la sauvagerie barbare du lieu. Comme sur les plans illustrés de nos vieilles villes du quinzième siècle, des carcasses à l'abandon gisent autour des murailles. Des vols de corbeaux planent au-dessus du pourrissoir. Ces oiseaux funèbres disputent leur provende aux troupes faméliques des éternels chiens errants. Pour que le tableau soit complet, on souhaite presque de voir surgir, parmi les décombres, un lépreux faisant grincer sa crécelle. Mais ce spectacle n'est que différé. On en jouira bientôt à Scutari, derrière le célèbre cimetière, qui abrite toute une léproserie à l'ombre de ses cyprès.

Stamboul est assez justement louée, pour que l'indication de ses tares donne plus de prix à l'éloge. En vérité, un certain courage est nécessaire à quiconque la veut contempler sous tous ses aspects. Autant que personne, je me suis émerveillé de sa Corne d'Or. Le soir en caïque, au coucher du soleil, j'y ai goûté des minutes de ravissement peut-être

uniques. Il faut que ce paysage soit bien extraordinaire, pour vous faire oublier ainsi les haut-le-cœur de l'embarquement. Près des pontons, et pendant un trajet de deux cents mètres au moins, on vogue sur les flots d'une sentine. Les *canaletti* les plus infects de Venise ne sont rien en comparaison. C'est seulement au large qu'on ose ouvrir ses poumons et qu'on respire un air à peu près pur. D'ailleurs, toute la péninsule constantinienne nage dans l'ordure, elle est ceinte d'une zone houleuse de détritus et d'épaves. A la pointe du Vieux-Sérail, un matin que la mer était grosse, nous faillîmes nous briser contre la coque d'un bateau marchand échoué là depuis des années : elle doit y être encore, et il est permis de conjecturer que l'imperturbable indolence des Turcs l'y laissera reposer longtemps, s'il plaît à Dieu !

D'après la capitale de l'Empire, on peut juger du reste. Smyrne elle-même (bien qu'à moitié grecque), Damas, Alep, Beyrouth, Caïffa, Jaffa exhalent un même parfum oriental. Mais tout cède à la pestilence de Jérusalem, qui est incomparable.

Dirai-je le scandale permanent de la *Via dolorosa*, la rue sainte entre toutes pour nous autres chrétiens ? Elle dévale du haut en bas de la ville comme un égout collecteur, dont l'odeur égale presque celle de la rue des Juifs. Ah ! celle-là, elle défie toute expression ! J'eus pourtant la constance de la visiter dans ses moindres recoins, guidé par le directeur de l'École israélite, qui voulait me mettre sous les yeux, et, si j'ose le dire, sous les narines, l'effroyable misère de ses coreligionnaires pauvres.

Nous remontâmes le long couloir de ce ghetto, empoisonné par une intolérable puanteur de poisson pourri, le poisson desséché dont ils se nourrissent et qui s'empile par monceaux dans les échoppes des épiciers. Nous parcourûmes les taudis groupés autour de la synagogue. Quelques-uns sont de véritables caves, ou s'entassent des familles entières, avec des régiments d'enfants anémiques, espèce de larves humaines. L'humidité malsaine, l'atmosphère fétide de ces chenils, les eaux stagnantes qui se décomposent entre les creux des pavés, c'est le fumier de Job dans toute son horreur ! Et le cynisme de cette saleté paraissait plus navrant par la profusion des velours dont ces indigents sont couverts, — des velours violets, des velours topaze ou nacarat, qui balayaient les immondices de la rue. Au moment ou nous sortions de la synagogue, deux fillettes extrêmement parées, s'échappèrent d'une porte basse, en répandant derrière elle des effluves de poudre à la Maréchale, si véhéments qu'ils tuaient l'écœurante odeur de poisson pourri. Tout l'Orient est dans cette antithèse : des odeurs suaves sur de la pourriture !

Or cette hantise de la pourriture vous poursuit d'un bout à l'autre de Jérusalem. Elle vous accompagne hors des murs, au pont du Cédron, aux alentours du Gethsémani, où des bandes de lépreux vous talonnent en criant : « Bakchich ! bakchich ! » La pourriture millénaire de Jérusalem ! Elle vous parle un langage singulièrement émouvant par toutes les bouches de ses sépulcres qui bâillent au

soleil, par toutes les pierres tombales qui descendent aux flancs de la vallée de Josaphat ! Cette montagne de Sion n'est qu'un vaste cimetière où l'on ne peut pas creuser sans ramener des ossements. La ville elle-même, si vieille malgré ses rajeunissements successifs, semble construite avec des débris mortuaires. Ses pierres ont le poli huileux et froid des vieilles peaux caduques. La boue visqueuse qui enduit ses murs et ses pavés me répugnait comme un affreux résidu de toutes les chairs qui se sont usées et défaites sur son rocher indestructible...

Et, quand on songe aux hospices, aux dispensaires, aux hôtelleries de toutes les confessions et de toutes les nationalités qui s'y étouffent, aux cohues de pèlerins qui viennent y semer les germes de toutes les contagions, on s'étonne que Jérusalem ne soit pas un foyer d'épidémie pour la Palestine. Mais l'hygiène des lieux saints se moque de nos sciences et de leurs axiomes.

Qu'on m'excuse d'insister ainsi sur ces horrifiantes laideurs ! L'artiste qui passe, le touriste isolé de tout contact extérieur par les soins diligents des agences, n'y aperçoivent sans doute qu'un excès de couleur locale, et ils s'ébahissent à bon droit de l'harmonie parfaite qui existe encore, en Orient, entre les mœurs actuelles et les monuments du passé. Quand on est forcé d'y vivre, il est assez naturel qu'on envisage la situation selon les règles ordinaires du sens commun.

IV

LES ENTRAVES

Si le climat et l'insalubrité des villes pèsent si lourdement sur l'Européen transplanté en Orient, les entraves de toutes sortes qui contrarient ses mouvements lui sont peut-être encore plus odieuses. Mettons à part l'Égypte, qui est soumise à un régime spécial. L'Empire ottoman, réduit à ses territoires de suzeraineté effective, est assez considérable pour fournir une matière déjà très ample à notre observation.

Sans doute, la récente révolution a déjà sensiblement modifié l'ancien état de choses. En ce moment, on est tout à la joie de la liberté enfin conquise, on s'embrasse, on fraternise, paraît-il, non seulement à Stamboul, mais à Salonique, à Andrinople, à Beyrouth, dans toutes les grandes villes (1). Souhaitons que cet heureux changement soit durable. Mais il a été trop soudain pour que

(1) Ceci a été écrit en 1908, au lendemain de la révolution turque.

les tares du régime disparu se soient abolies du même coup, et pour qu'elles ne contaminent point, d'une façon plus ou moins directe, le régime qui va naître. La liberté ne s'improvise pas ainsi du jour au lendemain. En attendant, — quand ce ne serait qu'à titre documentaire, — il importe de rappeler ce que fut cette longue tyrannie, dont les Turcs sont à peine délivrés.

Allons au vif de la question : il y a trois mois encore, le Français qui devenait l'hôte du Sultan tombait brusquement dans un milieu monarchique et religieux, auquel il n'est plus habitué. Quelles que fussent ses convictions et ses opinions politiques, il avait tout de suite le sentiment désagréable qu'une autorité soupçonneuse et tyrannique avait la main sur lui. Or, cette monarchie et cette religion, dont il subissait, à chaque pas, la surveillance jalouse, n'avaient rien de commun avec celles de notre Europe moderne. Elles n'avaient pas bougé depuis des siècles. C'est comme si, tout à coup, on nous eût jetés en plein moyen âge.

Lorsque je me dirigeais vers Constantinople, j'avais, sur le bateau, pour voisin de table, un ancien fonctionnaire ottoman, qui avait occupé, en France, un poste diplomatique. Il me parlait avec émotion de ses parents qui vivaient encore et qui habitaient un des plus anciens quartiers de Stamboul, et je pensais, à l'entendre, qu'il était impatient de les revoir. Nous accostâmes, et, à ma grande stupéfaction, l'ex-fonctionnaire se refusa absolument à

quitter le bord : « Je sais très bien, me dit-il, que je pourrais descendre, mais je ne suis pas aussi sûr de pouvoir remonter ! » Par crainte d'un mauvais coup de son gouvernement, il se borna à contempler la ville du pont du paquebot et à chercher des yeux la maison paternelle.

Cet incident me donna un avant-goût des joies qui m'attendaient à terre. Tous les voyageurs les ont connues, et le programme en était varié : d'abord, exhibition et contrôle minutieux des passeports. La police turque était féroce sur ce chapitre. A la moindre irrégularité, on vous reconduisait. entre deux gendarmes, sur votre bateau, avec interdiction formelle d'en sortir. Un négociant suisse, protégé français, que je rencontrai au Caire, me conta l'anecdote suivante : il s'était embarqué pour Odessa, sur un vapeur d'une Compagnie russe, et, ne prévoyant pas une escale à Constantinople, il avait négligé de se munir d'un passeport pour la Turquie. Arrivé en rade de Galata, il eut la fantaisie de descendre, à l'imitation des autres passagers. Naturellement, comme il n'avait pas de passeport, on le ramena sous escorte jusqu'au paquebot. Mais le commandant russe, impressionné par cet appareil policier, et craignant d'avoir affaire à quelque anarchiste déguisé, refusa de le recevoir : c'était au moment des troubles d'Odessa et les Russes voyaient alors, dans tout inconnu, un révolutionnaire. Alors, les argousins s'emparèrent du malheureux ; et, malgré ses récriminations, ils le mirent sous les verrous. On se

doute de ce que peut être une prison turque ! Le protégé de la République française y subit de cruelles épreuves, depuis les tortures de la faim et les assauts de la vermine jusqu'aux vexations des gardiens qui, ravis d'avoir un *giaour* à molester, l'insultaient, le maltraitaient, lui crachaient à la figure (*sic*). En vain leur donna-t-il tout ce qu'il avait d'argent sur lui, pour faire parvenir une réclamation au consul de France, les coquins prenaient l'argent et déchiraient la lettre. Enfin, l'un d'eux se laissa toucher et porta la supplique au consul, qui, à grand'peine, obtint l'élargissement du prisonnier.

Depuis, à Constantinople, je me suis offert la maligne satisfaction de répéter cette histoire à un personnage officiel : il haussa les épaules et me jura ses grands dieux que ce n'était pas possible. Mais j'ai les meilleures raisons du monde pour être persuadé du contraire.

Après tout, ces formalités draconiennes étaient peut-être une nécessité gouvernementale. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher, moi étranger, de les trouver insupportables. Elles étaient si compliquées en Turquie ! Après le visa des passeports, inspection minutieuse des bagages ! Les armes, les livres, les manuscrits, le moindre carnet de notes, tout cela était absolument prohibé. Baedeker et Joanne étaient arrêtés à la frontière. Un lambeau de journal qui enveloppait une paire de chaussures était saisi comme écrit dangereux et subversif. Que dis-je ? un innocent jeu de boules, acheté à

Marseille par un directeur d'école, pour l'ébaudissement de ses élèves, fut, un jour, confisqué *comme explosif* ! A une réclamation transmise par la voie diplomatique, l'autorité supérieure répondit le plus sérieusement du monde que ces engins suspects avaient été expédiés à Damas, pour y être examinés au laboratoire d'artillerie ! Heureux ceux qui pouvaient obtenir de leur ambassade l'assistance d'un kawass, pour les protéger contre ces pitoyables avanies et aussi contre la rapacité et le mauvais vouloir des douaniers !

Quand, au prix de nombreux bakchichs et d'une patience à toute épreuve, on était parvenu à calmer tous les cerbères, qui défendaient l'entrée de la Sublime-Porte, quand on avait franchi le double cordon des policiers et des douaniers, alors on éprouvait comme le soulagement d'avoir forcé une muraille de Chine. On était enfin dans la place, et, par une juste compensation, on y jouissait d'une sécurité parfaite. Un de nos jeunes compatriotes, établi là-bas, me disait en riant : « Pour nous autres Européens, c'est plus que la liberté, c'est la licence ! » — Je le veux bien, mais tout de même cette « licence » me rappelait la tirade célèbre de Figaro sur la liberté de tout écrire. Pourvu que vous ne soyez ni trop curieux ni trop interrogeant, que vous cachiez soigneusement votre opinion sur les choses et sur les gens du pays, que vous vous absteniez de fréquenter les indigènes suspects ou mal notés, et, en général, tous les Turcs, quels qu'ils soient ; que vous évitiez après le couvre-feu

de vous promener dans Stamboul, — et, en tout temps, du côté des terrains militaires, des casernes ou des prisons, — oui, à toutes ces conditions, sans parler d'un grand nombre d'autres que j'oublie, vous aviez le droit d'aller et de venir en pleine et entière liberté. D'ailleurs, pensais-je, cette liberté est garantie par la présence tutélaire de nos agents. Et puis, Dieu merci ! nous avons encore des flottes et des canons qui en répondent !

Je crus d'abord que je pourrais, sans trop de peine, m'accommoder de cette liberté-là. On eut tôt fait, en haut lieu, de me détromper. Comme j'avouais mon désir de pousser mon voyage jusqu'à Bagdad : « Gardez-vous en bien ! me dit-on, nous serions dans l'impossibilité de vous protéger. Deux voyageurs, l'an dernier, ont laissé leurs os en route ! » C'était encourageant ! J'insistai, malgré cette triste perspective : on me fit comprendre que j'avais tout à fait mauvaise grâce. « Mais tout au moins, dis-je, ne pourrai-je, dans Galata, ou dans Péra, causer tranquillement avec tel boutiquier grec ou arménien, et, en usant de toute la discrétion possible, le questionner sur... ? — Gardez-vous en bien ! vous seriez immédiatement arrêté ! Et même si cela vous arrive, nous vous conseillons de vous laisser faire sans la moindre résistance : on vous relâchera au poste de police, sur le vu de votre passeport ! — Mais, dis-je, ne pourrais-je au moins sortir mon kodak aux environs de Dolma-Bagtché, où il y a de si jolies fontaines ? — Gardez-vous en bien !... Ce serait le comble de

l'imprudence. Le peintre X..., qui était venu ici pour prendre des vues du Bosphore, a été obligé de se rembarquer la semaine dernière : on l'appréhendait comme espion, chaque fois qu'il plantait son chevalet quelque part ! »

Alors, que devenir ? Bon gré, mal gré, on se résignait à emboîter le pas au troupeau des touristes. On assistait à la parade du Sélamlik, on visitait le Vieux-Sérail, Sainte-Sophie, les mosquées, les derviches hurleurs et tourneurs, le cimetière de Scutari, tous les cimetières et tous les turbés. Huit jours suffisaient très amplement pour épuiser ces jouissances. Et comme on ne pouvait se rendre dans une localité voisine ou lointaine sans un *tezkéré* dûment visé par un consulat et contre-visé par les autorités ottomanes, on se décourageait, on renonçait à pénétrer dans un pays si farouchement barricadé : il n'y avait plus qu'à décamper.

Teniez-vous à rester quand même ? Petit à petit, vous vous façonniez aux habitudes de circonspection qui s'imposaient à Constantinople : s'observer sans cesse, parler bas dans les cafés, les tramways, tous les lieux publics, mesurer ses expressions, jeter, de droite et de gauche, le coup d'œil oblique qui pige le mouchard, exercer un contrôle rigoureux sur ses relations et se défier de tout inconnu. On s'y accoutumait, on devenait un parfait Pérote. On ne voulait plus voir que les beaux côtés du régime. Le Français le plus féru d'égalité se refaisait tout doucement une âme monarchique. Il ne

disait pas : le Sultan, mais : Sa Majesté. S'il interpellait un pacha, il n'omettait jamais de lui donner de l'Excellence. Les titres de comte et de marquis prenaient des sonorités emphatiques dans sa bouche, tant la fascination nobiliaire est contagieuse à Péra ! Et, comme tous les Grecs et les Levantins, ce même Français était avide de fréquenter « le monde des ambassades », qui, dans tout l'Orient, s'attribue une importance réjouissante.

Évidemment, c'étaient là de menus ridicules et de menus ennuis — et, encore une fois, il est à souhaiter que le nouveau gouvernement y ait mis fin pour toujours. Mais l'Européen qui demeure, en qualité de fonctionnaire, de commerçant ou d'industriel, est sujet à de pires désagréments. De temps en temps, il nous en arrive des échos par les journaux, dont l'officieuse réserve n'est pas toujours en mesure de tamiser à point la vérité. N'appuyons pas trop sur ce sujet délicat, et si, pour un fournisseur ou pour un fonctionnaire, la plus ordinaire mésaventure, en ces pays, consiste à n'être pas payé, il faut en prendre philosophiquement son parti. A quoi bon récriminer, puisque c'est ainsi ? Depuis un quart de siècle, tout l'effort de notre diplomatie, en Orient, se réduit pour ainsi dire à des recouvrements de créances. Quelquefois seulement, lorsque ces opérations nécessitent un appareillage d'escadre, un commencement de démonstration navale, l'opinion se décide à s'émouvoir. Les Turcs, habitués à ces incidents, qui étaient comme une conséquence inévitable de leur ancien

régime politique, les envisagent avec une sérénité hautaine et quelque peu méprisante. L'un d'eux me le disait, un jour non sans une pointe d'amertume : « On ne voit plus vos flottes dans nos parages ! ... ou, quand on les voit, c'est pour de l'argent !... Ah ! vous n'êtes pas fiers !... » Il convient en effet de le reconnaître : les individus qui provoquent ces mises en demeure ne sont pas toujours très intéressants. C'est si vrai que l'aveu en échappe souvent, même à ceux qui auraient avantage à se taire. J'admirai fort le ton de commisération touchante dont un directeur de compagnie industrielle, causant devant un groupe d'Européens, accompagnait cette phrase candide : « Ces pauvres Turcs !... Tout de même, nous leur prenons beaucoup !... »

Mais il n'en est pas moins vrai que ces difficultés d'ordre financier sont extrêmement désagréables pour les gens de moralité correcte et pour quiconque est accoutumé à faire fond sur la parole d'un gouvernement régulier. Ce qu'il y a de plus irritant, c'est le parti pris d'inertie et de mauvais vouloir, et, pour tout dire le système *des bâtons dans les roues*, dont les autorités ottomanes se prévalent contre les Européens, qui sollicitent des concessions de travaux publics ou d'exploitations privées, qui tentent d'amorcer la moindre affaire. Les lenteurs calculées qu'on leur oppose, lenteurs interminables et qui aboutissent fréquemment à une fin de non-recevoir pure et simple, quand une intervention diplomatique ne se produit pas à temps, les singularités de la procédure et de la législation,

la vénalité administrative, tout cela paralyse les énergies les mieux préparées à la lutte. Pour triompher sur un terrain aussi fuyant, il faut être doué d'une souplesse, d'une longanimité que l'Occidental ne connaît plus, ou être rompu, par toute une éducation spéciale, aux ruses d'une diplomatie archaïque, qui s'inspire des traditions les plus subtiles de Byzance. J'ai retenu, comme vraiment typique, ce mot d'un Père jésuite qui fait autant d'honneur à l'esprit de l'Église qu'à la ténacité de l'adversaire musulman : « Ici, tout est difficile, mais rien n'est impossible ! » Et je le rapprochais d'un autre mot non moins significatif, prononcé devant moi par un industriel français : » J'ai toujours trois ou quatre petites affaires qui mijotent... Sur le nombre, il y en bien une qui finit par se cuire. » Les moyens employés pour atteindre ces pénibles résultats sont fort variés. Il va de soi que « les largesses, les dons, invincibles appas » figurent au premier rang et parmi les plus efficaces. De tout temps, l'imagination orientale s'est laissé éblouir par la splendeur des présents, et, depuis les temps fabuleux de la reine de Saba, toutes les grandes rencontres et tous les grands accords, en ce pays de la pompe et de la magnificence, ont été précédés par des cortèges de chameaux et de serviteurs portant des vases précieux et les parfums qui dissipent les mauvaises odeurs...

Innombrables sont les circonstances où s'impose l'obligation du « présent ». S'agit-il, par exemple, pour un Européen, de faire contruire une maison,

il surgit à l'encontre de son projet de telles difficultés administratives que, seul, l'emploi du *bakchich* en peut adoucir la rigueur. Sans doute, en matière de droits immobiliers, le régime est le même pour les étrangers que pour les Ottomans. Mais c'est précisément ce régime qui n'est pas commode.

Avant de convoquer l'architecte et les maçons, un *iradé*, une autorisation impériale, est nécessaire. Ce n'est là, je le veux bien, qu'une formalité. Il n'en est pas moins vrai que cette formalité est souvent longue et coûteuse. Les difficultés se compliquent, s'il est question d'agrandissements, de constructions nouvelles sur une propriété, voire de simples réparations. A Constantinople, paraît-il, les habitants sont exempts d'impôts mobiliers. Mais, dès qu'ils se permettent la moindre réparation, le fisc s'abat sur eux, en exigeant une contribution qui peut être considérable et dont le chiffre dépend, en somme, du bon plaisir de l'administration. Le raisonnement sur lequel repose cette coutume est bien simple : « Tu embellis ta maison : donc tu as de l'argent disponible. Alors il est juste que l'État, qui te protège, en ait sa part. » Ces habitudes patriarcales deviennent, on le conçoit, très aisément vexatoires. Un Français, qui possédait une maison de campagne aux environs de Péra, m'avouait qu'il avait dû s'en débarrasser, étant pris dans ce dilemme : ou la laisser tomber en ruines, ou payer pour les réparations des sommes qu'il jugeait très disproportionnées avec la valeur de l'immeuble.

Il y aurait vraiment de quoi rire, si l'on s'amusait à cataloguer toutes les chinoiseries administratives dont les malheureux propriétaires sont victimes, en terre ottomane. J'ai vu, sur les hauteurs du Taxim, une fort belle maison inhabitée, quoique neuve et admirablement située. Comme j'en demandais le pourquoi, voici ce qu'on me répondit. D'abord, l'autorité arrêta les constructions de l'immeuble, dès qu'il eût atteint son premier étage, sous prétexte que, des fenêtres, la vue plongeait dans une cour de caserne. Un arrangement pécuniaire intervint qui emporta l'objection. Mais, lorsque le second étage fut élevé, la même autorité vigilante s'avisa, cette fois, que, du haut des balcons, les locataires pourraient couler un regard indiscret du côté d'Yldiz et des jardins impériaux : licence dangereuse et, en tout cas, attentatoire à la majesté du Padischah. En conséquence, le propriétaire fut requis ou bien de boucher toutes les ouvertures du second étage, ou de laisser sa maison inhabitée. C'est ce dernier parti qu'il adopta. L'affaire en était là en 1906. Il est fort probable que, depuis, un nouvel arrangement est survenu, le bakchich ayant tout aplani.

Voilà les agréments qui attendent les simples particuliers qui font bâtir. C'est bien pis pour les communautés religieuses. La construction d'un couvent, d'une église surtout, est une véritable affaire d'État, qui met en mouvement les ambassades et qui réclame leurs plus énergiques ins-

tances. En droit musulman strict (1), il est défendu d'élever de nouvelles églises sur une terre d'Islam. Même la réparation des églises existantes n'est que *tolérée*. Cela va de soi. Le Sultan est, dans un sens très catégorique, « le Défenseur de la Foi, » et, comme me le disait spirituellement un avocat de Constantinople, le Commandeur des Croyants doit envisager l'érection d'une église en terre ottomane exactement comme le Pape envisagerait l'érection d'une mosquée dans les jardins du Vatican.

S'il autorise ces constructions d'églises et de couvents, ce ne peut être que la main forcée et en vertu de cet axiome tristement opportuniste : *La nécessité donne qualité de permises aux choses défendues en principe*. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si l'obtention d'un *iradé* est, pour nos religieux qui veulent bâtir, une entreprise si arduc et soumise à d'interminables délais. Il en est qui perdent patience et qui, en cachette, prennent les devants, font creuser des fondations, élever un mur, quelquefois un édifice entier, sans que l'administration ait l'air de s'en douter. Mise en présence du fait accompli, celle-ci aurait le droit d'exiger la démolition de la bâtisse non autorisée. Mais ce seraient des complications diplomatiques à n'en plus finir. De part et d'autre, on préfère composer. Et, encore une fois, le *bakchich* inter-

(1) Maintenant que l'égalité civile de tous les cultes vient d'être proclamée par les Jeunes-Turcs, il est évident que cette législation devra être complètement remaniée. Mais que de difficultés sont à prévoir, et comme l'œuvre réformatrice sera longue !

vient, jusqu'à la complète régularisation de l'affaire.

Il en est aussi qui recourent à des ruses de Bédouins pour tourner la loi, en attendant l'expédition du fameux *iradé*. Un directeur d'orphelinat catholique, gros homme réjoui et bon vivant, me contait par quel merveilleux artifice il avait réussi à abriter ses pupilles pendant toute la durée des négociations préliminaires. Le code musulman admet que le nomade qui vit sous la tente n'est sujet à aucune redevance et qu'il peut planter cette tente où bon lui semble. En conséquence, le subtil religieux fit dresser des baraquements recouverts de toile, où il installa des classes, des ateliers, des dortoirs et une chapelle. Théoriquement, l'autorité n'avait rien à dire puisque, somme toute, le directeur de l'orphelinat et ses élèves vivaient sous la tente, comme les patriarches au désert. Mais c'était tout de même, en fait, une violation impudente des règlements. Le *moudir* de la région arrive, un beau jour, avec ses subalternes, et, la menace à la bouche, s'avance vers la porte des baraquements, afin de constater le délit. Sur quoi, le directeur se mettant en travers, les paumes tendues comme pour écarter un sacrilège : « N'approche pas ! C'est mon harem !... »

Cette plaisanterie rabelaisienne, jointe à un cadeau persuasif, aurait suffi, paraît-il, à assoupir toute surveillance, jusqu'au moment où l'*iradé* obligatoire autorisa enfin les constructions.

Mais qu'on ne s'imagine pas que tout est ter-

miné avec l'acquisition de cet *iradé* ! Une foule de chicanes sont ordinairement suscitées par des fonctionnaires locaux, désireux de remédier à l'insuffisance ou à l'absence totale de leur paie. Tous les prétextes leur sont bons pour vous soutirer de l'argent. Tantôt les bâtisses ne sont pas exactement conformes aux plans déposés dans les bureaux de l'administration. D'autres fois, on s'aperçoit un peu tard que l'église ou le couvent projetés sont trop voisins d'une mosquée ou d'un cimetière musulman : d'où la possibilité de soulever des contestations, voire de suspendre la main-d'œuvre. Le maquis de la procédure ottomane est, en vérité, inextricable.

On estimera, d'après cela, quelle dose de longanimité et d'astuce il a fallu à nos religieux pour édifier tous les établissements d'instruction ou de bienfaisance, dont ils ont couvert le territoire de l'Empire. La peine que cela leur a coûté prouve une fois de plus que, si « tout est difficile, en ces pays, rien n'y est absolument impossible ». Mais elle prouve surtout combien est précaire la tolérance dont on use à leur égard, et, en général, à l'égard de tous les Européens.

Nous touchons ici à un sujet brûlant : celui du fanatisme musulman. Il faut bien l'avouer : les entraves religieuses, que nous ne subissons plus, ont gardé, en Orient, toute leur force, et, pour le voyageur qui a étudié les âmes d'un peu près, c'est une inquiétante surprise de constater combien l'Islam est resté, quoi qu'on dise, intact et exclusif dans sa foi.

Oh ! je sais bien qu'en affirmant cela, je vais exciter les protestations indignées de tout ce qu'il y a de Jeunes-Turcs, de Jeunes-Égyptiens, et, ajoutons maintenant, de Jeunes-Tunisiens et de Jeunes-Algériens, en attendant les Jeunes-Marocains. J'ai toujours en mémoire mes conversations avec Moustafa Kamel Pacha, qui, de toute son éloquence, repoussait le reproche de fanatisme adressé à ses coreligionnaires. Sa sincérité était évidente, mais il ne m'a pas convaincu. Je crois encore que tous ses amis et tous ses partisans sont également sincères, qu'ils souhaitent ardemment non pas une transformation, mais une épuration de l'idée religieuse musulmane. Seulement, ils sont un petit troupeau perdu dans la foule (1), et, s'ils se trompent sur les sentiments de cette foule, n'est-il point de leur intérêt, comme du nôtre, d'en être avertis ?

Or ces généreux patriotes vous tiennent, ou à peu près, le langage suivant : « Eh quoi ! — disent-ils, — ne circulez-vous pas chez nous en toute liberté ? Qui vous a jamais attaqué, ou seulement molesté pour cause de religion ? N'accueillons-nous point avec une égale tolérance toutes les religions possibles ? Voyez nos grandes villes : Constantinople, le Caire, Beyrouth, Jérusalem. Toutes les confessions imaginables n'y ont-elles point

(1) Cette assertion peut sembler inexacte, après les manifestations populaires, auxquelles, récemment, ont donné lieu les funérailles de Moustafa Kamel. Mais je m'expliquerai là-dessus plus précisment, lorsque j'étudierai l'élite musulmane et son action sur le peuple.

leurs églises ou leurs temples ? Tandis que Paris n'a pas de mosquées, Constantinople possède des sanctuaires pour toutes les variétés de sectes chrétiennes. Bien plus, les religieuses expulsées de votre pays, vos sœurs de Saint-Vincent de Paul, ont trouvé un asile dans nos hôpitaux. Ne pouvant plus soigner les soldats français, elles soignent les soldats de notre Sultan, qui leur témoigne une faveur particulière. Ces victimes de votre fanatisme reçoivent chez nous un accueil fraternel. Le respect dont on les entoure est si grand que, par un privilège spécial, elles ont le droit de pénétrer dans l'enceinte de la mosquée d'Omar, le lieu le plus saint de tout l'Islam après la Mecque. Et vos Jésuites, vos Dominicains, vos Lazaristes, vos Assomptionnistes, vos Bénédictins, vos Capucins, vos Frères de la Doctrine chrétienne, toutes ces congrégations que vous avez dispersées, chassées de chez vous *pour cause de religion*, ne sont-elles point libres, ici, d'enseigner, de catéchiser, de prier à leur guise ? Est-ce nous qui faisons fermer les couvents, qui crochetons les églises et les chapelles ? D'ailleurs, si nous ne pratiquions point naturellement cette tolérance, notre religion nous en ferait un devoir. Elle nous prescrit d'être humains et hospitaliers envers tous les hommes, quels qu'ils soient. »

A quoi je répondrai ! Oui ! sans doute, j'accorde tout cela. Je ne veux même pas poser la question indiscrète de savoir ce qu'il adviendrait de cette tolérance, si les nations chrétiennes n'étaient plus

capables de l'imposer à l'Islam par la force. Mais j'observe une chose manifeste : c'est que, si une minorité éclairée de Musulmans, en général éduqués dans nos écoles, est entièrement exempte de fanatisme religieux (le sheïk-ul-Islam lui-même, le défenseur officiel de l'orthodoxie, passe pour un homme aux idées très larges et très libérales), il y a, pour le moment, un abîme entre cette minorité et la masse ignorante. Il est incontestable que celle-ci nous hait, peut-être pour des motifs qui ne sont pas exclusivement religieux ; mais comment distinguer entre ces motifs, et comment abstraire la religion dans les sentiments d'un peuple pour qui la religion est tout ?

Tous les raisonnements et toutes les protestations du monde n'empêchent point que la grande masse musulmane ne soit foncièrement hostile à l'étranger, qui est le Chrétien. Pàrbleu ! il est clair que nous, Européens, nous pouvons aller et venir dans une ville d'Orient sans risquer la moindre avanie. Ceux qui auraient envie de nous chercher noise savent trop bien ce qu'il leur en coûterait pour se passer ce caprice. Mais de quels yeux de haine on nous poursuit, principalement dans les quartiers qui avoisinent les sanctuaires les plus vénérés, et comme le silence méprisant qu'on nous oppose est significatif ! Je me rappelle, comme si c'était hier, le regard furieux dont me foudroya un soldat qui priait devant la fenêtre grillée d'un *turbé*, près de la mosquée Laléli, à Stamboul. Et pourtant, j'en suis sûr, mon attitude était aussi déférente et re-

cueillie qne dans un de nos cimetières, en présence de nos morts. Cette atmosphère d'hostilité, je l'ai sentie peser sur moi dans presque tous les quartiers populaires demeurés fermés à la pénétration occidentale, mais surtout aux environs de la mosquée Mehmet-Fahti et de la très sainte mosquée d'Eyoub. Pour ce qui est de celle-ci, on n'ignore pas que, jusqu'à ces derniers temps, l'accès en était jalousement interdit aux chrétiens. Nul infidèle, assurait-on, n'avait pu encore en franchir le seuil. Lors de mon passage à Constantinople, quelques Jeunes-Turcs, voulant me démontrer leur libéralisme, prétendirent m'y entraîner, non sans toutefois m'avoir affublé du fez musulman. Nous dûmes renoncer à l'entreprise : un geste, une parole pouvait me trahir et nous risquions d'être assommés par les dévots.

Même dans les mosquées habituellement visitées par les voyageurs, il faut voir avec quel dégoût les *imams* vous enfilent les babouches réglementaires. Nulle part je n'en ai rencontré d'aussi grincheux qu'à Sainte-Sophie. Les plus beaux bakchichs n'adoucissent point leur humeur, et c'est au galop, avec l'impatience évidente de vous mettre dehors au plus vite, qu'il vous font parcourir les nefs et les galeries de la prodigieuse basilique : corvée humiliante dont ils s'affranchiraient volontiers, s'il n'y étaient contraints par les nécessités de la politique et, — ils doivent bien le reconnaître aussi, — si cette corvée n'était, en somme, fort lucrative pour eux ! J'apprends d'ailleurs qu'aujourd'hui toutes les mosquées, sans exception, sont fermées aux

Chrétiens (1), à moins qu'ils n'obtiennent, par l'entremise de leur ambassade, une permission spéciale et difficilement accordée. Le gouvernement turc justifie cette mesure par l'inconvenance fréquente des touristes. Il est bien possible que certains d'entre eux se conduisent en goujats et n'aient pas une tenue plus décente dans une mosquée que dans une église. Mais j'ai remarqué cent fois que toutes les marques extérieures de respect ne touchent pas davantage le piétisme musulman. Respectueux ou non, nous sommes des intrus dans ces lieux de prière. Le seul parti qui convienne, aux yeux du Croyant, c'est de nous en chasser.

S'il en est ainsi dans la capitale de l'empire, — dans une ville où le frottement perpétuel ave l'Européen devrait amener une détente du fanatisme religieux, — on juge de ce qu'il en est dans les campagnes et dans les villes éloignées. Même au Caire, où l'Anglais est le maître, — dans le quartier d'El-Ahzar, la grande université de l'Islam méridional, — l'attitude des étudiants, des boutiquiers et des gens du peuple est nettement hostile. Durant le séjour que j'y fis, la presse menait un beau tapage autour de l'aventure d'un conseiller britannique, qui venait d'être vertement rossé par une bande d'énergumènes, pour avoir essayé de franchir le grand portail de la mosquée. Et je me souviens, pour ma part, de l'accueil plutôt déso-

(1) J'ignore si, depuis la Révolution, cette mesure a été rapportée.

bligeant que j'y rencontrai, non pas seulement parmi les pauvres diables en *galabiehs* qui, accroupis au pied d'une colonne, ânonnaient leurs leçons avec des mouvements d'ours en cage, mais parmi des jeunes gens fort élégamment vêtus à l'européenne, dont on pouvait espérer au moins un peu plus de courtoisie. Ici, la réserve, la discrétion la mieux intentionnée ne servent à rien. Par crainte de blesser, d'éveiller des susceptibilités très ombrageuses, évitez-vous de pénétrer à l'intérieur des cours et des logis scolaires, vous bornez-vous à contempler du dehors le détail architectural des murs ou les revêtements de faïences peintes, des clins d'yeux malveillants, des rires sarcastiques ne tardent pas à vous mettre en fuite. Si vous faites mine de braquer un kodak, c'est une explosion de colère et d'injures mal contenues par la peur de démêlés avec la police.

Ces colères et ces haines latentes finissent bien, de temps à autre, par éclater. Les chrétiens d'Orient en savent quelque chose. Les massacres d'Arménie sont encore tous récents, et, lorsque j'étais à Beyrouth, on parlait, comme d'une éventualité toujours prochaine, de nouvelles attaques des Musulmans contre les Catholiques. Encore une fois, des raisons économiques ou politiques expliquent en partie ces soulèvements. Mais la haine religieuse en est le facteur essentiel. C'est elle qui exaspère jusqu'à la folie du meurtre les ressentiments peut-être légitimes de la population mahométane. Cette haine couve et travaille sans

cesse. Si l'on était tenté de l'oublier, il suffirait de longer les murailles de nos couvents : ils sont défendus comme des places fortes, aménagés de façon à servir de refuge dès la première alerte. Tel orphelinat du Liban a sauvé de l'extermination des centaines de montagnards traqués par les Druses. Mais ces clôtures en pierre de taille seraient elles-mêmes bien fragiles, si la menace de nos flottes ne les rendait, au moins théoriquement, inviolables.

Qu'on allègue après cela les politesses diplomatiques dont le Sultan veut bien user à l'égard de certaines congrégations ; que l'on cherche dans le Coran ou dans les textes théologiques de l'Islam le désaveu du fanatisme, cela ne prouve pas grand' chose. Des sentiments individuels n'influencent que médiocrement ceux de la masse. Et personne n'ignore que, de notre Évangile aussi, il est possible d'extraire des maximes qui, tour à tour, prescriront la charité universelle, ou fourniront une arme aux persécuteurs.

La vérité vraie, c'est qu'en Orient une foule de confessions ennemies ou conccurrentes vivent côte à côte sans trop de heurts ni de froissements, non point en vertu d'une tolérance réciproque, mais par la crainte de complications pires que le *statu quo*. L'équilibre qui les maintient en paix est éminemment instable. Bien loin de diminuer les haines ou d'affaiblir les convictions religieuses, ce voisinage perpétuel n'aboutit qu'à les entretenir ou à les irriter. Le prétendu scepticisme des Levantins

n'est que de surface. Quand un Français a vécu quelque temps dans ce milieu d'exaltation sournoise, il arrive que, lui aussi, est gagné par la contagion de l'exemple. De même qu'en Orient il se refait une âme monarchique, il s'y refait aussi une âme religieuse. On me citait le cas d'un ex-rédacteur de je ne sais plus quelle feuille socialiste bombardé vice-consul de France dans une ville perdue de la Syrie. Au bout de trois mois, cet anticlérical farouche était le plus assidu aux offices des Capucins. Forcément, il avait dû se ranger avec ceux de sa nation, et sinon par conscience, du moins par intérêt bien entendu, faire cause commune avec eux.

V

LA BARBARIE COSMOPOLITE

Au fond, les antagonismes de religions se réduisent à des antagonismes de races : cette formule, qui est vraie partout, l'est surtout en Orient. C'est une chose prodigieuse que tant de races ennemies puissent y cohabiter sous la tutuelle d'un gouvernement tyrannique et presque toujours partial. Mais ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'elles paraissent se résigner non seulement à l'immixtion perpétuelle, mais à la domination plus ou moins déguisée de l'Européen, qui, pour elles toutes, est l'ennemi commun. Car il ne faudrait pas non plus nous illusionner sur les dispositions des Chrétiens orientaux à notre égard. Un jour que je reprochais à l'un d'eux son intempérante admiration pour le Mikado, son enthousiasme pour les victoires japonaises, il me répondit fort tranquillement : « Eh bien, oui ! Nous autres Asiatiques, nous nous entendrons toujours mieux avec des Asia-

tiques, quels qu'ils soient, qu'avec des Européens de notre religion ! »

Et ainsi, après avoir exprimé notre opinion sur l'Orient et les Orientaux, nous voici amenés maintenant à nous demander ce qu'à leur tour ils pensent de nous. Nous nous posons rarement cette question, ou plutôt jamais, tant nous sommes accoutumés à tenir leurs sentiments pour négligeables. D'ailleurs, ne leur apportons-nous point, avec nos capitaux et notre activité, « les bienfaits de la civilisation ? » Ne répandons-nous point la richesse et le bien-être partout où nous passons ; ne sommes-nous point, pour ces peuples esclaves et arriérés, des éducateurs, des émancipateurs ? Et n'est-il pas juste qu'en échange de tant de services, ils nous accordent, avec leur amour et leur reconnaissance, le bénéfice de quelques avantages matériels ?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que notre présence envahissante leur est une gêne et une humiliation de tous les instants. Essayons plutôt de nous représenter la perturbation intolérable que produirait, dans notre vie nationale, l'irruption en masse d'étrangers qui s'établiraient à demeure dans nos villes et dans nos campagnes. Les cosmopolites qui séjournent ou qui passent à Paris ne se différencient guère de nous que par la nationalité. En Orient, il y a un abîme entre l'étranger et le naturel du pays. Ils n'ont presque rien de commun, ni la religion, ni l'éducation, ni les mœurs, ni le costume. Ce sont deux peuples séparés autant qu'il est possible, et qui n'aboutissent qu'à se froisser

désagréablement, en prenant contact l'un avec l'autre. Au Caire, par exemple, ce contact est de tous les instants, les quartiers étrangers pénétrant de partout les quartiers indigènes. Que dirions-nous si une ville levantine, japonaise ou chinoise, se dressait au cœur de Paris ? Et ne comprend-on pas la mauvaise humeur des Turcs qui, en face de Stamboul, voient s'étaler et s'accroître la ville européenne de Péra ?

Je sais bien que les hautes classes orientales tendent de plus en plus à se rapprocher de nous, en adoptant au moins ce qu'il y a de plus extérieur dans nos usages. Mais la masse est restée à peu près telle quelle. Or, c'est pour cette masse surtout que l'invasion européenne est désastreuse et insupportable. D'abord, par l'intrusion de notre activité fébrile (dont la raison, d'ailleurs, leur échappe), nous les arrachons tout d'un coup à leur oisiveté séculaire. Nous condamnons au travail abrutissant de nos usines des gens accoutumés à se laisser vivre, ou qui se satisfaisaient autrefois avec le produit d'un labeur médiocre. Nous les obligeons à économiser leur temps, eux si prodigues des heures, si insouciants de la durée. Nous les contraignons à une exactitude, qu'ils trouvent odieuse et ridicule. Sous prétexte de décence, nous leur imposons notre vêtement si mal approprié aux exigences du climat, nous les forçons à acheter nos étoffes sombres, et nous les affamons pardessus le marché, nous les expulsons de leurs logis, en faisant renchérir, dans des proportions

exorbitantes, les loyers et les vivres. Le pire peut-être, c'est la laideur dont nous affligeons ces races qui, autrefois, lorsqu'elles étaient livrées à elles-mêmes, se manifestaient en beauté. Par la bigarrure hétéroclite des costumes, nous établissons chez eux un carnaval permanent. Y a-t-il rien de grotesque comme ces drogmans, ces artisans, ces ouvriers levantins qui s'exhibent avec le veston de tussor de nos garçons coiffeurs, les bottines lacées et les chaussettes des manufactures allemandes, sans abandonner pour cela la culotte turque et le tarbouch musulman ? Et l'aspect hybride de ces rues, où nos bars, nos épiceries, nos magasins de nouveautés, nos cafés-concerts alternent avec des échoppes de ciseleurs arméniens ou persans, des mosquées, des hammams ou des turbés. Quand on a traversé le Mousky, la grande artère commerçante du Caire, toute bariolée d'enseignes cosmopolites, toute grouillante de foules et d'attelages hybrides, comme on regrette le calme, la tonalité discrète et strictement africaine des casbahs algériennes, ou des souks tunisiens, les petites rues ombreuses, aux façades toutes blanches, où se creusent des portes à judas et à ferronnerie, entre des jambages et des linteaux de marbre sculpté !

Sans doute, ces outrages à l'esthétique n'émeuvent guère les hautes classes, non plus que le renchérissement de la vie, ou la nécessité d'un labeur plus intense. Leur fortune les met à l'abri de la famine et leur paresse héréditaire s'entretient en d'innombrables sinécures bureaucratiques. Mais

elles nourrissent contre l'Européen des griefs non moins précis que ceux de la plèbe. Il y a de quoi, avouons-le. Songeons que les meilleures places, les plus grassement rétribuées sont, en général, dévolues à des ingénieurs, ou à des administrateurs européens : de là une jalousie bien excusable, et qui s'exagère forcément par des raisons patriotiques. Ajoutons les pirateries financières qui s'exercent, en Orient, sur une si splendide échelle, et où les Orientaux n'ont point la plus belle part, et l'on comprendra jusqu'à un certain point la légitimité de leurs revendications. Le pire, à leurs yeux, c'est peut-être l'inégalité juridique, conséquence fatale du régime des *Capitulations*. J'entends encore Moustafa Kamel s'emporter, avec son habituelle chaleur oratoire, contre ces aventuriers grecs, ou italiens, ces criminels de droit commun qui, grâce à ce régime, bénéficient, en Égypte, d'une extrême indulgence, alors que, dans leur pays d'origine, ils seraient traités selon toute la rigueur des lois. Et nos demandes perpétuelles d'indemnités, de représailles ou d'excuses pour la moindre avanie infligée à des clients souvent peu recommandables : tout cela, convenons-en, doit fatiguer à la longue les patiences et les bonnes volontés les plus robustes.

Nos optimistes ripostent que, sans nous, l'anarchie administrative, financière ou judiciaire, serait, pour l'Orient, un fléau cent fois plus funeste que l'actuel contrôle européen. D'autres célèbrent en termes lyriques l'influence civilisatrice des grands

centres cosmopolites. Ces villes d'Orient, envahies par l'étranger, seraient, à les en croire, des foyers d'activité incomparables, de véritables creusets intellectuels où les mentalités les plus diverses finissent par se fondre et s'amalgamer, — en tout cas, des lieux d'échange pour les idées comme pour les produits de l'Orient et de l'Occident. La thèse est peut-être juste, mais dans une mesure beaucoup moindre qu'on ne l'imagine. En réalité, chacun vit de son côté, et, tout en tirant au râtelier commun, chacun méprise cordialement son voisin. Ainsi, en Égypte, le Musulman traite de haut le Copte, et ne daigne frayer ni avec le Syrien, ni avec le Grec, — et tout ce monde en bloc est tenu à l'écart par l'élément européen, qui se subdivise en une foule de petites colonies et de petites coteries extraordinairement excitées les unes contre les autres. On se rencontre et l'on s'abouche journellement, mais dans cette foule qui poursuit des intérêts divergents, nul ne se soucie de connaître les âmes adverses. On ne se connaît réciproquement que par ses instincts combatifs, par tout ce qui repousse et dissocie. Si l'on s'emprunte quelque chose, ce ne sont que des vices, ou ce qu'il y a de plus immédiatement négociable et utilisable dans le matériel des civilisations.

Et même lorsqu'on s'emprunte des idées, — les âmes restant ce qu'elles sont, c'est-à-dire étrangères et contradictoires, — ces idées y produisent des résultats également hybrides et contradic-

toires. C'est une formule purement scolaire de répéter que le trafic mondial ou même les congrès scientifiques internationaux préparent une entente universelle. Négociants, professeurs ou idéologues n'ont, en ces rencontres, d'autres préoccupations que de placer leur marchandise et de s'en revenir au plus vite, après avoir goûté chez le voisin quelques agréments. Personne n'est plus indifférent qu'un commis voyageur à l'âme de son client, si ce n'est un congressiste aux idées de ses adversaires ou de ses hôtes. Joignons qu'en pays barbares, le civilisé, bien loin de communiquer sa culture aux humanités inférieures, subit au contraire l'emprise de celles-ci. Il se *rebarbarise* à leur contact, de même qu'une nature supérieure jetée brusquement dans une foule est annihilée et entraînée par elle. Ainsi, les milieux cosmopolites démentent tous les beaux rêves qu'ils ont coutume de nous inspirer. En attisant les haines internationales par le frottement quotidien, en soumettant le civilisé au barbare, ils compromettent également la civilisation et tous nos espoirs de fraternité.

Concluons que, si l'Orient nous est hostile par tant de choses, — s'il nous éloigne et nous rebute par son climat, son hygiène, ses mœurs, ses entraves politiques et religieuses, — nous n'avons guère de chances non plus de le conquérir à nos idées et de provoquer, par ce moyen, une détente durable dans nos rapports. Nous y sommes des étrangers qui ne s'y imposent que par la force, comme ont fait tous les conquérants occidentaux depuis les expédi-

tions d'Alexandre jusqu'à l'hégémonie britannique ou allemande. Et soyons-en bien convaincus : quels que soient les progrès ou les changements qui s'y opèrent dans l'avenir, en dépit de toutes les protestations pacifiques de part et d'autre, ce n'est que par la force que nous pouvons nous y maintenir, — à moins que nous-mêmes nous ne préférions subir la loi du plus fort.

CHAPITRE III

LE PEUPLE

I

LA QUESTION DE PEAU

L'été dernier, au Caire, dans un meeting tenu au théâtre *Printania*, pour fêter la Révolution de Constantinople, un des principaux orateurs prononça les paroles suivantes, que le public enthousiaste voulut, paraît-il, entendre deux fois : *Sachez que nous autres, les Turcs, nous renonçons de bon cœur à cette appellation et espérons que Syriens, Albanais, Arméniens, Kurdes, Grecs, Arabes, Israélites en feront autant, pour ne s'appeler désormais que des Ottomans.*

Dans le fatras des innombrables discours qui furent alors prononcés, cette phrase se détachait,

comme la plus brève et la plus claire formule des aspirations de la Jeune-Turquie. Fondre en une unité indivisible la confusion de l'Empire, — en d'autres termes, créer une nation et des citoyens, voilà, pour les révolutionnaires du Bosphore, la première de toutes les tâches. Ces hommes, qui veulent régénérer leur pays, n'ont pas trouvé d'autre remède que d'en faire une patrie ; et, en face de l'Europe livrée à la propagande anti-militariste et anti-patriotique, ces Orientaux ont proclamé que la constitution d'une patrie et d'une armée puissante, pour la soutenir, est nécessaire au salut d'un peuple. Le malheur c'est que la création d'une patrie ne dépend pas d'un décret et que les plus pathétiques exhortations sont incapables de la hâter. Les Jeunes-Turcs le savent. Ils sont trop intelligents et trop avertis pour ne pas le savoir. Quelques-uns d'entre eux ont même osé l'écrire. Et cependant, — par un cercle vicieux inévitable, — ce sont les citoyens hypothétiques d'une patrie encore inexistante qu'ils ont convoqué en collèges électoraux et adjuré de faire, pour la première fois, œuvre civique et patriotique. Sans doute, ils n'ont aucune illusion sur la valeur immédiate du résultat. Mais ils estiment peut-être que le bon moyen pour susciter un nouvel état de chose, c'est de le désirer de tout leur cœur et de toutes leurs forces. Avec beaucoup de temps, de persévérance et de dévouement, la Patrie ottomane peut devenir une réalité. En attendant, la formule fraternelle, que nous citions tout à l'heure, ne doit

être considérée que comme un bel acte de foi et d'espérance.

Pour nous qui n'avons pas les raisons mystiques des Jeunes-Turcs de croire à ce royaume de Dieu, dont ils prêchent l'avènement tout proche, nous ne pouvons pas envisager le problème de la même façon. Et d'abord cette fusion qu'ils souhaitent de toutes les races ennemies de l'Orient réconciliées en un seul grand peuple, ce quasi-miracle nous laisse, à bon droit, sceptiques. Il faut l'ignorance intrépide d'un Jaurès pour parler de la « nation ottomane », comme d'un être réel et vivant. (C'est le même qui parle sans rire de la « nation marocaine » et de son noble effort vers l'indépendance.) Or, il suffit de jeter les yeux sur une carte pour s'apercevoir que l'Empire ottoman, héritier de l'Empire byzantin, n'est qu'un assemblage artificiel d'éléments ethniques très dissemblables entre eux et que, seule, une autorité despotique, — parfois purement nominale, — a pu maintenir dans un semblant d'unité. En somme, si l'on défalque la péninsule balkanique, l'Empire d'Orient, tel qu'il a toujours existé depuis Constantin jusqu'à Abdul-Hamid II, se réduit à la mince bande des rivages méditerranéens. C'est une façade sans profondeur. Du Caucase à la Cyrénaïque, la zone accessible à la civilisation est extrêmement étroite : deux cents kilomètres de largeur tout au plus ! Passé cette limite, ce sont les déserts, les steppes, les hauts-plateaux qui commencent. Des hordes de nomades et de bergers habitent ces régions incultes

qui n'ont presque rien de commun avec celles du littoral, ni le climat, ni les mœurs. L'Arabie surtout, si jalousement fermée à la pénétration militaire et administrative de l'Empire, est un monde à part dans ce tohu-bohu de provinces juxtaposées qui composent le domaine trop souvent métaphorique du Sultan. Il va de soi qu'il est impossible d'appliquer un régime uniforme à des régions si diverses. Il en est même qui sont rebelles à toute espèce de régime, où l'action du pouvoir central se restreint forcément à un rôle de surveillance et de police très sommaires.

La grande erreur des Turcs, ç'a été de méconnaître ces impossibilités naturelles et d'imposer à tout l'Empire un seul mode de gouvernement. Tout récemment, au cours d'une interview, le Sheik-ul-Islam lui-même dénonçait, avec une singulière netteté, cette erreur fondamentale : — *J'ai toujours été d'avis*, disait-il, *que, dès l'établissement des Turcs en Europe, il aurait fallu introduire, dans cet immense empire que nous venions de conquérir, deux genres de gouvernement. En Turquie d'Europe, où l'élément chrétien était prédominant, un régime selon les us et coutumes des peuples soumis à nos lois, — et en Asie, un gouvernement comme celui des premiers Khalifes, Abassides, Omméades, etc., à l'époque desquels la civilisation musulmane avait atteint son apogée...* (1) Encore sied-il d'ajouter que, même en Asie, dans ces

(1) Rapporté par un journal du Caire, *les Pyramides*, numéro du 10 août 1908.

Échelles du Levant où les Chrétiens sont nombreux et où l'influence occidentale n'a jamais cessé, le régime un peu simpliste des Omméades aurait eu besoin de sérieux correctifs. Mais l'idée reste juste dans son ensemble. On s'étonne seulement que ce même Sheik-ul-Islam, qui montre un sentiment si vif de la diversité des races au sein de l'Empire, paraisse admettre l'éventualité d'un unique régime parlementaire fonctionnant dans toutes les provinces. Le vilayet de Bassora va-t-il donc élire des députés au même titre que le vilayet de Smyrne ou celui de Salonique ?

Mais laissons de côté les vastes étendues de pays qui, dans l'Empire ottoman, sont notoirement inaptes à la vie moderne et civilisée, négligeons tout l'hinterland asiatique et bornons-nous à la façade méditerranéenne. Dans la Turquie d'Europe, l'Anatolie, les contrées du Levant proprement dites, les chances d'union et de fraternité sont-elles plus probables ? Déjà les faits ont répondu. La Bulgarie vient de proclamer son indépendance, la Crète s'est annexée au royaume hellénique, les Libanais réclament leur autonomie. Le vieil édifice sans cohésion s'en va morceaux par morceaux. Les nationalités comprimées par le despotisme du Sultan revendiquent âprement leur droit à l'existence. Mais quelque chose de plus alarmant que ces scissions, d'ailleurs faciles à prévoir, c'est l'hostilité permanente qui, d'un bout à l'autre de l'Empire, dans toutes les villes et dans les moindres villages, met aux prises des populations hybrides et habi-

tuées de longue date à s'entre-déchirer. Qu'on songe aux innombrables communautés religieuses qui pullulent en Orient et que des haines séculaires divisent en une foule de clans ennemis : Musulmans chiites et Musulmans orthodoxes, Druses, Bédouins et Ansariehs, Chrétiens de toutes confessions et de toute obédience, Grecs et Latins, Maronites, Jacobites, Nestoriens, Arméniens et Coptes. Une ville comme Damas ou Beyrouth est un abrégé vivant de l'histoire des religions avec leurs schismes et leurs hérésies. Et si l'on réfléchit que chacune de ces communautés ou de ces confessions a produit des types humains contradictoires, de véritables races distinctes, on conviendra que le problème de la fusion est, pour le moment du moins, fort embarrassant à résoudre.

Quoi qu'en disent nos humanitaires, — dans l'ordre social, la question de race, ou ce que j'appellerais plus volontiers la *question de peau*, domine toutes les autres. On aura bon morigéner les masses, nul argument ne déracinera leur prévention tout instinctive contre des individus qui ne sont pas de la même couleur qu'elles, qui ne s'habillent pas, qui ne mangent pas, qui ne prient pas ou ne pensent pas comme elles. Ces différences physiques ou morales, dès qu'elles sont perçues, engendrent chez les hétérogènes un véritable malaise qui, dans des circonstances données, s'exaspère aisément jusqu'au dégoût et jusqu'à l'aversion. Les intellectuels eux-mêmes n'échappent point à cette loi de nature. Quiconque a vécu à l'étranger,

en contact avec des êtres radicalement différents de lui-même, comprendra sans peine ce que je veux dire. Pour ma part, je l'avoue, après dix ans de séjour en Algérie, je n'avais pu encore m'accoutumer à considérer les Arabes comme des frères, sinon en tant que sauvés par Jésus-Christ, ou affranchis platoniquement par la Déclaration des droits de l'homme. Trop de choses nous séparent, trop d'oppositions irréductibles. Nous ne serons jamais les citoyens d'un même peuple; les uns en face des autres, nous resterons toujours, quoi qu'on affirme, des étrangers ou des ennemis, — pour la raison élémentaire que nous n'avons ni même peau ni même figure et que nos crânes construits différemment ne peuvent pas penser de la même manière des idées pourtant semblables.

C'est bien pire, lorsque ces causes fortuites de mésintelligence s'aggravent de ressentiments anciens, de furieuses inimitiés sans cesse excitées par un voisinage quotidien. Tel est précisément le cas de toutes ces races hétéroclites qui constituent la population du Levant. Je sais bien que, depuis les derniers événements, les élites orientales se sont efforcées d'atténuer ces haines et que, très noblement, elles ont donné l'exemple de l'oubli et du pardon des injures. Des accolades solennelles se sont échangées en public, entre les chefs des vieux partis hostiles. Mais croit-on que le peuple ait perdu si vite le souvenir des atrocités commises, lui qui en a le plus souffert ? On a la mémoire longue en Orient. Si nos protestants,

après deux siècles, se souviennent toujours des Dragonnades, pense-t-on que les massacres bien plus récents de Syrie, d'Arménie, de Constantinople puissent être volontairement oubliés par les parents ou les coreligionnaires des victimes ?... Je me rappelle encore avec quel frémissement de colère et d'indignation un Français, simple spectateur des tueries arméniennes, me racontait les horreurs dont il avait été témoin. Il avait réuni en panoplie, dans son cabinet de travail, des poignards, des casse-têtes, des matraques hérissées de clous, toute une variété d'armes semées dans la rue par les égorgeurs en fuite et qu'il avait ramassées derrière eux. Détachant un couteau très aigu et très affilé, il me dit : « Celui-ci, j'ai vu un Turc le plonger jusqu'au manche dans le cou d'un Arménien. Et, quand ce fut fait, l'homme retira de la plaie le couteau tout chaud et tout dégouttant, et, par deux fois, il le glissa entre ses lèvres, et il huma le sang... » Cette scène de cannibalisme n'est qu'un épisode isolé entre cent autres aussi révoltants. Encore une fois, pense-t-on qu'il suffit d'une cérémonie expiatoire au cimetière arménien, ou d'un baiser politique donné par un sheik à un patriarche, pour que l'éponge soit passée à tout jamais sur ces actes abominables et qu'il n'en soit plus question ? Les faits divers relatés journellement par la presse nous prouvent, hélas, le contraire. Même après les démonstrations patriotiques qui viennent d'avoir lieu, après tous les appels à la concorde, les haines religieuses ne diminuent pas

en Orient... Le jour de la proclamation, à Jérusalem, de la nouvelle Constitution ottomane, il s'y produisit un incident vraiment significatif et même un peu comique, si l'on tient compte des circonstances actuelles. On s'était réuni sur le parvis de la mosquée d'Omar, Chrétiens, Musulmans et Juifs, pour acclamer la liberté et fraterniser ensemble. Ce fut, paraît-il, débordant d'enthousiasme. On sortit de l'enceinte sacrée, musique en tête, et l'on se répandit à travers la ville, pleine de bannières et toute bourdonnante de discours. Un groupe de manifestants Israélites s'avisa de vouloir traverser la petite place du Saint-sépulcre, dont l'accès est rigoureusement interdit à ceux de leur religion. Aussitôt des moines grecs et arméniens, brandissant des massues, leur coupèrent le passage : « Liberté ! fraternité ! » — protestèrent les Juifs. A quoi les moines répondirent : « Que celui qui veut entrer s'avance, on lui réglera son affaire ! » Le plus beau, c'est qu'à la mosquée d'Omar, ces mêmes moines avaient défilé, comme les autres, sur l'estrade oratoire, pour y célébrer la liberté et l'égalité civique de tous les cultes.

Il y a quelque distance, comme on le voit, de la théorie à la pratique. — Si, d'autre part, on ouvre les journaux égyptiens on constate que chaque semaine, ou peu s'en faut, des collisions sanglantes éclatent, dans les villages comme dans les villes entre fellahs, Musulmans, et surtout entre Musulmans et Coptes. On trouble les offices du voisin, on dévalise les couvents, on pille les mai-

sons, on s'assomme à coups de nabbout. Dernièrement, un Copte s'étant converti à l'Islam, pour prendre femme contre le gré de son curé, ses nouveaux coreligionnaires l'escortèrent en grande pompe jusqu'à son logis. Et, pour mieux fêter ce joyeux événement, ils jugèrent à propos de tomber sur les Chrétiens et de mettre le feu à quelques cambuses : ce qui fit presque une émeute dans la localité.

Or, les Jeunes-Égyptiens, à l'instar des Jeunes-Turcs, exigent l'introduction du régime parlementaire dans leur pays. Eux aussi, ils veulent s'ériger en nation; ils prétendent fusionner en un même peuple les races diverses dont se compose l'Égypte actuelle. Ne condamnons pas d'avance leur effort qui est méritoire; ne préjugeons pas des résultats. Ne nous demandons même pas s'ils ont suffisamment conscience de l'abîme qui les sépare de la grande masse populaire, ni enfin si cette masse est apte à se transformer en une patrie de libres citoyens : nous n'eussions pas songé à soulever la question, s'ils ne l'avaient eux-mêmes posée. Contentons-nous de regarder la plèbe orientale et de la décrire telle qu'elle se manifeste à un spectateur désintéressé, en l'an de l'hégire 1325 et en l'an de l'Incarnation 1908.

II

LE FOYER

Où qu'on l'étudie, de la Turquie d'Europe aux confins du Soudan, cette plèbe des villes ou des campagnes vous frappe tout d'abord par son apparence de misère et d'abrutissement. Et cette impression ce n'est pas seulement l'Européen qui l'éprouve, ce sont les Orientaux aussi. Leurs journalistes ne se font pas faute de le répéter, exactement dans les termes dont je viens de me servir.

Cependant, un observateur superficiel en juge autrement. La vigueur physique, la haute stature des mâles, la beauté plantureuse et épanouie des femmes excitent fréquemment l'admiration des touristes. Pour certains de nos écrivains, c'est un lieu commun de soutenir qu'en Orient la splendeur de l'animal humain est la récompense de son mépris pour la culture anémiante de l'Occident et les labeurs épuisants de nos civilisations. Ils se laissent éblouir par les gaillards solides et bien nour-

ris qui paradent devant les consulats en costume chamarrés de kawass, par ces beaux guides syriens à la moustache conquérante et aux grands foulards flottants, par les âniers et les drogmans du Caire, tous ces lestes coquins, qui s'empressent, avec des gestes frôleurs, autour de la voyageuse pudibonde et ravie, — ou peut-être encore par les corpulences hyperboliques des boutiquiers levantins et les carnations lourdes et fraîches des jeunes effendis. Mais ces figurants bien en chair masquent le fond de la scène. Le vrai peuple, en général, est malingre et souffreteux. Seulement, il est si prolifique que sa fécondité finit par triompher de ses tares morbides et que des types superbes émergent souvent de ce déchet humain. Néanmoins, ce déchet est formidable. Pour en avoir une idée approchante, il faudrait être un médecin continuellement en contact avec les classes pauvres, ou une de ces chrétiennes pieuses qui pénètrent, par charité, dans les intérieurs les plus abjects. J'ai interrogé quelques-uns de ces intrépides visiteurs. Leurs descriptions dépassent tout ce qu'on peut imaginer en fait de peintures affligeantes ou répugnantes. Mais, à Jérusalem, chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul et dans les quartiers juifs, j'ai eu sous les yeux comme un musée vivant et étonnamment représentatif de la misère orientale. Nulle part ailleurs sans doute, la hideur invraisemblable des plaies, l'anomalie presque extravagante des cas pathologiques n'atteignent à un pareil degré d'horrible et d'imprévu.

Évidemment, ce serait une exagération flagrante de se former une idée de cette plèbe levantine d'après les habitants d'un ghetto, les pensionnaires d'un hospice ou d'un orphelinat. Mais ce qu'on voit dans les rues, ce qu'on surprend dans les maisons n'en permet point une appréciation plus flatteuse.

Disons-le tout de suite : l'habitation populaire orientale est quelque chose d'extrêmement vague. En Europe, nos prolétaires, quoi qu'ils disent, ont tout de même un foyer, ou, du moins ils aspirent à en avoir un. En Orient, la plèbe ne paraît même pas s'en soucier. On vit dehors beaucoup plus que chez nous : le climat le permet davantage. Et, plus que chez nous aussi, l'ouvrier est presque toujours absent, soit pour son travail, soit pour son plaisir. Les enfants grouillent dans la rue, les femmes vont aux provisions ou bavardent autour des fontaines. On ne rentre au logis que pour dormir et pas toujours pour manger. Mais ce logis que la femme européenne s'ingénie à rendre plus confortable, voire même à orner, fût-il un taudis, la femme orientale s'en désintéresse complètement. Si elle en avait le désir, je crois bien d'ailleurs que le courage lui manquerait, tant la saleté du bouge qu'elle habite est opprimante et comme indestructible.

Au Caire, et dans toute l'Égypte, l'indigence et la grossièreté rudimentaire des habitations pauvres sont peut-être plus navrantes que dans les autres pays d'Orient. Deux ou trois pièces obscures et

sans air se groupent, d'ordinaire, autour d'un vestibule non moins obscur. Le plâtre des murs s'écaille, et, des lattes vermoulues du plafond, tombent constamment, sur le sol, des débris de bois pourri, des parcelles de chaux ou des coulées de sable et de mortier. Les nattes qui tapissent ce réduit sont infestées d'une vermine nombreuse parmi lequelle les punaises immobiles font comme de petites éclaboussures jaunâtres. Et l'agitation de tous ces insectes invisibles imprime aux pailles des nattes une sorte de frémissement étrange et continu.

Les chambres où l'on couche ont, pour tout mobilier, ces mêmes nattes cousues de puces et de punaises, et, dans un renfoncement, une pile de matelas aux étoffes criardes et malpropres.

Une des chambres sert en même temps de salle à manger et de cuisine. Le mobilier y est presque aussi sommaire que dans les précédentes. Sur une planche fixée au mur à hauteur d'appui, quelques marmites arabes avec leurs couvercles en chapeau chinois, le tout détamé, maculé et vert-de-grisé. Dans un coin, un ou deux réchauds en terre, quelques assiettes creuses, une gargoulette égueulée, une paire de plateaux de cuivre ou de paille tressée, un coffre rempli de vieux croûtons. Plus loin, des baquets emboîtés l'un dans l'autre et juchés sur des bûches, au milieu d'une débandade de tamis, de passoires et de pincettes... Quelque chose de pis, c'est l'odeur nauséabonde qui remplit toutes les pièces et semble se dégager des murs, du sol, du

plafond, des meubles. En réalité, tout y contribue et les habitants eux-mêmes plus que tout le reste. Leurs déjections s'accumulent en masses effrayantes, dans des retraits, que nulle onde lustrale ne déterge jamais. D'ailleurs, il n'y a point d'eau dans ces maisons populaires : ce sont les outres en peau de buffle du *sakka* (le porteur d'eau) qui les approvisionnent, — avec quelle parcimonie on le devine. Et, comme les rues n'ont pas d'égouts (1), que tout ce qu'on y jette y pourrit et s'y dessèche doucement au soleil, l'infection du dehors est, pour les malheureux hôtes de ces quartiers, aussi véhémente et aussi dangereuse que celle du dedans.

En Syrie et en Palestine, surtout dans les milieux chrétiens, l'habitation s'améliore sensiblement et tend à se rapprocher de l'habitation européenne. Quand on traverse un village du Liban ou de la Bekka, on est surpris d'y rencontrer de fort belles maisons en pierre de taille, percées de larges ouvertures ogivales et surmontées d'une coupole ou d'une terrasse. Mais la plupart de ces maisons ont été construites par des Syriens revenus d'Amérique, après y avoir amassé quelque argent. C'est une manière d'étaler leur petite fortune aux yeux de leurs compatriotes. Les gens qui s'offrent ces confortables bâtisses étant à demi façonnés aux mœurs occidentales, leur exemple ne prouve

(1) Le conseil des ministres égyptiens vient seulement de sanctionner un projet d'égout pour la ville du Caire. Les travaux de canalisation qui vont commencer ne seront achevés que dans 10 ans, en 1918.

pas grand'chose pour les naturels du pays. D'ailleurs, même chez ces déracinés, les habitudes anciennes reparaissent, dès qu'ils se replongent dans le milieu natal. Ils ont bien, pour la montre, une ou deux pièces meublées à l'européenne et qu'ils s'empressent d'exhiber à l'étranger. Mais il ne faut pas pénétrer plus loin. Derrière ce décor trompeur se cache la vie réelle de l'habitant, c'est-à-dire la vie orientale dans toute son incurie et sa rudesse primitive. En arrivant à Bethléem, où foisonnent les maisons cossues payées par l'argent américain, je pressentis tout de suite la saleté des intérieurs, avant même d'en avoir franchi le seuil. C'était à la messe de minuit, dans l'église des Capucins, où toute la population bethléémitaine était entassé, les hommes debout, les femmes et les enfants accroupis par terre, sur des nattes. Une puanteur terrible et d'abord indéfinissable saturait l'atmosphère. Pourtant, les vêtements de ce peuple étaient immaculés, éblouissants de blancheur. En l'honneur de la Nativité, ils avaient fait une lessive générale de leurs hardes, et l'on sentait, à d'âpres effluves chimiques, qu'on n'avait épargné ni le savon ni la potasse pour ce lavage solennel. Mais la crasse expulsée des habits était restée sur le corps. Je ne m'étonnai pas, le lendemain, de la trouver dans les chambres, où je crois même qu'on la conserve et qu'on l'entretient.

Le Turc de la plèbe, comme celui des hautes classes, a plus de décence extérieure, mais il est, de tous les Orientaux, le plus sommairement logé.

Ses maisons de bois, découpées à jour, comme des kiosques chinois, sont des glacières en hiver et de véritables étouffoirs en été. Vues du dehors, lorsqu'elles sont neuves, elles produisent un assez joli effet. Malheureusement, les intempéries du climat ont tôt fait de les transformer en de lamentables cambuses. Ajoutons que les réparations sont un raffinement occidental inconnu des Turcs et que, d'ailleurs, le système fiscal de l'Empire en fait un luxe très coûteux. Au bout de quelques années, ces chalets qui ressemblent toujours à des baraquements provisoires, ne sont plus que des ruines branlantes. Rien de misérable et de désolé comme ces longues rues tortueuses de Stamboul, avec leurs enfilades de masures affaissées, qui festonnent, tout de guingois, pendant des kilomètres. Celles des riches vous évoquent les petites rues lugubres de nos villes de province, où les vieilles constructions en bois se sont conservées. Un soir, en remontant d'Atik-Ali vers la mosquée Mehmet, je retrouvai sous ce ciel oriental, la tristesse et la solitude de nos plus mornes Avranches. Quant aux quartiers pauvres, ils apparaissent sordides comme des campements de gitanes. Et ce qui en rend l'aspect si navrant, c'est peut-être le contraste entre la décrépitude de ces logis et l'étalage de prétentieuses élégances européennes que l'on surprend, de-ci de-là, par une fenêtre ouverte, ou une porte entrebâillée : des stores de cotonnade autrichienne, des lampes ou des suspensions de pacotille, et même, quelquefois, — une armoire à glace en pitchpin !...

Lorsque j'errais dans Stamboul, pendant l'automne de 1906, — à part le quartier du Phanar et celui des Juifs, ou encore celui du grand Bazar, sans cesse grouillant d'une population très active, — tout le reste de l'énorme ville avait l'air inhabité. De rares passants se faufilaient dans les ruelles, avec des mines circonspectes ou craintives. Parfois une ritournelle de graphophone s'échappait d'une maison hermétiquement close : c'était un harem qui tuait le temps en se grisant de musique au rabais. Partout un vide, un silence presque inquiétant. Je m'égarais ainsi dans la direction de Yédi-Koulé et des remparts byzantins. Je traversais de vastes quartiers déserts ; de loin en loin, la longue figure pâle d'une jeune fille grecque glissait entre les rideaux d'une fenêtre. Des terrains vagues se succédaient, des jardinets en friches, des placettes envahies par les décombres et les ordures, où de rares platanes ébranchés se desséchaient autour d'une fontaine poudreuse et tarie. J'atteignais une petite mosquée perdue, je m'asseyais sur la bordure de pierre qui protège les arbres de la cour. Personne aux alentours. Un calme, une absence presque totale de bruits, à se croire dans une ville morte. Puis, tout à coup, du haut du minaret, la voix chantante du muezzin tournait avec lenteur aux quatre coins de l'espace ; et cet appel à la prière, qui tombait dans ce grand silence, cette voix solitaire, à laquelle nulle autre ne répondait, passait, en mélancolie funèbre, les sonneries de vêpres les plus mor-

tuaires, dans nos paroisses les plus abandonnées.

Il est vrai qu'en ce moment-là, la terreur de l'ancien régime pesait lourdement sur Stamboul. Non seulement, les moindres rassemblements étaient interdits, mais l'espionnage dispersait la clientèle des cafés et des lieux publics. Les occupations journalières une fois terminées, on sortait le moins possible. Chacun se terrait chez soi, en quittant l'échoppe ou le bureau. La vie de famille était jalousement fermée. En doit-on conclure que les Turcs, pour s'être résignés si longtemps à cette claustration forcée, ont, plus que les autres Orientaux, le culte du foyer? J'avoue que je n'en sais rien. La crainte de la délation, sans parler du préjugé musulman contre tout visiteur mâle, rendait très difficile, lors de mon passage, même l'accès des plus humbles logis populaires. J'eus pourtant la bonne fortune d'en visiter un.

C'était à Scutari, chez un brave homme qui remplissait les fonctions de garçon de bureau dans une administration impériale. J'y avais été conduit par un Jeune-Turc; et, naturellement, celui-ci tenait à me donner de la basse classe ottomane une idée aussi flatteuse que possible. Après avoir grimpé une ruelle fort mal pavée, nous nous trouvâmes bientôt en présence d'un *konak* assez imposant :

— C'est là ! — me dit mon guide.

Comme je m'étonnais qu'un employé subalterne fût si confortablement logé, il ajouta :

— Vous avez raison de vous étonner ! Ce *konak*

appartenait autrefois à ma grand'mère, qui en a fait cadeau au père du propriétaire actuel, un de ses anciens domestiques, dont elle voulait récompenser les loyaux services.

J'admirai la générosité de cette grand'mère, — générosité qui, d'ailleurs, n'a rien d'exceptionnel en pays musulmans... Nous heurtâmes à la porte soigneusement barricadée, et, après une longue attente, une petite servante sans voile et nu-pieds, vint nous ouvrir. Elle nous introduisit dans une pièce très spacieuse du premier étage, et, tout de suite, à une foule d'indices significatifs, j'eus l'intuition qu'on en avait fait la toilette, en prévision de ma visite. C'était si propre, si bien époussetè et balayé, les meubles et les moindres objets rangés dans un si bel ordre, que toutes les explications de mon guide ne prévalurent point contre mes soupçons. D'ailleurs la décoration de cette chambre n'avait pas dû changer, depuis le temps où la donatrice en était sortie. Le divan, les tapis de Smyrne, les coussins, les coffrets, les miroirs pendus au mur, rien n'avait bougé. Alors ce décor ne pouvait plus m'intéresser, moi qui cherchais un intérieur strictement populaire. J'écoutais, d'une oreille distraite, les propos de mon compagnon, et, tandis qu'il me vantait une vieille boîte à musique posée sur une étagère, je regardais le plancher vermoulu et taché de plaques de moisissure, les fenêtres aux châssis mal joints et aux vitres absentes, je constatais la minceur des cloisons de bois, et je songeais que la pauvre grand'

mère qui habitait autrefois ce *konak* avait dû y mourir de froid. Je songeais aussi à toutes les Désenchantées poitrinaires, qui grelottent dans les *yalis* du Bosphore, — ces baraques en planches, dont les pilotis trempent dans l'eau et dont les pièces humides, traversées par le vent glacial de la mer Noire, n'ont, pour se réchauffer, qu'une poignée de charbons dans un brasero.

Cependant mon Jeune-Turc, qui s'entêtait à m'abreuver de couleur locale, me faisait remarquer la petite table préparée pour le maître de la maison. La servante y avait disposé, sur un plateau, une carafe de jus de raisin, une assiette de laitage, des concombres et des noisettes.

— Vous voyez, me dit-il, *il* va rentrer du bureau vers cinq heures. Il mangera sa collation, causera un instant avec sa femme et ses enfants. Son fils aîné, qui est musicien, lui jouera un air de mandoline. Après quoi, il ira se coucher pour recommencer. Telle est la vie que le tyran nous fait à tous !...

En dépit de tous les discours de mon compagnon, cette vie-là restait néanmoins fort mystérieuse pour moi. En somme, on ne m'avait pas laissé franchir le seuil du *sélamlik*, la partie de l'habitation ouverte aux étrangers. J'aurais voulu pousser plus avant. Mais, après une allusion timide que je risquai, je compris qu'il serait incivil d'insister.

Nous terminâmes notre inspection par le jardin, — un rectangle clôturé de murs et attenant à la

maison. Là, au moins, rien n'était truqué. C'était un désordre et un abandon inimaginables. Les carrés et les plates-bandes étaient incultes, on ne reconnaissait plus la trace des allées. Un bassin, qui occupait le milieu, était à sec. Des tas de chiffons, des débris de meubles et d'ustensiles s'amoncelaient, çà et là, parmi les mauvaises herbes. Et presque tous les arbres avaient été coupés !... Ainsi donc le bon Turc, qui possédait ce lopin de terre, ne ressemblait point à celui de *Candide* : il ne cultivait pas son jardin. Ses fils jouaient de la mandoline, et lui, quand il avait mangé sa collation, il estimait qu'il n'avait plus qu'à s'aller coucher, ou à rêvasser sur un coussin.

C'est égal ! En regagnant l'embarcadère de Scutari, je m'imaginais quelle aubaine ce serait, pour un ouvrier ou un petit employé parisien, d'avoir, aux portes de la ville, un jardinet comme celui-là. Quels beaux dimanches il y passerait à bêcher, à sarcler, à soigner ses arbres fruitiers. Et je mesurais, dans cette simple comparaison, toute la distance qui sépare notre peuple du peuple de là-bas!

Il va sans dire qu'une telle incurie domestique n'est un scandale que pour nous. Les Orientaux y sont accoutumés. Et c'est pourquoi, de Constantinople au Caire, l'insouciance du désordre et de la saleté ambiante tient du prodige. L'infection parmi laquelle ils vivent, ils la considèrent sans doute comme une fatalité du climat, à laquelle il est plus sage de se soumettre. Ceux qui ont visité

l'Europe ne se privent pas d'ailleurs, quand on les attaque sur ce sujet, de retourner la critique contre nous et de dénoncer, avec d'âpres sarcasmes, la malpropreté de nos villes méridionales, et, en particulier, celle du vieux Marseille. Mais tout de même, nous sommes encore loin de compte. La richesse des fanges orientales, la puissance et la concentration de leurs miasmes est assurément incomparable. Certains de nos médecins établis là-bas vont même jusqu'à soutenir que le poison, par sa virulence même, devient un préservatif pour la plèbe qui le respire. A les en croire, il se ferait, chez ces misérables, une sorte de vaccination lente de l'ordure, qui finirait par les immuniser contre sa contagion. C'est une plaisanterie. En réalité, la population pauvre est décimée, chaque année, par toutes sortes d'épidémies, conséquences de cette hygiène déplorable. Les enfants surtout sont frappés. Au Caire, la mortalité infantile qui est, en hiver, d'environ 450 décès par semaine (soit d'un neuvième supérieure au chiffre des naissances) s'élève aux mois de mai, juin et juillet, jusqu'à 700 et 800 (1). Il y a ainsi dans toutes ces villes malsaines de l'Orient, un gâchage effroyable d'existences.

Les nourritures, presque toujours insuffisantes et de mauvaise qualité, sont une autre cause de dépérissement. Les femmes, principalement, ont à en

(1) Je dois ces renseignements, avec beaucoup d'autres, à l'extrême obligeance de M. Ayoub Kemeid, un des jeunes journalistes les plus distingués du Caire.

souffrir. Si nos sociologues gémissent, à bon droit, sur l'alimentation souvent défectueuse de l'ouvrière parisienne, que diraient-ils de la femme orientale, — j'entends de la femme du peuple, — qui est littéralement affamée par son mari ? Il est vrai que les hommes ne sont guère mieux nourris. Un pain, ou une galette, fabriqués avec des farines inférieures ou adultérées de farines de fèves et de haricots, — voilà à peu près tout leur repas. Pendant la saison chaude, ils se rattrapent sur les crudités, les pastèques, les tomates et les piments, dont ils font une consommation immodérée. Or, ces légumes ou ces fruits, très rafraîchissants, sont à peine nutritifs. Sauf à l'époque du Beïram et à l'occasion des autres grandes fêtes, ils mangent fort peu de viandes, et encore des viandes, la plupart du temps, suspectes. C'est un écœurement, pour nous autres Européens, que l'aspect de ces boucheries populaires, où des bas morceaux de buffle ou de mouton bleuissent au bout d'un croc, mal défendus par un chiffon de cotonnade rouge contre les essaims de grosses mouches putréfiantes. Et qui ne se rappelle, avec répugnance, ces revendeurs de mous et de tripes, que l'on voit déambuler dans les rues de Stamboul, balançant, au long d'une perche, leur hideuse marchandise ?... Sans doute, le climat n'oblige pas l'habitant à une réfection aussi substantielle que chez nous. On peut prétendre, sans paradoxe, que, dans ces pays, le soleil nourrit. Mais c'est à condition qu'on n'exige pas de l'homme un travail trop fatigant.

Ceux qui peinent dans les usines ou sur les ports sont forcés de s'alimenter exactement comme le travailleur européen. A Alexandrie, des portefaix musulmans, que j'interrogeais sur leur nourriture, me déclaraient qu'ils mangeaient de la viande, « comme des Anglais », — et ils m'avouaient aussi que, malgré l'interdiction religieuse, ils buvaient du vin en cachette, et même des alcools : autrement, ils ne résisteraient pas. Mais ces portefaix sont des privilégiés, des gaillards qui gagnent de gros salaires. Les autres, c'est-à-dire la grande masse, sont réduits aux plus indigentes pâtures.

Ce qui résulte de cette misère matérielle, c'est d'abord l'avilissement de la vie humaine. Ce troupeau de la plèbe, ces êtres mal logés, mal nourris, vêtus d'un lambeau d'étoffe, se distinguent, tout juste, par le visage, des animaux au milieu desquels ils vivent — des troupeaux d'ânes et de chiens errants. Ils en sont encore à l'état grégaire. Comme une matière industrielle débitée à des millions d'exemplaires identiques, ils se ressemblent tous. Ils n'ont pas d'individualité précise. En Algérie, j'ai entendu des touristes s'indigner de ce que nos colons appelassent tous leurs Arabes : *Ahmed*. Le fait est qu'il est difficile de les reconnaître. Leurs gouvernants, d'ailleurs, ne s'en sont guère embarrassés avant nous. Et c'est justement pour cela, parce que cette matière populaire est d'un prix médiocre ou nul à leurs yeux, qu'ils ne se sont point préoccupés, jusqu'à ces derniers temps, de la protéger mieux contre la maladie ou la famine, et

qu'ils l'ont laissée croupir dans son ordure. Le pullulement de la race les rassure. Pour dix qui meurent aujourd'hui, il en naîtra vingt, demain, qui boucheront les vides !

Il est assez naturel qu'une plèbe de cette espèce n'ait aucun sentiment de sa dignité et qu'en fait de contrainte, elle ne cède guère qu'au bâton. En Égypte, les Anglais ont prohibé, au moins théoriquement, l'usage de la courbache et, en général, tous les châtiments corporels. Mais, dans la pratique, il faut bien en venir aux coups. La trique est toujours *l'ultima ratio*. Un jour, à Stamboul, dans un bureau de police, j'assistai à une scène vraiment attristante pour les personnes sensibles. Une cinquantaine d'individus, des pauvres diables de voyageurs qui venaient faire viser leur *tezkéré* avaient envahi l'escalier du local. J'avoue qu'ils se bousculaient fort et avaient l'air de grimper à l'assaut du premier étage. C'était à qui passerait sur le ventre du voisin... Soudain, deux agents parurent en haut de l'escalier, — et à coups de poings, à coups de plat de sabre, ils se mirent à refouler la cohue. Il y eut une panique, quelques cris de douleur, des chutes, des gens piétinés. Mais, en moins de deux minutes, un ordre relatif était rétabli. Au fond, c'est la bonne méthode et, pour le moment du moins, la seule possible.

J'en eus la preuve, quelques jours après, sur un bateau des Messageries maritimes. Comme je me promenais sur le pont, avec le commandant, nous fûmes subitement débordés par une horde de passagers de

quatrième, des Syriens et des Juifs qui, en dépit des règlements, s'étaient évadés hors des barrières de l'avant. Le commandant ne leur dit rien : il appela un homme de l'équipage, un gros Marseillais jovial et bon enfant. Celui-ci, jouant des coudes, distribuant des horions aux hommes, des tapes amicales aux femmes, le tout égayé de jurons et de galéjades, fit reculer aussitôt les intrus. Moitié riant, moitié grognant, ils battaient en retraite, amusés en somme par ces bourrades, qui tournaient au colin-maillard... « Et voilà ! me dit le commandant. Si je leur avais envoyé un gradé, un personnage à galons, qui, d'un air digne et d'un ton sévère, les eût invités au respect du règlement, d'abord ils n'auraient pas compris. Et puis cela les eût mortifiés et ils auraient opposé de la résistance. Tandis qu'avec ce système paternel, c'est fini tout de suite, et chacun est content ! »

Méprisés par les gens de condition supérieure, ces misérables se méprisent entre eux, et le sexe fort accable le sexe faible. Le mépris qu'ils ont de la femme est une des singularités qui nous frappe et qui nous choque le plus dans leur caractère. Non seulement, ils ne leur épargnent pas les mauvais traitements, mais ils abusent de leur jeunesse, ils les déflorent prématurément. On sait qu'une fillette de douze ans peut être mariée à un individu de quarante. Les mères elles-mêmes poussent leur progéniture à ces unions monstrueuses. D'abord, il y a l'appât de la dot, que le mari verse aux parents, en échange de la victime. Et puis la pro-

misculté où vivent les enfants est si dangereuse que, dès les premiers signes de la puberté, les mères n'ont plus de repos qu'elles n'aient marié leurs filles. Qu'une entremetteuse se présente, elle est accueillie avec transports, et l'on s'empresse de bâcler le marché. Musique, festin, promenade en voiture ou en charrette, tout marche bien d'abord, mais plus tard, la jeune épouse, pour une raison ou pour une autre, vient-elle à déplaire à son maître, il ne balance guère à la répudier. S'il n'y a pas d'enfants, c'est vite fait : il lui « donne son papier » — telle est l'expression consacrée. Si, au contraire, il y a des enfants, alors les débats s'éternisent devant le cadi. L'homme, obligé de servir une pension alimentaire, chipote sur la somme, ou, après l'avoir promise, refuse de la payer, soit par mauvaise foi, soit que réellement il ne le puisse pas. Il reprend sa femme, ou bien le divorce est ajourné ; et, comme, en attendant, il ne veut pas se priver des joies conjugales, il introduit au logis une nouvelle épouse : l'abandonnée est réduite au rôle d'esclave et ses enfants deviennent des souffre-douleurs. La facilité du divorce est, en pays musulmans, vraiment scandaleuse. Le moindre prétexte suffit. Un propriétaire européen des environs d'Assiout me contait l'histoire que voici. Il avait un cuisinier indigène âgé de quelque cinquante ans et marié à une jeune et jolie femme. Un beau jour, il s'aperçoit que l'épouse a été remplacée par une adolescente à peine formée : — « Et ta femme ? dit le proprié-

taire. Où est-elle ? — Qu'est-ce que tu veux ? Je lui ai donné son papier : *il était trop vieux* !... » Et, en prononçant ce *trop vieux*, le cinquantenaire se livrait à toute une mimique de dégoût, extraordinairement expressive et plaisante à voir. Or la répudiée n'avait pas vingt-cinq ans. N'importe, *il était trop vieux* ! C'est plus qu'il n'en fallait pour la mettre au rancart (1).

Malgré cet état précaire des ménages et une hygiène plus précaire encore, les enfants poussent avec une luxuriance que rien n'arrête. Il y aurait de quoi en être surpris, si l'on ne connaissait la violence extrême de l'instinct sexuel chez les Orientaux. Ces hommes sont des procréateurs infatigables, pour qui l'amour est la grande affaire de l'existence. L'âge ne réfrène pas leurs appétits : ils ne sont jamais rassasiés. Un médecin du Caire m'affirmait que, même dans la basse classe, il se fait une consommation effrayante d'aphrodisiaques. Les confesseurs catholiques que vous interrogez, en Syrie, vous répètent des confidences analogues sur leurs ouailles. A Péra, on me citait, comme un dicton courant, cette phrase qui exprimait alors toutes les ambitions d'un Jeune-Turc : « Une belle femme et une bonne sinécure ! » Le malheur, c'est qu'ils sont trop précoces. Si les femmes sont réputées nubiles à douze ou treize

(1) Si l'on désire être édifié sur cette question, qu'on lise l'ouvrage très curieux, très documenté et très intéressant de Mme Ruchdi Pacha, *les Répudiées* (Paris, Félix Juven, éditeur).

ans, les hommes peuvent contracter le mariage à quinze ou seize ans, quelquefois plus tôt. Les Européens attribuent volontiers à cette précocité amoureuse l'arrêt brusque que signalent tous les éducateurs, dans le développement intellectuel des jeunes Orientaux et, en particulier, des jeunes Musulmans. Qu'ils s'agissent de petits manouvriers, ou d'adolescents de la bourgeoisie, combien de fois n'ai-je pas entendu des directeurs de collèges ou des chefs de chantier me répéter : « C'est un fait ! A quatorze ans, leurs cerveaux sont bouclés. Rien n'y entre plus ! » Il y a évidemment bien des exceptions embarrassantes à cette règle. Cependant, il est certain que même les mieux doués manifestent, dès les approches de la puberté, une sorte de torpeur ou de paresse intellectuelle. Et si je me bornais à reproduire les appréciations des Européens, ou encore les propos des fonctionnaires coptes ou syriens contre leurs confrères musulmans, je devrais employer des expressions beaucoup plus vives.

Mais cette infériorité a ses compensations. Grâce à la jeunesse vigoureuse des conjoints, la splendeur de la race se maintient intacte. En Égypte surtout, elle est admirable. Quelles que soient les tares morbides qui la contaminent, elle se perpétue en des exemplaires si parfaits qu'on en oublie la masse débilitée, pour ne plus voir que l'élite robuste et saine. A un moindre degré, on pourrait presque en dire autant de tous les pays orientaux. Chez ces peuples simples et restés indemnes de

toutes nos névroses de civilisés, la force et la beauté physiques font toujours prime. C'est en ce sens que, réellement, ils sont, comme ils le soutiennent, beaucoup plus démocratiques que nous. Il n'est haut emploi, il n'est fortune étourdissante à laquelle un gueux ne puisse prétendre, s'il a le don divin de la beauté et pour peu que les circonstances le favorisent. De tout temps, il en fut ainsi, aussi bien dans la Constantinople byzantine que dans la Stamboul musulmane. L'histoire de Basile le Macédonien, ce palefrenier du Cirque, qui passa de l'écurie au Sacré Palais, s'est rééditée depuis et se réédite encore en une infinité de variantes. Si un romancier s'amusait à recueillir les faits-divers de ce genre qui circulent, chaque année, à Péra ou au Caire, il y découvrirait une mine de sujets invraisemblables, à la fois d'un réalisme un peu rude et d'une fantaisie égale à nos contes de fées les plus chimériques. Il n'y a pas que dans les *Mille et une Nuits* que les portefaix sont aimés par des princesses et que les veuves se consolent avec leurs intendants.

Dans une société ainsi organisée, il est trop évident que nos morales, pas plus que nos principes d'hygiène, ne trouvent leur compte. En ce qui concerne la plèbe, la famille nous y apparaît peut-être encore plus instable que chez nos prolétaires occidentaux. Si, chez nous, elle est sourdement minée par les doctrines anarchistes, compromise aussi par l'égoïsme bourgeois, — là-bas, elle est livrée à tous les caprices du bon plaisir et de la

sensualité, elle est sans cesse menacée, dans son foyer même, par tous les fléaux qui dérivent de la misère et de la barbarie. Mais le flot prolifique emporte tout. A cause de cette fécondité, les Orientaux peuvent être bien tranquilles sur leur destin. Ils savent qu'à la longue leur débordement finira toujours par noyer l'envahisseur.

III

LE TRAVAIL

Cette plèbe orientale, encore si arriérée et si misérable, cherche-t-elle au moins à sortir de sa misère et à s'en affranchir par le travail ? — En général, nous autres Français, nous sommes très injustes pour elle et nous ne voulons pas voir son effort. L'inertie de nos Arabes algériens nous fait mal juger des autres Musulmans et de toutes les races en contact avec l'Islam. Il est certain que, dans notre Afrique du Nord, si l'on met à part la population des villes, les indigènes ne brillent point par leurs qualités laborieuses ou industrieuses. Mais si l'on passe seulement d'Alger ou de Constantine à Tunis, on constate aussitôt une très sensible différence. Je ne surprendrai personne, je pense, en affirmant que le Tunisien est, en général, plus actif que l'Algérien. Quand on arrive en Égypte, les étonnements redoublent. Toute cette vallée du Nil n'est qu'une immense

ruche en continuelle effervescence. Alger et Tunis sont des villes endormies à côté d'Alexandrie et du Caire. Le mouvement, la circulation intense dans les quartiers commerçants, le grand nombre des échoppes, des usines et des chantiers, le foisonnement des manœuvres et des artisans, — tout cela nous rappelle immédiatement l'activité occidentale, avec quelque chose de plus dense, de plus vivant et de plus coloré.

Cependant, il faut s'empresser de le concéder aux personnes qui considèrent comme synonymes les mots d'*Islam* et de *paresse* : dans cette masse laborieuse, les Musulmans ne représentent la majorité que parce qu'ils sont sept ou huit fois plus nombreux que les Chrétiens et les Juifs réunis. Néanmoins, ils travaillent eux aussi. D'ordinaire, ils prennent les gros métiers qui s'accommodent le mieux à leur vigueur physique, ou les métiers d'amateurs qui satisfont leur penchant à la flânerie et leur goût de la parade. Tandis que les uns sont terrassiers, maçons, charretiers, portefaix, les autres sont kawass, cochers, palefreniers ou saïs, drogmans, âniers, commissionnaires d'hôtels. Mais, si vif que soit leur éloignement pour les métiers manuels, il y a aussi parmi eux beaucoup d'artisans : des tailleurs, des ciseleurs, des ferblantiers, des brodeurs, des menuisiers, des relieurs. (Je nomme à dessein les plus relevées d'entre leurs professions.)

Ce qui m'ébahissait surtout et ce qui dérangeait tous mes préjugés d'Algérie, c'est que ces Égyptiens musulmans ne dédaignent même pas les

métiers réservés d'habitude aux femmes, ou ceux qui exigent une habileté, une éducation professionnelle, des qualités d'élégance et de goût peu communes chez des peuples rudes ou guerriers. Ainsi, au Caire, les boutiques de blanchissage sont tenues presque toujours par des hommes. Rien n'est drôle, pour nous, comme de voir, à travers la moustiquaire de l'atelier, de grands garçons pâles courbés, le fer à la main, sur la planche à repasser, ou les doigts plongés dans un bol d'amidon. Non seulement ils repassent et blanchissent pour leurs compatriotes, mais le travail européen le plus fignolé n'a pas de secret pour eux : le linge de femmes, aussi bien que le linge masculin, ils savent l'apprêter comme une ouvrière de Londres ou de Paris ; et quand on s'arrête devant la porte, on aperçoit, avec stupeur, une figure de nègre toute luisante, qui émerge parmi les blancheurs nuageuses d'un jupon de dentelles. De même, un serrurier musulman peut très bien vous fabriquer un passe-partout dernier modèle, un article léger, portatif et fort proprement nickelé. Un bourrelier n'est pas davantage embarrassé pour vous confectionner une housse de malle ou de valise, le tout gansé et muni de coins en cuir, comme au *Louvre* ou au *Bon Marché*. Dans les quartiers excentriques, vous rencontrez des couturiers très adroits, qui cousent des tentes de jardin, des tentes de campement, des vélums, de grands panneaux décoratifs en toile historiée, dont les motifs ornementaux sont empruntés à la peinture murale des temples antiques

et des hypogées : on y reproduit, en couleur, les palmettes, les calices de lotus, les éperviers, les scarabées, toute la variété des dieux pharaoniques. Ailleurs, des ébénistes imitent le meuble européen, ou appliquent des incrustations de nacre sur des cadres de miroir, des fauteuils ou des étagères de style arabe très librement interprété.

Je l'avoue : je m'émerveillais de tout cela. Mais quand je manifestai mon admiration devant un cercle de Français, ce fut une risée générale. Quelqu'un me dit :

— Vous n'avez donc pas regardé de près la camelotte que ces gens-là vous livrent ? C'est bâclé, c'est fait sans soin, ni intelligence. Et leur incapacité se trahit dans les plus petites choses comme dans les plus grandes. Un faux-col que vous leur confiez vous revient plus sale qu'avant, jauni par toutes les boues du Nil. Une serrure qu'ils arrangent se détraque le lendemain, à moins qu'ils ne la rendent tout de suite hors d'usage. Le peu qu'ils savent, ils l'ont appris chez des patrons européens. Tant qu'ils restent sous leur surveillance, cela marche convenablement. Mais dès qu'ils s'établissent à leur compte, ou dès qu'ils sont livrés à eux-mêmes, ils sabotent, ils gâchent la besogne, par stupidité, par paresse incurable !... »

— C'est comme pour mes maçons ! dit un ingénieur ; quand je les ai employés six mois, ils sont à peu près au courant. La saison finie, ils rentrent dans leurs villages et quand ils me reviennent, l'année suivante, ils ont tout oublié :

c'est à recommencer ! Il faut les seriner encore une fois !... Les terrassiers, même chose ! tout seuls, ils n'arrivent à tracer une ligne droite. C'est plus fort qu'eux ! La courbe est, pour un Arabe, le plus court chemin d'un point à un autre. S'ils ne sont pas encadrés par des Italiens, ils pataugent, se lancent à l'aventure. Inutile de compter sur leur présence d'esprit ! Pas ombre de réflexion, ni d'initiative ! D'ailleurs, les Arabes n'ont jamais rien inventé !

— Pardon ! jeta un médecin, ils ont inventé le *zir* !

— Et encore ça n'est pas sûr ! ajouta un autre.

Or l'invention du zir, qui est une espèce de gargoulette, ce serait tout juste, comme chez nous, celle du fil à couper le beurre...

Faisons la part du paradoxe : il est clair qu'il subsiste un fond de vérité dans ces propos désobligeants (1) ! Mais il en est pas moins vrai qu'en Égypte, comme un peu dans tout l'Orient, l'ouvrier des villes s'efforce d'améliorer sa technique au contact de l'ouvrier européen, qu'il essaie de le concurrencer et que, souvent, il y réussit. La tentative vaut ce qu'elle vaut : l'essentiel est qu'on puisse la constater. Et c'est malheureusement ce que ne veulent jamais admettre les Européens de là-bas, accoutumés qu'ils sont à ressasser des lieux communs sur la stagnation orientale, — ou encore parce qu'ils exigent de ces travailleurs mal

(1) Voir, à l'appendice, une lettre que j'ai reçue du Caire, à ce propos.

dégrossis une perfection qui dépasse leur degré de culture.

Où la critique trouverait plus équitablement à s'exercer, ce serait sur le chapitre de la domesticité, qui n'a pas dû changer beaucoup depuis l'époque patriarcale de l'esclavage. Les indigènes souffrent beaucoup moins que nous de sa routine et de son insuffisance parce qu'ils y sont habitués. Et cependant les usages d'Europe s'introduisent de plus en plus chez les gens des hautes classes. Comment concilient-ils leur service archaïque avec leur nouveau train de maison ? Il n'est pas commode, pour un voyageur, de se renseigner *de visu* sur ce sujet, puisque les intérieurs musulmans nous sont fermés, — sauf le *sélamlik*, le salon banal, où l'on reçoit tous les étrangers. D'autre part, les dames européennes, qui sont admises dans les harems, se font une maligne joie de dénigrer tout ce qu'on leur montre. Elles ne tarissent pas sur la paresse et la nullité des femmes, sur leur insouciance et leur désordre, le gaspillage et le gâchage qui règnent dans toutes les maisons, et, par-dessus tout, sur l'ignorance, la maladresse, la fainéantise et la malpropreté des domestiques. Si l'on interroge une institutrice ou un *nurse* anglaise, c'est encore pis. Toutes ces dames voudraient qu'une maison orientale fût ordonnée exactement comme les leurs, ou comme celles de leur pays ; et précisément parce qu'elles y entrent avec des préventions irréductibles, elles sont souvent fort mauvais juges. Néanmoins il faut bien que la négligence y

soit extrême pour que des Orientales elles-mêmes en soient choquées. J'ai entendu des religieuses syriennes, des sœurs de Saint-Vincent de Paul, s'exprimer très sévèrement sur les maisons musulmanes où elles avaient séjourné en qualité d'infirmières. A les en croire, l'anarchie domestique y était scandaleuse.

Au fond, les maîtres en sont coupables au moins autant que les serviteurs. Car enfin il n'est pas impossible de dresser et d'éduquer même un Berbérin fraîchement débarqué des confins du Soudan. S'il y a des Européens qui se plaignent que ces Africains soient incapables de faire griller un biftek, il y en a en revanche, qui se félicitent de leurs talents culinaires. Chez un de mes amis d'Assiout, j'ai mangé d'excellente cuisine française apprêtée par un indigène. Et le service était parfait, la table garnie de fleurs, les chambres merveilleusement entretenues. Évidemment, il y faut l'œil et la volonté du maître, autrement le rustre à peine façonné retombe tout de suite à l'ordure et à la barbarie ataviques. Mais cela prouve, contrairement au préjugé européen trop répandu, qu'on peut obtenir de ces éducations beaucoup plus de bons résultats qu'on ne veut bien le dire. Certains Musulmans s'y emploient avec succès. J'ai visité, au Caire, des maisons qui, — du moins dans la partie qu'on m'a laissé voir, — ne laissaient rien à désirer ni pour le service, ni pour le confort. La ménagère française la plus scrupuleuse n'y eût rien trouvé à reprendre. L'ameublement et la décoration

étaient du meilleur goût, et c'était charmant d'intimité. Les objets exotiques et modernes s'harmonisaient sans trop de peine avec le style local et les vieilles belles choses d'autrefois. Le téléphone et la machine à écrire n'y détonnaient pas trop à côté des boiseries arabes et des divans recouverts de tapis de Caramanie. Dans l'une, la vérandah vitrée du salon s'ouvrait sur un jardin, où s'épanouissaient les plus rares de nos fleurs de France, — et le propriétaire ne me cacha point qu'il achetait toutes ses graines à Paris, — chez Vilmorin, — comme un bourgeois d'Orsay ou d'Argenteuil.

Sans doute, des intérieurs comme celui-là sont rares en Égypte. L'influence du climat et des mœurs anciennes contribue pour beaucoup à entretenir des habitudes invétérées de désordre et de négligence. Enfin, le caractère de la plèbe, où se recrute la domesticité, répugne à la minutie de nos raffinements. Pourtant, ces esclaves incomplètement affranchis rachètent parfois leur indolence et leur rudesse par des qualités de dévouement et de probité fort estimables. Il n'y a qu'une voix pour louer la bonté du serviteur turc. Pour les Européens, le Turc est un domestique comme on n'en fait plus. Il s'attache à ses maîtres, il est honnête, il est propre, et par-dessus le marché, il n'est pas trop paresseux. En un mot, il a toutes les vertus du vieux temps, celles qui ont rendu légendaire, chez nous, le serviteur de famille. Même les Syriens musulmans excitent de semblables éloges. Je me

souviens de l'émotion attendrie avec laquelle m'en parlait un hôtelier bavarois. C'était à Balbek, où domine l'élément chrétien. Il me disait : « Ah ! Monsieur, comme ouvrier, comme domestique, il n'y a que le *mousslim*, le bon *mousslim* ! Tous ces Chrétiens sont des canailles ! »

Malheureusement, l'inertie du *mousslim*, son horreur instinctive du changement et sa règle pratique du moindre effort le rendent impropre, en général, à toutes les professions qui réclament un peu d'activité, d'habileté, et de prévoyance. En Égypte, comme ailleurs, la majorité des petits commerçants se compose de Chrétiens et de Juifs. Dans cette tourbe rapace, les Grecs sont assurément les plus nombreux et aussi les plus heureux en affaires. Cafetiers, gargottiers, coiffeurs, épiciers (le *bakal* grec est un vrai type populaire), ils envahissent à peu près tous les négoces inférieurs. Pourtant, ils ont à se défendre contre de rudes concurrents : l'Arménien d'abord, dont la souplesse et l'astuce sont, à bon droit, célèbres, et, de plus en plus, le Persan, — le Persan musulman, qui, par son âpreté au gain, est en train de se rendre aussi odieux à ses propres coreligionnaires que leurs exploiteurs chrétiens. Mais rien ne prévaut contre la ruse du Copte. Celui-ci fait la pige à tous les autres. On prétend, au Caire, que, pour enrayer, dans une localité, la contagion hellénique ou juive, rien n'est souverain comme d'y introduire un peu de virus copte. Il est tellement efficace, ce virus, que, paraît-il, les microbes

ennemis désertent la place dès son apparition. D'ailleurs, les Coptes eux-mêmes se glorifient volontiers d'être, sans comparaison possible, les plus malins des commerçants et les plus avisés des calculateurs. L'un d'eux, pour me prouver la supériorité des gens de sa race sur les Juifs, me conta l'histoire suivante, qui est proverbiale en Égypte... Un marchand juif arrivé dans une ville, avec son domestique et son âne, remet une petite piastre au serviteur (environ treize centimes) pour acheter des provisions. Il s'agissait de nourrir, là-dessus, le maître, le domestique et l'âne. Comment faire, avec une somme si minime ? Le pauvre Juif, désespéré, confie son embarras à un Copte qui passait. — « Rien de plus facile ! dit celui-ci : donne-moi ta piastre ! » Pour deux millièmes, il achète un pain; pour deux autres millièmes, une énorme pastèque. — « Tu vois, dit le Copte au Juif, ton maître et toi vous mangerez le pain et la pastèque, l'âne mangera l'écorce et les pépins, et tous les trois vous boirez l'eau de la fontaine ! Comme cela, il reste, sur la piastre, un millième... que j'ai bien gagné pour ma peine !... »

C'est par une ingéniosité égale dans l'art d'acheter et de trafiquer, par leur système de vente à petit profit, que les Arméniens de Constantinople ont soulevé de telles fureurs parmi la basse classe musulmane. En réalité, ils tuent la concurrence, ils rendent la vie impossible à leurs rivaux. D'ordinaire, en Europe, on rejette sur l'ancienne camarilla d'Yldiz toute la responsabilité des mas-

sacres arméniens. Mais si le peuple a obéi à des excitations officielles, il était franc dans sa haine. Tous ces petits boutiquiers, ces revendeurs, ces ouvriers et ces manœuvres que ruinait et affamait l'Arménien, en vendant ou en travaillant à vil prix, tous ces gens-là se sont rués d'enthousiasme à la vengeance et au meurtre. D'après les Français que j'ai interrogés, ce sont surtout les portefaix et les ouvriers du port qui furent assommés et ce sont principalement les quartiers pauvres qui furent attaqués et mis à feu et à sang. N'oublions pas d'ailleurs que, dans tout boutiquier oriental, il y a un usurier et un accapareur. Le bon *mousslim* imprévoyant leur est livré, pieds et poings liés, comme une brebis de tonte et d'occision. D'où les colères qui le précipitent, par intermittence, contre les manieurs d'argent. Lorsque j'étais en Égypte, j'ai entendu circuler, un peu partout, des rumeurs menaçantes contre les Coptes, qu'on accusait de capter progressivement la richesse foncière du pays.

Une autre cause de malaise et de mécontentement dans la plèbe orientale, c'est la hausse des objets de consommation et des loyers, — la cherté croissante de la vie. D'un bout à l'autre du Levant, à Constantinople comme à Smyrne, à Damas, à Beyrouth, au Caire, j'ai recueilli des doléances identiques, aussi bien chez les Européens que chez les indigènes. Ceux-ci, en particulier, trouvent que la « civilisation » leur coûte gros. Et les pauvres, qui n'en bénéficient que d'une

façon lointaine, ont des raisons plus pressantes de s'en plaindre. Sans doute, ils sont très sensibles à toutes les améliorations matérielles que nous leur apportons et ils consentiraient à les payer ce qu'elles valent, si à cette hausse des vivres et de l'habitation correspondait une hausse parallèle des salaires. Or, la journée de l'ouvrier n'a pas augmenté. A Louqsor, un de nos compatriotes m'avouait que les Arabes employés aux fouilles ne recevaient pas plus de trois piastres par jour, — soit environ soixante-quinze centimes. J'accorde que leur travail est extrêmement grossier. Mais comment ces malheureux s'arrangent-ils pour vivre dans une ville où les voyageurs cosmoplites rivalisent de prodigalités ? Les hôteliers, les âniers et les drogmans y font des affaires d'or. Eux, les pauvres diables, avec leur trois piastres, ils n'auront bientôt plus la ressource, comme dans l'histoire copte, de se régaler d'une pastèque, puisque, cette pastèque, un touriste américain s'amuse, sous leurs yeux, à en donner cinq francs au marchand de légumes, pour le simple plaisir d'étonner la galerie.

Ainsi s'expliquent et se justifient, en somme, les récriminations des nationalistes égyptiens contre les usiniers et les entrepreneurs européens ou levantins, — et aussi contre l'administration khédivale (lisez : l'administration anglaise,) qui ne fait rien, disent-ils, pour remédier à la situation précaire du peuple travailleur. Poussant le tableau au noir, ils prédisent, dès maintenant, les pires

catastrophes. Déjà des velléités de révolte semblent se dessiner dans le prolétariat oriental. Ça et là, des grèves ont éclaté : grève de typographes à Alexandrie, grève des employés de chemins de fer à Haïdar-Pacha, grève des ouvriers du port à Galata, grève des employés de tramway à Stamboul ! Est-ce à dire que l'esprit socialiste commence à s'introduire dans ces pays ? Ce serait forcer les faits que de le conclure. Presque tous les grévistes dont il s'agit ici sont des Chrétiens, des Arméniens ou des Grecs, qui ont reçu au moins quelques rudiments d'instruction européenne. Par leur mentalité, ils sont très supérieurs à la masse populaire. D'ailleurs les journalistes Jeunes-Turcs ou Jeunes-Égyptiens reconnaissent eux-mêmes que l'antagonisme de classes n'existe pas encore en Orient. Néanmoins, il est incontestable que des symptômes alarmants se produisent, même dans les couches profondes de la population islamique. L'envahissement de la civilisation leur a rendu la lutte pour l'existence singulièrement plus difficile qu'autrefois. Voici que nous les forçons à travailler. Or, chez eux, bien davantage qu'en Europe, le droit au travail est loin d'être égal pour tous. Cette plèbe, dans son ensemble, est extraordinairement divisée contre elle-même, — d'abord par le sang versé et les inimitiés séculaires, et ensuite par des différences de races qui engendrent des différences d'aptitudes. Non seulement le prolétaire grec ou arménien est d'une autre race que le prolétaire musulman, mais ses

qualités acquises lui confèrent, pour la concurrence vitale, une supériorité écrasante sur ce dernier. A supposer enfin que les haines s'apaisent, qu'une sorte de niveau finisse par s'établir entre tous ces éléments ethniques si divers, il resterait toujours, pour la plèbe orientale réconciliée, un ennemi commun plus ou moins déclaré. Ne nous le dissimulons pas : cet ennemi, c'est nous-mêmes, nous Européens, qui, par nos entreprises industrielles, nos opérations financières, nos agiotages effrénés (auxquels d'ailleurs les Orientaux s'associent avec empressement), bouleversons sans cesse les conditions économiques de ces pays. Et ainsi, quoi qu'on fasse pour remédier à la situation, l'avenir, de ce côté-là, ne s'annonce point très rassurant.

IV

COMMENT ILS S'AMUSENT

Malgré tout, ce peuple est joyeux, non pas gai au sens français du mot. Il est joyeux en ce sens qu'il s'applique à jouir le plus possible de sa pauvre vie, acceptée tout uniment telle qu'elle lui est faite. Sa joie, c'est l'expansion brutale et grave de l'instinct qui se satisfait. Il ne s'élève guère au-dessus des simples plaisirs de l'amour et de la boisson. Mais il a un appétit très vif de l'existence fastueuse et splendide, un sentiment de la vie en gloire et en beauté, qui poétise ses bordées et ses ripailles. C'est pourquoi, ces gens ne sont point économes. Un manœuvre qui a peiné pendant des mois pour amasser deux cents ou trois cents francs, au prix des plus dures privations, n'hésite pas à les dépenser en une nuit. Pendant quelques heures, il aura mené le train d'un pacha, ou, du moins, il s'en sera donné l'illusion. Il aura eu sa minute de triomphe. Cet homme que vous avez vu, la veille,

rouler des tonneaux ou manipuler des caisses sur le port, se promène aujourd'hui en voiture, comme les riches. Il a remplacé ses guenilles par une défroque somptueuse qu'il a louée. Une fille ne lui suffit pas, il lui en faut deux ou trois. Il ne se borne pas à les payer, il se laisse voler par elles : il jette son argent sur les chemins et par les fenêtres. Et le lendemain, il reprend le labeur coutumier, la bourse vide et à moitié nu, mais la mémoire pleine de beaux souvenirs.

Précisément, parce que la plèbe orientale est glorieuse et paradeuse, l'ivrognerie, comme la luxure, ne s'y manifeste point de façon aussi grossière et répugnante que dans la nôtre. Cependant, on boit beaucoup en Orient, beaucoup plus que nous ne pouvons le supposer. Peut-être, en Égypte, le peuple est-il plus sobre, surtout en fait de boissons fermentées (1). Mais, en Syrie, en Anatolie, à Constantinople et dans toute la Turquie d'Europe, ce qui s'absorbe d'eau-de-vie est inimaginable. Si nos prolétaires ont leur absinthe, ceux de là-bas ont leur *araki*, une espèce d'anisette extrêmement capiteuse. A tout propos, on boit l'araki. On vous en offre un petit verre presque aussi souvent que l'inévitable tasse de café. Sans doute ce sont les Chré-

(1) On m'écrit du Caire, à ce propos : « Pour la consommation de l'alcool, vous y avez été avec trop de délicatesse. La vérité est que le commerce de l'alcool prend des proportions effrayantes, surtout celui du cognac (et quel cognac !). La crise dont souffre l'Égypte depuis dix-huit mois s'est fait sentir sur tous les commerces, sauf ceux des denrées de première nécessité et celui de l'alcool. Les Arabes, riches et pauvres, boivent du cognac en cachette et en très grande quantité. »

tiens, principalement les Grecs et les Syriens, qui consomment cette liqueur. Mais la contagion de l'exemple a gagné les Musulmans. D'ailleurs, s'il avait besoin d'y être encouragé, le peuple ne ferait en cela qu'imiter les classes élevées. Parmi les disgraciés ou les suspects de la politique ces hauts fonctionnaires ou ces princes, que la tyranie soupçonneuse du Sultan emprisonnait dans leurs villas, on m'en citait un grand nombre qui, entre quatre murs, se tuaient d'alcool au moins autant que d'amour. Et je me rappelle une singulière rencontre que je fis un jour, à Damas, dans une buvette populaire, tenue par un brave Piémontais, le « barba Tita » comme le désignait son enseigne. Cet individu, venu tout exprès pour exploiter ses compatriotes, les terrassiers qui travaillaient à la ligne du Hedjaz, avait installé discrètement son commerce au fond d'une petite rue arabe, voisine du Séraï. J'y entrai par curiosité, et, quelques instants après, ma surprise fut extrême d'y voir paraître un Turc fort correctement habillé et de très grande allure, mais à la démarche incertaine et aux gestes saccadés et bizarres. Il parla familièrement au patron, lutina les servantes, finit par s'asseoir au milieu d'une bande d'Italiens en pantalons et en vestes de velours, et il commanda à boire pour toute la tablée. Le « barba Tita » ne tarda point à me révéler que ce personnage était un exilé, que la police laissait aller et venir, parce que son ivrognerie le rendait inoffensif, — et que le malheureux *s'achevait*, dans des soûleries quotidiennes, avec les ouvriers de passage.

Des désespérés comme celui-là sont des cas exceptionnels assurément. Et je me hâte d'ajouter que, même dans les cafés de la plus basse catégorie, les scènes d'orgie crapuleuses qui s'étalent si souvent chez nous, sont extrêmement rares. Quand on veut boire, on boit à huis clos, en famille, ou en cachette. Les cafés, dans tout l'Orient, apparaissent plutôt comme des lieux de réunion et de flânerie que comme des lieux de godaille. Aussi bien les boissons, peu variées, y sont encore très anodines : du thé, du café, du jus de raisin, et le plus souvent de l'eau claire. On fume, on cause, on joue (les Arabes et tous les Orientaux sont passionnés pour le jeu). Quelquefois on se contente, pendant la saison chaude, d'y prendre le frais. Le *kaouadji* choisit un endroit très ventilé, dans une ruelle, ou dans un cul-de-sac, il suspend une toile, en guise de vélum, d'un mur à l'autre, dispose par terre des nattes et quelques bancs de bois, où les clients s'accroupissent, — et cela fait un café en plein air. Mais ces installations rudimentaires sont reléguées dans les quartiers les plus pauvres. Aujourd'hui, le confort européen s'introduit jusque dans les plus humbles locaux indigènes. A Constantinople, au Caire, à Beyrouth, les cafés de la plèbe se distinguent à peine de nos bars et de nos estaminets méridionaux. Même mobilier et même décoration. Un phonographe installé sur une table y débite des chansons arabes ou turques. Le long des murs, s'aligne toute une variété de chromos ; et ces chro-

mos ont à peu près expulsé les vieux cadres persans d'autrefois, ces peintures sur verre qui représentaient les lieux saints de l'Islam, ou, parfois, des scènes de la Bible, le sacrifice d'Isaac, ou Joseph vendu par ses frères. Maintenant, les images qu'on expose aux yeux du populaire, ce sont des illustrations de faits divers tout contemporains, — par exemple des épisodes de la guerre russo-japonaise : sujet passionnant, qui excite l'enthousiasme des foules musulmanes ! A Damas, je remarquai fort un de ces chromos, où l'on voyait un détachement d'infanterie nipponne culbuter des moines russes brandissant des crucifix sur le front des troupes ; et j'admirai l'impudeur des Allemands qui fabriquent ces barbouillages et qui n'éprouvent aucun scrupule à flatter ainsi, dans leur clientèle orientale, le fanatisme religieux et les passions anti-européennes. Mais c'est au Caire, en particulier, dans les parages du khan des Orfèvres, que j'ai retrouvé la physionomie très ressemblante, et, pour ainsi dire, l'atmosphère de nos cafés occidentaux. Des habitués y faisaient leur partie de cartes ou d'échecs, d'autres lisaient leurs journaux. Des politiciens échauffés y commentaient le *Lewa*, le journal de Moustafa Kamel. Enfin, pour que l'analogie fût complète, l'enfant de la maison, rentré de l'école, y écrivait ses devoirs sur un coin de table, et, de temps en temps, d'une langue studieuse, il léchait les pâtés sur son cahier.

En dehors de la flânerie et des jeux au café, les autres divertissements de la plèbe orientale se

réduisent aux solennités religieuses, aux fêtes de mariage et de circoncision, voire aux enterrements qui sont, dans ces pays, une cérémonie plutôt gaie. Nulle part, ces manifestations n'ont autant de pittoresque qu'en Égypte. Ce sont de véritables « pompes », des spectacles d'un apparât un peu burlesque, mais qui en tout cas, accrochent l'œil et amusent l'imagination. Les carrosses des mariés traversent la ville, peinturlurés du haut en bas, couverts de soies brochées, de tapis en velours grenat tout frangés et chamarrés d'or. En tête du cortège, des baladins à pied gesticulent. D'autres, à cheval, à dos d'âne ou à dos de chameaux défilent majestueusement. Une charrette décorée d'oripeaux et de guirlandes traîne une espèce de cuveau où des histrions se démènent. Déguisés en femmes, ils miment des danses obscènes. — ou bien, avec des contorsions et des déhanchements de gitons, ils tournent du côté du public leur croupe monstrueusement gonflée. Cette mise en scène, d'un caractère si franchement populaire, fait la joie de la foule, à laquelle d'ailleurs elle s'adresse. Et c'est encore pour l'ébaudissement du bon peuple que les cortèges de circoncision se maintiennent dans un éclat relatif bien que les nouvelles mœurs aient une tendance à diminuer la publicité un peu tapageuse de ces exhibitions.

Je n'en ai vu qu'un seul, au Caire, pendant un séjour de trois mois, mais j'en ai gardé un souvenir très spécial. C'était le soir, vers neuf heures, dans une des grandes rues qui aboutissent au

Palais d'Abdin. Tout à coup, des cuivres mugirent, au milieu d'une rumeur de procession. Une bande de musiciens, soufflant dans des trombones, heurtant des cymbales, tapant sur des tambours, ouvrait la marche, suivie d'un orchestre arabe, dont les flûtes et les darboukas rivalisaient de vacarme. Immédiatement derrière, une escouade de jeune gens portait des torches et même des lampes de jardin. Puis, venait le nouveau circoncis, un enfant de douze à treize ans, encadré et soutenu par deux petits garçons de son âge, qui lui donnaient le bras. Tous les trois s'avançaient à pas comptés, d'un air pudique et recueilli, en redingote noire et cravate blanche, un bouquet virginal à la main. L'attitude de la victime était vraiment touchante de gaucherie, d'ingénuité, et aussi d'une mélancolie bien en rapport avec la circonstance. Les gens du quartier, accourus sur leurs portes, applaudirent; des pétards éclatèrent. On se pressait pour contempler la suite du cortège, qui, souleva un murmure d'admiration. C'était une véritable retraite aux flambeaux : des hommes se succèdaient deux par deux, soutenant, sur leurs épaules, des perches pliantes, auxquelles pendaient des lustres allumés, tout éblouissants de pendeloques. Enfin, pour clore le défilé, un individu étrange, nu-pieds, les cheveux crépus, sanglé dans une ceinture de cuir, son gros ventre proéminent sous une galabieh de cotonnade bleue, — un vrai type d'esclave de la comédie latine, — trimballait avec dignité, au bout d'un fort bâton, une

espèce de pot à feu, où grésillait de la résine...

Cette frise vivante, qui rougeoyait à demi dans les ténèbres, m'intéressait certainement pour d'autres raisons que les spectateurs. Mais, avec leur sens de la représentation, leur amour de tout ce qui brille, ces boutiquiers et ces ouvriers cairotes s'en émerveillaient. De menus événements comme celui-là embellissent et dramatisent un peu leur existence. D'ailleurs, dans tous les pays d'Orient, les deux tiers de la population passent leur temps à regarder l'autre. A Jérusalem, c'est la grande occupation des habitants. Presque chaque semaine, il y a une ou plusieurs réceptions officielles. Vu l'abondance de dignitaires ecclésiastiques, administratifs ou diplomatiques, ces cérémonies toujours les mêmes se multiplient indéfiniment, sans lasser la curiosité de la Ville Sainte. Aujourd'hui, c'est le nouveau wali qui fait son entrée, demain, ce sera le patriarche syrien, après demain le patriarche grec orthodoxe, puis le Légat du Saint-Père, ou même l'Empereur d'Allemagne en personne. Le corps consulaire en uniforme, les fonctionnaires, la garnison, tout ce monde très galonné et décoré est en mouvement. Les cochers lancent leurs guimbardes bondées sur le raidillon qui conduit à la gare. Claquements de fouets éperdus, salves d'artillerie ! Les terrasses des cafés et des maisons sont noires de monde. On connaît d'avance le programme et les figurants. On sait qu'on n'aura aucune surprise. N'empêche ! On s'écrase pour mieux voir : il faut bien essayer de se distraire !

Il est cependant, même pour la plèbe, des plaisirs d'ordre plus intellectuel, comme celui qu'ils prennent à s'entendre conter des histoires extraordinaires ou voluptueuses. Les récits des conteurs arabes sont célèbres dans le monde entier. Mais il m'a semblé qu'en Orient, — du moins dans les villes, — ils ont beaucoup perdu de leur vogue. J'y ai rencontré bien moins de conteurs populaires qu'en Algérie. Deux ou trois fois au plus — et dans des quartiers très excentriques — j'ai vu des artisans faire la lecture, le soir,au milieu d'un petit cercle d'auditeurs accroupis devant le seuil des portes. On m'affirme, d'autre part, que les *Mille et une Nuits* ont été mises à l'index par les rigoristes, comme lecture indécente et graveleuse, et que cet interdit s'explique encore par le fait que des récitateurs peu scrupuleux y introduisaient subrepticement des contes de leur cru, des interpolations franchement obscènes et ordurières. Il se peut enfin que les générations nouvelles n'aient pas autant de goût que les anciennes pour ce délassement patriarcal. En revanche, j'ai constaté un peu partout, dans le peuple comme dans les classes élevées, un engouement de plus en plus marqué pour le théâtre. Et je ne dis pas le théâtre rudimentaire des Orientaux, — le guignol de *Karagheuz* ou des ombres chinoises, — mais un théâtre moderne, imité plus ou moins du nôtre.

Cela bouleversait, de nouveau, tous mes préjugés. On m'avait tant répété que les peuples de race ou d'éducation sémitique répugnent à la conception du

drame que pour moi, c'était devenu un axiome indiscutable. Les Arabes et, en général, les Musulmans, pensais-je, n'ont ni l'intelligence ni le goût du théâtre. Et pourtant, si le sémitisme est la cause de cette répugnance, comment expliquer que, dans tous les pays du Levant, les troupes de chanteurs et d'acteurs se composent presque exclusivement de Juifs ? Mais ne cherchons point de raisons à priori. Tenons-nous en au simple fait. Or il est incontestable qu'en Orient, les Musulmans comme les Chrétiens aiment le théâtre. Je ne parle pas de ces adaptations ou de ces imitations dramatiques qui ont été tentées, voilà déjà longtemps, par des lettrés turcs ou arabes : ce sont récréations de dilettantes. Je ne parle pas non plus de ces cafés-concerts, si fréquents aux alentours des lieux de plaisir, ces établissements équivoques, où de crapuleux acteurs exécutent des danses et des chants indigènes, qui ne servent que de prétexte à leur vrai métier. Ce qui m'a paru plus significatif que tout cela, ce sont les petites salles misérables, où la plèbe des grandes villes va chercher des émotions dramatiques à sa portée, et où des compositeurs strictement populaires s'appliquent à lui servir le régal qu'elle désire, tout en s'efforçant de contrefaire naïvement le théâtre des riches et des Européens.

A Constantinople, ce genre-là n'existait pas, lorsque je m'y trouvais, c'est-à-dire en pleine tyrannie hamidienne. *Karagheuz* lui-même et les spectacles d'ombres étaient défendus par la police,

comme pouvant se prêter à des allusions séditieuses. Mais à Smyrne, à Beyrouth, à Damas, au Caire, j'ai eu de quoi repaître ma curiosité. Je donne la palme aux imprésarios du Caire, qui m'ont semblé les plus ingénieux, les plus bouffons et, si j'ose le dire, les plus « dans le train ». Tout de même, c'est encore l'enfance de l'art. Un de ces théâtres, où j'entrais, était une ancienne boutique désaffectée : les murs à peine crépis, le sol en terre battue. Quelques bancs de bois et des nattes pour le public. Une lampe à pétrole pendue aux solives, en guise de lustre. La scène, élevée sur des tréteaux, n'a pas de coulisses ; deux portes symétriques et masquées d'un lambeau d'andrinople en tiennent lieu. Mais il y a un rideau, qui glisse sur des tringles et qu'on écarte ou ramène à chaque fin ou commencement d'actes. Enfin on distribue des billets à l'entrée, derrière une planche percée d'un judas, et, quand vous sortez, on vous remet des contre-marques, comme au grand théâtre de l'Ezbékieh. Les acteurs improvisés sont évidemment des malandrins du quartier, de joyeux coquins très délurés et très éveillés aussi, grâce à leur contact perpétuel avec les cosmopolites. Le soir, où j'assistai à la représentation, ils nous servirent une pièce enfantine, pleine de brigands et de gendarmes, qui passionna fortement l'auditoire. Cependant, leur grand succès, ce fut une espèce de farce, où un Européen était berné par un ânier ou un porteur d'eau égyptien. Et, autant que je pus comprendre, ou deviner d'après l'accoutrement grotes-

que du personnage, le dindon de la farce était un Anglais. Il y eut aussi des pochades très pimentées, avec des rôles de femmes tenus par des hommes, suivant l'usage antique et musulman, et d'autres où figuraient des jeunes garçons également déguisés en femmes. Mais il faudrait le latin pour signifier seulement de quoi il s'agissait.

Encore une fois, c'est l'enfance de l'art. A Damas j'ai vu beaucoup mieux que cela. J'y tombai sur une troupe manifestement plus exercée et à prétentions plus littéraires. Le public aussi, quoique fort mêlé, était supérieur au précédent. Néanmoins, acteurs, public et local, tout restait très simple, pour ne pas dire très primitif. C'était à l'époque du Rhamadan, dans un café de la Grande Place. Or, pendant cette période de jeûne et d'abstinence, les divertissements nocturnes ont un éclat et une vogue exceptionnels. Je me disais : « Je vais me régaler de couleur orientale. Je suis à Damas, à deux pas du désert. Je vais entendre des chants et assister à des danses, comme, de ma vie, je n'en ai vu ni entendu ! » Et, sur cette agréable assurance, je pénétrai dans la baraque en planches où devait se donner la fête. Tout de suite, l'aspect de la salle me réjouit: c'était d'un bariolage si pittoresque ! Et la rudesse de l'aménagement, comme de la décoration vous émouvait, par une telle évidence de candeur et de bonne volonté. Les bancs du parterre étaient munis de dossiers et de coussins en étoffe rouge. Au-dessus, se déployait, en fer à cheval, la rangée des loges, avec des chaises de

paille pour s'asseoir, et, détail touchant, une gargoulette pour se rafraîchir. Je m'installe dans la mienne, je contemple ma gargoulette, posée devant moi, sur le rebord de l'accoudoir : elle est égueulée et fort crasseuse. Mais le mouvement, l'animation de la salle détournent toute mon attention. Dans les loges assez peu garnies, il y a quelques officiers en uniforme, tout reluisants, sous leurs aiguillettes en sautoir ; des familles de bourgeois chrétiens, deux ou trois femmes en chapeaux très voyants et très empanachés. Ça et là, de petits fonctionnaires turcs, des élèves de l'École militaire. On me signale même, parmi les notables musulmans, un ancien gouverneur de Syrie, dont le nom est célèbre là-bas. Tout ce monde restreint des premières est insignifiant, il compte à peine. Le vrai public, c'est celui du parterre, le bon public populaire qui se presse sur les bancs, ou qui s'accroupit sur les nattes : soldats de la garnison, en pantalons et en dolmans de toile bleue, comme les bourgerons de nos ouvriers, paysans de la banlieue, portefaix, Bédouins en dalmatiques éclatantes, immobiles sous le cache-nuque et les torsades de cordons en poils de chameaux qui leur encerclent le crâne, enfin la patrouille de nuit, qui occupe un banc spécial, des types farouches de bandits, les bras croisés et le fusil entre les jambes. Parmi cette foule, une escouade de serveurs circule continuellement : un mouchoir torchonné autour de la tête, un enfant passe entre les files des spectateurs, en tendant un brasero, où les fumeurs de narguilés

saisissent des charbons au bout d'une pincette. Un garçon rince des tasses et des verres dans une vasque ancienne, à demi recouverte par le nouveau plancher du parterre. Et c'est un va-et-vient étourdissant de marchands de cacahuètes, de noisettes, de pistaches, d'amandes grillées, de pois chiches et de bonbons...

Les trois coups réglementaires retentissent. Le rideau s'écarte, et, comme un seul homme, toute l'assistance se lève, tandis que, sur la scène, la troupe au complet entonne l'hymne impérial : *Louange à Dieu et longue vie au Sultan Abd-ul-Hamid* ! Puis cette formalité officielle accomplie, on se rassied et la pièce commence... Premier décor : une salle à manger moderne, telle du moins que peut la concevoir une imagination levantine !

Endimanchée d'une robe de satin rose, une maigre Juive pleurnicheuse et criarde y soutient une conversation avec une jeune bonne en tablier à bavette. Survient un pénitent drapé dans une cagoule, qui congédie les deux femmes et qui se précipite au-devant d'un druide, vieillard vénérable à barbe de fleuve. Leurs propos, d'abord courtois, tournent à l'aigre, on se querelle, on s'injurie. Finalement, le pénitent en cagoule soufflette le druide... Qu'est-ce que tout cela signifie ? Où sommes-nous ? A quoi rime cette salle à manger de ménage pauvre, cette Juive et sa bonne, ces deux barbons en costume de carnaval ?... Peu à peu, en attrapant des mots au vol, en suivant, tant bien que mal, l'intrigue, quelle n'est pas ma stupeur de

constater que j'assiste, ce soir de Rhamadan, à Damas, dans la cité des Khalifes, à une représentation du *Cid* de Corneille !... Oui ! notre *Cid* français traduit en vers arabes ! Plus de doute ! Voici Rodrigue, la taille guêpée dans un pourpoint vert-pomme, en culotte rose tendre et en bottes-chantilly. La Juive en jupe de satin, c'est Chimène, et la jouvencelle que j'avais prise pour une bonne, c'est Elvire, sa confidente. Le druide n'est autre que Don Diègue, et le pénitent noir représente Don Gormaz !... A mesure que la pièce se poursuit, mes présomptions se transforment en certitudes, et mon ahurissement redouble. Je reconnais mes personnages classiques sous des travestissements invraisemblables : ce qui n'est pas toujours commode. Ainsi, maintenant, voici que les fanfares éclatent : un cycliste paraît, en bottines lacées, culotte courte et maillot. On s'incline devant lui, on le fait asseoir sur un fauteuil avec de grandes marques de respect... C'est le roi de Castille, don Alphonse ! Pour achever de m'en convaincre, sa garde se range de chaque côté de son trône. Cette garde espagnole, elle a une crânerie toute militaire sous ses justaucorps Louis XV et ses tricornes à la française, et elle manœuvre ses tromblons avec ensemble, bien qu'elle comprenne deux légionnaires romains, et, — qui dira pourquoi ? — un domino brun ?...

J'avoue que mon premier mouvement avait été du dépit. Moi qui escomptais les plus pures jouissances exotiques, je m'échouais dans une soirée de

l'Odéon. Mais c'était si drôle, si bon enfant, que bientôt je fus conquis et que j'écoutai la pièce avec le même recueillement que l'auditoire. Ah ! ceux-là, comme ils vibraient ! surtout les bonnes gens du parterre ! Les passages de bravoure étaient applaudis frénétiquement. On sentait que ces hommes de race guerrière étaient de toute leur âme avec Rodrigue. Lorsque l'acteur s'avança, — un jeune Égyptien très svelte et au profil admirablement pur, — et lorsque se cambrant dans son pourpoint vert-pomme, faisant sonner les éperons de ses bottes Chantilly, il se mit à déclamer les stances fameuses :

Percé jusques au fond du cœur...

vraiment, je sentis passer, au-dessous de moi, le frisson du sublime. La patrouille de nuit, appuyée sur les canons de ses fusils, était comme pétrifiée d'admiration. Personne ne bougeait plus, depuis les officiers resplendissants d'aiguillettes jusqu'aux portefaix en blouse de travail. En revanche, quand Chimène, — l'impudique ! — vint étaler ses douleurs d'amoureuse devant le roi, — alors les susceptibilités musulmanes se réveillèrent dans tous ces mâles. Ce fut un éclat de rire général. Puis, comme elle continuait ses doléances inconvenantes, on la houspilla, on cria à cette dévergondée de retourner au harem. Le tapage ne s'apaisa qu'avec la réapparition de Rodrigue, qui s'affirma de plus en plus comme le héros préféré et l'idole du public.

Pourtant il était bien gringalet, ce jeune acteur égyptien, et il avait une façon si ridicule de renifler aux endroits pathétiques ! Et puis, pour mes oreilles d'Occidental, ce nasillement de la récitation arabe faisait une si déconcertante et si barbare mélopée ! Corneille parlant nègre ne m'aurait pas semblé plus burlesque. Eh bien ! malgré tout cela, j'étais pris, moi aussi, comme les troupiers et les Bédouins du parterre. Je les aimais de se passionner pour cette rhapsodie qui m'apportait, à moi, un peu de notre France. J'étais fier qu'un des nôtres eût trouvé des paroles capables de pénétrer dans des âmes si profondément étrangères, si obscures pour nous, si fermées à tout ce qui nous touche ! Et quand, la pièce finie, le rideau se releva sur le chœur, qui entonnait, encore une fois, l'hymne impérial : *Louange à Dieu et longue vie au Sultan !* — je l'avoue, je me levai d'enthousiasme, parmi tous ces Musulmans debout, et, durant ces minutes-là, je fus à l'unisson avec eux.

J'accorde tout de suite que des spectacles de ce genre sortent un peu de l'ordinaire et aussi que la masse populaire demeure ignorante de ces nouveautés. Il n'en est pas moins vrai que, dans les grands centres, cette imitation plus ou moins instinctive de nos plaisirs occidentaux est un symptôme extrêmement curieux. Petit à petit, la plèbe citadine stimulera par son exemple les rustres réfractaires ou retardataires. Et puis le théâtre est un instrument de culture que les élites d'Orient ne peuvent pas manquer d'employer tôt ou tard et de

faire servir au relèvement intellectuel de leur peuple. Déjà, dans les villes, il y court de lui-même; et il accueille, avec non moins de plaisir, les drames en images du cinématographe. Cette lanterne-magique nouveau style tient lieu de journal à ces illettrés, en leur commentant les faits-divers contemporains et les événements de la politique. Le sujet qu'ils préféraient, il y a deux ans, c'étaient les éternelles victoires japonaises. A Alexandrie et au Caire, quand un directeur de cinématographe annonçait sur son programme la prise de Port-Arthur ou la bataille de Tsoushima, il faisait salle comble. Ce sont là des indications qui ont leur valeur, aussi bien pour les patriotes qui aspirent à diriger ces foules, que pour le passant qui les regarde en simple témoin.

V

LE FOND DES CŒURS

Dans cette revue forcément sommaire, nous avons tâché seulement de dégager les caractères généraux qui distinguent la plèbe orientale prise en bloc. Or, précisément parce que cette plèbe est en voie de transformation ou d'évolution, certains de ces caractères peuvent nous paraître contradictoires, comme le sont les influences qui se combattent en elle : c'est l'éternel antagonisme du passé et de l'avenir, souvent si mêlés que l'un offusque l'autre. D'un côté, une misère navrante, un état presque voisin de l'état de nature, un dédain ou une insouciance complète de tout ce qui concourt au bien-être et à la dignité du travailleur civilisé. Et cependant, un incontestable effort laborieux ou industrieux. Mais, en revanche, un attachement à la routine qui semble incurable. Une certaine préoccupation de plaisirs plus raffinés ou plus intellectuels. Et, malgré cela, une tendance à

s'immobiliser dans les simples joies brutales d'autrefois.

De ces contradictions mêmes, il ressort néanmoins que cette masse est loin d'être inerte, comme nous le croyons trop aisément. Elle se remue si bien, que des observateurs hâtifs en ont conclu qu'elle est en marche vers la conquête de toutes nos libertés modernes. Le sentiment national, disent-ils, vient de s'éveiller pour la première fois, en Orient. D'abord la révolution de Constantinople, puis l'unanimité étonnante des manifestations qu'elle a provoquées, tous ces indices concordent, en apparence, pour leur donner raison. Qu'y a-t-il au juste derrière cette agitation, et, si l'on essaie de scruter le fond des cœurs, y surprend-on vraiment l'éclosion de vertus civiques et nationales?

J'estime qu'il faut singulièrement en rabattre. Quelques Jeunes-Égyptiens et quelques Jeunes-Turcs, moins emballés que les autres, sont également de cet avis. Ils ne se méprennent point sur la concorde factice qui a réuni momentanément toutes les races de l'Empire ottoman dans une commune exécration de la tyrannie défunte. Sauf les meneurs, personne ne songeait alors à une patrie fraternelle, mais chacun tenait à affirmer sa haine contre le pouvoir déchu. Il ne s'agissait pas d'autre chose, et, comme les griefs étaient pareils chez tous les peuples de l'Empire, l'union a pu se faire sur des rancunes également partagées et ressenties. Là-dessus, Chrétiens, Musulmans et Juifs se sont toujours entendus et pourront toujours s'entendre.

D'ailleurs la plèbe orientale, comme celle de tous les pays possibles, ne serait pas une plèbe, si elle n'avait la haine de l'autorité. Le jour où ses nouveaux maîtres exigeront d'elle les sacrifices nécessaires à la constitution d'une patrie ; quand les habitants de Constantinople, jusqu'ici exempts du service militaire, y seront astreints comme le reste de la population ; quand des impôts onéreux seront créés ; quand on décrétera l'instruction obligatoire pour tous, alors il se pourrait que les colères excitées par l'ancien régime vinssent à se réveiller contre le nouveau et que le peuple, — qui préférera toujours l'arbitraire à la légalité rigoureuse d'un gouvernement régulier, — regrettât l'ancien état de choses.

En attendant, — on ne saurait trop le répéter, — il est clair que ce peuple bouge. Que veut-il, que cherche-t-il en définitive ? Ses guides eux-mêmes, dont les formules sont si précises, seraient bien embarrassés pour le définir. Il n'est pas même sûr qu'il souhaite plus d'honnêteté dans les affaires publiques. Appétits de vengeances, petites ambitions à assouvir, impatience et humiliation de la tutelle ou de la concurrence étrangère, et même, si l'on veut, tout à fait à l'arrière-plan, vague désir d'imiter le Japon, — à cela se réduit, pour l'instant, l'effervescence de la masse orientale. Il se peut que, par la force des choses, la cohésion de l'Empire n'en soit pas plus gravement compromise. Il se peut enfin (et nous le souhaitons !) que, dans un avenir prochain, une patrie ottomane,

voire une patrie égyptienne, parvienne à s'organiser au milieu de tous ces bouleversements. Mais une patrie se fonde toujours contre quelqu'un. Malgré le bénéfice probable qu'en retirerait la civilisation générale, voilà ce que nous, Européens, nous ne devons pas oublier.

CHAPITRE IV

LES ÉLITES : JEUNES-TURCS ET JEUNES-ÉGYPTIENS

I

LA RÉVOLUTION INÉVITABLE

Les élites orientales ont suffisamment agi pendant ces derniers temps, pour que l'on ne conteste plus leur valeur pratique. Notre tort, à nous, Européens, ç'a été de les méconnaître jusqu'aujourd'hui, aveuglés que nous étions par nos préjugés sur la stagnation irrémédiable de l'Islam et aussi par notre manie de ne voir l'Orient qu'en décor. D'ailleurs, cette stagnation, quand elle est réelle, recouvre toujours une foi ardente dans la destinée des Croyants élus de Dieu. Je me rappelle un mot qui me fut dit, il y a quinze ans, par un indigène

algérien que j'exhortais à accepter autant par sagesse que par nécessité, la domination française : « Oh ! me répondit-il, nous acceptons tous ! Seulement je songe qu'autrefois ce pays appartint aux Musulmans ! Qui sait si, un jour, il ne leur appartiendra pas de nouveau ?... Dieu est le maître ! »

Mais il était bien inutile de scruter le fond des consciences orientales, pour s'apercevoir qu'il y couvait autre chose que de la résignation. Il suffisait de regarder autour de soi. Comment ! Voilà des pays que la civilisation moderne envahit de partout, où s'élèvent des écoles de toutes confessions et de toutes nationalités, sans compter les établissements créés par les gouvernements locaux, — collèges d'enseignement secondaire, écoles normales, écoles militaires, facultés de médecine et facultés de droit ! Des milliers de jeunes gens y avaient reçu une éducation plus ou moins semblable à la nôtre. Beaucoup même étaient venus compléter leurs études en France ou en Allemagne ; il y avaient pris des habitudes, des aspirations, des idées en désaccord avec celles de leur milieu. Ils souffraient cruellement de se sentir des rétrogrades, d'être condamnés à l'inaction par la plus étouffante des tyrannies. Et l'on s'imaginait qu'ils se croiseraient les bras, qu'ils subiraient indéfiniment la contrainte d'un tel régime !...

Sans doute, le feu de paille de leurs premiers enthousiasmes s'est assez vite éteint ! Sans doute encore, on retrouve dans leurs rangs les mêmes divisions, les mêmes hostilités de races que dans la plèbe.

Enfin, entre cette plèbe et l'élite, il y a un fossé qui ne semble pas devoir être comblé de sitôt. (On peut soutenir qu'un Musulman instruit à l'européenne diffère infiniment plus d'un pur Musulman qu'un gentilhomme de la fin du dix-huitième siècle ne pouvait différer d'un paysan français : c'est tout un monde, toute une façon de penser qui sépare ces deux Orientaux dissociés par la culture). Néanmoins, l'unanimité des volontés a été obtenue déjà une fois, — et cela, sans acception de races ni de religions, — lorsqu'il s'est agi de renverser l'absolutisme hamidien. En outre, si refroidie que soit la belle ardeur du début, il ne semble pas que l'action de l'élite musulmane sur le peuple en ait été compromise. Très prudemment, ils se sont bien gardés de couper le seul lien qui pouvait les rattacher à la masse, à savoir le lien religieux. S'ils ne peuvent guère agir sur les esprits, ils se sont conservé un moyen très sûr d'agir sur les cœurs. Et ainsi ces *cléricaux* d'Orient ont instauré un mouvement qui a des chances de rester populaire, de le devenir toujours davantage. A ce titre, l'effort des Jeunes-Turcs, et, à un degré inférieur, l'effort des Jeunes-Égyptiens mérite de fixer toute l'attention du monde civilisé. Ils sont incontestablement les héros du jour. Sans omettre les Chrétiens et les Juifs qui leur ont prêté leur concours, je voudrais tenter de les décrire, tels que j'ai pu les voir. Je ne préjuge en rien de l'avenir. J'essaie seulement, par de là les gestes et les paroles, de saisir un peu des âmes.

II

LES DERNIERS JOURS DE LA TYRANNIE

Quand j'arrivai à Constantinople, pendant l'automne de 1906, je m'empressai d'interroger quelques compatriotes sur ces terribles Jeunes-Turcs, dont il était question si souvent dans nos journaux. On se moqua de moi : « Vraiment, il fallait débarquer de France pour croire à ces êtres fantastiques ! Les Jeunes-Turcs étaient une espèce disparue, introuvable à Péra, comme dans tout le reste de l'Empire. Le Sultan y avait mis bon ordre. Peut-être qu'en cherchant bien, on découvrirait tout de même quelques échantillons de ces fossiles, mais c'étaient des crétins inoffensifs. Le Jeune-Turc n'existait qu'à Paris, ou dans l'imagination des Parisiens : de vagues mouchards, payés par l'ambassade ottomane pour surveiller les exilés, ou bien des révolutionnaires de contrebande, des malins qui savaient faire chanter à la fois le Gouvernement impérial et ses victimes, en menaçant l'un de

révélations sensationnelles et les autres, de dénonciations. » Finalement, après m'avoir ouvert les yeux sur les aléas d'une révolution, mes interlocuteurs conclurent : « Nous avons Abd-ul-Hamid, gardons-le !... Ce bon Sultan ! S'il n'existait pas, il faudrait l'inventer ! »

Des gens sérieux, des personnages officiels qui se piquaient, de par leurs fonctions, d'être bien renseignés, me tinrent des propos identiques : « C'est fini ! me dirent-ils. Les réformateurs sont découragés, dispersés, réduits à l'impuissance. Jamais le gouvernement n'a été plus fort. La révolution est enterrée ! »

En conséquence, j'adoptai le parti de contempler le paysage, toute autre occupation étant alors assez dangereuse pour un étranger. Ce n'était même pas toujours facile, car la simple fantaisie de regarder un mur pouvait autoriser les pires soupçons. Un jeune homme, ancien élève du lycée de Galata-Séraï, que j'avais rencontré chez un ami, se proposa très aimablement pour me servir de guide. Mais c'était un guide, la plupart du temps, platonique : au bout de trois semaines, je connaissais Stamboul beaucoup mieux que lui. Un jour, il m'égara sur le chemin de la mosquée Sélim que j'avais déjà visitée tout seul et que je désirais revoir. Je fus obligé de le diriger moi-même, après avoir consulté mon plan et nous être tirés non sans peine d'un affreux dédale de ruelles et de culs-de-sac. Comme je m'étonnai qu'il connût si mal cette partie de la ville, il m'avoua que lui, habitant de Péra,

il ne s'aventurait guère dans Stamboul, par crainte de la police. Des promenades trop fréquentes en ces quartiers lointains auraient paru suspectes !... Et, dans sa réponse, comme dans beaucoup d'autres phrases que nous avions échangées, je percevais des réticences qui lui brûlaient les lèvres. Évidemment, avant de se confier à moi, il tenait à être sûr de ma discrétion !

A quelques jours de là, nous allâmes ensemble jusqu'à Haïdar-Pacha, sur la côte d'Asie, voir la gare monumentale de la Compagnie de Bagdad. Nous eûmes, pour revenir, un coucher de soleil admirable, qui ajoutait une splendeur de féerie au spectacle, certainement unique au monde, de la péninsule constantinienne. Du pont du bateau qui nous ramenait, je considérais avec émerveillement le prestigieux profil de Stamboul encore magnifié par les jeux lumineux du crépuscule. Devant nous, au delà des créneaux du Vieux-Sérail, émergeaient les blancheurs trapues de Sainte-Sophie, les gris et les mauves, les lilas et les roses gorge-de-pigeon de la mosquée Achmet, puis les verts d'émeraude, les rouges brique, les jaunes d'or des maisons de bois, des jardins et des prés perdus dans les replis profonds des Septs collines. Toute la presqu'île de Stamboul semblait s'avancer vers nous, comme une cité flottante — un immense navire de guerre, dont les minarets, avec leurs banderoles, formeraient les mats et les cordages. En haut, bien loin, tout au fond de l'horizon, se détachait la ligne plus sombre des remparts byzantins, que dépassaient

des aiguilles de cyprès — les cyprès des cimetières qui s'échelonnent pendant deux lieues entre la Tour de marbre et le sanctuaire d'Eyoub. Le ciel était embrasé; des pourpres traînaient à la cime des arbres funèbres... Cette vision m'enthousiasmait. Mais mon compagnon restait taciturne et triste à mes côtés. Il lançait des regards furtifs de droite et de gauche, puis, comme personne ne nous épiait, il me dit tout à coup, d'une voix basse, étranglée par l'émotion, en me montrant le ciel tout rouge :

— C'est le sang des victimes !

Ces quelques mots, où tremblait un accent de douleur et de rage contenues, tombèrent sur mes émerveillements, comme une douche d'eau froide. J'en oubliai les enchantements de Stamboul et du Bosphore... *Le sang des victimes* ! Ah ! oui, cette pourpre-là me touchait infiniment plus que celle des couchers de soleil ! Il y avait donc, ici, autre chose à considérer que la vieille couleur locale chère à nos romantiques. Avidement je questionnai le jeune homme. Nous causâmes en amis. Il me disait :

— Vous comprenez, n'est-ce pas, que je ne puisse pas m'associer à vos admirations. La ville que nous avons là, sous les yeux, ne nous parle point le même langage. Moi, je songe à tous les malheureux qu'*ils* ont assassinés ou empoisonnés, à ceux qui souffrent dans les bagnes de Saint-Jean d'Acre et du Bosphore qui se meurent dans les postes malsains de l'Yémen et du Hedjaz. Je songe aux femmes et aux mères qui se lamentent, aux disparus dont

elles attendent le retour et qui ne reviendront jamais...

Et, après un silence, il reprit, secoué d'une colère soudaine :

— Monsieur, il faut que vous racontiez cela, quand vous rentrerez en France ! Il faut qu'on sache, en Europe, ce qui se passe ici ! Dites-le, oh ! dites-le ! Je vous en supplie !

Des larmes débordaient de ses paupières. Il se détourna pour qu'on ne le vît pas pleurer. La cohue des passagers nous bousculait contre le bastingage. Nous accostions au pont de Galata.

Or, ces adjurations, ce n'est pas une fois, ce n'est pas seulement à Constantinople que je les ai entendues. C'est continuellement, et partout. A la veille de mon retour, sur la route de Bethléem à Hébron, un dogman de Jaffa me les répétait presque dans les mêmes termes : « Nous sommes à bout ! Dites-le ! Il faut qu'on sache !... » Pour moi certes, je savais maintenant que la prétendue pacification dont on m'avait rabattu les oreilles n'était qu'un leurre. Le grand silence de l'Empire cachait une effervescence plus redoutable que jamais. A partir de ce jour, je crus à l'existence des Jeunes-Turcs, — même en Turquie.

Vraiment, il n'était pas bien mal aisé de s'en convaincre. Le lendemain de notre promenade à Haïdar-Pacha, mon guide me présenta quelques uns de ses anciens condisciples du Lycée impérial. Ces jeunes gens n'étaient assurément pas des révolutionnaires militants. Cependant, je constatai

chez tous une exaltation pareille. Je compris immédiatement pourquoi le lycée de Galata était en défaveur auprès de l'autorité. Les conseillers du Sultan le lui signalaient, paraît-il, comme une pépinière de conspirateurs, et l'on m'annonçait qu'avant peu l'établissement serait fermé par décret. Ce décret fut inutile. Providentiellement, le lycée brûla trois mois plus tard : ce qui évita au gouvernement de vaines formalités et aussi quelques ennuis diplomatiques.

Un de ces jeunes gens voulut bien me recevoir chez lui, en même temps que ses camarades. Je fus accueilli avec cette cordialité traditionnelle qui caractérise l'hospitalité orientale, et je dois ajouter: avec un peu de cette sympathie qui s'attache, là-bas, à tout ce qui est Français. A part la petite table pour le café, le mobilier était absolument européen. Je pouvais me croire chez un de nos étudiants du Quartier Latin. Des revues scientifiques ou littéraires traînaient sur le divan. On me montra même quelques romans parisiens, — les « dernières nouveautés » que je n'avais pu lire au cours de mes pérégrinations. Et ce qui perçait dans toutes les paroles de mes hôtes, c'était leur arrière-pensée de me prouver qu'ils n'étaient point les barbares, les fanatiques ignorants que supposait toujours le préjugé occidental : souci bien superflu avec moi, et dont l'insistance m'attendrissait !

Soudain, l'un d'eux prit sur une étagère *les Désenchantées* de Pierre Loti, alors récemment

parues, et il nous lut un passage où l'auteur, dans une éloquente prière, conjure le Dieu de l'Islam de conserver aux bons Turcs leur Sultan d'abord et ensuite la simplicité antique de leur mœurs. Je suis bien obligé de reconnaître que ces vœux réactionnaires furent amèrement raillés par cette jeunesse qui en prit prétexte pour mal mener fort l'illustre académicien. Une chose surtout les agaçait, c'est qu'il s'obstinât à représenter les femmes turques comme « de petits fantômes noirs » ensevelis sous le voile du *yachmak* ou du *tcharchaff* (1). Ils ne digéraient pas ces « fantômes noirs »... Justement, une fillette de dix ou douze ans, la propre nièce du maître de la maison, jouait à l'autre bout de la pièce. Celui-ci l'appela, et, lui saisissant le menton entre le pouce et l'index :

— Vous voyez, me dit-il, si c'est un « petit fantôme noir » !... Cette enfant est en âge d'être voilée ! Eh bien ! je vous jure qu'elle ne le sera pas, qu'elle ne le sera jamais !

Tous les jeunes gens qui étaient là prononcèrent le même serment pour leurs filles ou leurs femmes futures. J'avoue que je n'en demandais pas tant et qu'il m'était à peu près égal qu'une gamine turque fût voilée ou non. Mais ce n'en n'était pas moins, pour mes hôtes, une grosse affaire. Ils tenaient absolument à me persuader qu'ils étaient des hommes de progrès. S'imaginant flatter en moi

(1) Il me semble à moi, que, pour des yeux européens, l'expression de Pierre Loti fait une image très juste. Rien de surprenant que des Turcs en jugent autrement.

une manie bien française, ils allèrent plus loin : ils me servirent une profession de foi, dirai-je anti-religieuse ?... en tout cas, fortement libre-penseuse. Quelqu'un s'emporta même contre la stupidité routinière des *kodjas* qui donnent l'instruction aux enfants pauvres, dans les écoles des mosquées :

— Figurez-vous ! Ces *kodjas* enseignent encore à leurs élèves que la Terre repose sur les cornes d'un bœuf !

Et celui qui contait cette drôlerie, nous déclara qu'étant entré dans une école, il avait, de ce chef, rabroué le pédagogue et fait aux bambins une leçon de cosmographie à leur portée.

De là, après maints circuits, nous passâmes, comme de juste, à la politique. Ce fut bientôt une explosion de fureur contre l'absolutisme impérial. Ils me disaient : « Nous sommes las de cette tyrannie ! N'importe quoi plutôt qu'un tel régime ! Oui, nous préférons l'invasion étrangère ! Nous aimons mieux être Français ou Anglais que de subir cet esclavage monstrueux !... »

Propos de têtes chaudes, évidemment, et qui, à distance, maintenant que la révolution s'est accomplie en douceur, peuvent sembler puérils ! Mais qu'on songe au danger qu'il y avait alors à risquer, même dans l'intimité, des discours de ce genre ! Un héroïsme réel se dissimulait sous ces hyperboles blasphématoires, et j'éprouve aujourd'hui quelque fierté d'en avoir reçu la périlleuse confidence.

Lorsque nous sortîmes de ce conciliabule mon guide ordinaire me chuchota à l'oreille, car nous étions dans la rue :

— Je vous quitte, je vais à la réception de Madame Z.

— Une Arménienne alors ?

— Du tout ! Une dame turque, lettrée et musicienne. Elle reçoit deux fois par semaine, aussi bien les hommes que les femmes. Mais il faut que je prenne un chemin détourné, à cause de la police qui espionne la maison !

Tandis que, mystérieusement, il enfilait une ruelle, je scrutais avec précaution les alentours, repris par ma phobie de l'espionnage. Le fait est qu'en ce moment-là, on se sentait perpétuellement surveillé par des nuées de mouchards invisibles. Il y en avait partout, et la peur de chacun en inventait encore, en flairait dans les plus quelconques individus. On en rencontrait d'authentiques qui stationnaient en permanence sur les trottoirs, en face des Postes étrangères, afin de noter les Ottomans qui se livraient à une correspondance subreptice. Il s'en glissait jusque dans les banques — du moins, on me l'assurait. En tout cas, je fus un peu surpris, pour ma part, de l'interrogatoire minutieux que m'infligea, au *Crédit Lyonnais*, un employé grec vraiment trop curieux de ce que je venais faire à Constantinople. Au *café Tokatlian*, le grand restaurant de Péra, tout le monde s'observait; les conservations s'échangeaient à mi-voix, et, quand une personne entrait, quelle qu'elle fût, ins-

tinctivement on se taisait : il y avait un instant de silence tout à fait impressionnant et significatif pour les gens avertis.

Ces symptômes, quand je les rapprochais, me donnaient singulièrement à réfléchir : d'un côté un sourd grondement de révolte, de l'autre, un déploiement colossal de forces policières et militaires ; une énorme organisation répressive, qui ne se justifie qu'en temps de guerre ou d'insurrection : en somme, la terreur à l'état aigu dans les deux camps ! Je me disais : « Ceux qui croient à la durée de ce régime sont ou bien des naïfs, ou des gens intéressés à son maintien. Le Sultan a beau multiplier les mesures atroces, exterminer tous les éléments rebelles, il doit se sentir isolé, seul, affreusement seul, au milieu de tout ce peuple frémissant et silencieux ! »

Le 4 octobre, jour de la fête de son anniversaire, j'en eus plus que jamais l'intuition très précise. Certes, je ne m'attendais pas à trouver dans les rues des foules délirantes d'enthousiasme, ni même une animation insolite. Mais je pensais que les illuminations officielles allaient me transformer la Corne d'or, habituellement ténébreuse et morne dès la tombée de la nuit, en un lac fantastique, en un immense parterre d'eau tout éblouissant de de lumières et de reflets... Je sors, plein de cette illusion. La grande rue de Péra a son aspect de tous les soirs, sauf que les façades de la Préfecture et du *Karakol* (le bureau de police) resplendissent de tous leurs cordons de gaz allumés. Des

groupes circulent, taciturnes et réservés, ainsi qu'à l'ordinaire.. Je descends par les pentes ravinées des Petits-Champs jusqu'au Pont-Vieux. — Stupeur !.. Stamboul est plongée dans l'obscurité, comme sombrée sous un amas de ténèbres, que font paraître plus denses les lumignons clignotants de quelques mosquées et l'éclairage solitaire du Sheik-ul-Islamat. Je m'avance vers le milieu du pont, en buttant dans les trous de ses planches pourries. Un grand trapèze de feu se dessine sur l'eau noire : ce sont les illuminations des navires de guerre et du ministère de la Marine. Aucun bruit, pas une embarcation ; le pont, les quartiers avoisinants sont absolument déserts. Le trapèze enflammé qui brûle dans cette désolation semble un foyer d'incendie abandonné, et, à travers la pénombre rougeoyante, la Corne d'or se déploie, sinistre et noire, comme un fleuve de l'Érèbe...

Une tristesse funèbre m'opprimait. Je m'en revins tout désemparé, sans avoir rencontré âme qui vive dans ces parages, si ce n'est, à l'angle d'une caserne, un soldat ivre qui, d'un air stupide, tournait la manivelle d'un orgue de Barbarie.

Ce soir-là vraiment, j'étouffais sous la terreur qui écrasait la ville. Mais la terreur du Maître était encore plus effrayante. Cette terreur, je l'ai vue de mes yeux, et j'en ai gardé une impression inoubliable.

C'était à la cérémonie du *Sélamlik*, parade si souvent décrite, si banalisée dans mon imagination, que j'hésitais à m'y laisser traîner avec les autres

invités de l'Ambassade. J'y allai quand même, pour faire comme tout le monde, — et bien m'en prit. Aucune étude, aucune conversation sur le sujet qui m'attirait à Constantinople ne me fût plus révélatrice que cette pompe protocolaire.

Affublés de redingotes et de hauts-de-forme, très gênants sous le soleil oriental, mais rigoureusement imposés par l'étiquette, nous voilà emballés dans cinq ou six fiacres que rehausse le costume éblouissant de nos kawass juchés sur le siège, près du cocher. Nous devons être prodigieusement grotesques. Mais les gens qui nous regardent ne paraissent point s'en douter. Nous faisons partie du cortège qui s'achemine vers Yldiz-kiosk et cela suffit pour qu'aux yeux des curieux, une splendeur se répande sur nous et nos attelages. La grande rue de Top-Hané est toute grouillante de régiments en marche. Il en sort de toutes les casernes. A partir de Dolma-Bagtché, la soldatesque est si nombreuse que nous sommes obligés d'aller au pas. Les routes, les moindres ruelles qui s'entrecroisent, dans la direction d'Yldiz, sont militairement gardées: c'est une véritable mobilisation suivie d'une mise en état de siège. Est-ce possible que, chaque vendredi, le Sultan dérange tant de monde, pour aller simplement dire sa prière dans son oratoire privé ? J'interroge un des drogmans qui nous accompagnent.

— En effet, me dit-il, c'est ainsi chaque semaine. Toute la garnison de Constantinople est sur pied. La colline d'Yldiz est investie par une armée de

vingt-quatre mille hommes. Pour les Turcs, cette cérémonie du Sélamlik a une importance que les étrangers saisissent mal. C'est la manifestation de la présence réelle du Sultan, et cette présence, il est si nécessaire de l'affirmer, que, lorsque Sa Majesté est malade, on prétend que des sosies habilement stylés la remplacent, *pour le principe*. Tout ce mouvement de troupes est destiné à donner plus d'éclat à cette manifestation. Et puis, il y a aussi des raisons de prudence. Sa Majesté ne saurait prendre trop de précautions !...

Je m'en convainquis une fois de plus, quand nous pénétrâmes enfin dans le parc impérial, après avoir franchi des cordons interminables de sentinelles. Toutes les allées du jardin étaient barrées. Partout, des regards inquisiteurs braqués sur nous guettaient nos gestes, fouillaient nos physionomies. On nous parqua sur une étroite terrasse dominant l'allée que devait suivre le Sultan pour se rendre à la mosquée.

Nous étions là une vingtaine de personnes : touristes allemands, anglais, américains, français, dont l'identité avait été scupuleusement vérifiée par nos ambassades. Nos gouvernements répondaient de nous. Il faut croire que la garantie de la République française ne suffisait pas pour moi, puisqu'un policier vint me sommer de lui livrer mon pardessus, qu'il garda en dépôt jusqu'à la fin, après en avoir retourné les poches. Ensuite, on nous aligna sur deux rangs, un mouchard se posta derrière chacun de nous et, dans l'intervalle laissé

libre entre chaque spectateur et son voisin, un officier se planta, revolver à la ceinture. Ainsi encadrés par des argousins et strictement isolés les uns des autres, nous avions l'air de malfaiteurs sur le préau d'une prison.

Ces formalités désobligeantes excitèrent maintes récriminations parmi les patients. Mais on nous expliqua que, depuis le dernier attentat, la police du Palais était forcée de se montrer excessivement méfiante. Cet attentat avait été épouvantable : il y avait eu des morts, des blessés, des chevaux réduits littéralement en bouillie. Et même, — nous dit le drogman, — des débris d'entrailles furent projetés, avec des éclats de bombe, sur la terrasse où nous nous trouvions. Ce petit détail horrifiant produisit son effet. Nous nous entre regardâmes, fort mal à l'aise. Décidément, nous n'étions pas venus là pour nous amuser !

Je tâchai de tromper mon inquiétude, en m'absorbant dans la contemplation du spectacle extraordinaire qui se déployait autour de moi. A perte de vue, c'était un fourmillement d'uniformes. La colline tout entière se hérissait de baïonnettes. On apercevait, en bas, les canons de l'artillerie qui bloquaient toutes les issues. A nos pieds, sur le terre-plein en pente douce qui mène au palais, entre une double haie de zouaves à turban vert, s'agitait une foule chamarrée de fonctionnaires et d'officiers. Des nègres en dolmans bleus galonnés d'or maintenaient par la bride de superbes étalons arabes qui se cabraient sous leurs caparaçons de

velours amaranthe. Mais ces vestiges de magnificences archaïques contrastaient avec la misère décente de cette formidable figuration. Une identique expression de gêne ou d'ennui assombrissait les visages. Plusieurs étaient comme contractés d'une angoisse; les gestes ébauchés se figeaient brusquement. Çà et là, des dignitaires de la cour allaient et venaient, à pas feutrés, la mine circonspecte, la voix basse et mesurée... Puis un défilé intermittent commença, qui descendait d'Yldiz, les ministres, les maréchaux, le grand-maître de l'artillerie, tout ce monde évoluant sans ordre ni apparat, les uns seuls, les autres groupés au hasard. Cependant, le Sultan ne paraisssait point. L'heure officielle fixée pour la cérémonie était passée de beaucoup. J'en fis la remarque tout haut :

— Sa Majesté n'a pas d'heure, me répondit-on. Tantôt Elle sort à l'heure exacte, et d'autres fois avec un long retard. On ne sait jamais quand Elle se décide. Vous comprenez : cette incertitude peut dérouter bien des combinaisons !...

Et le défilé continua pendant un bon quart d'heure... Soudain, une apparition furieusement bouffonne : Son Altesse, le Grand Eunuque, le troisième personnage de l'Empire, long squelette flottant dans une ample redingote noire, le buste interminable, les jarrets cassés, comme titubant sous le faix de sa grandeur. Puis les voitures du harem, des coupés très simples aux stores à demi-baissés, derrière lesquels on surprend une main

gantée de blanc qui joue de l'éventail... Enfin une rumeur se propage, les zouaves se mettent au port d'armes. Puis un silence de mort. C'est *lui* !... On nous intime l'ordre de nous découvrir. Du haut du minaret de la mosquée, le muezzin entonne l'appel à la prière, tandis que s'élève une immense acclamation poussée par les troupes, une acclamation de commande, disciplinée, où ne vibre aucun élan, et, avant qu'elle ne soit achevée, l'hymne de Donizetti joué par un orchestre recouvre toutes les clameurs. Nos regards sont tendus vers Yldiz. Un cavalier ouvre la marche, et, presque aussitôt après, au milieu d'une escorte de zouaves, émerge une victoria de très modeste apparence. Affalé sur les coussins, en redingote et pardessus, sa grande figure blême se détachant dans l'ombre de la capote, Abd-ul-Hamid se soulève péniblement, pour répondre aux vivats des troupes. Il avance, il est à dix pas de nous, au pied de la terrasse, où les argousins contiennent difficilement nos curiosités. Galamment, avec une aisance de gentilhomme, il salue les femmes d'une légère inclination de tête. Le voici tout près ! Je le regarde : à peine ai-je noté la finesse aristocratique du profil, l'éclair intelligent des prunelles, que je suis frappé par la maigreur et la lividité terreuse de la face enfoncée dans un flot de barbe grisonnante, — par je ne sais quoi de convulsif qui raidit ses membres et qui dément la hauteur feinte de son indifférence... Il est passé. La victoria bourgeoise a franchi les grilles de la mosquée. Les chambellans se préci-

pitent vers le Maître, et, lui passant le bras sous les aisselles, le portant presque, lui font gravir les escaliers de la vérandah par où l'on accède dans le sanctuaire.

Depuis vingt minutes, il a disparu sous la petite porte blanche de la vérandah. Quand ressortira-t-il ? Les touristes s'impatientent :

— Il n'y a pas d'heure ! nous répète le drogman. Tantôt Sa Majesté réapparaît au bout de cinq minutes. D'autres fois, Elle prolonge indéfiniment sa prière, — toujours pour la même raison ! Il s'agit de déjouer les calculs de conspirateurs possibles !

Cependant, le défilé des dignitaires recommence, en sens inverse : un par un, à des intervalles très inégaux, ils redescendent les degrés de la vérandah. L'ordre des préséances est si bien bouleversé qu'il est impossible de prévoir à quel moment, après quel fonctionnaire, le Sultan se montrera. Le cœur me bat, en écoutant le drogman nous reparler du dernier attentat, et, sans me laisser distraire par la vision fascinante de Stamboul, la cité flottante étalée là-bas, à l'extrémité de l'horizon, derrière la ligne bleue de la Propontide, je ramène obstinément mes yeux vers la petite porte que des milliers de regards épient en cette minute... Inopinément, alors que l'attention se relâchait, comme un boulet de canon, tout son corps lancé en avant, Abd-ul-Hamid jaillit de la porte basse, la face plus pâle que les marbres de la mosquée, ayant l'air de dire : « Si c'est pour aujourd'hui, eh bien ! me voilà ! mon

sacrifice est fait !... » Je n'ai rien vu d'aussi tragique que cet élan de bête traquée, qui débusque et qui se jette au-devant des chasseurs. Ce fut un éclair, une seconde de foudroyante émotion. De nouveau les chambellans s'empressaient, lui faisaient un rempart de leurs poitrines. On le hissa dans sa voiture, et très vite, au grand trot des chevaux, la victoria repassa sous notre terrasse. Abd-ul-Hamid, cette fois, conduisait lui-même, la tête penchée, les mains aux guides, sans regarder ni saluer personne, comme éperonné par la peur, comme si des bombes allaient éclater derrière lui... La musique jouait, des commandements militaires résonnaient par toute la colline d'Yldiz, des caissons d'artillerie roulaient sur les cailloux des chemins. Les oreilles rompues par ce tumulte, les nerfs brisés par la fatigue et l'anxiété, je me demandais comment un homme pouvait résister à une vie pareille, et comment un peuple pouvait souffrir une pareille oppression. C'était un état tellement anormal, tellement contre nature, que la durée en était un problème stupéfiant.

On sait ce qui arriva quelques mois plus tard : à la face de l'Empire et de l'Europe, les Jeunes-Turcs avaient prouvé leur existence.

III

CHEZ MUSTAFA KAMEL

Si les Jeunes-Égyptiens ont, jusqu'ici, fait moins de bruit dans le monde, ils sont loin d'être une quantité négligeable, comme on le croit trop aisément à l'étranger et même en Égypte, dans les milieux non-musulmans. Dès mon arrivée au Caire, on m'en parla avec des haussements d'épaules et à peu près dans les mêmes termes que des Jeunes-Turcs, à Constantinople : « Ce n'était pas sérieux ! Ce prétendu parti nationaliste se composait d'une minorité ridicule autant que remuante : de plats intrigants, ou des vaniteux affolés de réclame ! Quant à son chef, Mustafa Kamel Pacha, il y en avait long à dire sur son compte ! Le moins qu'on pût lui reprocher, c'était son manque de sincérité. En somme, un cabotin sans conviction, qui ne se préoccupait guère du rôle à jouer, pourvu que ce rôle fût éclatant et le mît en vedette ! »

Les gens qui me tenaient ces propos n'étaient

certes animés d'aucune haine personnelle contre le leader du parti nationaliste. En me le rabaissant, en niant l'importance de sa personne et de son parti, tous ces-gens là, — Anglais, Français, Grecs, Syriens et Coptes, — obéissaient à un élémentaire instinct de conservation : ils pensaient défendre leur influence, leur intérêt et même leur sécurité, que le développement du nationalisme musulman aurait, d'après eux, compromis. Et ils étaient de bonne foi, en lui refusant toute importance. Ce nationalisme ne pouvait pas, ne devait pas exister pour eux, du moment qu'il les gênait. La conspiration du silence était le plus sûr moyen de l'étouffer à ses débuts. J'écris cela sans raillerie : il est certain que ces adversaires de la Jeune-Égypte avaient raison à leur point de vue d'Européens et de Chrétiens. Intéressés directement dans la question, il est trop naturel qu'ils l'envisagent autrement qu'en purs spéculatifs.

D'autre part, les Musulmans en général, — et surtout les fonctionnaires, — se montraient fort réservés à ce sujet : ce qui se comprend aussi. On ne se confie pas de prime abord à un étranger de passage, dont on ignore quelles sont au juste les intentions. Alors, je me résolus à saisir, comme on dit, le taureau par les cornes : sans pousser plus loin mon enquête, j'allai voir tout de suite Mustafa Kamel Pacha.

Notre entrevue fut facilitée et rendue immédiatement plus cordiale, grâce à une lettre de recommandation, dont Mme Juliette Adam avait bien

voulu me munir. Le chef du nationalisme égyptien, qui était en même temps directeur du journal *El-Lewa*, me reçut dans son cabinet directorial. Qu'on ne se représente pas cet endroit-là d'après nos bureaux de rédaction parisiens ! Ce local administratif n'avait rien de banal, ni de maussade, pas plus que la physionomie du propriétaire. C'est un petit pavillon bâti dans un jardin, à l'abri de la maison familiale des Kamel. Une jolie lumière blonde filtrait à travers les stores baissés, et il y faisait même frais, malgré la chaleur déjà vive. Dès l'entrée, je fus conquis par la gaîté ensoleillée de la pièce et la parfaite bonne grâce du maître. Pourtant, l'aspect de celui-ci m'avait causé une profonde surprise.

Certes, je ne m'imaginais pas d'avance le chef de la Jeune-Égypte sous les espèces d'un sheik à barbe blanche. Mais je m'attendais à trouver un homme d'âge mûr, grave et calme, comme le sont d'ordinaire les Musulmans de la haute classe. Et voilà que je me trouvais devant un tout jeune homme, presque un enfant, dont l'exubérance et la vivacité d'allures me frappèrent d'abord. Mustafa Kamel avait alors trente-deux ans, mais il n'en marquait pas plus de vingt ou vingt-cinq. Petit, grêle, le teint pâle et maladif, déjà touché sans doute par la phtisie qui devait l'emporter, avec ses yeux très doux et sa fine moustache d'adolescent, il donnait l'impression d'un être extrêmement délicat et nerveux. Avec cela, un pur type d'Égyptien : le nez arrondi et un peu gros, les lèvres d'une épais-

seur toute pharaonique. Ainsi fait, il offrait l'image accomplie du jeune effendi Cairote. Les étudiants de là-bas devaient se reconnaître et se chérir en Mustafa Kamel, qui fut vraiment, comme on se plaisait à l'appeler, et dans toute la plénitude de l'expression, l'Enfant de la Patrie.

Le plus étonnant, c'est que, de ce corps fluet, il s'échappait une voix de basse formidable, une véritable voix de tribune, qui éveillait des échos jusqu'au fond des corridors. Mustafa était né orateur. Je m'en aperçus dès les premières phrases que nous échangeâmes. Il me parlait de Mme Adam qui nous avait mis en rapports et qui, dès ses débuts, l'avait encouragé dans sa campagne, l'avait généreusement aidé, en toute circonstance, de sa plume et de son crédit. Il nourrissait pour elle une affection filiale qui ne s'est jamais démentie. Il me parlait encore de ses études de droit terminées à Toulouse, où il prononça sa première conférence ; puis de ses voyages à l'étranger, spécialement à Paris, où il séjournait tous les ans. Nous avions des connaissances communes parmi les littérateurs, les hommes politiques, les journalistes français. Mustafa se prévalait assez volontiers de ces relations, mais quelles que fussent ses sympathies ou ses rancunes, il s'exprimait sur tous ces personnages avec une extraordinaire sûreté de jugement. Ni le rang, ni la réputation ne l'éblouissaient. Très subtilement, il mettait le doigt sur la tare ou la qualité foncière de l'individu. Il ne s'en laissait point imposer par la façade d'une illustra-

tion et il connaissait merveilleusement tous les dessous des milieux politiques ou parlementaires qu'il avait traversés. Évidemment, il en jugeait à son point de vue de Musulman et de patriote. Mais le parti pris nationaliste ne l'aveuglait point, et, quand l'entretien tombait sur tel ou tel Européen trop naïvement épris de l'Islam, il ne se privait pas de s'en égayer en sourdine.

Nous épuisâmes ainsi les lieux communs préliminaires. Cependant, à la fébrilité de mon interlocuteur, je devinais que des sujets plus palpitants le sollicitaient. Tout à coup, il me dit, en se renversant contre son fauteuil :

— On vous a prévenu, n'est-ce pas, que je suis vendu à l'Allemagne ; que je suis un agent déguisé de la Turquie ; que je touche la forte somme sur la cassette du Sultan ?... En tout cas, si vous n'êtes pas prévenu, moi je vous préviens.

Et, sur cette déclaration, il poussa un grand éclat de rire.

Pendant ce temps-là, le domestique apportait le café traditionnel ; des employés, des secrétaires allaient et venaient, déposant des paperasses sur le bureau, ou prenant les ordres de son Excellence. (Car Mustafa Kamel, créé pacha par firman impérial de S. M. Abd-ul-Hamid II, avait droit, en effet, au titre d'Excellence: ce que j'oubliais avec un déplorable sans-façon démocratique.) A tout instant, la sonnerie du téléphone crépitait, hachait les périodes de l'orateur. Lui, il ne perdait pas la tête au milieu de ce vacarme, il suivait son idée à travers les

interruptions, congédiait celui-ci, rappelait celui-là, et il appuyait son oreille contre le récepteur téléphonique, non sans une certaine complaisance et en ayant l'air de me dire : « Vous voyez bien que nous sommes à la hauteur ! »

Sa voix s'échauffait de plus en plus. Il finit par m'exposer tout son programme, affirmant, réfutant tour à tour. Soudain, il s'emporta :

— Mes adversaires sont des menteurs quand ils prétendent que je suis l'ennemi de la France ! Comment pourrais-je ne pas me souvenir que c'est elle qui m'a élevé, qu'elle a été l'éducatrice de mon pays !... La vérité, c'est que j'aime passionnément la France !...

Le malentendu provenait, selon lui, de ce qu'il était (comme beaucoup de Français, ajoutait-il) l'ennemi de l'alliance anglo-française. Et, à ce propos, il exécuta une charge à fond contre M. Delcassé. Sur cette matière, il ne tarissait pas, et, après avoir accumulé les arguments contre l'alliance, il revenait avec une insistance infatigable sur les trois ou quatre articles essentiels de son programme :

— Nous ne sommes pas des fanatiques, clamait-il, bien loin de là ! L'Islam favorise la science, prescrit l'obligation de l'étude pour le vrai croyant. C'est parce qu'il s'est écarté des principes du Coran que notre peuple est tombé dans l'ignorance et la barbarie. Et nous n'avons aucune haine contre les étrangers ! L'hospitalité si large que nous leur accordons en est la preuve !... Libres chez nous

hospitaliers pour tous, telle est notre devise!

Mustafa Kamel avait l'habitude de ces développements, il les maniait en virtuose, et, de plus, il était soutenu par une foi intrépide, entraîné par une parole abondante et nombreuse : il atteignit bientôt les plus hauts sommets de l'éloquence. J'étais seul avec lui, dans ce cabinet du *Lewa*, et néanmoins il parlait comme si une foule eût été suspendue à ses lèvres. Cette fougue oratoire était en lui tellement spontanée et irrésistible que l'année suivante, à Paris, dans une petite chambre d'hôtel où nous étions seuls encore, il me fit un véritable discours, comme devant une assemblée. Je fus obligé d'ouvrir la fenêtre : sa voix de bronze aurait brisé les vitres. Mais ce qui sauvait tout, c'était l'ardeur et l'impétuosité de son verbe, qui forçait la conviction. Une puissance étrange émanait de cet être fragile. Il était admirable, dans ces moments-là, avec son charme de jeunesse, cette langueur maladive, cette flamme de ses yeux et de son front, ce torrent de sa parole. S'il jouait un rôle, comme on le prétendait, il faut avouer qu'il s'identifiait avec son personnage ; il lui prêtait tout son cœur et lorsque, dans ses harangues, il saluait la Patrie future, — réellement il la voyait, il y croyait et savait y faire croire ses auditeurs.

Je le quittai, partagé entre une sympathie tout instinctive et les défiances qu'on avait semées dans mon esprit, mais très désireux de le revoir. Nous nous revîmes fréquemment durant mon séjour, et, à chaque nouvel entretien, la silhouette

un peu sommaire qui s'était déposée dans ma mémoire se précisait davantage. Je trouvai cet exalté plein de bon sens et de sagesse. Il comprenait les nécessités du moment et s'y pliait par raison. Avec une intuition très nette des réalités, il ne se leurrait pas sur les dispositions de l'Europe à l'égard de son pays, il considérait la révolte à main armée comme une folie ; il se bornait à prêcher la concorde et la protestation pacifique. J'aimais aussi l'élévation de ses idées et de ses sentiments oratoires, son mépris pour une civilisation qui ne procurerait que le bien-être matériel, sans l'affranchissement moral. Et puis il y avait une sorte de beauté héroïque dans le dévouement de ce jeune homme, qui, sans autre arme que sa parole, sans grand espoir de récompense, se dressait ainsi contre un adversaire tout-puissant.

Encore une fois, je n'ignore pas les critiques qu'on lui adressait : d'être un ambitieux, de se poser en tribun par fanfaronnade juvénile, de se croire le Gambetta de l'Égypte... Effectivement, il avait un culte pour Gambetta, il le citait sans cesse, et il me semble que, d'une manière plus ou moins consciente, il s'efforçait de l'imiter. Mais son éloquence était incontestable, peut-être plus encore lorsqu'il parlait en français que lorsqu'il parlait en arabe. Bien que sa langue ne fût pas toujours correcte, la période française le soutenait, s'adaptait merveilleusement à sa grandiloquence naturelle. Enfin, quoi qu'on en ait dit, sa sincérité patriotique me paraît évidente : c'était un

Égyptien qui mettait l'Égypte au-dessus de tout !

Était-il admissible qu'une force semblable se perdît, qu'une voix comme celle-là n'eût qu'une influence académique, sans effet sur les foules ? On me le certifiait dans tous les milieux européens. Pourtant un nombre imposant de fidèles se groupait autour de Mustafa Kamel, outre son frère Ali et son ami Mohammed Farid Bey, qui lui a succédé comme chef du parti nationaliste. Son nom était extrêmement populaire à Alexandrie comme au Caire, Tout le monde le connaissait, même les gens les plus humbles. Le moindre cocher Berbérin paraissait savoir la signification de ce nom-là. Au premier que je rencontrais, je n'avais qu'à crier *El Lewa* ! pour qu'aussitôt, et sans hésitation, il me conduisît rue Ed-Dawawine et me déposât devant les bureaux du journal. Ce journal, lui-même, était lu jusque dans les faubourgs et dans les cafés de la dernière catégorie. Mieux, la propagande de Mustafa ne se limitait pas aux grandes villes égyptiennes, elle rayonnait dans toute l'Égypte, se prolongeait dans les autres pays d'Islam, jusqu'en Perse, dans l'Inde anglaise, et, — il faut bien le dire aussi, — en Tunisie et en Algérie (1).

Ces indices ne me semblaient pas, à moi qui les constatais journellement, aussi dénués d'intérêt qu'on se plaisait à me le répéter. Bientôt, les évé-

(1) Durant l'été de 1906, Mustafa Kamel se plaignait amèrement que le Résident de France à Tunis eût interdit son journal dans la Régence. Il était difficile de lui faire admettre que le point de vue français fût différent du point de vue musulman.

nements le démontrèrent avec une inquiétante évidence. Il y eut d'abord l'alerte de Tabah — la prise de possession par les Turcs d'un poste stratégique de la Péninsule sinaïtique. Pendant trois jours, ce fut une panique dans toutes les colonies européennes et dans les communautés chrétiennes du Caire et d'ailleurs. Cette panique était sans doute artificiellement excitée par la presse officieuse. Mais, tout de même, on n'était pas très rassuré. Mustafa Kamel triomphait. Déjà, il prophétisait l'arrivé sur la frontière égyptienne du corps d'armée de Damas renforcé ou appuyé par des auxiliaires allemands. Que deviendraient les cinq mille hommes de l'Armée d'occupation, aux prises avec des adversaires dix fois plus nombreux? Ceux-ci assurément n'en feraient qu'une bouchée. Peu importait après cela que la flotte anglaise bombardât Alexandrie, Port-Saïd ou Suez!.. Et puis tout ce grand tapage s'apaisa comme par enchantement, — pour renaître quelque temps après, avec la fameuse affaire de Denschawi. On se souvient de cet incident qui a produit quelque émotion en Europe. Pour venger des officiers anglais malmenés ou tués par des fellahs au cours d'une partie de chasse, le gouvernement britannique ordonna l'exécution immédiate des coupables. Cette mesure parut d'autant plus draconienne que les délinquants se prétendaient en état de légitime défense. Ce fut une clameur d'indignation dans toute l'Égypte. Les patriotes firent entendre à Londres d'énergiques doléances. Le ministère

libéral, dans une certaine mesure, leur donna raison, et il en résulta que, l'année suivante, Lord Cromer, instigateur de cette répression, dut abandonner son poste : retraite qui fut interprétée par les nationalistes du Caire comme une première victoire de leur parti.

Mustafa Kamel ne survécut pas longtemps au succès de ses efforts. Mais sa mort, qui donna lieu à une formidable manifestation populaire, fut peut-être plus profitable au progrès de la cause que l'obtention de nouveaux avantages partiels arrachés à l'Angleterre. Les journaux européens nous ont transmis un écho de ces imposantes funérailles : ils n'ont pas pu tout dire. Ce qu'ils n'ont pas dit, c'est que, depuis des siècles et des siècles, jamais rien de pareil ne s'était vu en Égypte. Pour la première fois, le peuple entrait en scène et affirmait sa volonté devant ses gouvernants. On avait réussi à l'intéresser à la chose publique et à lui faire comprendre que la disparition d'un homme dévoué à cette chose était un deuil pour tous.

Cela peut-il s'appeler un éveil du sentiment patriotique et national dans les masses égyptiennes ? Il serait téméraire de le conclure, car ce sentiment qui se formule à peine dans la conscience de l'élite, demeure encore très enveloppé et très obscur dans celle de la plèbe. Il lui manque, pour le dégager en pleine lumière, toute une éducation, tant morale qu'intellectuelle. Néanmoins, si l'on songe que ces manifestations ont éclaté plusieurs mois avant la révolution de Constantinople, que, depuis, une

constante solidarité d'action s'est établie entre les révolutionnaires du Bosphore et ceux des bords du Nil, on jugera mieux combien ces divers mouvements ont été spontanés et combien ils menacent de s'accroître par l'influence et l'émulation réciproques.

IV

PROGRAMMES ET PROJETS D'AVENIR

Bien que je m'abstienne, autant que possible, de toute incursion dans le domaine de la politique, il me paraît difficile de passer sous silence le programme des Jeunes-Turcs et des Jeunes-Égyptiens, puisqu'après tout la réalisation de ce programme est leur principale raison d'être. Laissons de côté tout ce qu'il comporte de strictement national et même la question si épineuse du contrôle européen des finances, qui requiert la compétence d'un spécialiste. Tenons-nous en aux projets qui, d'une façon plus ou moins directe, intéressent les Occidentaux et qui d'ailleurs sont communs aux réformateurs du Caire et à ceux de Constantinople.

S'il est un point sur lequel les uns et les autres soient parfaitement d'accord, c'est sur la nécessité de l'instruction très largement répandue, obligatoire pour tous. Ici encore, on invoque l'exemple du Japon. Les Japonais n'ont vaincu les Russes,

qu'en nous empruntant nos sciences : il est donc urgent de les imiter, d'introduire dans les écoles et de diffuser le plus possible les sciences européennes.

Les Égyptiens surtout prêchent le culte du savoir, s'expatrient volontiers pour parfaire leurs études en France ou en Allemagne. Mustafa Kamel, de sa propre initiative, a fondé des écoles primaires, où sont appliquées nos méthodes pédagogiques. A présent, ses amis ont des ambitions plus hautes. Ils vont organiser, au Caire, une grande université moderne qui, n'étant pas soumise à la surveillance de l'état, jouira d'une entière indépendance. D'après eux, les Anglais, jusqu'ici, n'ont refusé les bienfaits de l'enseignement supérieur aux Égyptiens, que pour les maintenir plus sûrement en état d'infériorité vis-à-vis de leurs maîtres. Et ils répètent des griefs identiques contre nous Français : c'est pour la même raison que les Anglais, pour abêtir les jeunes Tunisiens, que nous privons Tunis d'une université !

En vain répondons-nous à ces reproches que les Écoles supérieures d'Alger sont ouvertes aux étudiants de la Régence comme à leurs camarades d'Algérie ; en vain leur remontrons-nous que ces écoles sont vivement critiquées par les Algériens eux-mêmes, parce qu'elles encombrent le pays d'une pléthore de fonctionnaires ou de diplômés sans emploi, — les Égyptiens ne veulent rien entendre : coûte que coûte, il leur faut leur université !

Avouons-le, les arrière-pensées qui les guident ne sont pas si naïves, ni si chimériques. Dans tous

les pays du monde, surtout dans les pays en tutèle, les universités deviennent aisément des centres de ralliement pour la jeunesse et aussi des foyers d'agitation révolutionnaire. Quand l'Égypte ne gagnerait à la création d'une université que d'exciter et de propager, chez ses jeunes gens, l'esprit d'émancipation, elle n'aurait perdu ni son temps ni son argent.

Mais on espère davantage. On rêve déjà toute une renaissance des littératures et des sciences de l'Islam revivifiées par celles de l'Europe. On aura des savants, des érudits, des humanistes, qui non seulement feront leurs leçons en arabe ou en turc, mais qui à leur tour, enrichiront la science, s'ingénieront à adapter leur langue à toutes les exigences de la pensée moderne. Il est convenu dès maintenant que les professeurs européens n'occuperont, dans cette université, que des chaires provisoires. Dès que les indigènes auront conquis leurs grades, ils élimineront progressivement les étrangers. On souhaite que cette substitution s'accomplisse aussi rapidement que possible.

Révélons même le fond des cœurs : beaucoup sont plus pressés de toucher les émoluments rondelets qui sont attribués à chacune de ces chaires, que de se perfectionner en savoir. Un de mes amis me rapportait la conversation que voici. Il causait avec un de ces candidats-professeurs, qui s'en allait étudier à Munich : « Vous avez de la chance, lui dit-il, de pouvoir vous cultiver à loisir. Je pense que vous en profiterez, que vous allez faire

un long séjour là-bas. — Du tout ! répondit le futur universitaire, je m'empresserai de revenir dès que je serai docteur. Je n'ai pas envie qu'un Français ou un Italien empoche huit cents livres à ma place!... » Mon ami ne s'étonna point de cet aveu dépouillé d'artifice : la fascination de l'or est si contagieuse en cette terre bénie d'Égypte !

« A nous les places ! A nous les gros traitements ! » — Telles sont bien, au fond, les convoitises secrètes de ces patriotes. Et cela nous amène à l'une des revendications les plus délicates de leur programme. Ils se proposent de *nationaliser* peu à peu les services publics, dont les postes les plus importants et les plus lucratifs sont détenus souvent par des Européens. Qu'ils soient maîtres chez eux, qu'ils bénéficient, dans la plus copieuse mesure, des budgets qu'ils alimentent, — rien de mieux à priori. Les personnes non intéressées dans le débat trouvent la chose si naturelle qu'elles s'ébahissent qu'on puisse seulement en disputer. Mais les Européens qui vivent à demeure en Orient, — fonctionnaires, propriétaires, industriels ou commerçants, — sont d'un avis contraire. Quand on aborde ce sujet devant eux, ils ne dissimulent pas une indignation, très sincère la plupart du temps. Un ingénieur (et ce n'était pas un Anglais) me disait ceci : « Livrer l'Égypte aux Égyptiens, leur céder la haute main dans une administration quelconque, — ce serait de l'aberration, de la pure folie !.. Ainsi, chez nous, laissez-les faire et vous verrez !.. Il n'y aura plus un train qui arrivera ou qui partira à

l'heure ! Et les réservoirs d'eau seront vides, le charbon manquera, les locomotives sauteront en route ou se rouilleront sur les chantiers !.. D'ailleurs, on les a vus à l'œuvre, ces Égyptiens, avant l'occupation britannique. C'était du propre, surtout du temps d'Ismaïl ! De mémoire d'homme, on ne se souvient pas d'avoir assisté à un désordre, à un gachis pareils, à une gabegie aussi scandaleuse ! Encore y avait-il, en ce temps-là, à la tête de maintes administrations publiques, des Européens qui, tout en se taillant une belle part dans les voleries, contribuaient pourtant à assurer, tant bien que mal, la régularité des services !.. »

Or, ces propos sans indulgence parurent se vérifier pour moi, lorsque j'essayai d'utiliser la ligne du Hedjaz, où des trains de voyageurs circulent quelquefois. Je sais bien que la Turquie n'est pas l'Égypte. Cependant, de part et d'autre, les habitudes de nonchalance et d'incurie sont également invétérées. Je m'embarquai donc à Damas pour Tibériade, en prenant l'embranchement de Dérat à Caïffa. Nous dépensâmes environ trente-six heures pour effectuer un parcours d'un peu moins de 200 kilomètres. Les wagons, tout neufs, étaient dans un piteux état de délabrement ; les gares n'existaient guère que sur la carte, et les moindres manœuvres provoquaient un bel ahurissement parmi les employés. Pourtant, cette ligne du Hedjaz est dirigée par deux ingénieurs européens, l'un Français et l'autre Allemand. Que serait-ce si l'administration était purement ottomane ?..

A quoi les indigènes répliquent : « Impressions superficielles, ou calomnies gratuites que tout cela ! Cette incapacité dont on nous humilie, c'est de l'histoire ancienne. Nous avons travaillé et fait notre éducation depuis l'époque d'Ismaïl. Nous en fournirons la preuve quand on voudra, nous la fournissons même d'ores et déjà, et quotidiennement !.. » Ce qu'il y a de certain, c'est que les chefs du parti réformateur, tout en repoussant avec énergie l'immixtion étrangère, témoignent, dans leurs écrits et dans leurs paroles publiques, d'une très noble tolérance à l'égard de tous les métèques qui viennent offrir à l'Égypte ou leurs capitaux, ou leur énergie, ou leur intelligence. Mustafa Kamel, en particulier, ne manquait pas une occasion d'affirmer la reconnaissance de ses compatriotes pour des hommes comme Champollion, Mariette, Clot-bey et tant d'autres, — dont l'activité fut réellement bienfaisante à leur pays d'adoption. Malheureusement, ces professions de foi solennelles ne sont pas toujours commodes à mettre en pratique. Qui sait comment se comporteraient, sous la pression des circonstances, ceux qui les ont sans cesse à la bouche ? On conçoit que cette question rende, là-bas, très perplexes tous les Européens attachés par leurs fonctions au maintien du régime actuel.

Une cause plus grave d'inquiétude réside dans les agissements panislamistes de certains politiciens orientaux. Sans doute, les Jeunes-Turcs comme les Jeunes-Égyptiens répudient ouvertement toutes visées de ce genre. Leur programme, à

les en croire, est strictement national. Mais il n'en n'est pas moins significatif que les réformateurs de Constantinople et du Caire aient lié partie, qu'ils se prêtent un mutuel concours et que les Égyptiens proclament hautement la suzeraineté de la Porte sur le trône khédivial. Je ne l'ignore pas, on peut interpréter cette entente très diversement, et dans le sens le plus pacifique. On peut même, à la rigueur, ne voir qu'un beau zèle libertaire ou humanitaire dans l'appui plus ou moins déguisé que la Jeune-Turquie vient de donner aux révolutionnaires de Téhéran. Néanmoins, ce qui me frappait comme un fait plutôt exceptionnel dans les autres confessions religieuses, ce sont les relations constantes, très étroites et d'un caractère surtout politique que les Musulmans de Turquie et d'Égypte entretiennent avec les autres peuples de l'Islam.

Ces relations sont prodigieusement favorisées par le pèlerinage annuel à la Mecque, — pieuse manifestation qui fait passer par le Caire et Stamboul des milliers de Mahométans venus de l'Extrême-Asie ou de l'arrière-fond de l'Afrique. Je remarquai beaucoup la sollicitude dont ces pèlerins étaient entourés par des personnages élevés à l'européenne et certainement exempts de tout préjugé religieux. A Constantinople je rencontrai chez l'un d'eux jusqu'à des Chinois musulmans, qui non seulement s'étaient arrêtés dans la ville du Khalife, mais y avaient fait un long séjour : « Notre vœu le plus cher, disaient ces dévots Asiatiques, serait de terminer nos jours dans ce saint

pays ! » J'avoue qu'un tel amour pour la capitale d'Abd-ul-Hamid me parut bien extraordinaire.

En tout cas, que des exaltés fassent briller aux yeux de ces naïfs voyageurs le mirage panislamiste, cela n'est pas douteux. Tous ceux qui passent, — Afghans, Hindous, Tunisiens, Algériens, Marocains, sont plus ou moins sollicités et endoctrinés. Lorsque j'étais en Syrie, un de nos consuls s'occupait fort de rapatrier une bande d'Algériens de la province de Constantine, — des pèlerins que les autorités ottomanes avaient tenté de débaucher à leur retour de la Mecque. On leur vantait la douceur de vivre sous le sceptre paternel du Chef des Croyants et, pour les mieux convaincre, on leur proposait des terres dans la vallée du Jourdain. Les malheureux qui avaient eu l'imprudence d'accepter furent bien vite dégoûtés de ce Paradis terrestre. Rançonnés par le fisc impérial, ils se réclamaient à cor et à cri de leur qualité de Français, et ils importunaient notre représentant pour qu'il les rendît au gourbi natal...

En Égypte, ces Africains se plaisent davantage. Le pays est plus riche, on les y accueille avec plus d'empressement et de fraternité. Combien de nos *Ahmeds* n'ai-je pas reconnus autour des hôtels du Caire et surtout dans les parages des pyramides de Gizeh ! Ceux-là, ce ne sont pas seulement des dévots en rupture de pèlerinage, mais de véritables déserteurs, qui ameutent contre nous l'opinion égyptienne. Leurs frères musulmans les hébergent, les protègent, les casent de leur mieux. Grâce à

des recommandations, il s'en faufile ainsi jusque dans les administrations de l'État, par exemple dans les chemins de fer, où on les emploie comme portefaix, balayeurs ou hommes d'équipe. Un jour, entre Alexandrie et Tantah, je fus assez vivement pris à partie, en ma qualité de Français, par un chef de train, qui s'était assis à côté de moi, dans mon compartiment. Cet Égyptien m'énuméra avec indignation toutes les atrocités que nous infligeons à nos sujets mahométans d'Algérie et de Tunisie : il avait écouté les racontars de quelque lampiste algérien.

Inutile d'essayer de démentir ces légendes absurdes ! On ne vous croit pas. On préfère croire des trimardeurs ou des échappés de prison. Bien plus, la complicité de la presse et de l'opinion encourage ces transfuges à mentir. Et ainsi, sans aucune espèce d'excitation gouvernementale, il se crée dans le peuple, comme dans les hautes classes, un courant de malveillance et d'animosité à l'égard de la France, et, en général, de toutes les nations européennes qui ont des colonies musulmanes. Je ne voudrais pas attribuer à ces menus faits plus d'importance qu'ils n'en méritent. Néanmoins, ces dispositions hostiles, encore envenimées et habilement exploitées par certains politiciens panislamistes, ne semblent pas d'un très bon augure pour nous.

Continuellement, d'ailleurs, ces mauvaises dispositions se trahissent soit dans des articles de journaux, soit dans des conférences. Journalistes et

conférenciers ne se bornent pas à des récriminations, ils embouchent quelquefois la trompette guerrière. On évoque les antiques victoires de l'Islam ; on rappelle les siècles lointains où la chrétienté tout entière faillit s'écrouler sous l'assaut du Croissant. Sans doute, c'est le droit des Arabes comme des Turcs de commémorer leurs vieux triomphes et de s'en enorgueillir. Mais pourquoi faut-il qu'à travers ces jactances nationales, on devine des arrière-pensées de revanche ou de représailles ? Quand l'imagination conquérante de ces patriotes se débride, elle embrasse et se soumet tout l'ancien Empire des Khalifes, et c'est bien juste, si, dans son vol vers l'Occident, elle s'arrête au champ de bataille de Poitiers.

Au cours d'une conférence, à laquelle j'assistai, un avocat du Caire démontrait à son auditoire que la France était redevable à l'Islam : 1° de sa civilisation et de ses sciences ; 2° de la moitié de son vocabulaire ; 3° de ce qu'il y a de meilleur dans le caractère et dans la mentalité de sa population, vu que, depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution de 89, tous les réformateurs qui ont travaillé à son affranchissement, — Albigeois, Vaudois, Calvinistes et Camisards, — tous ces hérétiques sont des descendants probables des Sarrasins : c'était l'annexion pure et simple de la France à la Mauritanie...

En attendant, l'Égypte répond à nos invasions guerrières d'autrefois par des invasions de touristes, chaque année plus considérables. Les Égyptiens

visitent beaucoup plus la France que nous ne visitons leur pays. Que dis-je ? Cela devient une mode, parmi les nationalistes fervents, de pousser jusqu'en Espagne et de s'en aller méditer, dans les jardins de l'Alcazar de Séville, ou dans les patios de l'Alhambra de Grenade, sur les splendeurs défuntes de l'Islam occidental.

De là à rêver une fédération mondiale de tout l'Islam actuel, il n'y a qu'un pas. Dans leurs moments d'enthousiasme poétique, les nationalistes cairotes le franchissent intrépidement. Mustafa Kamel célébrait volontiers la puissance énorme que représentent les trois cents millions de Musulmans répandus dans l'univers. Que faudrait-il pour unir en un faisceau formidable toutes ces forces éparses ?... un concours heureux de circonstances, un homme de génie, un conquérant, — un Méhémet Alî ou un Napoléon ! Ah ! pourquoi Napoléon ne s'est-il pas converti à Islam, comme il en avait, paraît-il, le désir ? On aurait fait ensemble de grandes choses ! L'histoire aurait été retournée !...

Or, ces beaux songes, ils ne hantent pas seulement les prophètes et les visionnaires de la Jeune-Égypte ou de la Jeune-Turquie. Les écoliers eux-mêmes s'y laissent bercer. Un professeur du Caire me contait que ses élèves, d'habitude somnolents lorsqu'ils les entretient de l'histoire de l'Europe, se réveillent soudain, lorsqu'il aborde celle de Napoléon. Ils le pressent de questions, ils sont avides de détails, ils considèrent le général corse comme un des leurs, comme l'aventurier génial qui eût

réalisé, s'il l'eût voulu, la chimère impérialiste, dont ils sont toujours épris dans le secret de leurs cœurs.

Malheureusement, ils n'oublient qu'une chose, c'est que ces trois cents millions de Musulmans, leurs frères, leurs alliés de demain, sont noyés, un peu partout, dans des flots de populations hétérodoxes et très supérieures en nombre. Ne parlons pas de l'Inde et de la Chine où leur infériorité numérique est trop évidente. Mais, dans l'Empire ottoman lui-même, ils ne représentent, d'après les statistiques les plus récentes, que la moitié de la population totale. L'Égypte, plus homogène, compte encore un neuvième de dissidents. En réalité, ces territoires sans profondeur du vieil Empire d'Orient n'ont jamais été que des lieux de passage et de trafic, des *diversoria*, où les peuples se rencontrent sans se mêler jamais. Et que le Maître vînt de la Perse, de la Macédoine, de l'Italie ou de la Tartarie, il a toujours fallu une autorité étrangère, pour y maintenir un peu d'ordre, entre tant de races et de religions diverses, réfractaires les unes aux autres et irréductibles. Quoi qu'on affirme, cette diversité ethnique reste encore aujourd'hui le grand obstacle non pas même aux ambitions panislamistes, mais à l'entreprise plus modeste de susciter des nationalités égyptiennes ou ottomanes.

V

LES DEUX CLAVIERS

Malgré tout, les projets et les rêves du Jeune-Islam ont une grandeur qui commande le respect et, de loin, un air de libéralisme qui attire la sympathie. Pour soutenir un tel effort, de quelles vertus civiques, de quelles aptitudes intellectuelles les réformateurs n'ont-ils pas besoin. Or, ces vertus et ces aptitudes les possèdent-ils d'ores et déjà, ou sont-ils en voie de les acquérir ?

Sans doute, la moralité privée, dans une nation, n'est pas un sûr garant de la moralité publique, et, d'autre part, dans des milieux aussi mêlés que les milieux orientaux, il est malaisé de fixer un étiage de moralité privée, qui serait commun à toutes les races. On est obligé d'étudier chaque race séparément : ensuite de quoi, on constate qu'il existe entre elles, au point de vue moral, des inégalités ou plutôt des incompatibilités profondes, qui semblent leur interdire toute action commune.

Un de nos compatriotes, président d'une chambre de commerce, en relations d'affaires constantes avec des individus de toutes les nationalités orientales, me les classait ainsi, par rang d'honnêteté moyenne ; et, si je reproduis son jugement presque textuel, c'est que j'ai eu cent fois l'occasion de le vérifier...

D'abord, en tête, et battant les autres de plusieurs longueurs, le Turc, le « bon Turc », paysan ou non-fonctionnaire (sous l'ancien régime, il était admis que les fonctionnaires impériaux ne valaient pas la corde pour les pendre). Celui-là réunit tous les éloges. C'est l'espoir des réformateurs, la bonne « cellule sociale » d'où sortira l'organisme de l'Empire régénéré. Ensuite, mais à une distance considérable du Turc, le Grec; puis au-dessous du Grec, le Juif ; au-dessous encore, l'Arménien; et enfin, au dernier degré de l'échelle, plus bas, si c'est possible, — le Persan, objet de toutes les exécrations. On conçoit que je m'abstienne là-dessus de tout commentaire justificatif. S'il est agréable de décerner des prix de vertu, l'opération inverse est sujette à trop d'inconvénients.

Dans l'ordre intellectuel, il en va tout autrement. Il y faut encore classer chaque peuple, selon ses aptitudes. On ne récusera pas, je pense, en cette matière, l'opinion d'un des plus anciens professeurs du lycée de Galata, maître excellent et prudentissime, qui ne se risquerait pas à formuler un jugement, avant d'avoir tourné sa langue sept fois

dans sa bouche. Lorsque je lui demandai son avis sur la question, il tira gravement de sa poche un carnet, — le carnet où il inscrivait les notes et les places de ses élèves, et, après l'avoir attentivement consulté, voici ce qu'il me répondit : « Je mets en tête, les Syriens et les Grecs, à peu près *ex æquo*. Puis les Crétois musulmans, qui doivent sans doute cet avantage à leur contact avec les Hellènes ; puis, les Turcs d'Europe (Bulgares, Albanais, etc.) — et enfin, *bon dernier*, le gros Turc d'Asie ! » Il sied de compléter ce palmarès, en y insérant les Égyptiens. D'après les professeurs de Faculté catholique de Beyrouth, comme de l'école américaine protestante, les Égyptiens viendraient immédiatement après les Syriens et les Grecs. Tous s'accordent à proclamer que les étudiants d'Alexandrie et du Caire sont supérieurs, au moins comme culture générale, aux étudiants turcs.

On le voit, dans cette liste comparative, les Musulmans ne sont pas précisément en très brillante posture vis-à-vis de leurs camarades orientaux. Cependant, il est incontestable qu'ils aspirent à se cultiver et que leurs déclarations en ce sens ne sont pas seulement des phrases à effet, qui font bien dans un manifeste. Le malheur est qu'ils s'intruisent très superficiellement, soit indifférence, soit paresse d'esprit héréditaire. Il suffit de causer avec eux pour s'apercevoir que leur bagage intellectuel se réduit à de vagues notions scolaires plus ou moins bien digérées. Tranchons le mot, ils n'ont pas le goût de l'étude. Parmi ces nationa-

listes égyptiens, qui en ont plein la bouche de leurs glorieux ancêtres les Pharaons, combien sont-ils qui aient lu les ouvrages spéciaux traitant des antiquités de leur pays, qui connaissent un Champollion, un Lepsius, un Mariette autrement que par ouï-dire, ou un Maspéro autrement que comme un gros fonctionnaire émargeant, pour une part enviable, au budget khédivial ? Ces jeunes gens ne paraissent attacher d'importance qu'aux diplômes. Avocats, médecins, professeurs ou ingénieurs, ils disent à leurs concurrents européens : « Nous avons les mêmes diplômes que vous. Donc nous avons droit aux mêmes places ou aux mêmes clientèles ! » Dieu sait pourtant avec quelle facilité ces diplômes sont distribués en Orient. Les commissions d'examens sont unanimes à confesser qu'elles doivent user d'une extrême indulgence à l'égard des candidats. Néanmoins, ceux-ci triomphent, du moment qu'ils ont décroché leur baccalauréat ou leur licence. Ce qu'ils voient dans leur diplômes, ce n'est pas la science qu'il est censé représenter, mais le bénéfice matériel qu'ils en peuvent tirer. Et il ne s'agit pas ici de science spéculative, mais du minimum de connaissances pratiques nécessaires à l'exercice d'une profession.

Est-ce la peine d'ajouter, après cela, que notre conception désintéressée de la science pour la science leur est complètement étrangère ? Le savoir, pour eux, est toujours subordonné à l'utilité ou à la religion. Il ne pénètre pas l'homme et ne le façonne point à son image comme une passion

ou comme une foi. Et ainsi, même chez ceux qui désirent sincèrement apprendre, la culture européenne n'est qu'un placage qui se superpose au fond oriental. Interrogez plutôt un éducateur ayant quelque expérience pédagogique, il vous répondra que ses écoliers musulmans se contentent d'un simple vernis d'éducation moderne. Tout le solide de notre enseignement se dérobe à leurs prises. Ils sont fermés à notre musique, bien que, par snobisme, ils affectent une vive admiration pour tel opéra à la mode. Par contre, ils ont des mélodies tout à fait inintelligibles pour nous, parce qu'elles expriment des sentiments originaux qui nous échappent. De même pour notre peinture, notre sculpture, nos arts plastiques. La technique les déconcerte, satisfait mal les exigences de leur œil, ou, quand ils tâtent du métier, répugne aux habitudes de leur main. Un professeur de Beyrouth, qui me montrait des dessins de ses élèves, me disait la difficulté extrême qu'il éprouvait à faire dessiner l'objet le plus simple par un jeune Musulman. Si l'enfant y réussit par hasard, son travail est toujours très inférieur à celui d'un élève européen du même âge et de culture égale. Notre littérature enfin les touche médiocrement, ou pas du tout. Ce qui fait qu'un livre est une œuvre d'art, ce qu'il a proprement d'esthétique leur est lettre close. Poussez un peu ceux qui se prétendent au courant, vous verrez que leurs admirations ou leurs critiques sont empruntées au dernier journal qu'ils ont parcouru. S'ils essaient

de juger par eux-mêmes, c'est ordinairement sur les petits côtés, les infimes détails qu'ils se rabattent. Ils relèvent une inexactitude, ils s'égayent d'une faute contre la couleur locale. Au fond, tout cela leur est profondément indifférent. Ils ne comprennent pas notre manie littéraire et nous trouvent bien sots de nous amuser à décrire la vie, alors qu'il est si doux de la vivre. Dans tout le fatras d'écritures romanesques dont nos auteurs les inondent, ils ne distinguent guère que la pornographie, précisément parce que ce genre de littérature n'est littéraire que par abus de langage et qu'ils y voient une sorte de prolongement de l'existence sensuelle telle qu'ils la rêvent. Une bibliothèque pornographique c'est, pour eux, comme une annexe interlope du harem. Ils ont un goût si marqué pour les produits licencieux que, dès maintenant, les gens graves s'en émeuvent. Partout, j'ai entendu des gémissements sur l'invasion de la pornographie. A Beyrouth, les Pères jésuites la traquaient avec un véritable zèle d'inquisiteurs. Et, de fait, chez la plupart des jeunes gens que j'ai visités, on ne trouvait, sur le casier aux livres, ni Michelet, ni Taine, ni Renan, mais en revanche toute une collection de volumes à couvertures coloriées et des plus suggestives.

A cause de cette instruction superficielle, ils ne peuvent imiter que les dehors de notre culture. Prenez un de leurs journaux, ceux qui sont rédigés en français : vous serez d'abord ébloui. C'est le ton de nos *premier-Paris*, ce sont nos idées, notre

phraséologie, nos élégances, nos snobismes et nos inepties. Mais il ne faut pas y regarder de trop près. D'abord, ces bacheliers de l'Université de France parlent un français bien singulier. N'insistons pas ! C'est déjà très beau pour des Égyptiens ou des Turcs de parler notre langue ; nous devons même les en admirer, nous qui ne parlons ni le turc ni l'arabe. Ce qui nous choque à plus juste titre, dans leurs articles et surtout dans leurs livres, c'est l'absence totale de sens critique et de toutes les qualités d'ordre qui définissent notre méthode intellectuelle. (Je n'aurais pas le droit de le reprocher à ces Orientaux, s'ils n'avaient été élevés à la française et si nos pédagogues ne se flattaient d'agir, comme ils disent, sur leur mentalité.) Ces disciples hâtivement formés ne retiennent de notre presse que ses pires défauts : les développements oratoires, les généralités creuses. Et ainsi ils se donnent l'illusion de brasser des idées générales, eux qui sont incapables de généraliser.

Il est vrai que leurs langues s'y prêtent peu et que, pour cette raison initiale, ils n'y sont point prédisposés naturellement. Le turc et l'arabe ne se plient que difficilement à nos opérations logiques et même à nos habitudes de clarté et de précision. C'est pourquoi les Orientaux recourent volontiers à nos langues européennes, dès qu'ils abordent des sujets plus délicats que ceux de la conversation courante. Écoutez-les causer sur les terrasses des cafés. Quand ils se servent de l'anglais ou du français, vous pouvez parier presque à coup sûr qu'ils discutent poli-

tique ou affaires, qu'ils vont se lancer dans des considérations générales, ou élucider les termes d'un contrat. Vis-à-vis de leurs dialectes vulgaires, nos langues modernes — le français principalement — jouent à peu près le même rôle que, durant tout le moyen âge, le latin, vis-à-vis de nos patois locaux. Ils essaient bien d'exprimer, en arabe ou en turc littéraire, les conceptions de la pensée contemporaine. Autant qu'il m'est permis d'en juger par des traductions, ils n'y parviennent que médiocrement. J'ai lu ainsi des ouvrages d'un caractère tout actuel — discours, dissertations historiques, relations de voyages. J'avais l'impression de lire les chroniques d'un couvent composées par un moine du douzième siècle, ou bien des versets du Coran ou de la Bible. Même sécheresse, même vision unilatérale des choses, mêmes affirmations se succédant et se déroulant sans lien logique. Ils posent l'idée toute nue, ou le fait brutal, isolés de leur corrélations, de leurs antécédents et de leurs conséquences. Au lieu de développer et de démontrer. ils répètent indéfiniment une proposition sous des formes variées, ils frappent à coups redoublés sur l'intellect, comme un bélier contre un roc. Leurs cerveaux sont des tables rases où les idées et les images se suivent, aussi distinctes les unes des autres, aussi plates, aussi dénuées de profondeur, aussi coupées de leurs analogies lointaines et de leur atmosphère ambiante que les contours des hiéroglyphes sur la nudité d'un mur.

En somme, il y a lutte, chez eux, entre la cul-

ture européenne qu'ils subissent comme une nécessité et toute leur hérédité mentale, qui est le ressort unique de leur activité. Quand cette culture ne leur est pas une gêne, ils s'en servent comme d'un trompe-l'œil. Leur éducation les a doués d'une double face : ils présentent l'une ou l'autre, selon l'occurrence, selon qu'ils s'adressent à un coreligionnaire ou à un Occidental. Ils possèdent deux claviers intellectuels, et il n'y a presque aucun rapport entre le son des deux instruments. Cette *duplicité* de leur pensée n'a rien de déloyal ni de prémédité ; les circonstances, la diversité des milieux qu'ils traversent la leur imposent, et ils y cèdent d'une manière tout instinctive. Forcément, ils changent de clavier, en changeant d'auditoire.

Par exemple, Mustafa Kamel donne une conférence dans le salon de Mme Adam, devant un public de Parisiennes, de femmes élégantes et instruites. Très galamment, il exaltera la femme, pour flatter son public féminin. Il protestera contre la légende qui fait de la femme musulmane une esclave imbécile et misérable, alors qu'au contraire on lui donne, avec l'instruction, le bonheur et la liberté. Chez nous, dit-il en substance, « toutes les charges de la vie incombent aux hommes pour rendre les femmes heureuses ». Et, après avoir annoncé la disparition prochaine de la polygamie, il termine par cette déclaration sentimentale, qui dut provoquer bien des applaudissements : « Pour ma part, je suis de ceux qui croient que le cœur d'un

homme ne peut appartenir qu'à une seule femme ! »

Je ne sais ce qu'en pensait Mustafa dans l'intimité, et je ne l'ai jamais interrogé sur son programme féministe. Mais, en ce moment, où il n'est bruit, dans tout le monde musulman oriental, que de *dévoiler* les femmes et de leur accorder les mêmes prérogatives qu'aux hommes, ç'a été une grande surprise pour moi de lire le passage que voici, dans des notes de voyages publiées par un des plus intimes amis (1) de ce même Mustafa Kamel : « Ce qui fait, écrit-il *pour ses compatriotes égyptiens*, ce qui fait l'éloge des Tunisiens, c'est la claustration des femmes. Car elles ne sortent que par nécessité ; et, quand elles sortent, elles s'enveloppent avec soin dans leurs voiles, bien différentes des femmes du Caire, qui cherchent à se montrer, à faire voir leurs toilettes et qui, pour sortir, se revêtent de leurs plus beaux habits, se fardent, etc. Durant vingt jours que je suis demeuré à Tunis, je n'ai aperçu, dans les rues, que des vieilles ou des filles. De même dans toute la Tunisie — et c'est là un titre de gloire pour les Tunisiens ! » Il me semble qu'ici le changement de clavier est sensible. L'air joué aux Parisiennes diffère étrangement de celui qu'on joue aux dames cairotes.

Bien plus : même lorsqu'ils s'adressent uniquement à des Européens, la pensée de ces Musulmans est encore double. Ils ont beau s'exprimer très correctement en français, les mots dont ils

(1) Mohamed Farid Bey, chef actuel du parti nationaliste.

usent ont un sens tout autre que pour nous. Les termes de *patriotisme*, de *liberté*, de *libre pensée* recouvrent pour eux des réalités que nous ne soupçonnons point. Ils parlent à la fois deux langages, l'un pour leur propre esprit, l'autre pour celui de l'interlocuteur. Ainsi, sur la religion (je remarque, d'ailleurs, que, sur ce chapitre, les Jeunes-Égyptiens se montrent, en général, plus prudents, plus réactionnaires que les Jeunes-Turcs), — sur la religion donc, ils vous débitent des discours à remplir d'enthousiasme toute une loge maçonnique. Il en est, qui, devant vous, exagèrent la négation jusqu'au plus vulgaire matérialisme. Ah ! ils ne sont pas libres penseurs à moitié !... Et pourtant, ce sont ces mêmes gens qui s'évertuent à découvrir dans le Coran les principes fondamentaux du régime parlementaire. Si le Prophète n'a pas prévu la Chambre des députés de l'Empire ottoman, tout est perdu ! Dans ses harangues sur l'instruction obligatoire, Mustafa Kamel ne se lassait pas de répéter que la religion est la base de toute éducation (1). Enfin, parmi ces sceptiques ou ces libres penseurs, il n'y en a pas un qui, devant ses compatriotes, ose se proclamer franchement anti-religieux... Alors, ils mentent devant nous ? Pas le moins du monde. Seulement le mot de *libre pensée* signifie autre chose pour leurs oreilles que pour des oreilles françaises. Pour tel

(1) C'est encore au nom de la religion que certains Musulmans refusent à Mustafa Kamel la statue proposée par ses admirateurs.

Musulman, il est synonyme de tolérance à l'égard de tous les cultes ; pour celui-ci, il exprime l'adhésion à la culture scientifique moderne, sans le moindre préjudice porté au *credo* islamique. Pour une minorité, il désigne un cléricalisme incrédule et opportuniste, qui respecte, par habileté et par nécessité, les superstitions populaires. En définitive, personne, parmi eux, ne songe à se séparer de la religion établie, ni même à la contredire partiellement. C'est que nul milieu n'est plus intensément religieux que le milieu oriental. Là, véritablement, la religion est tout. L'homme se meut, vit et respire en elle. Nous n'avons plus idée, chez nous, d'un état d'esprit pareil. Et si j'y insiste, ce n'est nullement pour en ridiculiser ou blâmer les Orientaux, c'est pour rappeler à nos utopistes que la *libre pensée* d'un Jeune-Turc n'a, pour ainsi dire, rien de commun avec celle d'un adepte de la rue Cadet.

VI

CE QU'ILS NOUS RÉPONDENT

Et maintenant, je m'excuse d'avoir ainsi prolongé cette critique. Les espérances des gens trop pressés qui prennent leurs désirs pour des réalités, et aussi les illusions d'amour-propre des Orientaux eux-mêmes la rendaient peut-être nécessaire. En somme, si l'on néglige ces espérances et ces illusions, cela revient à dire à ces modernes Musulmans : « Vous n'êtes ni des Européens ni ce que nous entendons par des civilisés. » A quoi ils peuvent répondre ; — et quelques-uns m'ont effectivement répondu :

« Vous vous moquez de nous avec votre civilisation, que vous appelez orgueilleusement la *Civilisation* par une majuscule, la seule, l'unique ! Mais nous en avons une qui vaut bien la vôtre, qui est plus ancienne, qui a même aidé et préparé la vôtre. Nous avons nos littératures, nos poèmes et nos chants, auxquels vous ne comprenez rien, pas plus que nous ne comprenons vos poètes, vos roman-

ciers et vos musiciens. Nous avons un art qui a couvert de ses monuments l'Afrique, l'Asie et même votre Europe. Nos mosquées, nos alhambras et nos alcazars valent bien vos palais et vos cathédrales. Nous avons, comme vous, nos savants, nos historiens, nos juristes, nos commentateurs et nos théologiens, tout un peuple intellectuel, tout un monde ignoré de la plupart d'entre vous et où vos érudits ne pénètrent qu'à tâtons. Notre passé n'est pas moins glorieux que le vôtre, et il est plus passionnant pour nous. Que nous font vos Charlemagne, vos Charles-Quint et vos Louis XIV ? On croirait vraiment, à vous entendre, que l'histoire universelle gravite autour des annales de vos petits pays ! Enfin nous avons une façon de vivre, de penser et de sentir, qui nous paraît excellente, que nous n'avons ni le goût ni l'envie de troquer contre vos usages, votre médiocre confort, vos logiques pédantes, vos rhétoriques et vos esthétiques de décadents. Nous ne voulons de vous que vos sciences parce qu'elles sont une arme. Pour le reste, nous prétendons demeurer nous-mêmes. Cette assimilation que vous poursuivez en Algérie, elle serait un crime, si elle n'était d'abord une impossible absurdité. Nous vous prendrons tout ce qui nous est utile, mais nous garderons intacts nos cerveaux et nos cœurs ! »

Malgré toute la bonne volonté, c'est pourtant à cette contradiction violente qu'aboutissent nos efforts de rapprochement, et de pénétration intellectuelle. Je me garderais bien d'en conclure quoi que ce fût. Je constate simplement ce qui est. Or,

à l'heure présente, l'instruction moderne est, chez ces élites musulmanes, extrêmement superficielle. Que leurs manifestes en faveur de la diffusion des lumières ne nous trompent pas : au fond, elles répugnent à l'étude; elles ont à surmonter une indifférence et une apathie séculaires, pour essayer seulement de se mettre à nos méthodes. Ces candidats à la culture ne semblent pas près de devenir des hommes de science. Mais la science et les applications scientifiques sont deux. On peut être bon ingénieur, bon officier, bon médecin, sans être un savant. Ensuite, leur dédain antérieur pour la vie intellectuelle comporte aussi quelques avantages. Ils lui doivent une santé morale que nous ne connaissons plus : leurs caractères et leurs intelligences sont indemnes de nos maladies et de nos tares.

En Turquie, l'esprit militaire est plus vivace que jamais. Enfin, — et ceci est l'essentiel, — un grand souffle d'espoir les emporte; ils ont la foi et ils ont la foule avec eux, bien que celle-ci n'ait qu'une notion confuse du but lointain vers lequel ils l'entraînent. Non seulement ils respectent les vieilles forces conservatrices de leurs pays, mais ils tâchent de les développer, de les élever à leur maximum. Ils prêchent l'attachement à la religion, aux coutumes des ancêtres; ils promulguent avec enthousiasme le dogme, nouveau pour eux, de la Patrie. Qui ne voit que ces hommes, au milieu d'une Europe désarmée, désagrégée par des doctrines antinationales, deviendraient une puissance avec laquelle il faudrait compter?

CHAPITRE V

LES ÉLITES : JUIFS ET CHRÉTIENS

I

IBRAHIM ET ABDALLAH

Pour descendre vers Engaddi et la mer Morte par le désert de Judas, j'avais deux guides, l'un chrétien, l'autre musulman. Le premier, nommé Ibrahim, était un Syrien de Jérusalem, le second, qui s'appelait Abdallah, était un Bédouin nomade des environs de Bethléem. Rien de plus dissemblable comme extérieur, comme allures et comme caractère que ces deux individus, dont les fonctions étaient pareilles, qui parlaient à peu près la même langue et qui portaient les mêmes noms arabes.

Ibrahim avait la haute main sur nos muletiers

et nos goujats; Abdallah conduisait la caravane et répondait de nos personnes devant les tribus que nous traversions. Le premier dressait la tente, s'occupait de la cuisine et cirait nos bottes ; le second égorgeait les agneaux ou, chasseur intrépide, faisait chanter la poudre. Ibrahim allait à cheval, Abdallah, constamment à pied. Mais, tandis que le Syrien sur sa monture était un cavalier sans prestige, le Bédouin pédestre était admirable de crânerie. Il fallait le voir, quand il marchait en avant de la colonne, plus rapide que nos chevaux, les jarrets souples et toujours bondissants, la taille svelte, les deux mains accrochées à son long fusil qu'il tenait couché en travers des épaules, la tête droite, ses prunelles perçantes fouillant tous les recoins de l'horizon. Le soir, accroupis autour du feu, Ibrahim et Abdallah égrenaient tous deux des chapelets. Le chapelet d'Adballah avait quelque chose de belliqueux, celui d'Ibrahim pendait timide et nigaud entre ses doigts. L'un, avec son veston très propre et ses bottines lacées, avait l'air d'un garçon d'infirmerie, l'autre, pieds nus, sous ses guenilles sommaires et sa crasse héroïque, montrait la mine farouche d'un guerrier et la dignité d'un ambassadeur.

Cette antithèse d'Ibrahim et d'Abdallah, — du sédentaire et du nomade, du « raya » et de l'homme libre, du sujet qui obéit et du maître qui commande, — elle se retrouve partout en Orient, plus ou moins atténuée, non seulement entre les Mahométans et les Hétérodoxes de la basse classe, mais

entre les élites chrétiennes et juives d'une part et les élites musulmanes de l'autre. Ni la fortune, ni l'éducation, ni les honneurs, ni la communauté de langue, de costume, de genre de vie et d'habitudes n'effacent les différences foncières qui les séparent. Un *kaïmakam* chrétien se distingue tout de suite d'un kaïmakam musulman. Un administrateur, voire un ministre copte trahit son origine, dès qu'il est confronté avec un de ses collègues de race ou de religion islamique. Cela saute aux yeux du voyageur le moins prévenu : un Chrétien ou un Juif oriental, si élevée que soit sa condition, est un personnage plutôt dénué de gloire.

La diversité des races et des croyances ne suffit point pour expliquer cette contrariété d'attitude chez le « raya » et chez le musulman. Il faut tenir compte aussi et surtout de l'inégalité civique et de l'exemption du service militaire, quand on veut apprécier justement le caractère moins martial et la contenance moins assurée du Chrétien et du Juif. On ne dira jamais assez ce que la désuétude du métier des armes engendre de tares physiques et morales chez les peuples tombés en dépendance. Sans doute, la nouvelle constitution turque a mis fin, au moins théoriquement, à cette inégalité de traitement entre les divers sujets de l'Empire. Mais l'œuvre des siècles ne s'abolit pas en un jour. Elle pèse lourdement et elle pèsera longtemps encore sur toute l'hérédité psychologique et mentale des « rayas ». Quels qu'ils soient, — Arméniens ou Grecs, Juifs, Syriens, ou Coptes, — ils présentent

des analogies saisissantes les uns avec les autres, — analogies qui dérivent de l'identique état social et de l'identique infériorité politique où ils furent maintenus jusqu'à ces derniers temps. Il y a une *Ame Levantine* qui est la résultante de toutes ces ressemblances. Je voudrais essayer de dire ce que j'en ai entrevu ; et, après avoir ainsi dégagé les caractères communs de ces races, choisir parmi elles, pour les étudier à part, les deux ou trois types qui m'ont paru les plus réussis et les plus signifiants.

II

UNE ESQUISSE PSYCHOLOGIQUE

Si les Chrétiens et les Juifs constituent la véritable élite intellectuelle de l'Orient, il est incontestable aussi qu'ils paient chèrement la rançon de leur supériorité. Ce ne sont pas seulement leurs compatriotes musulmans, ce sont peut-être davantage encore les Occidentaux qui leur témoignent une antipathie plus ou moins déclarée.

Dès le premier abord, ces Levantins nous choquent par un certain manque de dignité, un mélange de platitude et d'insolence, une obséquiosité que rien ne lasse. Telle est l'âme de l'esclave : cynique, intempérant dans la flagornerie comme dans l'injure, il poursuit son idée avec une ténacité inouïe, il sait être prodigieusement volontaire tout en déguisant sa volonté. Qu'il s'agisse d'une dame grecque ou syrienne, qui a résolu de forcer les portes de tel salon européen particulièrement difficile d'accès, ou d'un commis de magasin qui

veut vous insinuer sa marchandise, l'obstination est pareille. S'ils se sont juré de vous faire capituler, ils y parviendront, coûte que coûte ; ils auront, comme on dit, votre peau. Si ce n'est pas de gré ce sera de force ; si ce c'est pas par la flatterie, ce sera par l'importunité, voire même par l'intimidation. Pour peu que l'on résiste, on sent en eux une irritation sourde, une colère qui s'emporte contre l'obstacle, qui s'exaspère bientôt jusqu'à la frénésie. Ils finissent par se piquer au jeu, et tout intérêt mis à part, par s'acharner à la victoire, même désastreuse, pour le seul plaisir de vaincre. Ce leur est une jouissance de ployer une volonté adverse : revanche sournoise de l'esclave dont la ruse sans cesse aux aguets s'évertue à faire passer le maître précisément par le chemin où il bronche et renâcle le plus !

Je vois encore la fureur d'un commis arménien qui, au Grand Bazar de Stamboul, avait parié avec des camarades de me vendre une de ses broderies. J'avais surpris ses clins d'yeux : d'abord, je ne voulus rien entendre, puis, excédé de ses poursuites, je proposai de l'objet, — dont je n'avais aucune envie, — un prix très bas, un prix dérisoire. L'Arménien s'entêta à me rouler, multiplia les passes et les corps à corps, pour me forcer à toucher terre. Ce fut une escrime éblouissante et interminable. Sous ses formules polies, je sentais sa rage de se heurter à ce phénomène invraisemblable : un voyageur qui refuse de se laisser faire ! Je me raidis de toutes mes forces, je tins bon. En désespoir de cause, il accepta mon

prix et me mit la broderie dans la main, aimant mieux vendre à perte que de céder à l'entêtement d'un Européen. Il était toujours très poli, mais il en fumait, le drôle ! et je crois que, s'il l'avait osé, il m'aurait battu.

Cette fermeté qui se dissimule sous le relâchement de la tenue, ce manque de dignité qui s'accompagne d'astuce commerciale et diplomatique, tout cela cadre à merveille avec l'esprit éminemment positif et pratique du Levantin. C'est parce qu'il est pratique, qu'il ignore ou dédaigne nos raffinements occidentaux en matière de morale. Il sent très bien et il excelle à nous faire sentir que les délicatesses dont nous nous targuons, ne sont, presque toujours, que des défis naïfs au sens commun. Non pas qu'il soit incapable lui-même de délicatesse, qu'il n'ait son point d'honneur, ou même son héroïsme. Seulement cette délicatesse, ce point d'honneur et cet héroïsme diffèrent beaucoup des nôtres.

Voici, par exemple, une histoire que j'ai entendu conter en deux ou trois endroits et qui était différemment appréciée, suivant que les auditeurs étaient des Européens ou des Levantins. Il s'agit encore d'un Arménien, d'un étudiant en médecine, élève d'une Faculté orientale, assez pauvre hère, mais studieux écolier. Ayant suppléé pendant quelque temps le médecin en chef d'un hôpital, il se fit remarquer de celui-ci par des qualités peu ordinaires chez ses condisciples. Le médecin, — un de nos compatriotes, homme mûr et d'expérience — se souvint de son jeune suppléant

lorsqu'il eut à remplacer un interne. Il insista, pour avoir l'Arménien en question, lequel fut nommé sur sa recommandation expresse et très chaleureuse : cela valait au jeune homme quelques loisirs et un bénéfice pécuniaire qui n'était point négligeable. Or que fit notre Arménien pour témoigner sa reconnaissance à son protecteur ? D'abord il déploya un zèle admirable dont les malades furent les premiers à éprouver les heureux effets. Il s'attacha même à quelques-uns d'entre eux et obtint plusieurs cures retentissantes. Puis, tout à coup, ce beau zèle s'arrêta. Les malades s'en plaignirent à l'interne : « Que voulez-vous ! — dit le subtil Arménien, — je ne suis pas le maître ici. Je suis obligé d'exécuter les ordres du médecin en chef, qui est vieux, qui n'est plus très à la hauteur et qui n'a jamais été bien fort... Mais, si vous venez chez moi, je vous soignerai suivant les méthodes nouvelles et je vous guérirai... » En effet, clandestinement, il avait installé en ville une clinique. Non seulement il y attirait les malades payants de l'hôpital, mais il chassait sur les propres terres de son chef et lui débauchait sa clientèle...

Les collègues français du médecin, en racontant cette anecdote, jetaient feu et flamme contre l'audace et la vilenie de l'ingrat Arménien. Les Orientaux faisaient la grimace, lorsqu'on avait le mauvais goût de la leur répéter. Ils ne répondaient pas grand' chose, mais il était aisé de voir qu'ils n'avaient que de l'estime pour un garçon si jeune et déjà si habile dans l'art de gagner de l'argent.

A la rigueur, il n'y a là qu'un tour adroitement joué. L'âme levantine est fertile en traits beaucoup plus forts et qui nous blessent catégoriquement dans toutes nos susceptibilités et dans tous nos principes de conduite. Durant mon séjour à Constantinople, un Jeune-Turc, d'origine chrétienne, jeta soudain, dans notre conversation, la déclaration suivante : « Je dois vous dire, Monsieur, que je n'ai pas toujours occupé la situation où vous me voyez. Je fus d'abord au service du wali de X... en qualité de secrétaire. Ce wali se prit d'affection pour moi. Il me traitait comme l'enfant de la maison, m'admettait à sa table, me confiait tous ses secrets. Il était excellent, il me comblait... Eh bien, Monsieur, je l'ai trahi !... Oui, j'ai fait passer à un fonctionnaire d'Yldiz un document compromettant pour mon wali, qui fut destitué et emprisonné. Dieu sait ce qu'il est devenu maintenant !... Je n'ai aucun regret, je suis fier d'avoir agi de la sorte. D'abord cela m'a valu ma situation actuelle. Et puis ce wali était un des plus féroces ennemis de mes coreligionnaires. Je l'ai trahi pour venger les miens et ma patrie !... »

Mon interlocuteur attendait sans doute des compliments que je n'eus pas le courage de lui faire. Plus tard, lorsque je relus, dans la Bible, l'histoire de Judith et d'Holopherne, ou encore celle de Jahel et de Sisara, je ne me reconnus plus le droit de mépriser cet étrange patriote. Juif ou Chrétien (et même aussi Musulman) un homme de race sémitique ne peut pas avoir de l'honneur la même

conception que nous. Il faut tenir compte, enfin, de l'effroyable oppression qui pesait alors sur presque tout l'Empire et qui, dans une certaine mesure, excuse les pires représailles. Mais on aura beau plaider les circonstances atténuantes : quelle que soit la noblesse du but, la légitimité de la vengeance, il y a dans une action comme celle que je viens de rapporter quelque chose de répugnant pour une conscience occidentale, et dont rien ne peut, à nos yeux, racheter la bassesse.

Je ne veux point tirer de ce fait particulier des conséquences qu'il ne comporte pas : il serait absurde de généraliser. Néanmoins il est clair, pour quiconque est un peu familiarisé avec les races levantines, que des actes semblables sont bien dans leur tempérament et ne provoquent point chez elles une réprobation trop vive. En tout cas, elles nous froissent par des accrocs perpétuels à nos règles, à nos convenances sociales ou mondaines. Allons-nous en conclure que les Levantins manquent de tact autant que de moralité ? Ce serait une erreur. Ils sont même doués d'une espèce de tact qui est très fin et très intelligent. Mais, encore une fois, cette espèce-là n'est pas la nôtre. C'est pourquoi ils mettent souvent notre amour-propre à une si rude épreuve. Ils enfoncent intrépidement leurs deux pieds dans tous les plats, sans le moindre souci de nous éclabousser.

Je ne vois guère que les Turcs de la haute classe qui soient exempts de ce travers et qui ne commettent jamais ce que nous appelons un « impair ». Les

Juifs, en revanche, y excellent; ils ont la « gaffe » obstinée et cruelle, — si cruelle même qu'on se demande s'ils ne le font pas exprès. Dans une école israélite, le professeur, qui fait une leçon d'histoire, me convie à interroger les élèves. Je décline cet honneur. Alors, il interroge lui-même : « Par qui la France a-t-elle été vaincue en 1870? — Pouvez-vous me citer quelques batailles perdues par les Français? — Qu'est-ce que la capitulation de Sedan ?... » Un peu interloqué d'abord, je fis remarquer, après la troisième réponse, qu'il y avait, dans l'histoire de notre pays, des dates plus glorieuses que l'année 1870. A quoi le professeur, triomphant : « Oui, mais 1870, c'est la date de la fondation de la République! » Je compris que j'avais tort de me formaliser et que si le malheur de l'un fait quelquefois le bonheur de l'autre, ce Juif, en me le rappelant, n'y avait mis aucune méchante intention.

Nous oublions trop, lorsque nous nous fâchons contre les Levantins, que ce sont des natures beaucoup plus rudes que les nôtres, plus combatives aussi, souvent exaspérées ou rendues insensibles par de longues humiliations et, en définitive, incapables de s'apercevoir des petits froissements qu'ils nous infligent. Cela ne les empêche pas, d'ailleurs, de se montrer extrêmement susceptibles, dès que c'est leur amour-propre à eux qui est en jeu. Ils soupçonnent des sous-entendus désobligeants dans nos moindres mots et jusque dans nos silences; ils voient de l'ironie partout, et, comme ils ont conscience de leurs tares, ils s'efforcent de les dégui-

ser, de les refouler tout au fond d'eux-mêmes et de ne nous présenter qu'une surface parfaitement lisse et impénétrable. De là une hypocrisie très spéciale, une fausse pudeur qui ressemble au snobisme ou au respect humain de nos parvenus. Ils se croient obligés de nous cacher tout ce qui rappelle leurs origines ou leurs anciennes mœurs, dont ils ont la faiblesse de rougir devant nous. Ce qui n'est pour nous que de la couleur locale, est pour eux de la barbarie qu'il importe de dérober soigneusement aux regards du civilisé. C'est pourquoi il est si difficile de les interroger sur eux-mêmes. Outre les habitudes de discrétion que des siècles d'absolutisme leur ont imposées, la peur de trahir quelque chose d'incongru, au jugement d'un Européen, leur ferme la bouche.

D'autres fois, au contraire, une sorte de fanfaronnade les emporte : ils laissent éclater orgueilleusement au dehors leur conviction intime de nous être fort supérieurs. Ils se piquent d'être plus malins que nous, au moins pour l'intrigue et pour le négoce. Mais surtout ils écrasent nos civilisations modernes sous les civilisations du passé dont ils se réclament comme les légitimes héritiers. Qu'étaient-ce que les Francs, à l'époque de Thémistocle, du roi Salomon, ou du roi Sésostris ? Des sauvages perdus dans leurs forêts et leurs marécages ! Quand on peut compter ses ascendants depuis la création du monde, on ne saurait avoir que de la pitié pour les nouvelles couches des aristocraties occidentales qui dépassent à peine le dernier millénaire. Cette

fierté nobiliaire, elle perce jusque dans les propos des gens du peuple. Lorsqu'à Thèbes je visitai la *Vallée des rois*, j'avais pour drogman un jeune Copte éduqué à l'école primaire des Franciscains. L'aplomb de ce gaillard était étourdissant. Au moment de descendre dans les hypogées, il se retourna vers moi et me dit :

— Et maintenant, Monsieur, je vais vous montrer les sépulcres de mes ancêtres, les pharaons d'Égypte !

Rien ne saurait rendre l'intonation à la fois railleuse et emphatique de cette phrase. Et je comprenais fort bien le discours muet que m'adressaient les yeux narquois de mon guide. Il me signifiait clairement : « Allez faire ailleurs vos embarras ! Vous ne m'éblouissez pas ! Vous n'êtes rien qu'un Barbare ahuri, devant ces magnificences royales auxquelles ont travaillé mes pères et qui, après trois mille ans, vous plongent dans la stupeur, vous, les prétendus civilisés ! »

Il est vrai que ce jeune Copte avait reçu quelque instruction : ce qui explique en partie sa suffisance. C'est bien pis chez les Levantins qui sont passés par nos collèges et qui sont munis de nos diplômes. Ceux-là dissimulent à peine la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Égyptiens, Syriens ou Hellènes, ils considèrent la culture européenne comme une simple mise en valeur de leurs sciences et de leurs civilisations d'autrefois. Cette culture, c'est leur bien, leur propriété. Ils prétendent la reprendre de nos mains et la faire valoir à leur tour, — et mieux

que nous ! Tout gonflés d'être les premiers de leurs classes et de remporter des prix d'excellence, ces bons élèves ne doutent plus qu'ils ne nous battent sur notre propre terrain.

Doués d'une si belle assurance, ils abordent intrépidement tous les sujets, tranchent dans toutes les questions, un peu comme nos primaires, à qui leurs certificats d'études et leurs brevets donnent l'illusion d'une compétence illimitée. Ils sont volontiers brouillons et touche-à-tout. C'est surtout pendant la période héroïque de la révolution turque qu'il fallait les entendre. Après tant d'années de silence et de guerre à l'imprimé, on se rua aux tribunes et aux écritoires. Les langues se délièrent, les plumes se débridèrent effroyablement. Du Bosphore au Delta du Nil, tout l'Empire retentit de harangues, de conférences, de rhétorique déclamée ou écrite. Les gens de bon sens, — et il y en avait, Dieu merci ! — eurent beaucoup de peine à placer leur mot au milieu de ce tintamarre oratoire. Les autres parlaient de tout à tort et à travers, pour le seul délice de parler, d'avoir un auditoire et de se produire en public. Les sophistes de l'antiquité durent goûter une ivresse pareille, au lendemain d'un édit impérial qui leur rendait la parole. Quand je songe à ces hâbleries imprudentes, ma pensée revient encore à ce jeune Copte qui m'accompagnait à travers les nécropoles de Thèbes. C'était vraiment ce qui s'appelle « un type ». Comme il me priait d'inscrire mon nom sur son registre des voyageurs, je rencontrai, en feuilletant les pages,

le paraphe de M. Anatole France. Je ne pus retenir une exclamation de surprise. Sur quoi, mon Copte, avec une exquise négligence d'accent :

— En effet, c'est la signature d'Anatole France ! Je lui ai montré nos ruines. D'ailleurs, j'avais lu ses romans. C'est un bon écrivain !

L'imprévu de ce jugement littéraire, prononcé par un rustre de Louqsor, me fit sourire. Mais celui-ci, se méprenant sur le sens de mon ironie et craignant de se compromettre, s'empressa de corriger :

— Oui !... un assez bon écrivain !

Sans doute, les propos d'un drogman à peine dégrossi et habitué à faire le loustic devant les touristes, ne prouvent pas grand'chose touchant la mentalité générale des Levantins instruits. Si je les rapporte, néanmoins, c'est qu'ils symbolisent à merveille, sous une forme caricaturale, maints jugements analogues formulés devant moi, avec la même désinvolture, par des Orientaux cultivés !

En insistant sur ces défauts, je n'ai nullement l'intention de ridiculiser des gens, dont l'unique tort, à nos yeux, est, en somme, de ne pas nous ressembler. La critique peut d'ailleurs être facilement retournée contre nous, et nous nous y prêtons de bonne grâce. Je me borne aux défauts les plus superficiels et les plus apparents, à ceux qui nous indisposent tout de suite, dès que nous prenons contact avec les Levantins. Un négociant ou un industriel en rapport d'affaires avec eux allongerait certainement la liste et chargerait davantage ses griefs.

On reproche d'habitude à nos commerçants de trop dédaigner le marché oriental et on oppose à leur inertie l'audace aventureuse des Allemands. Il est certain que les nôtres pèchent souvent par excès de timidité. Mais il est certain aussi que leur prudence est trop justifiée par les errements commerciaux des Levantins. Nous autres Français, nous exigeons dans nos transactions une sécurité et une confiance réciproques qui, malheureusement, ne sont point traditionnelles en Orient. Un drapier de Beyrouth, avec qui je parlais de la pluie et du beau temps, éprouva tout à coup le besoin de me déclarer, et du ton le plus arrogant, — qu'il avait coutume de faire honneur à sa signature. Des Grecs, à maintes reprises, me servirent des déclarations semblables. J'en conclus que la défiance française à l'égard de la probité levantine devait être bien forte et invétérée pour soulever de telles protestations.

Si les Juifs et les Chrétiens d'Orient nous déconcertent et nous éloignent par ces singularités de caractère, ils possèdent en revanche des qualités intellectuelles, qui, sans nous les rendre plus sympathiques, nous permettent au moins avec eux des rapports plus directs qu'avec les Musulmans. Et d'abord ils sont très intelligents, — non pas individuellement, mais en bloc. Il est rare de rencontrer parmi eux des non-valeurs absolues. Riches ou pauvres, illettrés ou instruits, un don commun les rapproche: la subtilité ou l'ingéniosité de l'esprit. Mais il faut bien s'entendre sur cette intelligence des Levantins. Elle est toute pratique et nullement

spéculative, un peu comme celle de nos Juifs occidentaux : habileté, souplesse, assimilation rapide, utilisation du savoir et de l'expérience acquise par autrui, originalité ou invention à peu près nulle, — tels en sont les traits distinctifs. C'est, en somme, une forme secondaire de l'intelligence, — celle qui devait tout naturellement s'épanouir en des races asservies. Chez ces races, en effet, l'esprit est d'abord une arme, un instrument de revanche contre la brutalité du maître. Forcément, elles recherchent moins le savoir proprement dit que le savoir-faire.

Quoi qu'il en soit, il convient de reconnaître et même de proclamer bien haut que ces Levantins, au rebours des Musulmans, ont un goût très vif pour l'étude, qu'ils sont avides d'instruction. Cela est vrai des Juifs, des Syriens, des Arméniens, voire même des Coptes, autant que des Hellènes. L'élan de ceux-ci vers la culture est quelque chose d'inouï et d'admirable. Leur propagande pédagogique, encore stimulée par un ardent patriotisme, envahit les coins les plus reculés de l'Empire ottoman. Ils multiplient les collèges et les écoles. Les Juifs se pressent dans les écoles fondées par l'Alliance israélite. Ils ne dédaignent même pas les établissements catholiques et protestants. Les Syriens et les Coptes, — les Syriens principalement, — sont parmi les meilleurs sujets de nos Jésuites, de nos Lazaristes, de nos Frères de la Doctrine chrétienne, des missionnaires allemands, anglais et américains. Ils font honneur à leurs

maîtres. Leur mémoire excercée les sert merveilleusement. Ils apprennent sans peine les langues étrangères, la *glossolalie* étant d'ailleurs séculaire en Orient. (C'est une nécessité dans ces pays de passage, où les races les plus diverses ont toujours vécu côte à côte.) Cette aptitude naturelle pour les langues, les Levantins la développent et la perfectionnent, grâce à nos méthodes scolaires. Ils se précipitent, avec un grand appétit, sur les programmes d'examens. Une dévorante ambition les aiguillonne : il s'agit pour eux de primer dans les concours, de fournir le plus fort contingent aux professions libérales ou aux administrations de l'État. Mais ces préoccupations utilitaires n'excluent pas, chez eux, une certaine considération désintéressée du savoir. Ils sentent et ils apprécient très bien la dignité de la culture intellectuelle. Et puis chez beaucoup d'entre eux, — les Grecs et les Juifs, par exemple, — le travail de l'esprit est comme une tradition ancestrale dont ils sont fiers. Ces fils de marchands, de scribes, de commentateurs de la Loi sont, par exellence, les hommes de l'Écriture et du Livre.

La sécheresse, le tour pratique de l'intelligence s'allient fréquemment chez les Levantins avec une bonhomie superficielle, dont les Occidentaux sont aisément dupes. Je me hâte d'ajouter pourtant que, parmi ces Juifs et ces Chrétiens, comme partout ailleurs, les braves gens ne sont pas excessivement rares. Il y a un type de « bon Juif » et un type de bon Syrien ». (J'ai moins rencontré le bon Copte ou le

bon Hellène.) Enfin, ce sont, en général, des hôtes exemplaires, qui se piquent, autant que le Musulman, de remplir tous les devoirs envers l'étranger.

Mais ces vertus altruistes, ils les exercent surtout entre eux. L'instinct de solidarité est prodigieux chez ces « rayas », comme chez tous les peuples persécutés. Ils se soutiennent, s'entr'aident, se sacrifient à l'intérêt commun, avec une spontanéité, une générosité que nous ne connaissons pas, ou que ne connaissons plus. J'aurais à citer, sur ce chapitre, une foule d'anecdotes, toutes plus belles ou plus touchantes les unes que les autres. J'aime mieux dire tout de suite combien cette charité mutuelle des Levantins est intelligente et avisée (toujours l'esprit pratique) !

Elle ne se prodigue pas au hasard et sans discernement, comme il arrive trop souvent chez nous. Pour qu'un Chrétien ou un Juif oriental ait droit au secours de ses frères, il ne suffit pas seulement qu'il soit malheureux. L'aide qu'il obtient est proportionnée à son mérite et à sa valeur sociale. Tout individu qui représente une force, quelle qu'elle soit, est sûr d'être encouragé, appuyé, assisté pécuniairement par ses coreligionnaires. Un jeune homme d'avenir, qui, par son labeur, peut accroître ou la richesse ou le prestige moral de la communauté, rencontre presque toujours des protecteurs empressés. Pour nous autres Européens, dont *l'humanitairerie* égalitaire a faussé le jugement et perverti le sens altruiste, je ne connais pas d'exemple plus édifiant que cette solidarité intelligente qui

tient compte des aptitudes et qui s'applique surtout à favoriser les forces vives de la race. En cela, ces Orientaux sont dignes de tous les éloges.

Dans un grand hôtel du Levant, fréquenté en majeure partie par des Hellènes, j'ai vu des jeunes filles du meilleur monde entreprendre une quête au bénéfice d'un étudiant pauvre qui ne pouvait pas achever ses études. Ailleurs, j'ai assisté à de véritables fêtes triomphales données par une colonie syrienne en l'honneur d'un compatriote qui venait de remporter un succès littéraire. Et l'on ne se bornait pas à régaler le triomphateur d'un banquet et à lui faire respirer l'encens de la louange : des dons en argent, des contributions volontaires précisaient le sens fraternel de cette manifestation.

Une solidarité aussi étroite que celle-là s'expliquerait malaisément sans l'étroitesse du lien religieux. Pour les Chrétiens et pour les Juifs orientaux, comme pour les Musulmans, il faut répéter encore — et malgré certaines apparences contraires — que la *religion est tout*. En forçant un peu la note, on pourrait même les taxer, eux aussi, de fanatisme. S'il est presque impossible de citer, un Musulman qui se soit converti au christianisme, parce qu'il y risque sa vie, il est tout aussi impossible de citer un Juif ou un Hellène qui ait abandonné sa religion. Le Directeur de l'école Ratisbonne, à Jérusalem — école fondée spécialement pour recueillir les jeunes Israélites convertis — m'affirmait qu'en réalité on n'y opérait aucune conversion, attendu qu'un Juif renégat serait

immédiatement mis à mort par ses anciens coreligionnaires. Je ne sais si pour les Hellènes, la sanction est aussi terrible, mais le fait est qu'il ne se convertissent pas davantage et que l'abandon de l'orthodoxie par l'un d'eux serait considéré par les autres comme une infamie.

Cependant on objecte que les Coptes ne se montrent pas aussi réfractaires et que les missions américaines, à coup de dollars, en détournent un certain nombre vers le protestantisme. On signale en outre une propagande maçonnique, assez récente, parmi les Chrétiens maronites. On prétend que les émigrés libanais revenus des États-Unis en seraient les agents clandestins. Mais, comme on me le disait à Beyrouth, si ce mouvement, encore à ses débuts, est anti-clérical, il n'est nullement anti-chrétien. Et, pour ce qui est des Coptes passés au protestantisme, il sied de les ranger dans la même catégorie que ces chrétiens de Jérusalem, tourbe famélique, qui fait de la conversion métier et marchandise.

En réalité, chaque communauté religieuse demeure très attachée à ses usages, sinon à ses croyances. On peut même admettre qu'une fidélité tout extérieure s'accommode parfaitement, chez les Levantins, d'une sorte de scepticisme analogue à la libre pensée occidentale. Ce scepticisme se rencontrerait aussi chez des gens du peuple. Quelqu'un me disait à Constantinople : « Comment voulez-vous que la foi d'un pauvre diable résiste au spectacle de tant de religions concurrentes et qui se

révèlent les unes aux autres sous leur aspect le plus agressif et le plus désobligeant? Il y en a tellement, ici, des religions, qu'on ne sait plus à quel saint se vouer! »

De leur côté, les Chrétiens et les Juifs cultivés ne vous épargnent point les professions rationalistes. Cela n'empêche pas que le dimanche, ou le samedi suivant, on retrouve ces mêmes gens à l'église ou à la synagogue. Ce médecin grec, qui vous a débité son credo matérialiste, suit fort dévotement la procession du Vendredi-saint, nu-tête et un cierge à la main. Ce professeur juif, qui accuse les jésuites d'être des pédagogues arriérés, explique la Thora devant ses coreligionnaires assemblés. Un scepticisme, qui se manifeste si scrupuleux observateur des pratiques dévotes est, en vérité, bien particulier. Si c'est du cléricalisme, c'en est une espèce qui ne s'épanouit guère qu'en Orient, — c'est-à-dire dans un milieu, où, plus que partout ailleurs, la question religieuse se ramène à une question de race. Pratiquer y équivaut à faire acte de nationalisme.

Tous ces peuples ou fractions de peuples noyés dans le débordement de l'Islam — Juifs, Coptes, Arméniens, Maronites ou Hellènes — tous savent que s'ils ont sauvé leur existence à travers les plus sanglantes persécutions, c'est à leur organisation religieuse qu'ils le doivent. En sera-t-il de même dans l'avenir? Le lien religieux n'ira-t-il pas s'affaiblissant, à mesure que prévaudront les principes de tolérance et d'égalité civique des cultes. Sans doute,

les partis avancés travaillent à l'avènement de cet idéal purement laïque, ils répètent d'ores et déjà qu'il n'y a plus ni Musulmans, ni Chrétiens, ni Juifs, mais seulement des Ottomans. Néanmoins ces théories ne sont point encore descendues effectivement dans la coutume. Jusqu'à ce que les mœurs soient changées, le groupement religieux restera pour les « rayas » le meilleur moyen de concentration et le cadre le plus propice à une action commune. Quant aux Hellènes en particulier, il est évident que la réalisation de leur programme nationaliste est lié au sort de l'Eglise grecque orthodoxe. Qu'on porte atteinte à l'orthodoxie (1) immédiatement les susceptibilités nationales entrent en jeu. Il est difficile alors de distinguer le Chrétien de l'Hellène. Où la foi commence-t-elle, où finit le patriotisme? Sous la pression d'un danger immédiat ou d'une concurrence redoutable, toute distinction trop subtile s'abolit. L'incrédule ne fait plus la part du doute. Il rejoint, d'un bond, la foi du charbonnier, qui est élémentaire et simple comme l'instinct de conservation. Aujourd'hui encore, chez les Chretiens et les Juifs orientaux, cet instinct-là, sous sa forme religieuse, est d'une puissance et d'une vitalité formidable.

A cause de l'intensité de ce zèle confessionnel, de leur solidarité si étroite, de leur activité commerciale, de leur énorme avance intellectuelle sur les Musulmans, — et en dépit de toutes

(1) On l'a bien vu récemment, à Athènes, lors de l'affaire des Évangiles.

les tares inhérentes à l'état servile, — chacun de ces groupes religieux représente une force considérable. Jusqu'ici, les fatalités historiques ont fait d'eux nos alliés contre leurs oppresseurs. Si l'heure de la réconciliation sincère avec leurs anciens ennemis est arrivée pour tous ces dissidents (et personne n'oserait encore l'affirmer) ! — ils n'en demeurent pas moins nos alliés dans notre œuvre civilisatrice, puisque c'est au nom des principes de notre civilisation qu'ils ont mené le bon combat pour leur liberté. Ces néo-civilisés n'ont rien qu'ils ne tiennent de nous. Seront-ils capables, plus que les Musulmans, d'ajouter à leurs emprunts, de faire, à leur tour, œuvre inventive et humainement bienfaisante ? A vrai dire, ils n'ont pas encore eu le temps d'y songer, et voici que, maintenant, une assez belle besogne d'organisation les attend, pour qu'avant de longues années, ils n'aient pas le loisir d'y songer davantage.

III

LA DÉPLAISANCE DU JUIF

Cette esquisse générale convient aussi bien aux gens de la basse classe levantine qu'à ceux des classes supérieures. Je voudrais maintenant étudier de plus près les sujets de l'élite, et, en tâchant de les caractériser dans ce qu'ils ont de plus intéressant pour nous, faire passer tour à tour, sous les yeux du lecteur, le Jeune-Juif, le Jeune-Syrien et le Jeune-Hellène (1).

Notons-le d'abord : la condition des Israélites, en Orient, est encore fort misérable, souvent même inférieure à celle, si précaire, de la plèbe musulmane. Au point de vue matériel, comme au point

(1) Il va de soi que le Jeune-Arménien revendique une place honorable parmi ses émules orientaux : mais je n'ai pas eu le loisir d'observer un assez grand nombre d'Arméniens pour risquer un portrait d'ensemble. Quant aux Coptes — dans la mesure où ils s'associent au mouvement intellectuel moderne — je ne vois rien à en dire qui ne s'applique également aux Jeunes-Égyptiens.

de vue moral, ils restent très arriérés. Il sied donc de juger en toute indulgence ceux d'entre eux qui essaient de sortir de cet état semi-barbare, et — quelle que soit enfin la déplaisance de leurs défauts — ceux qui, franchement, se tournent vers la civilisation européenne et se piquent de marcher avec nous.

On se tromperait si l'on se formait une idée des Juifs orientaux d'après ceux qu'on rencontre en Turquie d'Europe, et spécialement d'après ceux de Salonique, lesquels représentent une véritable aristocratie parmi leurs autres coreligionnaires. Ceux-ci sont instruits, élevés à la française ou à l'allemande, très soucieux de se cultiver et d'améliorer leur sort. Les résultats de leurs efforts se manifestent déjà d'une façon frappante. Les Jeunes-Israélites qui sortent des écoles de Salonique ne diffèrent en rien des Jeunes-Hellènes commerçants, employés de banque ou de négoce. Soigneux de leur tenue, actifs, empressés polyglottes et habiles parleurs, ils ont même extérieur, même allure, presque même physionomie que leurs rivaux. Le seul détail qui révèle leur origine, c'est l'emploi discret du castillan, la langue que leurs ancêtres fugitifs ont rapportée d'Espagne et qui est demeurée, en quelque sorte, leur idiome national.

Mais cette transformation est de fraîche date. Elle ne remonte guère au-delà d'une génération. Il suffit de voir les pères ou les grands-pères de ces jeunes gens, pour s'en rendre compte. Vêtus d'un costume hybride, semi-européen, semi-oriental, malpropres,

le regard torve, la mine circonspecte et effarouchée, ils offrent les stigmates non équivoques de leur long esclavage. Quand, réunis par bandes, ils s'en vont en pèlerinage à Jérusalem, on retrouve chez eux toute l'obstination et toute l'intransigeance de la race. Parqués dans un coin, sur le pont du bateau, grouillants sous leurs vieux tartans et leurs vieilles lévites, ils s'enfoncent dans la lecture de leurs livres de prières, avec un retranchement, un mutisme et une surdité si superbes, qu'on sent bien que le reste du monde est aboli pour eux et que rien n'existe plus pour leurs oreilles ni pour leurs yeux.

Ceux d'Asie Mineure et surtout de Palestine sont encore plus fermés. On dirait que leur fanatisme se réveille ou s'accroît à mesure qu'ils se rapprochent de leur patrie perdue. Ce qui contribue à l'exalter, c'est le contact des immigrants russes et polonais, hordes affolées de misère et de mysticisme, que les persécutions précipitent par milliers sur le sol asiatique. De ceux-là, il n'y a rien à faire. Ils sont buttés et hostiles à toute innovation. Un instituteur israélite me disait qu'il existe chez eux un préjugé invincible à l'égard de l'enseignement moderne. Leurs enfants qui fréquenteraient une école de l'Alliance seraient, paraît-il, excommuniés. Autant le Juif méridional est ouvert, d'esprit libéral et accueillant à toutes les nouveautés, autant le Juif du Nord est réfractaire à tout ce qui n'est pas la pure tradition. C'est l'opposition qui se remarque chez nous entre l'Israélite allemand

et l'Israélite portugais. Selon le même instituteur, il serait bien plus facile de recruter des élèves dans des bourgades perdues de la Tripolitaine ou du Maroc que d'attirer des Juifs russes ou polonais dans les écoles du Levant. Et ces petits sauvages d'Afrique auraient des cerveaux plus malléables et réceptifs que ces enfants d'Odessa ou de Varsovie, qui ont vécu pourtant dans des milieux civilisés.

Plus peut-être que l'influence des fanatiques, celle des ruines et des souvenirs bibliques conspire à entretenir le Juif oriental dans le culte de son passé et dans l'horreur du changement. Non seulement les pèlerins israélites ou les immigrants qui séjournent ou s'établissent en Palestine se *rejudaïsent* en touchant la terre des ancêtres, mais l'âme dévote de Jérusalem rayonne et se diffuse à travers tous les pays voisins.

C'est aussi que nulle contrée n'est plus suggestive que celle-là, plus fortement modelée et marquée par son histoire. Qu'on remonte seulement la vallée du Cédron et les premiers escarpements du désert de Judas, on aura comme une révélation symbolique du farouche génie d'Israël. On induira du paysage visible au paysage intérieur qui hanta l'imagination du peuple de Dieu et qui le façonna pour toujours. Rien que des roches creuses, toutes blanches, d'une blancheur aveuglante de chaux, des pierres noires, brûlées, déchiquetées, émiettées par le soleil; des pistes semées de petits cailloux féroces, aiguisés comme des aiguilles ou des couteaux. Cette terre

aride, anguleuse, tranchante et déchirante, ces couloirs calcaires qui vous emprisonnent et qui se resserrent de toutes parts autour de vous, c'est une lapidation perpétuelle de la vue et des sens. Israël a pris ici, avec l'idée du supplice dont il châtiait ses coupables, son attitude orgueilleuse d'isolement sa sécheresse de pensée et sa dureté de cœur, — la blessante hostilité de son dédain.

Il est même certains centres, où l'atmosphère juive se perpétue aussi opprimante qu'aux siècles messianiques. Sauf le costume moderne, le décor et les habitudes de la vie n'ont pas dû y changer beaucoup. Tibériade est un de ces centres-là. L'extraordinaire vitalité du judaïsme y saisit tout de suite l'attention, non pas que l'exaltation religieuse y soit plus ardente qu'ailleurs, mais parce que la ville est petite, que la population se compose, pour les deux tiers, de Juifs et qu'enfin, dans cette Galilée qui fut la patrie du Christ, aux bords de ce lac de Génésareth où il prêcha, on est étonné du peu de place que tient son souvenir. Le pullulement hébreu offusque tout, dissipe la hantise des images évangéliques.

Il y a dix synagogues à Tibériade, — et les sépultures juives envahissent la campagne environnante, escaladent les roches, dominent tout l'horizon de la mer galiléenne. Israël a ses piscines dans la banlieue, ses bains sulfureux, où, suivant une thérapeutique très ancienne, il vient soigner ses maladies séculaires. Parmi les gros cubes blanchâtres des nécropoles, se tapit la mai-

son funéraire où il fait la toilette de ses morts. La dalle où on étend le cadavre, la fontaine où on puise l'eau pour le laver, s'aperçoivent du dehors par la fenêtre sans vitres. Et quand, le soir, au coucher du soleil, on erre sur les grèves du lac, on s'y croise avec d'étranges promeneurs : des adolescents aux joues trop roses, encadrées de longues papillotes blondes, coiffés de bonnets pointus et drapés dans des robes de peluche aux couleurs voyantes et châtoyantes. Ces cheveux bouclés, ces vêtements archaïques, ces figures de chérubins, en des chemins comme ceux-ci, où passèrent les Apôtres et le Maître lui-même, vous rejettent tout à coup vers des visions familières à la pensée chrétienne. Et puis aussitôt, l'insolence des regards, le rictus sardonique des lèvres minces effacent l'illusion naissante : ce sont des Juifs polonais, des étudiants en théologie. Car Tibériade est, aujourd'hui encore, une sorte d'université talmudique.

A Jérusalem, cette figuration hébraïque se remarque moins à cause de l'affluence continuelle des pèlerins occidentaux. Et pourtant la ville sainte est redevenue à peu près juive. D'après les statistiques officielles, elle compterait environ 40.000 Israélites sur une population de 60.000 habitants. Mais ce chiffre est sûrement au-dessous de la vérité. On a dû négliger dans le recensement la population suburbaine, notamment celle des nouveaux quartiers qui s'étendent au nord, le long de la route de Jaffa. De ce côté, comme dans la partie sud

de la vieille ville, l'élément juif est prépondérant. Les enseignes des boutiques vous en avertissent. Partout foisonnent les inscriptions en caractères hébreux : les affiches collées aux murs sont également en hébreu. Il y a même des journaux rédigés en hébreu. On devine, à tous ces indices, une effervescence nationaliste plus ou moins artificielle, créée sans doute et entretenue par les zélateurs européens du *sionisme*. Je ne sais si le terrain est bien favorable à l'exécution de leur programme. Le Juif, qui, en Palestine, plus que partout ailleurs, a le travail manuel en abomination, et surtout le travail de la terre, — le Juif ne fera jamais qu'un détestable colon. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, dans la colonie israélite de Jérusalem, la plèbe est en majorité, — une plèbe de mendiants qui croupit dans un dénûment et une saleté effroyables. Ces miséreux ne vivent que d'aumônes envoyées par les communautés juives de l'univers entier. Les Russes et les Polonais se signalent, me dit-on, par leurs libéralités, espérant trouver dans l'intercession de ces pieux mendiants un secours céleste contre les rigueurs de la persécution tzariste. Ainsi payée pour débiter des prières, aigrie par le sentiment de son abjection, exaltée par le spectacle assidu des lieux saints, cette tourbe exagère, autant par conviction que par métier, la ferveur du piétisme national. Elle recrée, par sa seule présence, l'état d'esprit fanatique, qui fut celui de ses pères, au premier siècle de l'ère chrétienne.

Évidemment, cet esprit-là est particulier au

milieu très spécial de Jérusalem. Mais, grâce aux pélerinages, la contagion s'en fait sentir dans les régions limitrophes. En général, le Juif asiatique est rebelle à la culture européenne. Il veut bien lui emprunter ce qui est d'une utilité immédiate pour son trafic, — un rudiment d'instruction primaire, mais il ne va guère au delà. On conçoit dès lors l'espèce de courage qu'il faut à un Israélite oriental pour s'élever au-dessus des préjugés de ses coreligionnaires et se donner une éducation moderne. En cela, nous ne leur rendons pas assez justice. Quand ils étalent devant nous leur savoir, nous ne voyons dans ce mouvement d'amour-propre que pédantisme et fatuité. Il se peut qu'ils aient trop bonne opinion de leur mérite : en tout cas, ce mérite est réel.

Pour toutes ces raisons, le Jeune-Juif, — au sens intellectuel et laïque du mot — est plutôt rare en Orient. Il existe cependant. Il se recrute dans les nombreuses écoles, dont les moindres villes du Levant sont abondamment pourvues : école de l'Alliance israëlite, écoles françaises, anglaises, italiennes ou américaines, écoles catholiques des Frères, ou collèges secondaires des jésuites, des franciscains et des lazaristes. Il y apporte, avec son intelligence précoce, sa mémoire infatigable et sa faculté rapide d'assimilation, son robuste instinct pratique et son désir de primer. Apprendre, apprendre au plus vite et avec le moins de frais possible, tel est, pour lui, le but très nettement précisé dès l'entrée. Un jésuite me citait un mot

ingénu de l'un d'eux, travailleur acharné qui, à force de persévérance et d'application, avait réussi à passer de troisième en rhétorique. Après l'examen de passage, le religieux le complimentait : « Eh bien ! Michel, vous voilà content d'avoir sauté une classe ! Qu'est-ce que vous allez dire à votre père, ce soir, en revenant à la maison ? — Je lui dirai : « Papa, je t'ai gagné, en une après-midi, vingt-cinq « livres françaises ! » C'était, en effet, le prix de la demi-pension pour une année. — Bons calculateurs, ils sont aussi, dans toutes les autres matières, d'excellents élèves. Un peu comme nos Juifs d'Europe, il faut qu'ils remportent tous les prix, — même le prix d'instruction religieuse catholique. Il est d'usage, en effet, dans les établissements congréganistes que toutes les compositions, y compris celle en instruction religieuse, comptent pour le prix d'excellence. Le jeune Israélite studieux, qui ne veut pas perdre de points pour ce prix important, suit les cours de catéchisme avec ses camarades catholiques, compose avec eux et a la joie de les battre sur leur propre religion : là encore, ils sont premiers. Ils y mettent un sérieux et un acharnement, qui ne vont pas sans une pointe de malice et d'ironie. Forts de leurs succès, ils poussent au professeur des objections captieuses, qu'ils développent avec beaucoup de logique et, quelquefois même, un certain savoir. La prudence des religieux doit interrompre ces joutes de dialectique qui deviendraient facilement indécentes.

Certains de ces jeunes gens, — les plus riches

ou les mieux doués, — ne se satisfont pas de l'instruction qui leur est offerte dans les écoles orientales. Ils viennent, pour la plupart, faire leurs études en France, soit dans nos Facultés, soit à l'École normale d'Auteuil : ce sont les futurs médecins, professeurs ou instituteurs. Ils s'habituent complètement, dans notre pays, à la vie européenne. Il arrive souvent qu'ils y prennent femme : ils épousent des Juives françaises. Bientôt, les voici de retour dans leur milieu natal, avec des diplômes, une situation, un nouveau genre d'existence, plus moderne et plus raffinée, qui leur confèrent un réel prestige aux yeux de leurs coreligionnaires, tout en les séparant d'eux. Quoiqu'on leur recommande de ne pas rompre en visière trop ouvertement avec les Juifs rétrogrades, de ménager leurs susceptibilités religieuses, ils sont presque toujours suspects aux dévots. Alors, avec leur ambition bien naturelle d'exercer une action sur leur entourage, ils sont obligés de se rejeter sur les non-Juifs — les Chrétiens et les Musulmans. Ils sollicitent de préférence ces derniers, comme étant moins cultivés et, partant, plus avides d'instruction. Sous l'ancien régime, ils endoctrinaient clandestinement tout ce qui aspirait à la ruine de l'absolutisme hamidien. Et ils y réussissaient fort bien, le Juif étant, dans tous les pays du monde, un merveilleux pédagogue révolutionnaire. C'est ainsi que l'élément israélite a coopéré à la révolution turque. L'un d'eux, qui, en ce temps-là, était instituteur à Bagdad, me disait qu'il avait

groupé autour de lui un petit conciliabule de Jeunes-Turcs, envoyés, là-bas, en exil par le gouvernement de Stamboul. Il leur passait les journaux d'Europe qu'il recevait par la poste anglaise, leur prêtait des livres, dirigeait leur conscience politique. C'était enfin, sur les bords du Tigre, une manière de personnage.

Mais ils visent à quelque chose de plus effectif que cette influence purement intellectuelle. Dans une grande ville syrienne, on me parlait d'un Israélite qui s'était posé, parmi les Musulmans, en véritable puissance. Il ne se bornait pas à les attirer par de platoniques palabres sur la politique, il les tenait par l'argent. En sa qualité de directeur d'un orphelinat, il avait à sa disposition une Caisse de secours et une caisse d'épargne. Les fonctionnaires turcs de l'endroit, gens toujours gênés et payés de quinze en quatorze, recouraient à lui, mystérieusement, pour des emprunts. Ceux qui étaient affiliés à des comités révolutionnaires en recevaient ainsi à la fois la pâture de l'esprit et l'assistance matérielle. Cet homme triomphait. Il fallait voir les saluts qu'on lui prodiguait dans la rue, depuis le simple agent de police jusqu'au secrétaire du wali — et les clins d'yeux complices et les bonjours protecteurs qu'il échangeait avec ses disciples et ses obligés. Sa protection s'étendait plus loin. Un de nos compatriotes voulant visiter une mosquée strictement interdite aux Européens s'adressa inutilement au Consul de France. Il allait y renoncer, lorsque

notre Juif tout-puissant lui proposa son appui. Celui-ci leva tous les scrupules, introduisit le visiteur dans ce farouche sanctuaire, lui obtint même des gardiens l'accueil le plus courtois et le plus empressé. Il plaisantait avec eux, leur tapait sur l'épaule, déridait les plus vieux et les plus grincheux par des plaisanteries grasses : il était clair que ces bons *imams* avaient des raisons personnelles et pressantes de lui permettre ces privautés.

Lui témoignait-on, en retour de ses services, une reconnaissance sincère ou quelque sentiment qui ressemblât à de la sympathie ? Cela me paraît douteux. La prévention musulmane contre l'Israélite est toujours très forte, même chez ceux qui se servent de lui. Il faut avouer d'ailleurs que, malgré ses solides qualités, le Jeune-Juif n'est point aimable. Très infatué de soi, de sa race, de son instruction européenne, il est d'une outrecuidance et, souvent, d'une insolence, qui découragent les meilleures volontés. Plus que les Orientaux, il tranche sur toutes les questions, exhibe ou simule des connaissances encyclopédiques, dit son fait à nos gouvernants, au Tzar, à l'Empereur d'Allemagne, au Pape lui-même. Il n'épargne personne, se mêle de tout. Comme les petits Juifs, qui, chez les Jésuites, essaient de *coller* le professeur de religion, il n'hésite pas à discuter avec tel archéologue ou tel exégète de passage, — spécialistes distingués ou célèbres, — et il leur donne à entendre qu'ils ne comprennent rien à la question. Le pire, c'est sa manie de s'insinuer et d'imposer

sa présence là où le tact le plus élémentaire devrait le dissuader de se montrer. Il se montre néanmoins, il envahit et s'étale, il répond, d'un sourire victorieux, aux mines les plus grises, aux réceptions les plus fraîches, et il reste quand même, — indélogeable par la force irréductible de son impudence.

Malgré ces vilains côtés, les Jeunes-Juifs méritent cependant que nous en fassions cas. Ils sont parmi les meilleurs éducateurs et les meilleurs propagateurs de la langue française, qui soient en Orient. Avec notre langue, propagent-ils aussi l'amour de la France? Je voudrais en être plus sûr. Il est manifeste pourtant qu'ils répandent un certain nombre d'idées françaises, — les idées révolutionnaires et anti-cléricales, bien entendu. Et encore doivent-ils distribuer cet enseignement à leurs coreligionnaires avec la plus extrême circonspection. Si affranchis qu'ils se prétendent de toute idée religieuse, ils sont obligés, non pas seulement d'observer une neutralité de bon ton, mais de se comporter comme des croyants. Leurs utopies humanitaires se réduisent, en dernière analyse, à leur vieille utopie nationale de domination universelle. Le point de vue de la Raison, à leurs yeux, c'est le point de vue juif. Mais oublions cet égoïsme de race. Ne considérons, dans le Jeune-Israélite, que les services qu'il rend à la France. Quelles que soient donc ses arrière-pensées, il est certain que, dans les pays du Levant, il contribue, pour sa part, à l'illustration de la langue française, et, par conséquent, dans une certaine mesure, au maintien de notre influence.

IV

LA SYRIE FRANÇAISE

Les Syriens et les Juifs sont deux peuples consanguins. Issus de la même souche sémitique, ils se ressemblent beaucoup : ils ont à peu près les mêmes défauts et les mêmes qualités. Les uns et les autres ont su garder leur foi intacte pendant des siècles, en dépit de toutes les persécutions. Ils ont résisté aux Arabes comme aux Turcs, ont lutté avec une énergie admirable contre l'absorption musulmane. Et pourtant ils ne se sont jamais confondus : ils diffèrent peut-être autant qu'ils se ressemblent. En tout cas, le Syrien est bien plus près de nous que le Juif. A part quelques Turcs de la haute classe, je ne vois pas d'Oriental dont la mentalité soit plus voisine de la nôtre.

C'est aussi que nul pays d'Orient n'est plus pénétré et travaillé par l'esprit européen — je devrais dire l'esprit catholique et français. Enfin, si l'Égypte se considère comme la tête pensante de l'Islam

méridional, la Syrie peut être considérée comme le centre intellectuel de la chrétienté orientale, avec Beyrouth pour capitale. Beyrouth est une ville savante autant qu'une ville de commerce et de transit. Ses deux universités rivales, — celle des jésuites et celle de la mission protestante américaine, — exercent un véritable magistère sur toutes les contrées environnantes, et leur attraction se fait sentir jusqu'en Égypte, et, à travers l'Anatolie, jusqu'à Constantinople. Les écoles abondent dans la région : écoles de toutes catégories, depuis l'humble établissement primaire des Frères de la Doctrine chrétienne jusqu'aux fastueux collèges des lazaristes, des jésuites et des franciscains. Il y a une sorte d'émulation internationale et inter-confessionnelle pour cultiver l'intelligence naturellement vive des jeunes Syriens.

Mais ce n'est pas seulement l'instruction qui les émancipe, c'est encore et surtout le frottement avec l'étranger. Les Syriens s'expatrient volontiers. Ils émigrent en masse, aussi bien les simples fellahs que les élèves des écoles et des facultés. L'Amérique principalement fascine ces travailleurs pauvres. Il y a, maintenant, aux États-Unis des colonies syriennes très nombreuses, si nombreuses même qu'il a fallu leur envoyer des prêtres pour desservir leurs églises. Bientôt, on verra, à New-York, un évêque maronite, s'il n'existe déjà. Ceux qui sont munis de nos diplômes ou qui ont, tant soit peu l'instinct des affaires, s'abattent par nuées sur l'Égypte. Les administrations et les banques égyp-

tiennes sont peuplées de Syriens, — et, naturellement, ils remplissent aussi les bureaux turcs. Lors de mon séjour à Beyrouth, tous les employés de la Banque ottomane étaient des Chrétiens du pays. Ainsi répandus, mêlés à l'élément cosmopolite et cosmopolites eux-mêmes, dressés enfin à nos méthodes, les Syriens progressent à grands pas vers la complète assimilation européenne. (Un grand nombre de villages et de bourgs du Liban sont à peu près européens d'aspect). Petit à petit, l'élite du pays élève jusqu'à elle les classes inférieures.

J'en eus la révélation immédiate, en débarquant à Beyrouth. La salle à manger de l'hôtel, où j'étais descendu, présentait, en ce moment-là, une telle variété de types locaux, qu'on y pouvait apprécier à la fois l'étendue et les étapes de la transformation accomplie dans les mœurs syriennes, depuis un quart de siècle. C'était au commencement de l'automne. Les indigènes de l'intérieur, qui venaient de villégiaturer au bord de la mer, se croisaient là avec leurs compatriotes d'Égypte, qui redescendaient de la montagne et qui attendaient le passage du bateau d'Alexandrie. Il y avait grande affluence autour de la table d'hôte. Je dévisageai les convives à loisir et je les classai, si je puis dire, par couches de civilisation...

D'abord, les vieilles grand'mères qui ont conservé presque intégralement le costume national : les unes sèches et décharnées comme des sauterelles, brunes de peau et noires de cheveux ; les autres très grosses, ballonnées de graisse blanche,

le teint pâle, la taille lâche et débordante. Leur chevelure, nattée en tresses minces, pendille sur leurs épaules ; et, à la façon de nos juives algériennes, elles portent sur la tête un mouchoir d'étoffe sombre qui leur recouvre le sommet du crâne, leur pince les tempes et retombe, en double corne, derrière la nuque. Celles-là, on le devine, ne parlent ni le français ni aucune langue européenne. Leur gosier rauque n'articule que l'arabe. Elles ignorent tous nos raffinements de tenue et de civilité, s'accoudent sur la nappe, hésitent sur l'emploi du couteau ou de la fourchette, se traînent d'un fauteuil à l'autre et s'y affalent, en des poses veules ou contraintes. Si elles l'osaient, elles s'accroupiraient sur le tapis. De temps en temps, elles allument des cigarettes et elles en secouent la cendre dans les assiettes et les soucoupes : d'une main lasse, elles chassent la fumée, — une main de sauvagesse, tatouée d'une croix à la naissance du pouce.

Entre ces dignes aïeules et leurs filles, le contraste est déjà très marqué. Les filles sont des femmes de trente à quarante ans. Elles ont été élevées chez des religieuses françaises ou italiennes ; elles s'expriment avec une correction suffisante dans la langue qu'on leur enseigna au couvent. Leur mise et leurs coiffures sont absolument européennes. Seulement, les Syriennes de Syrie moins fortunées que les exotiques ou habillées par de moins bonnes faiseuses, se distinguent par la mesquinerie ou le mauvais goût de leurs toilettes. Au contraire les Égyptiennes arborent les plus

fastueux atours, des jupes et des blouses aux couleurs tapageuses. Leurs gorges ruissellent de bijoux vrais ou faux, et, à chacun de leurs gestes, elles dégagent des effluves de parfumeries vertigineuses. Les époux de ces dames sont également très parés et très parfumés. J'observe l'un d'eux qui est assis en face de moi. Son affectation d'anglomanie, le brillant hyperbolique qui resplendit à sa cravate, sa façon dédaigneuse d'encenser du menton sur la pointe de son faux-col trahissent assez l'insolence toute fraîche du parvenu. A chaque instant, il appelle une nourrice qui promène son poupon sur la terrasse, — une superbe nourrice toute fanfreluchée de guipures, toute auréolée d'épingles à boules de cuivre, et qui fait énormément d'embarras. C'est la nourrice de son fils. Il en éblouit les autochtones. Au fond, il les méprise — et je l'entends qui coule à l'oreille de son voisin : « Que voulez-vous ! Ici, ils font de si petites affaires ! » Le cri du cœur est parti. Ces Syriens d'Égypte, enragés manieurs d'argent, ne songent qu'aux « affaires ». J'écoute leurs conversations. Toutes les phrases ne sont que des variations sur un thème identique : « Moi, je gagne cent livres par mois ! » — Un tel a gagné deux mille livres en une année ! » On se croirait au Caire ou à Alexandrie, au *Café de la Bourse* !

Ainsi devisent les hommes mûrs. Voici, maintenant, la troisième couche, la génération des petits-fils et des petites-filles. Ce sont des adolescents ou de tout jeunes gens. Comme extérieur et

comme allure, ils diffèrent à ce point de leurs grands-pères et de leurs grand'mères qu'ils semblent appartenir, non pas même à une autre catégorie sociale, mais à une autre race. Ma voisine, qui doit avoir entre seize et dix-huit ans, est une Alépine. (Elle porte d'ailleurs sur sa joue gauche le stigmate trop cruellement visible de son origine : la cicatrice profonde du fameux « bouton d'Alep », ce bubon endémique qui contamine presque tous les indigènes.) Elle a commencé, me dit-elle, par suivre les cours des sœurs de Saint-Joseph, qui tiennent un pensionnat, dans sa ville natale ; puis elle a terminé ses études à Paris, chez les Dames de l'Assomption. C'est une jeune personne très bien élevée. Pas la moindre faute ni d'accent, ni de langage, ni de tenue ; rien dans sa toilette — très élégante et très simple — qui rappelle l'outrance levantine. Elle pourrait fort bien passer, à première vue, pour une petite provinciale française qui vient de sortir du couvent. Son frère, lui, n'a jamais quitté la Syrie. Élève des Franciscains d'Alep, il se prépare à entrer en rhétorique. De même que sa sœur est une parfaite couventine, il offre le type idéal du lycéen. Très préoccupé de sa chaussure et de sa coiffure, attentif à la bonne coupe de ses vestons, à la nuance de ses cravates, c'est aussi un amateur de sports, qui ne parle que de football, de tennis et d'équitation. Je le regarde manger, découper les mets sur son assiette. L'Anglais le plus féru de snobisme ne trouverait rien à reprendre à la correction de ses gestes.

Les autres jeunes Beyrouthins, qui garnissent la table, sont également bien mis, bien chaussés, bien coiffés, causeurs diserts, aimables, un peu trop aimables même, légèrement obséquieux et toujours si pratiques ! L'un d'eux, que j'interroge sur notre commensale, la jeune fille d'Alep, me répond : « Oui ! très jolie !... Et une dot de trois cent mille francs !... » C'est le fiancé, un garçon de moyenne bourgeoisie, employé dans un service public, mais d'une distinction à justifier les plus hautes espérances. Le seul reproche qu'on pourrait adresser à ces jouvenceaux, c'est d'être un peu trop pareils et de se ressembler comme Guy, Gontran et Gaston.

Je les suis dans le hall de l'hôtel, où la plupart des dîneurs se sont réunis. On s'y comporte exactement comme dans nos hôtels européens. On y potine, on pianote, on feuillette des revues ou des journaux illustrés, quelques couples dansent. Tout ce monde paraît très avide de bruit, d'agitation et de plaisir, très soucieux de se produire et de parader. Malheureusement, les distractions sont rares en Syrie, comme les lieux où l'on s'amuse. Quand on n'a pas le moyen d'aller passer l'été à Biarritz ou dans le Tyrol, il faut bien s'accommoder de ce qu'on trouve dans le Liban. On s'y précipite d'ailleurs, faute de mieux. Chaque année, durant toute la saison chaude, dix ou quinze mille Syriens d'Égypte villégiaturent dans les villages de la montagne. Ils s'entassent dans les hôtels de Burmana et d'Aïn-Sofar, — des hôtels tout à fait à l'instar de ceux d'Europe et très chers, où la pension coûte

une livre par jour, où l'on a des salles de jeu, des tables de baccarat et de petits-chevaux, et où l'on dîne en plein air, aux sons d'un orchestre viennois ou napolitain. Les moins riches se bornent à louer une maison de paysan, dans quelque bourgade haut perchée, ventilée par la brise de mer, au milieu des pins du Liban, dont la bonne odeur réjouissait déjà l'Ecclésiaste. L'essentiel est qu'on puisse dire à ses connaissances, en rentrant au Caire, ou à Alexandrie : « J'arrive de la montagne ! » Arriver de la montagne est une élégance.

Telle est la façade que le Syrien vous présente d'abord. Frivolité, amour de la parade et du bluff, grand appétit de jouissance, tous ces instincts sont bien dans sa nature. Mais, de même qu'il ne faudrait pas s'illusionner sur son vernis européen (et, par exemple être trop curieux de savoir comment les choses se passent dans les intérieurs de ces Orientaux si bien mis) — de même aussi il ne faut pas que ces dehors de vanité nous induisent en erreur et nous fassent méconnaître les qualités très réelles qu'ils déguisent. Au fond de tout Syrien il y a un ambitieux, un assoiffé de fortune et d'honneurs ; et il convient d'ajouter qu'en général, ces hommes possèdent toutes les vertus pratiques capables de servir leur ambition. Ils sont ce qui s'appelle des « gens très forts ».

Si combatifs et si positifs qu'ils se montrent, les Syriens cultivés nous séduisent néanmoins, nous autres Français, par une faculté assez peu commune chez les autres races levantines : le sens lit-

téraire. Sans doute l'éducation française qu'ils ont reçue y est pour beaucoup. Au collège des jésuites et des lazaristes, ce sont nos vieilles et excellentes humanités classiques qui ont formé leur goût. Il me semble cependant que, chez eux, ce goût n'est pas seulement un produit de l'école : il est vraiment inné et traditionnel. Aujourd'hui encore, ils se piquent d'être les derniers héritiers de l'antique poésie arabe ; ils revendiquent le légendaire Antar comme une de leurs gloires nationales ; ils ont toujours leurs improvisateurs et leurs chansonniers populaires ; et c'est peut-être dans la Syrie chrétienne qu'on rencontrerait les plus fins et les plus érudits connaisseurs en matière de vieille littérature islamique.

Mais, désireux de glorifier toutes les formes de civilisation par où s'est manifesté le génie de leur pays, ils ne s'en tiennent pas à l'Islam. Ils remontent jusqu'à leurs obscures origines phéniciennes et ils commencent à s'en réclamer ; ils essaient de percer le mystère qui enveloppe cette période de leur histoire. Les deux auteurs français que j'ai le plus entendu louer en Syrie, c'est Flaubert et Renan. On devine pourquoi : *Salammbô* et la *Mission de Phénicie* restituent aux imaginations syriennes un peu du lointain passé qui leur est cher. Flaubert surtout, en symbolisant dans sa Carthage la suprême expansion de la puissance phénicienne, émeut les bacheliers de Beyrouth. J'ai déjà remarqué une prédilection semblable en Tunisie et en Algérie. De même que le IV^e^ livre de *l'Énéide*, à cause de l'épisode de Didon, était commenté passionnément par les

rhéteurs africains, peut-être que le roman de Flaubert deviendra de plus en plus, pour la Jeune-Syrie, une sorte de poème national.

On sent bien que le patriotisme se mêle, d'une façon plus ou moins consciente, à cette ferveur littéraire. Les Syriens sont profondément patriotes. L'autonomie administrative dont jouissent les Maronites libanais, ils voudraient qu'elle fût étendue à la Syrie tout entière. Là-dessus, Musulmans et Chrétiens sont d'accord. Tous n'aspirent qu'à secouer le joug de la bureaucratie ottomane. Mais voici que des projets plus hardis commencent à se dessiner. Las d'être constamment sacrifiés à l'intérêt de la faction qui détient le pouvoir central, — que ce soit l'ancienne camarilla d'Yldiz-Kiosk ou le *Comité Union et Progrès*, — ils formulent d'ores et déjà des vœux nettement séparatistes. On se constituerait en État autonome sous le protectorat d'une grande puissance. Les mots de « république » ou de « royaume arabe » sont prononcés plus ou moins ouvertement. On s'adjure, entre Chrétiens et Musulmans, d'oublier les vieilles haines pour s'unir contre l'ennemi commun, qui est le Turc : au nom de leur parenté d'origine, ils prétendent oublier leurs inimitiés religieuses et tout ce qui les sépare dans le passé comme dans le présent. Malheureusement, le but paraît encore bien lointain et la concorde nécessaire pour l'atteindre, bien difficile à obtenir, entre des éléments de population dont les mentalités sont si différentes, — sans parler des difficultés diplomatiques à prévoir, des com-

plications internationales. Mais, pour ne s'être dépensé jusqu'ici qu'en dissertations et en discours, le zèle patriotique de la Jeune-Syrie n'en est pas moins incontestable, — il faut même ajouter : très ardent.

Toutes ces qualités et tous ces mérites se tempèrent de défauts assez graves, défauts que les Syriens partagent avec les autres Levantins. Mais, quoi qu'on puisse leur reprocher, on doit convenir que, chez eux, les principes essentiels de moralité restent saufs. Autant que les Juifs et peut-être plus que les Hellènes, ils ont le culte de la famille. Ils sont riches d'enfants et, en général, fidèles époux. Les femmes surtout sont exemplaires. Un religieux, confesseur infatigable, me disait, un jour, en me parlant d'elles : « Ce sont des saintes, monsieur !... de véritables saintes. La perfection de quelques-une nous humilient, nous autres prêtres ! Ah ! celles-là ne songent pas à l'adultère ! » Et le bon religieux me disait encore, avec une pointe de gaîté rabelaisienne : « Comment voulez-vous qu'elles y pensent ? Elles ont des maris si ponctuels et si difficiles à contenter !... »

Par de là ces vertus bourgeoises, il y a, chez le Syrien de l'élite, une sentimentalité particulière, malaisée à définir avec des mots français, et qui lui poétise singulièrement l'amour, même conjugal. C'est un déconcertant mélange de chasteté et d'emportement sensuel, un lyrisme tantôt platonique et tantôt voluptueux qui s'exprime par les paroles de l'extase et de l'adoration, au point que le bien-aimé et la bien-aimée finissent par s'évanouir et se

confondre avec l'Amour divin, comme dans le *Cantique des cantiques*. Mais plutôt que de risquer une définition inexacte ou incomplète, je préfère renvoyer le lecteur au roman (1) que vient de publier M. Chékri Ganem, l'un des plus distingués écrivains que nous ait donnés la Syrie. En même temps que son livre inflige un victorieux démenti à nos ridicules préjugés sur la couleur locale orientale, il contient une étude copieuse et très fouillée d'un de ces cas de sentimentalité, que, seul, un homme de sa race pouvait traduire et transposer dans notre langue.

L'auteur nous y raconte l'histoire d'une petite danseuse israélite, sœur adultérine d'un Chrétien qui, sans soupçonner, d'abord, le lien du sang qui les unit, en est éperdument amoureux. On sent tout de suite ce qu'il y a d'inquiétant dans un tel sujet : ce frère qui est aussi un amant, cette sœur qui, même avertie, continue à aimer le fils de son père et qui l'aime avec désespoir jusqu'à en devenir folle, — voilà des héros comme le romantisme lui-même s'en est rarement permis chez nous. Remarquer cela, c'est toucher du doigt une des anomalies les plus curieuses de l'âme syrienne. Ces exaltés d'amour sont fréquemment des déséquilibrés. Il arrive d'ailleurs que l'amour n'y soit pour rien. Comme il y a une névrose juive, il y a une névrose syrienne, qui procède des mêmes causes. Surmenage d'activité, tension excessive des nerfs, contact déprimant ou trop brusque avec une civilisation

1) *Da'ad*. Paris, Eugène Fasquelle, éditeur, 1908.

nouvelle, tares physiologiques ou morales produites par l'atavisme de la misère et de l'esclavage, — tout cela contribue à former des tempéraments qui ne sont pas très sains. Le frein de la croyance religieuse ou d'une foi quelconque étant supprimé, ce sont des victimes toutes désignées pour l'anarchisme intellectuel, la débauche et la démence. Autrefois, dans la Rome impériale, la corruption syrienne était célèbre. De toutes les contagions de la monstrueuse Asie, c'était celle qu'on y redoutait le plus. Aujourd'hui encore, le Syrien riche et désœuvré, qui se lance dans les milieux cosmopolites européens, ne semble pas une bien bonne recrue pour la civilisation.

Mais n'empiétons point sur l'avenir. Tel qu'il est présentement — avec son intelligence, sa culture, sa fièvre de labeur et d'ambition — le Syrien de l'élite est peut-être le plus brillant représentant, en tout cas, l'une des meilleures forces de l'Orient moderne. L'attachement qu'il professe pour notre pays achève de nous le rendre sympathique. Oui, en Syrie, on aime la France, et cela du haut en bas de l'échelle, dans toutes les classes de la population chrétienne. Il est vrai que nous leur avons rendu assez de services pour mériter un peu de reconnaissance. Sans parler des écoles que nous subventionnons chez eux depuis si longtemps, ils se souviennent toujours de notre intervention en 1860. Lorsque l'Empereur Guillaume II débarqua à Beyrouth, il y fut très froidement accueilli : sur un mot d'ordre mystérieusement

propagé, les villages du Liban s'abstinrent de pavoiser et d'illuminer en son honneur. Je ne connais rien de plus touchant et de plus réconfortant pour nous que cette fidélité des cœurs syriens. Une vieille femme du pays, qui me parlait de la France, me disait : « Nous avons pleuré, monsieur, en 1870, quand nous avons appris que les Allemands étaient chez vous. Vos soldats que nous avions vus si braves... Ah ! nous ne pouvions pas croire !... » Même maintenant, malgré la diminution de notre prestige et notre politique d'abstention et d'effacement, malgré l'écho fâcheux de nos querelles religieuses, les choses de France continuent à passionner les Chrétiens de Syrie. Dans une bourgade perdue de la Bekka, alors que, depuis des semaines, je n'avais reçu un journal français, un commerçant de Damas m'apprit le renversement du ministère Combes. Et ce brave homme discutait les chances du ministère Clémenceau avec le même intérêt qu'il eût apporté dans une affaire toute personnelle.

En réalité, c'est toujours vers la France que les patriotes de là-bas tournent leurs regards. Ils sont tellement habitués à ce que nous venions à leur secours ! Notre indifférence ou notre impuissance les aura bientôt détournés vers l'Angleterre... Mais ces beaux rêves d'autonomie paraissent encore bien loin de leur réalisation. L'important pour nous, c'est de ne pas oublier que, dans ce petit coin de terre, nous avons des clients qui se souviennent et des amis qui brûlent d'agir.

V

LES HÉRITIERS DE L'EMPIRE

Entre Syriens et Juifs il y a le lien de la race : entre Juifs et Hellènes, il y a de saisissantes affinités de caractère. Par leur génie commercial, leur maîtrise financière, l'espèce de fascination qu'ils exercent sur l'argent, leur labeur opiniâtre et leur économie, leur faculté d'envahissement et d'ubiquité, ils sont les uns pour les autres des rivaux redoutables. En général le Grec tue le Juif. Dans les petits centres, où le négoce est aux mains des Hellènes, le Juif n'arrive pas à s'implanter. Et de même que le Juif oriental ne conçoit guère la culture désintéressée, de même aussi le Grec n'a, que par exception, le sens littéraire ou l'esprit scientifique. Ces hommes positifs conservent sans doute un respect traditionnel pour le savoir ; mais ils ne le pratiquent que dans un but utilitaire et ils laissent à de moins occupés le soin de l'accroître et de le cultiver pour lui-même.

Bien plus que le Juif, que le Syrien et l'Arménien le Grec est partout en Orient. On ne voit que lui: il éclipse jusqu'au Musulman, qui est, de beaucoup, plus nombreux. C'est qu'il force et accapare toute l'attention par l'omniprésence de son activité. Les enseignes de ses boutiques vous accrochent l'œil, ses cafés vous happent au passage; ses docks et ses usines vous barrent le chemin; et il faut bien descendre dans ses hôtels ou dans ses gargottes. On peut dire que, virtuellement, l'Empire byzantin existe toujours. Des bords de la mer Noire aux ultimes cataractes du Nil, d'Odessa à Kartoum, en passant par l'Anatolie, la Syrie et la Palestine, — partout le Grec est embusqué dans quelque coin, comme pour rappeler qu'il fut le maître, qu'il n'a rien abdiqué de ses droits et qu'il est encore bien vivant. Et je ne parle ici que de l'Orient, car l'Hellène déborde sur l'univers entier. Il n'est nullement paradoxal de soutenir que le Grec se rencontre dans tous les pays du monde, sauf en Grèce. Si l'on traverse le Péloponèse, on y trouvera des villages entiers qui sont complètement déserts. Volets tirés et portes closes, il n'y a plus que des poules dans les rues : les habitants se sont embarqués en masse pour l'Amérique ou pour le Transvaal.

Mais c'est dans les grandes villes orientales surtout qu'on sentira l'intensité du grouillement hellénique : à Stamboul, dans les quartiers voisins de Sainte-Sophie, au Phanar, à Galata et à Péra, où ils tiennent à peu près tout le négoce; à Smyrne, où ils

sont chez eux, où ils étalent leurs somptueuses villas ; où les silhouettes antiques de *l'Hermès d'Andros* et de *l'Éphèbe d'Anticythère* peuplent les jardins et les vestibules ; à Jérusalem, où ils écrasent les Latins de leur richesse et de leur nombre; à Alexandrie, qu'ils ont presque reconquise et qui se prépare à élever une statue à son fondateur macédonien; au Caire enfin, où ils règnent sur les banques, les épices et les tabacs...

Pour s'imprégner tout à fait d'atmosphère hellénique, qu'on aille rôder, un dimanche, du côté de Choubra, la « Grenouillère » cairote. Tout y est grec: cafés, restaurants, concerts et théâtres, — public, serveurs et acteurs, tout jusqu'à la « gommeuse parisienne » qui va détailler son couplet, entre « Mlle Mirko » et « Mlle Eva », équilibristes viennoises et Grecques authentiques. L'étonnant, ce sont les affiches et les programmes rédigés dans la plus pure langue classique. La troupe s'y appelle « le thiase », et les entrechats de ces demoiselles s'intitulent « les chœurs »... Le thiase, les chœurs ! on rêve aux Dionysiaques, on supprime le présent, on saute par-dessus les siècles, et, avec un peu d'imagination et beaucoup de complaisance, on croit retrouver dans cette bruyante Choubra, mollement étendue sur une des rives du Nil, une image affaiblie de l'antique et voluptueuse Canope.

Le type humain moderne qui pouvait se développer dans ce milieu très spécial, on l'a décrit assez souvent, et moi-même, en esquissant un portrait du Levantin, j'ai suffisamment pensé à l'Hellène, pour

qu'il soit inutile d'y revenir. Il est cependant un trait du caractère hellénique, qu'on ne saurait trop mettre en lumière : c'est la force exceptionnelle du patriotisme. Le Grec est, à coup sûr, le plus intransigeant de tous les nationalistes orientaux, le plus convaincu de la grandeur et de l'avenir de sa race.

En arrivant à Athènes, ou dans telle autre grande ville levantine, demandez seulement le Bottin hellénique, et vous serez immédiatement édifié sur la vitalité de l'hellénisme et l'étendue de ses ambitions. Ce Bottin se divise en deux parties : l'une, rédigée en français, et l'autre, en grec. La partie française est d'une sécheresse et d'une insignifiance tout officielle. Mais qu'on déchiffre seulement les premières lignes de la partie grecque, et l'on y apprendra que le royaume hellénique actuel n'est qu'une faible partie de la Grèce véritable, — *la Grèce non rachetée*, qui comprend les territoires, les mers et les îles de l'ancien Empire byzantin et dont la capitale réelle n'est pas Athènes, mais Constantinople. Stamboul, la Ville des villes, demeure toujours, pour le Grec, le siège de l'Autocrator invisible, de celui qui viendra, — qui ne peut pas manquer de venir, — pour rétablir son peuple dans son héritage. L'obsession de cette idée fixe se trahit par une foule d'indices, tous plus suggestifs les uns que les autres. Constantinople et Constantin Paléologue, le dernier des Empereurs, hantent jusqu'aux imaginations de la foule. Regardez les plaques des rues, les chromos

et les imageries enfantines qui s'étalent le long des murs et dans les kiosques de journaux, parcourez les brochures populaires qui s'y débitent, vous y retrouverez perpétuellement les mêmes noms, les mêmes allusions et les mêmes souvenirs. Entrez dans un théâtre de carrefour, il y aura beaucoup de chance pour qu'on y donne, ce soir-là, *la Prise de Constantinople*, à moins que ce ne soit *l'Abdication du roi Othon* ou *la Mort de Paul Mélas*. A Constantinople même et dans l'Empire ottoman, ces manifestations patriotiques ne sont pas possibles comme en Grèce, mais le nationalisme, pour être caché au fond des cœurs, n'en est que plus ardent. Le mardi, jour de la prise de Stamboul par les Turcs, est encore maintenant un jour de deuil pour les Hellènes. Il est entendu que, ce jour-là, les domestiques ne travaillent pas, — en signe de douleur patriotique : ce qui fait le désespoir des dames européennes qui emploient des cuisinières grecques.

En quoi consiste le programme et quelle est, au juste, la portée pratique de cet hellénisme, en tant que formule d'expansion nationale, c'est ce qu'il est bien difficile de préciser. Comme pour les Jeunes-Syriens, les espérances des Jeunes-Hellènes sont soumises à des conditions si nombreuses, elles dépendent d'éventualités si peu probables ou si lointaines qu'on serait tenté de les reléguer dans la région des chimères. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans ces pays mixtes de l'Empire ottoman, où ils ne seront jamais en majorité, les Hel-

lènes peuvent espérer, sinon la prépondérance politique, du moins une influence proportionnée à leur richesse, à leur activité et à leur culture. Les plus avisés et les plus prudents semblent limiter leur rêve panhelléniste à ce résultat déjà très beau. C'est en ce sens qu'ils travaillent. L'actuel royaume de Grèce étant le meilleur foyer de l'hellénisme, il importe d'accroître le plus possible la puissance de ce foyer et son intensité de rayonnement. Les Grecs fortunés ou cultivés s'y emploient avec un zèle et un dévouement qui réclament toute notre admiration. Je ne connais rien de plus touchant et même de plus héroïque que l'effort persévérant de ce petit peuple qui non seulement ne veut pas mourir, mais qui tient à s'affirmer en face du monde comme l'héritier et le continuateur d'une grande nation.

Sitôt enrichis, ils se révèlent les plus fastueux des Mécènes. Quand, à Londres, à New-York, à Marseille ou à Paris, ils ont drainé vers leurs coffres l'or de l'étranger, immédiatement ils songent aux besoins de la Patrie hellénique. Tel banquier lui offrira le cadeau d'un canon ou d'un cuirassé ; tel autre fera construire une route à ses frais, percer un boulevard, élever un musée, un monument public. Ils se disputent l'honneur de contribuer de leurs deniers à une œuvre quelconque d'utilité ou d'embellissement. Ces bienfaiteurs nationaux, — ces *Evergètes*, comme on les appelle, — sont connus et célèbres dans tout l'Orient. Mais ils ne le sont pas assez en France, où nous aurions

profit à méditer leur exemple. Ce que nous ignorons trop, surtout, c'est l'énergie et l'ampleur de leur propagande scolaire, comme aussi l'importance nationale de l'Église grecque orthodoxe. Le prêtre et le maître d'école sont les meilleurs agents de l'hellénisme. L'unité du culte et de la langue liturgique entretiennent, à travers tout l'Empire ottoman, le sentiment de l'unité hellénique ; et, d'autre part, l'école fournit au patriotisme instinctif des masses des raisons conscientes de s'exalter. Enfin, l'enseignement des langues étrangères assure au jeune Grec une supériorité pratique évidente, dans cet Orient, où la glossolalie a toujours été un instrument de fortune ou de domination. Ainsi se répand et s'enracine, même dans les couches inférieures de la population, cette idée que l'instruction mène à tout et qu'elle est, pour un bon Hellène, le premier des devoirs, après la fidélité religieuse. Je me souviens d'avoir rencontré dans un hôtel de la Haute-Égypte, un pauvre diable de Chiote, qui remplissait les fonctions de portier. Constamment, je le voyais plongé dans des livres. Ayant appris le français presque tout seul, il s'exténuait sur la grammaire anglaise ; et, en manière de distraction, il dévorait *l'Histoire de Kolokotroni*, ou le *Juif-Errant*, d'Eugène Suë. L'une de ces lectures fouettait son patriotisme et l'autre ragaillardissait sa haine contre les Latins de robe longue.

Cependant des observateurs moroses se montrent peu touchés de si méritoires efforts. « A quoi sert,

disent-ils, ce beau patriotisme, du moment qu'il reste pacifique ? Les Grecs ne sont point belliqueux, ou, s'ils le deviennent, il leur en cuit. Dès lors, cette vaine agitation nationaliste est la plus dangereuse des folies. Il n'y a, au fond de tout cela, que jactance, sotte imitation de certains chauvinismes européens : en définitive, ce ne peut pas être sérieux. L'Hellène a très fortement le culte de la race, il n'a pas celui de la patrie au sens où nous l'entendons. Prompt à remplir tous les devoirs de solidarité envers ses frères, il est incapable de s'imposer les sacrifices qu'exigent le maintien et le développement d'une nation moderne. Pour lui, l'existence de la patrie n'est pas liée à la possession d'un morceau de territoire, elle est partout où il y a des Hellènes. »

Sans doute, ces critiques ont raison. Il en est peut-être ainsi, en temps ordinaire. Mais, au moindre danger, l'instinct de solidarité s'élève, chez ces peuples, jusqu'au patriotisme véritable et se confond avec lui. Alors, la conscience d'un devoir non plus individuel, mais collectif envers une société à la fois réelle et idéale qui est la patrie, se précise dans la masse. Au moment des massacres de Burgas et d'Anchialo, j'ai assisté, dans le Péloponèse, à une manifestation de ce genre, qui me laissa une impression profonde. Je venais d'arriver à Tripoli. La veille, les journaux d'Athènes avaient apporté la nouvelle des atrocités bulgares. On décida qu'un meeting de protestation aurait lieu le lendemain.

Ce jour-là, dès une heure de l'après-midi, les cloches commencèrent à sonner le glas. A cinq heures, la Place de la Constitution était envahie par les habitants de la ville et les paysans des environs. Pas un cri dans toute cette foule. Une consternation muette. Mais, si les lèvres se taisaient, les yeux parlaient. La flamme sombre des regards révélait la fureur et l'indignation qui brûlaient les cœurs... Le branle des cloches s'arrêta, le portail de la cathédrale s'ouvrit à deux battants, et l'archevêque entouré de son clergé s'avança sur le parvis. Les cierges, les bannières et les croix se rangèrent, en cercle, autour du drapeau national cravaté de noir. On commença par des prières qui furent écoutées nu-tête, puis le prélat prononça l'oraison funèbre des victimes. Ensuite, un laïque lui succéda. L'archevêque était toujours là, avec son clergé. Par le portail ouvert de la métropole, on distinguait les dorures de l'iconostase, qui luisait vaguement dans la pénombre du sanctuaire. C'était d'une simplicité émouvante et grandiose. L'orateur parlait, et chacune de ses phrases empruntait une solennité étrange de ce cadre et de ce décor religieux. La scène était à la fois populaire et sacrée. Tous les symboles qui pouvaient agir sur des âmes helléniques ajoutaient leur persuasion aux paroles de l'invective : la Croix et le Drapeau, le Royaume et l'Église semblaient adjurer l'assemblée et requérir sa vengeance... Puis, les glas reprirent, la foule s'écoula, toujours silencieuse et recueillie, tandis

que de jeunes séminaristes couraient au télégraphe pour transmettre à la presse le compte rendu de la cérémonie.

Plus tard, des amis à qui je racontais cette manifestation, me répondirent : « Oui ! voilà tout ce qu'ils savent faire ! Ils se précipitent au télégraphe, au lieu de voler au secours de ceux qu'on assassine ! » — Mais, d'abord, les représailles étaient impossibles aux malheureux Hellènes. Quand on n'est pas le plus fort, il faut bien ronger son frein sans rien dire. Et, pour en revenir à une comparaison, qui me paraît juste, entre l'Hellène et le Juif, — il est certain que leur patriotisme tout intérieur est une force peut-être plus redoutable, en tout cas aussi efficace à la longue que notre patriotisme plus démonstratif. Les uns et les autres se fient davantage à la ruse et à l'obstination patiente qu'à la violence et aux explosions tumultueuses du sentiment national. Il semble que la pensée intime du Grec soit celle-ci : « A quoi bon des armées et des flottes, une administration, une hiérarchie et une discipline? Nous sommes toujours sûrs de vaincre par la souplesse et l'opiniâtreté de notre intelligence ? »

Cette haine de la discipline, cette tendance secrète à l'anarchie, c'est la tare du nationalisme hellénique. Le Grec est un individualiste effréné, ce qui ne l'empêche pas, quand il le faut, de se dévouer à la cause commune. On dirait même que l'excès de son individualisme ne sert qu'à corriger l'excès de son nationalisme. Divisé contre lui-

même, il est l'homme des coteries, des clans, des querelles de clocher. Les sentiments qu'il professe à l'égard de ses compatriotes nous donnent la mesure de son amour pour l'étranger, — pour les Puissances, ces tutélaires puissances européennes qui, lambeaux par lambeaux, lui ont reconstitué une patrie. Nous autres nous sommes *philhellènes*, et certains d'entre les Grecs se piquent d'être *philoxènes*. Mais ne demandons pas trop à la nature humaine. S'il est naturel d'aimer les gens en raison des services qu'ils vous rendent, il est aussi très humain de limiter sa reconnaissance à la durée de ces services. Sans doute, les caractères et les choses ont bien changé depuis l'époque byzantine. Et cependant il est possible d'y trouver plus d'une analogie avec l'époque contemporaine. Lorsque l'Autocrator de Constantinople était envahi ou menacé par les Arabes ou les Bulgares, il appelait les Francs à son aide. Le danger passé et ces auxiliaires barbares devenant encombrants, il s'en débarrassait en les faisant décimer par ses ennemis de la veille. Toutes proportions gardées, l'opinion hellénique procède encore de la même manière à l'égard de l'étranger, de l'homme d'Occident qui n'est jamais que l'allié éphémère de l'Oriental. Quel qu'il soit, — Anglais, Allemand ou Français, dès qu'il n'est plus utile, il a cessé de plaire.

VI

LA POIGNE DU MAÎTRE

Et ainsi, pour les Hellènes, comme pour les Syriens et les Juifs, nous aboutissons à une conclusion identique : l'égoïsme de race prime chez eux tous les autres instincts. Si la supériorité intellectuelle, commerciale et pratique suffisait pour assurer l'hégémonie d'un peuple, ces élites de dissidents orientaux devraient commander à tout l'Orient, d'autant plus qu'ils sont presque égaux en nombre aux Musulmans. Mais rien ne supplée au caractère, ni même à la générosité du sang. La bravoure du Turc et de l'Arabe l'emporte en fin de compte, sur toutes les ressources de la ruse et de l'ingéniosité. Ensuite ces « rayas » représentent des forces, sinon toujours hostiles, du moins divergentes. Chaque race ou chaque communauté poursuit à l'écart son idéal particulier qui finit par s'opposer à celui du voisin. Jusqu'ici la suprême habileté du Maître, ça été

de les exciter les uns contre les autres et de les affaiblir en les divisant. Aujourd'hui, le progrès des mœurs et des idées va-t-il leur permettre de s'unir en vue de leur intérêt commun ? Malheureusement, la culture qu'ils ont reçue ne fait que leur révéler davantage l'hostilité foncière de leurs aspirations, leurs contrariétés d'esprit et de tempérament, — tout ce qui les sépare.

Les Jeunes-Turcs, qui avaient manifesté l'intention généreuse d'opérer la fusion, seront-ils capables de mener à bien une pareille tâche ? Nationalistes convaincus, — et Turcs avant tout, — ils ne peuvent que se heurter contre les autres races ou partis nationalistes de l'Empire. En outre, rendus suspects aux dévôts par leur condescendance aux idées européennes, ils sont obligés en quelque sorte pour se racheter de cette faiblesse, d'exagérer encore leur exclusivisme de patriotes. Que sortira-t-il d'une situation aussi embrouillée et aussi dangereuse ? Bien fin qui le devinera ! Jamais, en Orient, la mêlée des peuples et des religions n'a été plus âpre ni l'avenir plus incertain. Jamais enfin ne s'est fait sentir plus clairement la nécessité d'un pouvoir central à la fois équitable et fort, sinon pour mettre d'accord, du moins pour tenir en respect des gens qui s'exècrent et qui ne cherchent que l'occasion de s'entre-manger.

CHAPITRE VI

LES ÉCOLES CHRÉTIENNES ET ISRAÉLITES

I

CE QU'ON VOIT D'ABORD

Généralement, quand nos politiciens dissertent sur les écoles orientales, on croirait, à les entendre, que l'enseignement tout entier est à créer dans les régions soumises à l'Islam. Ils en parlent comme de pays nègres, où il est urgent d'expédier des cohortes de missionnaires laïques, pour combattre à la fois l'obscurantisme musulman et l'obscurantisme catholique qui s'y disputent les cerveaux débiles d'une humanité inférieure. Ils oublient trop — ou ils ignorent — que, dans tout l'Empire ottoman, comme en Égypte, fonctionne un service complet d'instruction publique,

plus ou moins calqué sur le nôtre. Sans doute, ce service vaut ce qu'il vaut, et, en ce qui concerne la Turquie, il arrive souvent que les écoles mentionnées ou annoncées dans les rapports officiels n'existent guère que sur le papier. Mais, en dépit de toutes les lacunes, le collège turc n'est pas un mythe, pas plus que le collège égyptien. Il suffit de se promener dans Stamboul ou dans Péra, pour y rencontrer une population scolaire qui ne diffère pas sensiblement, du moins à l'extérieur, de celle de nos lycées et de nos gymnases européens.

Un voyageur non averti pourrait s'imaginer, à première vue, que les choses s'y passent absolument comme chez nous. Au lycée impérial de Galata-Séraï, l'uniforme des élèves était à peu près semblable, sauf la coiffure, à celui de nos collégiens. Lorsque ces jeunes gens défilaient dans la rue, en rangs, sous la conduite d'un maître d'études, j'avais un instant l'illusion de me retrouver dans une de nos villes françaises. Cette illusion est bien plus déconcertante dans les quartiers musulmans de Constantinople. Brusquement, en quittant le Grand Bazar, où se perpétue, en partie, le décor oriental traditionnel, on tombe dans une sortie de classes, toute moderne d'aspect. Des enfants et des adolescents vêtus à l'européenne se précipitent au dehors, avec des bousculades et des cris. Ils tiennent des serviettes sous le bras, d'autres balancent un petit paquet de livres attachés par une courroie de cuir. Il en est qui enfourchent

des bicyclettes déposées dans le vestibule de l'établissement. Quelques-uns ont leur coupé qui stationne à la porte : c'est une sortie de Janson-de-Sailly, ou d'un lycée parisien des quartiers riches.

En Égypte, — au Caire ou ailleurs, — la similitude se poursuit plus exacte et plus saisissante. Vienne seulement l'époque des examens, une sorte de fièvre pédagogique s'empare de la jeunesse cairote ou alexandrine. On se croirait au Quartier-Latin, lorsque la saison des licences et des baccalauréats bat son plein. Comme sous les marronniers du Luxembourg, on ne croise, sous les ombrages de l'Esbékieh, que des adolescents au teint pâle qui repassent fébrilement leurs manuels ou leurs cahiers de cours. Les murs du ministère de l'Instruction publique sont tout bariolés d'affiches et de placards : ouvertures de sessions, listes d'admis ou d'admissibles, programmes d'écrit et d'oral. L'antique Sorbonne ne nous offrait pas, en juillet, un plus édifiant spectacle. Et l'agitation des maîtres ne le cède point à celle des élèves. D'un bout à l'autre de l'Égypte, on mobilise des jurys. Ce professeur, qui vous salue en coup de vent, n'a pas le temps de vous écouter : il part, le soir même, pour Minieh, faire passer le certificat d'études primaires. Son collègue, que vous essayez vainement de retenir, se dérobe avec la même hâte trépidante : il part pour Alexandrie, où il va fabriquer des bacheliers...

Ce beau zèle de l'enseignement officiel serait, à coup sûr, moins fervent, s'il n'était stimulé par la

concurrence de l'enseignement libre. Or, celui-ci rayonne et se diffuse à travers tout l'Orient. Sans parler des écoles grecques qui sont innombrables, les écoles religieuses fondées par les Occidentaux se sont extraordinairement multipliées en Orient, depuis un demi-siècle. Au lieu de gémir sur l'absence des lumières en ces heureux pays, il faudrait plutôt se plaindre qu'il y en eût trop, au moins en certains centres. Quoi qu'il en soit, ces écoles ont formé des milliers d'élèves; elles ont travaillé à transformer l'esprit et les mœurs des Orientaux. Y ont-elles réussi ? Que sont-elles et que valent-elles au juste ? Qu'est-il permis d'en attendre pour l'avenir ? Je ne me flatte pas, après tant d'autres de répondre péremptoirement à ces questions. Je voudrais seulement montrer qu'il les faut envisager non pas du point de vue des grands principes, mais du simple bon sens, et qu'on ne peut se flatter de les résoudre, sans y mettre beaucoup de tolérance, d'équité et de sympathie.

Je commencerai par les écoles religieuses — catholiques, protestantes, israëlites : elles sont, en général, les plus anciennes; elles ont servi de modèle à l'enseignement public; elles sont enfin les plus nombreuses, et, pour l'instant, les plus puissantes et les plus capables d'agir sur la mentalité orientale.

II

CHEZ LES PRIMAIRES

Évidemment, je n'ai pas l'intention de donner, ici, une nomenclature détaillée de toutes ces écoles : il ne s'agit point d'un rapport encyclopédique sur l'enseignement libre en Orient. La vie d'un homme suffirait à peine à une tâche pareille. On ne peut pas avoir tout vu — et même si on le pouvait, on ne jugerait encore que d'après une inspection forcément sommaire. Il n'est d'ailleurs pas commode de voir — qu'il s'agisse des Musulmans ou des Congréganistes catholiques, des Protestants ou des Juifs, la porte de leurs maisons vous est tout juste entre-bâillée. Et je m'émerveille, à ce propos, de l'intrépidité de certains enquêteurs français, qui, sans préparation aucune (sinon purement livresque), sans s'être familiarisés par un long séjour avec les âmes et les intelligences de là-bas, — après avoir traversé en personnages encombrants une demi-douzaine de classes, — se

permettent de formuler un verdict définitif et sans appel sur une cause qu'ils ont si mal entendue !

Pour moi, je me bornerai à raconter les quelques visites qu'il m'a été accordé de faire dans les plus hospitaliers de ces établissements libres. Je n'essaierai pas de dissimuler l'intérêt toujours très vif ou très amusé que j'y ai pris; et, puisqu'il faut bien conclure, je m'appuierai moins, dans mes conclusions, sur ce que j'aurai vu ou entr'écouté, au cours de ces visites, que sur les observations quotidiennes que j'ai accumulées, en conversant avec les jeunes gens ou les hommes mûrs élevés dans ces écoles. En somme, ce n'est pas précisément au collège ou dans les examens qu'une éducation fait ses preuves, c'est plus tard, dans la pratique de la vie.

Très nombreuses — nous l'avons dit — les écoles libres d'Orient se répartissent en une foule de catégories et s'abritent sous les pavillons les plus divers. Il en est de riches et de pauvres, de très vivantes et d'à moitié mortes, de très médiocres et de fort bonnes. Comment se reconnaître au milieu de cette multitude? Comment les classer? On ne peut même pas, comme chez nous, les diviser en primaires, secondaires et supérieures — attendu que beaucoup d'établissements, par exemple celui des jésuites de Beyrouth, comprennent les trois degrés d'enseignements. Tel collège des Frères donne à la fois l'enseignement primaire, primaire supérieur, secondaire moderne et secondaire clas-

sique. Cependant, cette réserve admise et pour la commodité du langage, j'adopterai notre classification traditionnelle ; je suivrai l'ordre ascendant des trois étages pédagogiques, et, afin de ne pas noyer le lecteur dans l'infini détail des notations, je m'en tiendrai à celles de ces écoles qui m'ont paru, en leur genre, vraiment typiques et représentatives.

Dans l'ordre primaire donc, il sied de consacrer une mention toute spéciale au collège des Frères de la Doctrine chrétienne du Caire. J'eus l'honneur d'être reçu dans leur établissement de la rue Khoronfiche, où toute la gamme de l'enseignement primaire est représentée : on y prépare même, paraît-il, au baccalauréat moderne et classique. Les Frères sont de hardis et entreprenants pédagogues : outre cette maison et leur collège de Faggala, ils possèdent encore, en ville, des écoles élémentaires. Nul groupement plus actif et plus prospère que celui-là ! — Je fus accueilli au parloir, par le directeur, dont l'èsprit très large et très tolérant m'eut bientôt frappé. Nous débutâmes par les politesses d'usage : cigarettes offertes, rafraîchissements apportés tout de suite sur un plateau. J'avoue que, les premiers compliments échangés, je ne songeai même pas à solliciter la faveur d'assister à quelques classes : il est probable d'ailleurs que ma demande eût été courtoisement éludée. Je m'en serais, au surplus, consolé sans peine. J'ai subi assez d'inspections, lorsque j'étais dans l'Université, pour savoir quelle formalité vaine et

trompeuse est l'enquête d'un inspecteur. En conséquence, je préférai de beaucoup interroger le Frère directeur et causer avec lui.

Spontanément et de très bonne grâce, il me renseigna sur le nombre et la nationalité des élèves de la maison. Le gros du contingent se compose de Grecs, de Maltais, d'Italiens. Il y a aussi des Autrichiens et quelques Français. Les Musulmans et les Juifs sont une minorité assez restreinte. Comme je m'en étonnais, au moins pour les Musulmans, le Frère me déclara :

— Oui ! c'est ainsi ! nous avons beau éviter même l'apparence du prosélytisme religieux, le préjugé des Musulmans et des Juifs à notre égard est invincible. Encore une fois, je proteste contre la légende calomnieuse qui veut que nous forçions nos élèves mahométans à suivre les offices catholiques. C'est le contraire qui est la vérité. Ceux d'entre eux qui fréquentent nos cours le savent bien. Ils sont relativement peu nombreux, je vous l'ai dit, mais nous ne cherchons pas à en attirer davantage...

— Pourquoi donc ! fis-je, un peu surpris.

— Mon Dieu ! me confessa le Frère, avec une certaine hésitation... pour des raisons de moralité ! Comprenez-moi bien ! Je n'accuse pas les jeunes Israélites ou les jeunes Musulmans d'être des enfants ou des adolescents corrompus. Il n'en est pas moins certain, qu'à âge égal, ils sont beaucoup plus précoces, beaucoup plus développés, physiquement, que nos Européens. Alors, il y a danger,

— vous le devinez, n'est-ce-pas, — à les laisser ensemble.

Qu'on ne voie pas là un trait de noirceur cléricale ! Si je reproduis cette appréciation c'est que je l'ai entendu formuler maintes fois, non pas seulement par des prêtres chrétiens, mais par des éducateurs laïques. Sans aller jusqu'en Orient, il n'est que d'interroger à ce sujet nos proviseurs et nos censeurs algériens : ils vous répondront exactement comme ce religieux du Caire. D'ailleurs, il n'insista pas. Il se hâta de m'entretenir, ce qui est trop naturel, des succès de ses élèves.

Ces succès seraient fort brillants, d'abord dans les examens, puis dans les carrières où ils entrent. Les anciens élèves des Frères sont, paraît-il, très recherchés aussi bien par l'administration anglaise que par l'administration khédivale. On les emploie en qualité d'arpenteurs, de contremaîtres, de comptables, de commis de banques, de rédacteurs de ministères. Partout ils font prime ! — Ce n'était point jactance de la part du directeur. Je m'en convainquis quelque temps après. Lord Cromer, ayant bien voulu me recevoir, me parla aussi de ces jeunes gens dans les termes les plus flatteurs. Le meilleur éloge qu'il décernait à l'éducation des Frères de la Doctrine chrétienne, c'est qu'elle fût, avant tout, *pratique*. Compliment précieux dans la bouche d'un Anglais et d'un grand administrateur ! Plus tard, à Beyrouth, à Smyrne, à Jérusalem, on me tint des propos identiques. Les boutiquiers syriens portaient aux nues les écoles des

Frères, me répétaient que c'étaient les seules vraiment utiles pour leurs enfants; et, à ce propos, ils ne manquaient jamais d'établir une comparaison désobligeante entre ces écoles et les collèges secondaires des jésuites. Ils n'oubliaient qu'une chose, c'est que les collèges des jésuites ne s'adressent pas précisément à leur clientèle et que si tout le monde a droit au latin, nul n'est tenu de l'apprendre, qui ne se destine point aux fonctions libérales. Dans tous les cas, il est vraiment bien curieux de confronter avec l'opinion locale celle de certains touristes universitaires qui reprochent précisément à nos congréganistes le caractère *formel* et, en quelque sorte, scolastique de leur enseignement. On comprendra qu'en matière de pratique, je préfère le témoignage de lord Cromer et des boutiquiers de Beyrouth à celui de ces messieurs, — théoriciens sans doute admirables, mais un peu éblouis par la lumière crue des réalités.

... Nous sommes toujours au parloir de la rue Khoronfiche. Le Frère directeur, après avoir épuisé le chapitre des études et des triomphes scolaires, me parle maintenant de l'éducation physique, qui, certes, est bien loin d'être négligée. Tout à l'heure, il va me montrer la salle de gymnastique, les barres parallèles, les trapèzes et les perches qui garnissent les cours. Enfin, il y a la série variée des divertissements. Le collège possède un orphéon. Il s'y donne des concerts, des représentations théâtrales. La dernière fois, on a joué *la Grammaire* de Labiche...

— Vous voyez ! me dit le Frère, on ne s'en-

nuie pas trop chez nous !.. Mais venez, que je vous montre la maison !

Je n'en demandais pas tant ! J'avoue même que cela m'ennuyait un peu Car cette tournée du propriétaire ne pouvait rien m'apprendre : j'en prévoyais avec précision les moindres incidents et les plus infimes détails. J'acceptais néanmoins, par politesse.. Et nous voilà déambulant à travers les salles d'études, les classes vides. Nous tombons même, par hasard, dans une classe où le professeur fait une leçon de géométrie. Nous rebroussons chemin vers les réfectoires — très propres, très aérés, exempts de ces odeurs invétérées de mangeailles, qui, au lycée Henri IV, nous poursuivaient jusque dans la cour d'honneur. Et puis nous montons un étage, deux étages, et ce sont les chambres des Frères, les dortoirs des élèves, qui ressemblent à tous les dortoirs possibles. Le directeur me fait remarquer les larges baies des fenêtres pour la ventilation, les rideaux et les stores qui protègent contre le soleil :

— Rien n'a été omis pour l'hygiène ! me dit-il avec insistance.

Cette constatation me laisse à peu près indifférent. Un collège, est toujours un collège, quoi qu'on fasse pour en adoucir l'horreur. On aura beau en expulser les miasmes, ces agglomérations d'enfants ne seront jamais bien saines. Je frémis, en songeant à ce que doit être un tel séjour, au Caire, par les chaleurs suffocantes de l'été :

— C'est épouvantable ! me dit le Frère. Aussi

ne peut-on trop demander à nos élèves, qui en sont souvent accablés... Nous-mêmes nous souffrons cruellement. Certains de nos professeurs ne peuvent résister au climat : il faut les renvoyer en France !... Mais, nous avons la terrasse !

Sur ces mots prononcés avec une bonhomie naïve, il m'entraîne vers les combles. Nous grimpons une espèce d'échelle, qui aboutit à un trou carré, découpé dans la charpente... Alors, un spectacle merveilleux surgit tout à coup ! un spectacle devant lequel s'éclipsent instantanément les visions de dortoirs et de réfectoires que je viens de traverser !... Le Caire est là, étalé sous mes pieds, avec ses minarets et ses coupoles de mosquées, avec ses faubourgs aux maisons peintes, éclatantes de carmin, de bleu turquoise, de jaune d'or. Derrière moi, déferlent les dunes arides du Mokattam et de la Vallée des Khalifes : de l'autre côté, le fleuve fume sous ses brouillards ; et plus loin que la ligne frêle des palmiers, dans la désolation des sables et de la Chaîne lybique, — les profils triangulaires des Pyramides, se dessinent faiblement sur le ciel de nacre...

Le Frère, qui jouit de mon émerveillement, me dit, d'un ton que je ne lui soupçonnais pas :

— N'est-ce pas ?... C'est la ville d'Orient dans toute sa beauté !

Puis après un silence :

— N'importe ! Tout cela ne vaut pas la France !... Voilà dix ans que je n'y suis retourné ! Ah ! c'est dur, Monsieur !

Et, par l'échelle si roide, nous redescendons, plus amis, en causant du Pays lointain.

...Me voici maintenant dans une autre « ville d'Orient », plus orientale peut-être : Damas ! la « perle du désert » ! Comme dans les centres importants de la côte, les écoles y foisonnent : il y en a de protestantes, de catholiques et de juives, sans préjudice des écoles officielles musulmanes. Les Anglais, les Américains, les sœurs de St-Vincent, les lazaristes, les franciscains et les jésuites s'y disputent les élèves. Je ne pus guère que constater l'abondance de ces foyers civilisateurs. La plupart des portes me restèrent impitoyablement closes. Et, franchement, je n'ai pas le courage d'en vouloir à ceux de nos religieux qui ne me permirent point de dépasser le seuil de leurs parloirs. S'ils ouvraient trop facilement leurs classes, ce serait un perpétuel va-et-vient d'étrangers et de curieux, un véritable envahissement. Ces visites, qui n'apprennent rien aux visiteurs, ont encore l'inconvénient de désorganiser les cours, de déranger inutilement les maîtres et les écoliers. Et puis enfin, il faut être bien sûr des intentions du passant qui se présente. Étant donnée la façon dont nos inspecteurs les jugent d'ordinaire, les congréganistes ont mille fois raison de leur condamner l'entrée de leurs établissements. Ces messieurs ont la candeur de s'en plaindre. Ils arrivent là comme le loup dans la bergerie, et ils s'étonnent que les brebis ne tressaillent pas d'allégresse à leur approche.

La plus élémentaire prudence conseille, au contraire, de leur fermer le bercail.

La seule école de Damas, où l'on consentit à me recevoir, fut celle de l'Alliance israélite. Je m'y rendis en tâtonnant, à travers le dédale des petites rues arabes. Ce fut pour moi le chemin des écoliers, une course vagabonde, fertile en spectacles imprévus et pittoresques. Dans cette vieille ville syrienne, où se refugièrent maintes familles algériennes, au lendemain de la conquête française, je retrouvai presque le décor et la figuration de nos casbahs africaines : les ateliers de tisserands, les brodeurs accroupis sur le seuil des échoppes et dévidant leurs bobines de soies ; les enlumineurs de coffres, les selliers à demi dissimulés derrière l'étalage de leurs cuirs historiés, de leurs laines teintes en couleurs vives et de leurs verroteries. Les ruelles se resserraient en longs couloirs obscurs, tantôt voûtés, tantôt recouverts de toiles ou de légers abris en feuilles de palmiers... Et puis, soudain au sortir de cette pénombre, la lumière brusque d'un étroit carrefour, où il y a tout juste la place pour un jet d'eau qui fuse vers un pan de ciel bleu ! J'étais à cent lieues de la pédagogie française et je finissais par perdre de vue le but austère de ma promenade.

Après bien des détours, on m'indique enfin la maison de l'Alliance. Elle est à peu près aveugle au dehors, comme toutes les bâtisses indigènes. Mais elle cache, à l'intérieur, un patio qui est une merveille, une cour dallée de marbre avec une

vasque au centre, un promenoir à colonnade, un *liwân* recouvert de faïences et de boiseries compliquées et délicates. Il y fait grand jour et il y fait sombre. Partout des coins d'ombre bleue, et des espaces miroitants où rit le soleil ! Cette maison délicieuse et fraîche est une école de jeunes filles.

La directrice, très aimable, me fait les honneurs de ce lieu d'enchantement. Sans doute elle est aussi instruite qu'aimable, car elle est ancienne élève d'Auteuil, si j'ai bonne mémoire. En tout cas, elle a étudié en France. Tout de suite, elle gémit sur l'incommodité du local, si mal approprié aux exigences du confort et de l'enseignement modernes. Moi qui étais encore sous le charme de ma première impression, j'eus la lâcheté de ne pas défendre le vieux logis, et, par galanterie, je m'associai aux doléances de l'institutrice... Mais, sans plus tarder, la voici qui m'emmène dans la classe des grandes, — des fillettes de douze à quartorze ans. Et ce fut la séance d'inspection dans tout son sérieux. Sur l'injonction de la maîtresse, une des fillettes nous lut un morceau de prose française. Elle s'en acquitta avec beaucoup d'intelligence. Cette petite Juive de Damas avait une prononciation et un accent presque irréprochables. Je l'en complimentai chaleureusement.

— Notez, me dit la directrice, que cette enfant n'apprend le français que depuis trois ou quatre ans et que, chez elle, elle ne parle que l'arabe !...

C'était évidemment un fort beau résultat, et qui méritait tous les éloges. Pourtant, on se réservait

de m'édifier davantage encore. Une autre élève, priée de faire l'analyse grammaticale du morceau, s'en tira également à son honneur. Une troisième nous commenta le passage. C'était, si je ne m'abuse, un développement sur l'économie domestique et sur le rôle de la femme dans une maison. Après quelques phrases, la directrice intervint :

— Je me permets, dit-elle, de vous signaler l'importance de ce commentaire. Nous sommes ici en Orient, dans un pays où l'incurie des femmes est inimaginable. Vous le voyez : nous essayons de réagir ! Nous tâchons que ces fillettes deviennent plus tard des ménagères économes, ingénieuses et prévoyantes, *pratiques* surtout !...

Pratiques ! voilà le grand mot lâché ! Ils veulent tous être pratiques, — aussi bien les Frères de la Doctrine chrétienne que les professeurs de l'Alliance Israélite ! C'est la marotte du monde oriental, persuadé que si les Européens sont les Maîtres de l'heure, c'est parce qu'ils s'évertuent à être pratiques avec persévérance... Peut-être bien que l'institutrice, en attirant mon attention sur ce point, entendait caresser en moi une manie très française et très à la mode : elle me prenait pour un universitaire affolé d'enseignement pratique. Mais je sentais bien qu'au fond son œuvre était louable : les petites Juives de Damas ont assurément besoin d'apprendre à tenir un ménage. Et, quoique la pratique leur en fût enseignée par la théorie, cette pensée me consola d'avoir écouté une page d'économie domestique, dans ce harem désaffecté, où j'au-

rais préféré les beaux contes de Shéhérazade !

Nous terminâmes par une brève apparition dans la classe enfantine. Là, sous la direction d'une adjointe, une quarantaine de bébés balbutient des syllabes françaises.

— Ceux-là ne font encore que d'épeler ! me dit la directrice. Mais, vous verrez ! Dans deux ou trois ans, ils parleront presque aussi correctement que les jeunes filles de la grande classe !...

J'en avais la ferme conviction et je le lui dis. Cependant, elle continuait à déplorer l'incommodité du local, qui, effectivement, était un peu obscur pour une salle de classe. Je l'examinai, par complaisance, et mes yeux s'arrêtèrent sur des inscriptions en caractères hébraïques qui se déployaient tout le long des murs : c'étaient des sentences pieuses, comme il y en a chez nos congréganistes et chez les protestants. Vivement, la directrice s'empressa de s'excuser :

— Que voulez-vous ! me dit elle : ici ils sont très arriérés ! Il faut bien tenir compte, n'est-ce pas...

De nouveau, j'eus le sentiment que ces propos s'adressaient au Français anticlérical, qu'elle me supposait être. J'en fus positivement navré, et je me hâtai de lui témoigner combien je trouvais légitime la présence de ces inscriptions bibliques dans une école israélite. C'est égal ! Cette tendance honteuse, — au moins devant les étrangers, — à cacher prudemment ce que l'on devrait étaler avec orgueil ; cette rage qu'ils ont, en Orient, de réduire

l'éducation à son matériel strictement pratique, — tout cela m'induisait en des réflexions chagrines touchant la mentalité future des Orientaux et aussi de nos jeunes Français, qui, davantage encore, sont soumis à ce genre de discipline. Je me disais : Enseigner l'économie domestique est fort bien ! Mais il y a de si belles histoires dans la Bible et dans l'Évangile ! Pourquoi les proscrire, sous prétexte de neutralité de conscience ? Quand on songe à tout ce que l'éducation chrétienne avait mis de délicatesse, de générosité et de poésie dans les âmes de la vieille France, on ne peut que maudire les tristes pédagogues qui ont tari ces sources vives, et qui, avec leurs manuels grossièrement utilitaires ou inefficacement altruistes, ne propagent que la platitude et ne préparent que la brutalité et la barbarie.

Quoi qu'il en soit de ces réserves, je sortis enchanté de cette école de Damas. Les autres sont, paraît-il, de valeur égale ou supérieure ; et, puisque j'ai cité l'opinion locale en faveur des congréganistes, ce n'est que justice de la citer aussi en faveur des Israélites. Il n'y a qu'une voix à ce sujet : les écoles de l'Alliance sont excellentes. Je regrette seulement de n'avoir pu y pénétrer davantage.

A Jérusalem, je fus plus heureux qu'ailleurs. Grâce à la courtoisie du directeur, j'eus la bonne fortune de visiter l'École professionnelle israélite qui est peut-être la plus importante, la mieux organisée et la mieux outillée de toutes les écoles de l'Alliance, en Orient. Outre l'enseignement pro-

fessionnel, l'enseignement primaire à tous ses degrés y est distribué à des élèves de toute nationalité et de toute confession. Naturellement, on commença par une promenade à travers les classes, les dortoirs et les réfectoires, qui étaient parfaitement tenus. On me mit en main des copies qui étaient fort honorables, on interrogea devant moi des jeunes gens qui répondirent fort bien. Faut-il répéter que je n'attribue pas une importance extrême à ces formalités ? Qu'un maître fasse une leçon brillante devant un inspecteur, qu'un élève réponde bien ou mal, cela ne prouve pas grand'chose. Je m'en rapporte, sans hésiter, à la bonne réputation dont l'école jouit dans toute la Palestine et à l'agréable souvenir que j'ai gardé de mes conversations avec les professeurs (il en est de chrétiens dans le nombre). Ceux avec qui j'ai causé m'ont paru des esprits très ouverts, très modernes — trop modernes peut-être.

Mais ce qui me frappa et m'intéressa le plus, ce sont les ateliers où on initie de jeunes Orientaux au travail industriel européen. Les ressources pécuniaires dont l'établissement dispose ont permis de les installer avec un grand luxe. Il y a des salles de tissage, de moulage, de serrurerie. Il y a des cours de dessin et de sculpture ou de peinture décoratives. Il y a des ateliers de teinturerie, d'autres où l'on fabrique des résilles de cheveux. J'aperçois des apprentis mécaniciens en bourgerons bleus et cottes de travail. On m'assure que leurs pièces se vendent déjà dans la région et l'on escompte le

moment où l'on pourra se passer complètement des fournitures d'Europe. J'examine de plus près les auteurs de ces merveilles. Certains sont roses et blonds, d'un blond pâle d'Albinos : ce sont des Juifs du Nord, des immigrants polonais, aussi dissemblables qu'il est possible, comme types et comme allures, de leurs coreligionnaires du Sud, Égyptiens ou Tripolitains. On me signale aussi quelques Chrétiens dans cette foule d'élèves cosmopolites. Mais la majorité est orientale : c'est ce qui rend si intéressant l'effort tenté, dans cette maison, par l'Alliance israélite. Les jeunes Juifs de là-bas, comme d'ailleurs tous leurs compatriotes, n'ont qu'un goût médiocre pour le travail manuel. Parviendra-t-on à le leur inculquer ? La tâche, évidemment, sera longue et difficile. Ce qu'il y a de sûr, c'est que rien ne saurait être plus profitable et plus salutaire à ces jeunes gens qu'un enseignement de ce genre. Cela vaut mieux que de leur seriner nos immortels principes et de les bourrer de notions abstraites qui ne leur serviront à rien.

A cet égard, j'ai beaucoup admiré, — à Jérusalem encore, — l'École professionnelle des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Leur établissement est, sans comparaison, le plus considérable de toute la ville, — et c'est même une petite ville dans la grande. La masse et l'étendue des bâtisses, qui se développent en bordure le long de la route de Jaffa, vous saisissent l'œil dès l'arrivée. Ces constructions immenses sont de date relativement récente. Elles sont, pour ainsi dire, sorties de terre

par la volonté d'une religieuse, la sœur Sion, une vaillante fille de nos faubourgs parisiens. Un tel résultat, — et si rapide, — tient presque du prodige : il est héroïque, si l'on songe à toutes les difficultés de cette énorme entreprise. Réunir les fonds n'était rien (Dieu sait pourtant ce qu'une telle installation a coûté) ! le plus malaisé fut d'obtenir du gouvernement turc l'indispensable autorisation de bâtir. Sœur Sion se révéla, en cette occurrence, un véritable diplomate, elle sut profiter très intelligemment de la faveur dont jouissait son ordre auprès d'Abdul-Hamid. A Jérusalem, on vous racontera là-dessus maintes anecdotes qui prouvent que sœur Sion avait autant d'esprit que de bonté et d'audace.

La propre sœur de la fondatrice défunte, qui lui a succédé dans les fonctions de supérieure, eut la complaisance de me guider à travers le vaste labyrinthe de la maison. Le premier être humain que nous croisâmes fut un pauvre fou inoffensif qui vaguait par les corridors, en bredouillant des paroles sans suite et en se livrant à toute une gesticulation effarante. Il nous poursuivait avec obstination.

— Un de nos pensionnaires ! me dit la supérieure. Notre maison est le rendez-vous de toutes les misères, même des pires, de celles qui rebutent la charité ! Outre un hospice pour les vieillards aveugles, nous avons aussi un refuge pour les incurables de tout âge et de tout sexe, hommes, femmes et enfants ! Vous ne pouvez pas vous ima-

giner les infirmités, les monstruosités que nous abritons ici !...

Elle n'ajouta point un détail plus touchant et plus beau, que je savais déjà : c'est qu'à tour de rôle, ses compagnes se dévouent pour aller soigner, dans leurs repaires, les lépreux de Jérusalem. Une telle abnégation concilie aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul le respect des Musulmans eux-mêmes.

Et, bien entendu, à côté de ces œuvres de bienfaisance, elles soutiennent des œuvres d'éducation et d'instruction. Dans ce grand bercail des abandonnés, des infirmes et des désespérés, il y a place pour des écoles primaires. Mais, comme chez les Israélites, c'étaient les ateliers surtout qui attiraient ma curiosité. Nous vîmes donc des salles entières, où l'on enseigne aux pupilles de l'hospice la cordonnerie, la menuiserie, le tissage.

— Bientôt, expliqua la supérieure, nous nous suffirons à nous-mêmes, grâce aux produits de nos élèves. Ce sont eux qui ont fabriqué les souliers qu'ils ont aux pieds, qui ont tissé les étoffes qui les habillent. Nos meubles, les châssis de nos portes et de nos fenêtres, tout cela est leur œuvre... Mais je vais vous montrer des travaux plus délicats!...

Nous entrâmes alors dans un atelier de repassage, où l'on bavardait ferme : une vraie blanchisserie française, où d'ailleurs on apprête aussi bien la lingerie indigène que la lingerie européenne ! On s'y évertue, pour les amidonnages, à imiter le « glacé parisien », et l'on réussit également les

tuyautages, le neigeux, et le vaporeux des dessous féminins. La sœur n'avait pas besoin de me faire remarquer ces raffinements de zèle chez ses élèves. J'avais été leur client pendant mon séjour à Jérusalem et je savais à quoi m'en tenir sur les talents de ces jeunes personnes. Je n'ignorais pas non plus qu'elles sont aussi habiles couturières que repasseuses distinguées. Néanmoins, ma surprise fut vive de constater, chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, un atelier de coupe et de couture, où l'on ne se borne point à la grosse confection courante, mais où l'on entreprend des toilettes, — voire de grandes toilettes à la dernière ou avant-dernière mode de Paris. La cornette blanche de la religieuse, qui préside à ces prouesses, met une note imprévue parmi tant de mondanités. On a confiance, paraît-il, dans la sûreté de son goût. Les dames musulmanes de Jérusalem, femmes de fonctionnaires ou d'officiers, lui commandent leurs robes d'apparat. Les Européennes elles-mêmes recourent à ses élèves pour des travaux moins importants. Lorsque je visitai l'ouvroir, ces demoiselles étaient fort occupées à la bâtisse d'un trousseau destiné à la fille d'un consul, qui allait se marier...

En somme, il n'est guère possible de procurer un meilleur gagne-pain à ces jeunes Palestiniennes : une éducation plus ambitieuse serait au moins inutile, sinon déraisonnable et dangereuse. La supérieure me l'affirme, et elle ajoute :

— Nous avons aussi des Bédouines, — des

Bédouines chrétiennes ! Nous les marions le mieux que nous pouvons. Elles s'en retournent dans leurs montagnes de Moab. Mais nous ne les perdons jamais de vue. Quand elles ont des enfants, nous leur envoyons des langes, des berceaux... Quelques-unes nous reviennent de temps en temps. Elles nous disent qu'elles sont heureuses... Que voulez-vous? Il est certain que ce qu'elles ont appris ici ne leur sert pas beaucoup dans leurs pays perdus. Mais elles essaient de civiliser un peu leurs maris, leur entourage !...

Malgré la modestie de la restriction, je pensais : Vraiment, cela est admirable ! Et, me rappelant qu'il existe une foule d'autres maisons semblables à Jérusalem et dans la banlieue, — que dis-je ! dans toute la contrée, depuis Nazareth jusqu'à Gaza, je ne doutai plus que la Palestine ne fût à la veille d'une transformation et d'une régénération complète.

Hélas ! Je suis bien forcé d'en rabattre. Il en est à Jérusalem, comme dans le reste de l'Orient, comme aussi dans cette Algérie française, où des méthodes analogues sont employées pour le relèvement de nos Arabes. Enseigner une langue; quelques formules d'examen, la pratique de la couture ou du repassage, cela est, en général, facile ; mais changer le caractère, améliorer ou redresser les mœurs d'un pays, quelle entreprise écrasante et décourageante ! Je ne sais trop ce que deviennent les petites malheureuses éduquées dans les écoles primaires et les orphelinats de

Judée. Mais, ce qui m'a donné à réfléchir, aussi bien à Jérusalem que dans les autres villes circumvoisines, — c'est le pullulement du voyou levantin. Ces enfants adoptifs de la civilisation européenne ne sont même pas toujours respectueux pour leurs maîtres. Il faut entendre de quel ton ils lancent à tout personnage en soutane : « Eh ! bonjour, mon Père ! » et il faut voir de quelles familiarités indiscrètes et de quels quolibets ils les poursuivent. Devenus grands, ils ne font rien, ou si peu que rien : cireurs de bottes, camelots ou pisteurs d'hôtels, voilà pour le plus grand nombre. C'est une tourbe de déclassés. Les meilleurs sont drogmans, domestiques, brocanteurs d'objets pieux. On ne voit pas que, chez eux, le travail prenne un essor bien extraordinaire, comme par exemple en Égypte. Remonter le courant des habitudes acquises est peut-être au-dessus de leurs forces. La paresse ancestrale est mauvaise conseillère. Et puis la flânerie est si tentante, dans un pays, où il est si commode d'exploiter les touristes, où d'ailleurs il n'y a ni commerce, ni industrie, rien qui provoque ou qui réveille l'activité !

Et pourtant, l'œuvre entreprise par les éducateurs occidentaux n'est pas vaine, puisque cet enseignement, si rudimentaire qu'on le suppose, donne à ceux qui le reçoivent le désir du changement, — d'un autre état de choses que celui qui existe. Ce n'est pas seulement pour des motifs religieux que les Chrétiens et les Juifs d'Orient ont été parmi les plus résolus adversaires du régime

hamidien. Supposons même, que cet esprit de de nouveauté, ils ne l'aient point : le seul fait que l'élève des écoles européennes sort du commun, de la plèbe misérable, qu'il est plus ou moins protégé, qu'une autorité étrangère et puissante a l'œil sur lui, — cela suffit pour lui donner une humble prérogative qui le distingue, une sorte de dignité extérieure. L'indolence musulmane en est alarmée, stimulée par contre-coup. Et ainsi, dans toute la masse orientale, s'insinue cette idée confuse : qu'on se libère par l'instruction.

Quant à compter sur la reconnaissance et l'attachement de cette clientèle scolaire, ce serait une illusion. Chrétiens, Juifs et Musulmans acceptent comme un dû tout ce que nous leur apportons. L'Europe est pour eux une vache à lait, qui ne demande qu'à se laisser traire. Jusqu'ici du moins, elle a tout fait pour leur persuader qu'elle n'avait pas d'autre ambition.

III

LES VILLES-LUMIÈRE

La munificence presque toujours désintéressée des nations occidentales a donc répandu à profusion, par tout l'Orient, les écoles primaires. Il va de soi que les écoles secondaires et supérieures créées par elles sont en plus petit nombre, comme répondant à des besoins plus limités. Néanmoins, l'enseignement des humanités a ses collèges dans toutes les grandes villes orientales ; et, quant aux centres moins importants, il est bien rare que cet enseignement ne s'y donne point à côté de l'autre. Certaines villes, comme Beyrouth et Jérusalem, sont dotées de Facultés de médecine, d'écoles de pharmacie et d'écoles spéciales pour les hautes études d'exégèse, d'archéologie et d'histoire. Et je ne parle point ici de l'Égypte, qui est soumise à un régime particulier.

Dans cette abondance, choisissons encore. Sans prétendre jeter le blâme du silence sur des établis-

sements de premier ordre, comme le lycée français de Salonique, les collèges des lazaristes, celui d'Antourah et celui de Constantinople, mais uniquement parce qu'il faut se borner et qu'encore une fois je n'ai pas pu tout voir, — je restreindrai ma description à l'Université Saint-Joseph et au collège américain de Beyrouth, — enfin à l'École biblique dominicaine de Jérusalem.

Beyrouth est, par excellence, la ville universitaire de l'Orient. Plus qu'ailleurs, les écoles y foisonnent : grecques, maronites, israélites, allemandes, anglaises et françaises. Mais tout cède devant les deux collèges rivaux : *Saint-Joseph* et *les Américains*.

Le premier a été construit par les jésuites, au cœur même du quartier chrétien : véritable forteresse catholique dressée en pays d'Islam, lieu de refuge pour la population chrétienne, en cas de massacre. Ce n'est pas seulement l'étendue, la hauteur et l'épaisseur des murs, l'appareil imposant de la bâtisse qui commandent le respect, mais c'est aussi le prestige dont la maison est environnée. Rien qu'à entendre les drogmans et les hommes du peuple prononcer le nom de *Iésouayé* (jésuites), on sent que l'Université Saint-Joseph est le siège et comme le chef-lieu d'une grande puissance : puissance à la fois matérielle, intellectuelle et morale.

Dès le seuil, on en éprouve l'impression très nette : on reconnaît l'endroit le plus vivant et le

plus actif peut-être de toute la ville. Les mendiants et les solliciteurs assiègent le portail ; les pauvres, les petites gens y affluent, en quête d'un secours ou d'un conseil. Et l'on y rencontre de belles dames syriennes, en toilettes élégantes, qui viennent voir leurs enfants, ou requérir l'assistance d'un confesseur. Il y en a tout un groupe, très agité et très volubile de langues, dans le vaste parloir où l'on m'a introduit. En attendant qu'on veuille bien s'occuper de moi, j'examine le local, j'y salue l'habituel mobilier et la coutumière décoration des parloirs ecclésiastiques : les images de piété, les portraits du Saint-Père et des gloires de l'Ordre, les tableaux d'honneur dans leur cadre de bois doré, et aussi, en belle place, la lithographie patriotique bien connue : *le Cuirassier mourant* ! un soldat français qui meurt au pied de la croix, enveloppé dans les plis d'un drapeau tricolore... Mais voici mon guide qui s'avance, le vénérable P. Ray (je lui dois trop pour ne pas le nommer). Il ne me cache pas qu'il me sera tout à fait impossible d'assister aux classes de l'établissement : les règlements s'y opposent. Et d'ailleurs on est encore trop près d'une récente inspection qui a causé le plus fâcheux esclandre dans Beyrouth et toute la province. Je proteste que cela m'est indifférent, que je désire seulement causer avec lui et les personnes compétentes, de tout ce qui touche à l'instruction et à l'éducation des indigènes.

— Cela ne vous empêchera pas, me dit le Père, en riant, de voir notre collège !

Je n'en ai aucune envie ! Enfin ! c'est une politesse qu'il entend me faire et que je dois lui rendre. Je me résigne.

Rapidement, nous traversons la chapelle qui est le centre et l'âme de cette vaste agglomération — puis des cours, où nous surprenons des séminaristes syriens en train de jouer au foot-ball. Le Père s'arrête avec complaisance et me fait admirer la scène. J'ai peine à garder mon sérieux, à la vue de toutes ces soutanes qui s'envolent comme de grandes ailes noires, ou qui se retroussent sous le coup de pied envoyé à l'énorme ballon... Nous franchissons une clôture. Nous voici maintenant dans les gymnases, dans les salles de bains et les salles de douches : les appareils, m'assure-t-on, sont ultra-modernes et ont été fournis par les meilleures maisons de Paris. Qui donc soutiendra qu'on ne se lave pas chez les congréganistes ?... Encore une clôture, — et c'est le préau, où ont lieu les distributions de prix, les concours littéraires et les représentations théâtrales. De là, une incursion à la Faculté de médecine qui est contiguë au collège. Les étudiants sont, en ce moment-là, à l'amphithéâtre. Que ferais-je, moi profane, dans cette docte assemblée ? Je me contente d'aller présenter mes devoirs au chancelier. En sortant, j'avise, près de la porte, l'affiche des conférences. J'y lis l'annonce d'un cours de *déontologie médicale*. Le P. Ray me dit incontinent :

— J'en suis le professeur !

Et il m'explique que ce vocable rébarbatif de

« déontologie » désigne la plus douce et la plus humaine des sciences : celle des devoirs particuliers qui incombent au futur médecin dans l'exercice de sa profession. On lui rappelle que le savoir et l'habileté de main n'y sont pas tout, qu'il y faut encore de la conscience et de la charité ; qu'il y a des pudeurs qu'il ne doit pas inutilement blesser et qu'enfin, dans toute chair souffrante, il ne doit voir que la chair du Christ. J'applaudis à la pensée généreuse et si profondément chrétienne qui inspire cet enseignement, et je déplore avec le Père qu'il n'ait pas son analogue, — même purement laïque, — dans nos Facultés de France.

Comme nous venons de rentrer dans le collège, je le supplie de m'épargner la visite fastidieuse des dortoirs et des réfectoires. Cependant, je ne puis me dispenser de jeter un coup d'œil à la bibliothèque, qui est une des plus considérables de l'Orient, où je trouve toutes les revues savantes et la plupart des ouvrages spéciaux. Mon guide me confie que l'Université Saint-Joseph possède non seulement cette riche bibliothèque, mais une imprimerie, munie de caractères latins et arabes. Outre un journal, *El-Bachir*, une revue, *El Machriq*, des *Mélanges de la Faculté orientale*, elle édite une multitude de livres de classes et d'érudition. C'est une occasion pour le P. Ray de m'énumérer les différentes écoles et les divers genres d'enseignement que centralise l'Université : d'abord le collège, qui se divise en internat et en externat, et qui comprend tout le cycle des études secondaires ; puis

le séminaire, qui forme des prêtres indigènes pour tous les rites orientaux ; la Faculté de médecine, où les cours sont confiés à des professeurs français, où les examens se passent devant un jury venu de la métropole et qui confère les mêmes grades que nos Facultés de France ; enfin une Faculté de hautes études, pour l'enseignement des spécialités scientifiques orientales. Les maîtres chargés de cet enseignement rédigent une revue, — ces *Mélanges* dont il était question tout à l'heure, — où sont exposés les résultats de leurs travaux, — enfin, ils donnent des conférences publiques de vulgarisation... Les jésuites ont donc créé à Beyrouth une véritable Université moderne, qui peut rivaliser avec celles d'Europe, pour l'intensité et l'ampleur du mouvement intellectuel.

Tandis que le Père m'instruit de tous ces détails, nous traversons de larges terrasses très ventilées, où des religieux lisent ou récitent leur bréviaire, — puis d'interminables corridors décorés de photographies qui représentent les monuments et les ruines les plus célèbres de l'antiquité gréco-latine : l'Acropole d'Athènes, le Parthénon, les temples de Baalbek et de Palmyre. Enfin, nous voici dans la cellule de mon compagnon, une pauvre chambre blanchie à la chaux et au mobilier sommaire : un petit lit entouré de rideaux, une table de bois blanc, quelques livres sur des planches, un pot à l'eau sur un guéridon. Le crucifix pendu au mur répand comme une beauté austère sur ces humbles choses.

Nous allumons des cigarettes, et j'écoute le Père.

— On nous accuse, me dit-il, d'être arriérés, encroûtés dans nos vieilles méthodes et dans nos vieilles habitudes. La simple vue de notre maison et la simple lecture de nos programmes suffiraient, je pense, pour réfuter ces calomnies. On attaque surtout notre enseignement classique, auquel on reproche d'être une superfétation dans un pays comme celui-ci. Mais nous ne saurions trop répéter que cet enseignement n'est réservé qu'à une élite, à ceux de nos jeunes gens qui se destinent à la médecine, ou qui veulent suivre, plus tard, des cours de droit. Nous avons d'ailleurs une section moderne, où on enseigne les langues vivantes : l'arabe, le français, l'anglais et l'allemand. Nos élèves de la section classique en suivent les cours avec leurs camarades ! De plus, nous allons fonder une école de commerce, pour satisfaire à des exigences nouvelles... Et puis, quoi ? Ces élèves réussissent — quelquefois brillamment, — dans leurs examens. Nous fournissons de fonctionnaires tous les emplois publics ; les professions libérales se recrutent, en majorité, parmi les nôtres. La faveur et l'opinion publiques sont pour nous. Notre collège est en pleine prospérité... Quelle meilleure réponse pouvons-nous faire à nos détracteurs ?

J'admis le bien-fondé de l'argument, et, pour la dixième fois, je posai mon éternelle question :

— Avez-vous beaucoup d'élèves musulmans ?

— Peu ! me dit le Père : vous en savez la raison !

Et, comme le Frère-directeur de l'école du Caire,

il crut devoir protester énergiquement contre l'accusation de prosélytisme, d'attentat à la liberté de conscience.

— D'abord, me dit-il, veuillez considérer que nous sommes ici dans un collège catholique, un établissement qui ne doit recevoir, en principe, que des Chrétiens. Notre enseigne est assez éclatante, pour qu'on soit averti dès l'entrée. Les Musulmans qui viennent chez nous savent donc à quoi s'en tenir. Mais, du moment qu'ils y sont, nous avons assez de prudence et de bons sens, pour n'exercer sur eux aucune pression. N'assistent à nos offices que ceux qui le veulent bien. D'ailleurs la congrégation de la Propagande nous interdit formellement d'imposer à nos élèves non catholiques la présence aux cérémonies du culte !

Ces déclarations étaient superflues, du moins pour moi. J'abrégeai le plus possible la défense du Père, et, discrètement, j'essayai de l'interroger sur les méthodes pédagogiques de la Société.

— Oh ! me répondit-il impétueusement, nous ne nous piquons pas de suivre la pédagogie universitaire à travers ses... évolutions. Nous avons la nôtre, qui a fait ses preuves et que nous conservons, quitte à l'adapter, de temps en temps, aux nécessités du siècle.

Je sentis qu'il était inutile de pousser davantage mon interlocuteur sur ce point. Peut-être n'avait-il pas toute la compétence requise pour aborder un tel sujet : la prédication et les œuvres sociales l'occupaient beaucoup plus que l'enseignement.

Mais enfin, je la connaissais cette pédagogie des jésuites, pour y avoir été soumis autrefois... dans l'Université ! Et, quant aux griefs qu'on peut formuler contre elle, je les avais recueillis à Beyrouth même et dans les autres villes d'Orient, où la Compagnie de Jésus a des concurrents et des ennemis. Que ne m'avait-on pas dit que je n'eusse entendu déjà et que je n'eusse pu moi-même formuler d'avance ? « Éducation toute verbale ! Culte de la vieille rhétorique cicéronienne, avec ses définitions, ses partitions, divisions et subdivisions ! Théorie de la synecdoque, de la métonymie et de l'antonomase !... » Mon Dieu ! je l'accorde : il est des nourritures plus substantielles pour l'esprit que toute cette paille de la rhétorique gréco-latine ! Mais la théorie des figures oratoires, est-ce plus absurde, en somme, que la théorie de la multiplication, dont on nous abrutissait jadis, dès la quatrième ? Il est trop évident d'ailleurs que les jésuites ne limitent pas leur enseignement des humanités à cette médiocre scolastique. Chez eux, comme chez leurs rivaux, on étudie, on commente et on apprend les textes de nos grands écrivains. — Tout, me dira-t-on, dépend de la manière ! — Je l'accorde encore. Mais cette « manière » j'en ai pu juger très favorablement. Je n'ai eu pour cela qu'à me souvenir de mes conversations et de mes rapports avec les élèves orientaux des jésuites. Leur éducation ne les a ni déprimés ni endormis. Ce sont des gens très actifs, très entreprenants, et, en général, d'une belle indépendance d'idées. Si beaucoup

sont restés croyants, il y en a d'autres qui sont libres penseurs. Chez les mieux doués, j'ai constaté un sens littéraire, un souci du bien-dire, une élégance d'esprit et, parfois, une curiosité intellectuelle qui ne se rencontrent pas déjà si souvent, même en France, chez les anciens élèves de nos lycées. Par-dessus tout, ce sont, d'habitude, des gens bien élevés : ce qui ne les empêche pas de faire parfaitement leurs affaires, — et même « des affaires » !

Leurs femmes, sans avoir leur culture, ne leur sont point inférieures. Presque toutes ont passé par les couvents de nos religieuses. Il en est de fameux, en Orient, comme l'étaient autrefois, dans nos chefs-lieux, tels couvents de l'Assomption ou du Sacré-Cœur. D'y avoir été élevé, cela confère une sorte de lustre à une jeune fille. Par exemple, on reconnaît tout de suite une ancienne élève de Pankaldi, le pensionnat élégant de Constantinople, ou de Ramleh, le grand pensionnat d'Alexandrie, qui est dirigé, comme l'autre, par les Dames de Sion, et qui a pour supérieure une Française, de la plus haute distinction, — la fille de Prévost-Paradol. Évidemment, ces Levantines n'ont pas le brillant de nos Parisiennes, ni leur liberté d'allures ou d'opinions, et il est clair que le bagage de leurs connaissances n'est pas toujours très considérable ni très varié. Mais, pour l'instant du moins, cette éducation est très exactement adaptée aux mœurs d'un pays, où le féminisme est inconnu et où des doctoresses et des propagandistes révolutionnaires feraient scan-

dale. Aux yeux de ces jeunes femmes comme à ceux de leurs maris, il suffit bien qu'elles soient des mères de famille et des maîtresses de maisons irréprochables. J'ai eu l'occasion d'être reçu par quelques-unes d'entre elles, mariées à des Français qui occupaient, en Orient, de hautes situations : ces anciennes couventines de Beyrouth ou d'Alep faisaient très honorable figure parmi les dames européennes qui, dans leur salon, parlaient musique ou littérature. Enfin leurs ménages étaient exemplaires. N'est-ce point l'essentiel ? Et, si l'on songe à ce qui reste, chez nous, d'une instruction complète, — les licences, les baccalauréats, ou les brevets supérieurs une fois obtenus et enterrés, — si l'on ajoute que l'éducation morale y est presque nulle, tandis qu'elle est, au contraire, très développée dans les écoles congréganistes d'Orient, et que les résultats en sont les seuls qui demeurent, — on conviendra qu'il y a des raisons plausibles pour hésiter entre les deux systèmes.

Je ne communiquai point ces réflexions au Père jésuite qui m'entretenait : nous étions trop du même avis. Mais j'eus soin de revenir fréquemment l'interroger, pendant mon séjour à Beyrouth. Il causait volontiers des nombreuses œuvres qu'il dirigeait : confréries d'étudiants, cercles catholiques de jeunes gens et d'ouvriers. Il y était très aimé.

— En général, me dit-il, ceux que nous avons élevés, ou secourus, nous restent fidèles ! Ils se souviennent. Nous avons une association d'anciens

élèves, éparse à travers tout l'Orient et même le monde entier. Cela forme un bloc de solidarités... Mais nous avons à lutter, ici même, contre de rudes adversaires : les Américains ! Leur collège a été créé et organisé par un homme de haute valeur, M. Bliss. Nous étions au mieux avec lui, comme nous le sommes encore avec ses collaborateurs. Cela n'empêche pas que, quand nous fondions une école quelque part, M. Bliss s'empressait d'en bâtir une autre en face : collège contre collège, chapelle contre chapelle, dispensaire contre dispensaire !... Aujourd'hui, c'est son fils qui est à la tête de l'établissement. Allez le voir ! Cette installation des Américains est admirable !... Ils sont plus riches que nous, hélas !...

Je suivis le Conseil du Père : j'allai voir le collège protestant des Américains.

Les jésuites se sont logés à l'est de Beyrouth. Les Américains occupent l'extrémité opposée de la ville. Selon la méthode anglo-saxonne, ils ont construit leur université en pleine campagne, sur une éminence, d'où l'on domine la Méditerranée et la chaîne du Liban. Le lieu, très salubre, est rafraîchi, même en été, par la brise de mer. A travers les fanges des faubourgs, je gagne cette oasis de propreté et de confort. Je distingue les murs des premières bâtisses : c'est encore plus imposant que chez les jésuites ! D'abord, de vastes jardins fermés de clôtures en pierres de taille ; puis, tout un quartier qui s'est groupé autour du collège et qui en est une véritable dépendance :

boutiques de papetiers et de coiffeurs, restaurants et cafés pour les étudiants. J'aperçois, plus loin, un hôpital de bébés, toutes fenêtres ouvertes. De petites figures pâlottes se montrent derrière les moustiquaires des couchettes. Des *nurses* en tabliers à bavettes circulent entre les rangées de lits. Partout, on sent l'iodoforme et les dégagements chimiques des laboratoires : une bonne odeur de science et de pédagogie environne cette autre cité universitaire.

Un domestique me conduit chez le directeur, M. Daniel Bliss, qui habite un élégant cottage, à l'extrémité des jardins, bien en vue de la mer. Je suis reçu dans une sorte de salon-bibliothèque : des rayons chargés de livres font tout le tour de la pièce ; des photographies d'art, des fleurs sont très esthétiquement disposées sur les meubles. On devine, dès le seuil, que le maître de ce *studio* est un homme de culture et de goût, habitué à la large existence américaine, et l'on reconnaît la présence et les soins d'une maîtresse de maison accomplie, à tout ce qu'il y a de net, de poli, d'agréable et de sérieux dans l'arrangement de ce salon : cela me change de la pauvre cellule de mon jésuite. Mais je ne puis m'empêcher de songer que, là-bas, on est sans doute plus près qu'ici de l'esprit de l'Évangile...

M. Bliss commence l'entretien par une très libérale déclaration de principes et par un éloge de Renan. (Décidément l'auteur de *la Vie de Jésus* est l'homme des Anglais ! Déjà, lord Cromer me l'avait

vanté !) Par malheur, mon hôte s'exprime assez difficilement en français et moi-même je sais trop mal sa langue pour essayer de m'en servir. J'ai donc peur, sinon de trahir, du moins de déformer sa pensée, en m'efforçant de la reproduire. Pourtant, il me semble bien qu'elle se ramenait à ceci, en ce qui concerne la propagande religieuse de la mission américaine : « Ne retenir du christianisme que ses préceptes les plus généraux et les plus accessibles à tous, afin que Musulmans, Juifs et Chrétiens orientaux y trouvent une règle morale qui ne contredise pas l'essentiel de leurs croyances antérieures. S'attacher moins à la personne qu'à l'esprit du Christ ; et, ainsi, dégager de sa doctrine une conception d'ensemble qui satisfasse toutes les aspirations vers l'Idéal, sans heurter les principes directeurs de la science moderne. » En d'autres termes, ce serait une religion sans dogmes, et moins une religion proprement dite que le culte du sentiment religieux.

Il est certain qu'une propagande ainsi conçue est fort ingénieuse. Mais je crains qu'elle ne soit aussi bien subtile pour des intelligences orientales. Ce sont là façons de penser européennes, qui ne les choquent pas moins que le catholicisme le plus dogmatique et le plus autoritaire. La preuve en est que les protestants, malgré toutes leurs concessions, ne convertissent pas davantage que nos congréganistes, avec toute l'intransigeance de leur orthodoxie.

Nous quittâmes vite ce terrain brûlant, où nous marchions d'ailleurs d'un pas mal assuré, et nous

abordâmes les questions d'ordre matériel. Je sus bientôt que le Collège américain compte environ huit cents élèves, — un peu plus que celui des jésuites. Ces élèves sont, en majorité, des Syriens, des Arméniens, des Grecs, même catholiques. Il faut y ajouter une centaine de Musulmans, persans, hindous et surtout égyptiens ; ces derniers sont attirés en assez grand nombre vers le collège protestant par la facilité qu'ils y ont d'apprendre l'anglais. Quant à l'enseignement, il comprend des études classiques qui conduisent au grade de bachelier, puis des études secondaires modernes, avec une École de commerce. Enfin, une Faculté de médecine et de pharmacie, une École d'archéologie et de philologie biblique couronnent cet édifice universitaire. On le voit : le Collège des Américains, dans sa structure pédagogique, ressemble, à peu de choses près, à celui des jésuites.

Ces renseignements épuisés, M. Bliss me propose gracieusement de visiter la maison. Cette fois, j'accepte avec plaisir, puisqu'un établissement de ce genre c'est l'inconnu pour moi.

D'abord, mon guide, sous prétexte de me faire admirer le paysage, me conduit dans les dortoirs, qui occupent les étages supérieurs et d'où la vue est effectivement très belle. Il m'entr'ouvre, en passant, deux ou trois chambres de maîtres. Décor prévu : photographies, bibelots, tentures orientales ! Cela rappelle tout à fait les splendeurs de nos « turnes » d'étudiants. Il n'y manque même pas les haltères, qui traînent sur le plancher. Et, encore

une fois, je songe à la cellule de mon jésuite. Quelle différence ! Rien que ces menus détails m'avertiraient tout de suite que l'atmosphère de cet endroit-ci est tout autre, si je n'en avais été prévenu, dès l'entrée, par le spectacle significatif de ces vastes parcs et de tous ces *buildings* de style oxfordien... Mais voici un local, qui est peut-être le plus anglo-saxon de tout le collège, — l'École de commerce ! En y pénétrant, j'entends tinter de la monnaie qu'on remue, qu'on échange et qu'on aligne en piles égales. Jamais le réalisme de la « leçon de choses » n'a été poussé plus loin. Des cages vitrées ont été aménagées pour les futurs caissiers, des bureaux et des comptoirs pour les futurs commerçants. Rien n'y manque, ni les casiers encombrés de gros livres à dos verts, ni les fauteuils de moleskine, ni les coffres-forts. Enfin, l'illusion est complète. Non seulement, les jeunes gens s'y familiarisent avec la théorie de leur profession, mais ils en exécutent déjà tous les gestes. C'est ce que j'ai vu de plus fort comme éducation *pratique* !

Et, — je n'ai pas besoin d'y insister, — les exercices physiques, voire athlétiques ne sont pas moins en honneur au collège, que l'enseignement réel ! Je vous fais grâce des gymnases, des pistes de tennis et de croquet, dont les cours sont généreusement pourvues. Le foot-ball y triomphe comme chez les jésuites. Seulement, ici, ce ne sont pas des séminaristes en soutanes qui lancent le ballon, mais de jeunes musulmans, coiffés du tarbouch écarlate.

Tout cela n'est rien : la partie-maîtresse, et, comme qui dirait, le joyau du collège, c'est la Faculté de médecine. Avec une légitime fierté, M. Bliss m'y entraîne. Je me recule pour mieux contempler cet édifice fastueux. Puis nous nous approchons : au fond du vestibule, sur un piédestal, trône une statue de marbre blanc, qui représente un pasteur, revêtu de sa toge. Mon compagnon se découvre respectueusement.

— Monsieur mon père ! me dit-il d'un ton bas et pénétré.

Je salue, moi aussi, cet illustre mort ; et, me souvenant des paroles louangeuses du P. Ray, à propos du fondateur de la maison, je songe en moi-même : « Décidément, c'est plus que la gloire, c'est l'apothéose ! » Un sentiment de vénération se mêle à mes éblouissements, tandis que je parcours l'enfilade des salles de conférences, des laboratoires et des musées.

Énumérerai-je les richesses des collections qui défilent sous mes yeux ? Il y en a d'archéologie, de géologie, de paléontologie, d'histoire naturelle et de botanique. Je m'extasie devant des raretés végétales venues de tous les pays du monde, devant des échantillons incomparables de la flore indigène. Je crois bien que toutes les espèces de cèdres du Liban sont, ici, identifiées et cataloguées... Nous nous hâtons, — il faudrait des journées pour examiner chaque chose en détail ! Dans une des salles que nous traversons, le directeur, d'un geste discret, me désigne un portrait sobrement encadré :

— Monsieur mon père ! me dit-il encore.

Il soulève son chapeau. Je me découvre, à son exemple, — et nous sortons. Mon compagnon, qui a tiré sa montre, me confie :

— Maintenant, c'est l'heure de la prière ! Si vous voulez y assister, vous verrez, c'est très impressionnant !...

Nous nous acheminons vers la chapelle. Devant une des portes latérales, j'aperçois un petit homme aux gestes vifs, à la physionomie spirituelle, qui cause avec un vieillard pâle, long et maigre, en tenue de clergyman. Le directeur me présente, et, se tournant vers le petit homme :

— Monsieur mon père ! me dit-il, avec un accent plein de déférence.

Stupéfait, je fus à deux doigts de lâcher : « Comment ? Il n'est donc pas mort ? » C'était presque une désillusion pour moi. Mais je fus bien heureux, tout de même, après l'avoir contemplé en marbre et en peinture, de voir, en chair et en os, le célèbre M. Bliss !

Ensemble, nous prenons place sur l'estrade qui s'élève au fond de la chapelle. Des rangées de chaises y sont disposées pour les professeurs. Au milieu, le vieillard maigre, la toge aux épaules, se tient debout devant un pupitre où une gigantesque bible est ouverte... Un piétinement nombreux, une rumeur d'écoliers lâchés : ce sont les élèves qui arrivent. Ils s'installent au petit bonheur, sans ordre apparent, et, dès que le silence s'est établi, toute l'assemblée entonne un cantique, que

l'orgue accompagne. Puis, le pasteur prononce une brève exhortation. L'exhortation finie, nouveau silence ! On se recueille et on médite pendant quelques minutes. Je regarde ces jeunes gens : quelques-uns, la tête entre les mains, ont pris l'attitude de l'oraison. La plupart se bornent à observer une contenance correcte. Sitôt que la décence le permet, des groupes entiers quittent leurs bancs, d'autres les suivent et c'est, en moins de rien, une débandade générale vers les cours de récréation. Sermon compris, la prière n'a pas duré un quart d'heure...

Je suis un peu déconcerté par ce sauve-qui-peut si rapide. Mais le directeur m'explique qu'afin de développer chez ces jeunes Orientaux le sens de la responsabilité morale et du *self-government*, on ne leur donne, à la chapelle, aucun signal qui les puisse contraindre. Ils sont libres de s'en aller quand ils le jugent à propos.

— Tous vos élèves, lui demandai-je, assistent-ils au service ?

— C'est une obligation stricte, me dit-il. Notre collège n'aurait plus sa raison d'être, s'il n'était chrétien. Matin et soir, nous avons des prières ; tous les jours de la semaine et le dimanche, explication de la Bible ; enfin, chaque dimanche, culte et sermon. Tout étudiant doit participer au moins à l'un ou l'autre de ces exercices...

Je ne sais trop comment les Musulmans, en particulier, s'accommodent de ce pieux régime. Toujours est-il qu'ils manifestent moins de défiance à l'égard

du Collège américain qu'à l'égard de l'Université Saint-Joseph, bien que, cependant, chez les jésuites l'assistance aux offices soit facultative.

Grâce au caractère pratique de son enseignement, et — il faut bien le dire aussi — grâce à l'énorme budget dont elle dispose, l'Université protestante est, comme l'autre, en pleine prospérité. Ses gradués sont répandus un peu partout, soit dans l'armée et l'administration ottomanes, ou égyptiennes, soit dans le commerce et les professions libérales. Ces deux établissements se complètent plutôt qu'ils ne se nuisent. Chacun a sa clientèle : les jésuites ont les catholiques, les protestants ont les orthodoxes ; et, ainsi, tout est pour le mieux.

Mais ces différentes écoles, si largement ouvertes qu'elles soient à l'enseignement supérieur, sont avant tout professionnelles et non spéculatives. Il n'existe, dans tout l'Orient, qu'une seule maison exclusivement consacrée à la science pure, — à la fois séminaire intellectuel et laboratoire de découvertes : c'est l'École biblique de Jérusalem, actuellement dirigée par des dominicains français.

Édifié sur le lieu traditionnel du martyre de saint Étienne, leur établissement est un des plus considérables et des plus beaux de cette Palestine, où, pourtant, toutes les nations occidentales rivalisent de magnificence dans leurs bâtiments. Ici encore, il faut admirer le génie constructeur de l'Église, vraiment romaine en cela. Il n'y a guère plus de vingt-cinq ans, on ne voyait, en cet endroit, voi-

sin de la porte de Damas, que des terrains vagues et un abattoir. Aujourd'hui, on y voit une superbe basilique de style romano-byzantin, un cloître entouré de vastes jardins et de multiples dépendances, enfin un collège qui comprend des salles de cours et des chambres pour les étudiants étrangers à l'ordre des dominicains.

L'affectueuse obligeance du P. Séjourné, alors prieur du couvent, me valut d'être logé dans une de ces chambres, pendant toute la durée de mon séjour à Jérusalem. J'en ai gardé le plus délicieux souvenir. L'exquise retraite que cette cellule, ouverte sur une cour intérieure ombreuse et fraîche — et combien propice à la méditation, combien exaltante pour quiconque y apporte une autre disposition d'âme que la vaine curiosité du touriste ! De ma fenêtre, j'apercevais presque toute la Ville Sainte : le dôme surbaissé du Saint-Sépulcre, la flèche aérienne des Franciscains, la grosse tour trapue de l'église protestante du Rédempteur, puis des minarets de mosquées émergeant parmi les blancheurs laiteuses des maisons, les lilas et les mauves des lointains. Au coucher du soleil, le spectacle avait une grandeur religieuse. Je montais, à cette minute-là, sur la terrasse : les créneaux des remparts, dorés par le crépuscule, dévalaient avec une lourdeur puissante vers le creux sombre de la vallée de Josaphat et de la grande face blême du mont de l'Agonie. Derrière un petit bois d'oliviers, le soleil couchant enflammait de rougeurs sanglantes la coupole monstrueuse de la cathédrale russe. Mais, vers

le nord, rayonnait une suavité divine. Le ciel livide se fondait dans des transparences cristallines, et les brindilles fuselées des oliviers tout proches se découpaient sur ce fond mélancolique, comme des nervures de plomb, sur le fond splendide et doux d'un vitrail.

Dans ce cadre composé par la plus pure des lumières et par la plus émouvante et la plus grandiose des histoires, se déroulait sous mon regard toute la calme beauté de la vie monastique. Cette paisible existence, partagée entre le travail, la prière et les chants, — c'est déjà le rêve paradisiaque...

Et cependant, nulle part ailleurs, je n'ai trouvé un milieu plus moderne, plus chaud, plus vibrant d'enthousiasme, plus épris de science et de libre discussion. Lorsque j'entrais dans la bibliothèque, je pouvais me croire de retour à l'École normale d'autrefois, parmi mes anciens condisciples. Le scapulaire et la robe de laine blanche n'ôtaient rien de leur gaîté, de leur franchise et de leur vivacité d'allures aux jeunes dominicains qui venaient là pour vérifier une référence, consulter un texte, ou lire les derniers articles des journaux et des grandes revues européennes. A la fusée brusque des rires, au bourdonnement perpétuel des conversations, à la ferveur studieuse des isolements, on sentait tout de suite, que, dans cette Thélème orthodoxe, on fait sa joie de la science et de l'intrépide examen de tout ce qui touche à la science.

Bien que l'ordre des Frères prêcheurs ait des

devoirs stricts qui passent avant le reste, leur maison de Jérusalem est, dans sa destination première, une maison savante. En ce moment, elle compte une quarantaine d'étudiants, venus à peu près de tous les pays occidentaux. Son but, très nettement défini, est de « former des professeurs d'Écriture sainte, des conférenciers et des écrivains qui soient au courant de l'état actuel des controverses bibliques (1) ». Pour se convaincre que ces généreuses ambitions se sont, autant que possible, réalisées, il n'est que de consulter la liste des cours professés à l'École Saint-Étienne. En voici un aperçu, dont j'emprunte l'essentiel au programme des études pour l'année scolaire 1907-1908 : outre les obligatoires leçons de théologie, conférences sur *les Évangiles synoptiques*, sur *le Deuxième Livre de Samuel*; conférences de géographie sur *le Sinaï et le pays à l'est du Jourdain*, sur *la Topographie de Jérusalem dans l'Ancien Testament*; conférence d'archéologie sur *la Mosaïque de Madâba* ; conférence d'histoire sur *les Usages et les Mœurs des Bédouins et des Fellahs* ; leçons d'*épigraphie sabéenne*; de *langue hébraïque, arabe, araméenne, assyrienne, et copte*. En plus de ces cours, des promenades archéologiques ont lieu toutes les semaines, et, une fois par mois, des excursions qui durent la journée entière.

(1) J'emprunte ces lignes à un article publié dans la revue de *Jérusalem* par le P. Rouillon, un des plus brillants élèves de l'École, à qui je ne saurais trop exprimer ma reconnaissance pour tous les services qu'il m'a rendus.

Enfin, chaque année, l'école entreprend des explorations d'étude, sous la conduite de ses maîtres les plus autorisés.

Parmi ces maîtres, il en est d'éminents, dont la compétence est appréciée par tous les corps savants d'Europe. Si désireux que je sois de ménager leur modestie, je ne puis me dispenser, du moins, d'apporter ici mon hommage au R. P. Lagrange, actuel prieur du couvent de Saint-Étienne et membre correspondant de l'Institut de France. A mon grand regret, je suis trop peu versé dans les doctes matières où il excelle, pour oser parler de ses nombreux ouvrages et mémoires spéciaux. Mais j'ai lu, comme beaucoup d'autres, un livre de lui, dont l'accès est moins difficile et dont la réputation est mondiale : *la Méthode historique*. Si des esprits timorés craignent de perdre, avec la foi, l'indépendance de leur pensée, qu'ils méditent cette vigoureuse démonstration de la thèse contraire : ils verront tomber toutes les objections accumulées par la critique rationaliste contre une apologétique trop naïve ou trop imprudente, mais rendues vaines contre une exégèse plus circonspecte et plus pénétrante, dans son accord fondamental avec l'enseignement de l'Église.

Je n'ai pas seulement lu, j'ai eu l'occasion d'entendre le P. Lagrange. Pendant le semestre d'hiver, des conférences de vulgarisation ont lieu, plusieurs fois par semaine, dans la grande salle de l'École. J'ai pu constater qu'elles attiraient une nombreuse assistance. Ce jour-là, le conférencier

nous entretint des récentes fouilles de Crète. Il le fit, non en pédant qui disserte d'après des livres, mais en voyageur qui raconte bonnement ce qui est tombé sous ses yeux et ce qui l'a frappé. Des photographies qu'il faisait circuler dans l'auditoire, précisaient le sens de certaines explications un peu techniques. C'était un charme de l'écouter. Mon attention allait constamment de sa chaire aux figures de ceux qui écoutaient, et j'étais surpris vraiment qu'à Jérusalem on pût réunir un public aussi complaisant, autour d'un religieux dominicain, qui décrit le palais du roi Minos ou les toilettes et les bijoux de Pasiphaé, fille du Soleil. Il y avait là des Musulmans et des Israélites — professeurs ou fonctionnaires — des congréganistes appartenant aux autres ordres, des médecins étrangers, des directeurs d'écoles protestantes, le receveur de la Poste française, le fondé de pouvoirs du Crédit Lyonnais, et enfin le personnel et les dames des consulats, qui, à Jérusalem, représentent le monde sélect des ambassades. Les conditions, les religions et les races les plus diverses se rencontraient ainsi, momentanément réconciliées, au pied de cette chaire, où un prêtre catholique leur exposait les dernières découvertes de la science moderne.

IV

UNE INCURSION CHEZ MAÎTRE JANOTUS DE BRAGMARDO

A quelque confession qu'elles appartiennent, il est incontestable que toutes ces écoles contribuent à maintenir, en Orient, le bon renom de la culture occidentale, sans parler des autres services plus immédiats et plus positifs qu'elles y rendent. Mais la grande objection qu'on formule contre elles, — et spécialement contre celles de nos congréganistes, — c'est qu'elles ne réussissent guère à se faire une clientèle parmi les Musulmans.

Les adversaires de ces écoles en tirent un argument décisif. Il n'en serait pas ainsi, prétendent-ils, si ces établissements, au lieu d'être confessionnels, étaient purement laïques. Qu'on m'entende bien : je ne prétends point, à mon tour, condamner l'enseignement laïque, en Orient. Il est certain qu'il doit y avoir sa place, partout où il lui est possible de recruter un nombre suffisant d'élèves. L'erreur est de vouloir supprimer complètement

les écoles catholiques, au bénéfice des autres. Les deux enseignements peuvent très bien coexister dans les mêmes villes. Quand il y aurait concurrence entre eux, où serait le mal ? Actuellement, en France, l'Université voit tomber le niveau de ses études au-dessous du médiocre, parce qu'elle n'a plus de concurrents. Mais je soutiens que le caractère religieux des collèges et des écoles congréganistes n'est point la vraie raison qui en écarte la grande majorité des Musulmans. Sans doute, quelques-uns répugnent à y entrer pour ce motif. En réalité, les vrais motifs, ceux qui agissent sur la masse, sont tout différents : ils sont d'ordre national.

Qu'on y réfléchisse un instant ! Si les Chrétiens orientaux entrent si facilement dans les écoles européennes, quelles qu'elles soient, — c'est qu'ils vivent, si l'on peut dire, en marge de la nationalité ottomane. (La révolution récente ne changera pas de sitôt cet état de choses !) On conçoit au contraire que les Turcs et les Égyptiens musulmans, qui se considèrent comme les vrais et seuls fils de leurs patries, se montrent beaucoup plus réservés. C'est toujours une aventure bien périlleuse que de livrer l'instruction et l'éducation d'un peuple à des étrangers : les Musulmans n'ont pas besoin d'être avertis par nous, pour s'en rendre compte. Ils le sentent avec une extrême susceptibilité. En vain, nos écoles congréganistes sont-elles étiquetées *confessionelles* et non *nationales*, il n'en reste pas moins que l'enseignement y est donné par des

Français et que ceux-ci, quand ils le voudraient, ne peuvent faire abstraction de leur nationalité : aux yeux des patriotes ardents, le danger est là. Leurs suspicions seraient bien autrement légitimes, s'il s'agissait de confier leurs enfants, non plus à des religieux qu'aucun lien de dépendance ne rattache à un gouvernement étranger, mais à des fonctionnaires entièrement payés, inspirés et conduits par ce gouvernement. Ni les Turcs ni les Égyptiens ne sauraient admettre une intrusion semblable. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de nous emprunter momentanément des professeurs pour leurs collèges, jusqu'à ce qu'ils soient en mesure de se passer d'eux, — et, encore à condition de garder la haute main dans cette catégorie d'établissements mixtes.

Donc, pour cette raison capitale : parce que la masse musulmane est hostile en principe à l'éducation par les étrangers, il est au moins inutile de réclamer à cor et à cri l'inauguration de tout un système d'écoles laïques en Orient : c'est se tromper grossièrement sur la clientèle possible de ces écoles. On risque d'en éloigner les Chrétiens, qui forment le gros du contingent scolaire, et de n'y attirer qu'une infime minorité de Musulmans, — des brebis galeuses, ou les enfants d'une élite, assez sûre de son prestige pour rompre en visière avec le préjugé.

Mais l'entreprise est sujette à bien d'autres difficultés. Du moment que nous ne sommes pas en pays conquis ni dans une colonie française, nous sommes obligés de nous soumettre à la législation

ottomane ou égyptienne. Or, à ce sujet, le texte des *Capitulations* est formel : les étrangers à l'Empire n'y peuvent ouvrir que des écoles religieuses et non des écoles d'État. En fait, il est possible de tourner la loi. Néanmoins, l'échec des écoles laïques italiennes de Smyrne est là pour prouver que, même en tournant la loi, on s'expose à de graves mécomptes. Un iradé impérial défendit aux sujets ottomans de fréquenter ces écoles. Dès lors, il fallut les rétrocéder à une société *catholique* et placer à la tête de chacune d'elles des Pères salésiens. Aujourd'hui, il est vrai, le gouvernement Jeune-Turc semble annoncer des dispositions plus libérales. Mais combien de temps ces bonnes dispositions dureront-elles ? Ce serait donc un énorme aléa que de se lancer dans la voie des laïcisations à outrance. Si l'on veut « faire grand » où s'arrêtera-t-on ? Que de millions ne faudra-t-il pas pour mettre debout des collèges comme celui des lazaristes à Antourah, ou ceux des jésuites à Alexandrie, au Caire, à Beyrouth ?... Je passe : l'objection a été cent fois présentée.

Si, au contraire, on procède petitement, alors qu'arrivera-t-il ? Les écoles françaises laïques ne payant pas de mine et d'ailleurs ne jouissant que par exception de la faveur publique, ce sont les franciscains italiens, les Américains surtout, qui recueilleront notre clientèle, une fois que nos congréganistes auront fermé leurs portes. C'est pure folie ! A quoi bon remplacer, pour un bénéfice problématique, des écoles qui fonctionnent depuis

longtemps, qui enseignent très bien notre langue, qui propagent notre influence, — et qui ne nous coûtent, pour ainsi dire, rien ? Il y a des subventions de 500 et 800 francs. Que veut-on que devienne un laïque avec de si faibles subsides, surtout dans un pays où la vie européenne est hors de prix ? La plus forte allocation est celle attribuée à la Faculté de médecine catholique de Beyrouth ; elle s'élève à 100 ou 200.000 francs. Mais comme me le disait un des professeurs, — presque tout cet argent revient en France sous forme d'achats : livres d'études, instruments de chirurgie, médicaments de marque française.

Outre ces avantages matériels, n'avons-nous pas intérêt à soutenir, devant l'étranger, nos congréganistes, bien loin de leur déclarer une guerre absurde ? En réalité, il est d'une politique détestable de jeter ainsi la suspicion sur toute une classe de nos compatriotes, de les désigner à la méfiance et à la haine des Orientaux, qui, souvent, n'y comprennent rien. Ceux des nôtres qui vivent en pays d'Islam auraient honte de s'associer à de pareils agissements : ils sentent trop bien que ce serait faire œuvre de mauvais Français.

En dépit de toutes ces raisons, il y a pourtant des sectaires que rien ne touche. Pour eux, c'est une question de principes qui est en jeu. En vain, leur répète-t-on : « Il y a un fait : le français est parlé dans tout l'Orient, c'est à nos congréganistes que nous en sommes redevables ! On y aime la France, et, si les congrégations n'ont pas

tout fait pour cela, il est certain qu'elles ont contibué et contribuent à répandre cet amour de notre pays. Que voulez-vous de plus ? » — Mais les sectaires ergotent, posent des *distinguo*. A les en croire, il y a français et français, science et science, patriotisme et patriotisme. Celui qui porte soutane ne vaut rien du tout. Au fond, c'est l'éternel débat entre la Foi et la Libre Pensée ! Ne nous perdons pas dans ces nuages, et, puisque les adversaires de l'enseignement congréganiste oriental essaient de préciser leurs griefs, suivons-les pas à pas.

Que lui reprochent-ils donc, à cet enseignement? Nous le savons déjà : abus de la mémoire, verbalisme, altération systématique de la vérité, et, pour tout dire, méthodes défectueuses et surannées ! — Pour ce qui est de l'utilisation de la mémoire par les pédagogues orientaux, nous nous sommes déjà expliqué à ce sujet. Nos universitaires ne se décident pas à comprendre qu'une pédagogie, sans doute excellente à Paris, a des chances pour être mauvaise à Constantinople ou à Damas. Ici et là, on ne peut pas apprendre le français de la même façon. Le pur psittacisme est encore le meilleur moyen de l'enseigner à de jeunes Arabes qui en ignorent le premier mot. Et, lorsque, dans l'Université elle-même, on en vient au système Berlitz pour l'enseignement des langues étrangères, il est bien étrange, en vérité, d'entendre ses représentants critiquer ce même système, dès qu'il est employé par des congréganistes.

Mais ces critiques sont spécieuses : elles cachent une accusation plus grave, dans l'esprit de ceux qui les font. Par la mnémotechnie, disent-ils, on tue le raisonnement. Le grand crime des jésuites et des Frères de la Doctrine chrétienne, c'est de détourner leurs élèves de raisonner, c'est de ne point développer en eux l'habitude du libre examen... La bonne plaisanterie ! D'abord, il conviendrait de savoir si ce n'est pas la plus pernicieuse des duperies que de persuader à des enfants ou à des hommes mûrs qu'ils sont aptes à raisonner par eux-mêmes ; ensuite, je me demande si c'est bien le sens critique qu'il convient de stimuler, chez des écoliers, plutôt que la volonté, le sens et le goût de l'action ! Mais il est trop facile de renvoyer dos à dos les accusateurs et leurs victimes. Si, chez les premiers, il est permis de penser librement, c'est à condition que l'on pense d'une certaine manière, — bien entendu ! — sinon la permission vous est retirée. Ils vous autorisent sans doute à professer que la Révolution française fut un bienfait pour le genre humain, mais ils se fâchent si l'on est d'avis qu'elle fut une calamité pour la France... Sujet brûlant! dira-t-on. Soit ! Voici un exemple purement littéraire. Il y a quelque douze ans, j'eus la naïveté de soutenir, devant un jury de Sorbonne, que le classicisme archéologique de David conduisait tout droit au romantisme historique : je croyais que toutes les opinions sont libres. On me le fit bien voir. Feu Larroumet me signifia qu'une idée aussi contraire aux saines doctrines ne méritait même pas la dis-

cussion. Ma proposition fut condamnée sans examen, attendu que lui, Larroumet et vingt autres professeurs, dans leurs cours ou dans leurs manuels, avaient établi la thèse contraire. La mienne fut donc tenue pour hérétique, et elle le sera, jusqu'à refonte complète desdits manuels ou renouvellement des cadres sorboniques.

Ce dogmatisme routinier, cet attachement à l'opinion régnante ou à la lettre des théories consacrées n'empêchent pas les mêmes gens de dénoncer à grands cris le verbalisme des congréganistes. Ceux-ci, s'en vont-ils répétant, ont horreur des réalités. Nul contact direct avec la vie, la littérature ou l'art ! Ainsi, pour l'étude d'un écrivain, ils se contentent de mementos de jugements tout faits !... Eh quoi, ne voyez-vous pas que vous instruisez vous-même votre procès ? L'Université, elle aussi, se dispense d'abreuver ses nourrissons aux sources vives ! Elle n'a pas le temps, voilà la vérité ! Elle n'a pas le temps, parce que ses programmes sont trop chargés, et ses programmes sont trop chargés, parce qu'il faut bien vendre les éditions de Messieurs Tels et Tels qui en encombrent le marché. Il y a aussi d'autres raisons. J'ai connu un professeur de lycée qui, tous les ans, faisait traduire à ses élèves trente vers de Sophocle, — trente vers sans plus, et toujours les mêmes ! Il avait remarqué que leur examinateur au baccalauréat, professeur d'anglais de son état, ne poussait jamais ses interrogations en dehors du périmètre de ces trente vers. Les candidats, par ses

soins, y étaient ferrés à glace. C'était là ce qu'il appelait expliquer Sophocle. Mais, en revanche, il obtenait, chaque année, des succès éclatants au baccalauréat et il était très bien noté. Comment blâmer de tels agissements, quand on réfléchit qu'il est impossible à un fonctionnaire soucieux de son avancement de ne s'y point plier ? J'en appelle à quiconque a préparé des examens universitaires, — baccalauréats, licences ou agrégations. Étudier un auteur en lui-même et pour lui-même vous est interdit. Il faut d'abord dévorer l'effroyable charretée de gloses entassées autour de lui par les professeurs et critiques du cru. Quand on arrive enfin à l'œuvre, il est trop tard pour s'en occuper. On n'a que le temps de passer à un autre article du programme et de recommencer le dépouillement des cahiers de cours et des manuels (1).

Le manuel, la leçon écrite, en d'autres termes le commentaire impersonnel et stérilisant, — voilà la plaie de l'enseignement universitaire. On disait autrefois que l'antiquité était le pain des professeurs. Aujourd'hui il convient de changer la formule : ce n'est plus précisément l'antiquité, c'est le manuel qui est le pain des professeurs, — et qui est quelquefois la dot de leurs filles. La leçon parlée n'est pas plus vivante. D'abord, il y en a trop ! Qu'on parcoure seulement les affiches de

(1) Tout a été dit sur cette question par M. Abel Faure, dans son courageux livre : *l'Individu et les diplômes* (Stock, éditeur). C'est la critique la plus vigoureuse et la plus pénétrante que je connaisse, de la pédagogie universitaire.

l'actuelle Sorbonne, on sera épouvanté par le débordement des matières. Ce n'est plus un laboratoire, c'est une Babel, voire une pétaudière de science. Comme au beau temps de la scolastique, chaque science se divise et se subdivise en sous-sciences et en quarts de sciences, en spécialités abstruses, où des malheureux sont emmurés pour la vie. Les chaires pullulent comme des champignons. Un étudiant qui voudrait suivre non pas tous ces cours, mais seulement deux ou trois en serait écrasé. N'ai-je pas vu annoncées des conférences de *germanistique*, qui doivent durer un an et qui n'en sont encore qu'à l'introduction ? Outre que je me perds en conjectures sur ce que peut bien être la *germanistique*, je frémis à l'idée de son ampleur et de sa masse, puisque deux semestres suffisent tout juste pour en épuiser les prolégomènes.

Ensuite, ces cours sont quelque chose d'accablant pour l'âme et pour l'intelligence. Qui donc a parlé de ces tristes esprits en qui l'univers vient s'éteindre ? J'ai eu la sensation très nette de cette catastrophe dans la salle d'une de nos Facultés. On y discourait du *Miles gloriosus*, — du soldat mercenaire au siècle d'Alexandre : admirable figure, prodigieuse de relief et de couleur ! Comme j'aurais aimé qu'on le fît marcher devant moi, ce soldat fanfaron ! Au lieu de cela, analyse de tous les textes relatifs au personnage, puis timide déduction des « qualités morales » y afférentes : d'après les textes et rien que d'après les textes,

voilà ce que fut le *Miles gloriosus*, — ni plus, ni moins ! C'est ce qui s'appelle proprement changer les écus en feuilles sèches.

Le triomphe du genre, c'est l'érudition à côté, l'érudition à l'allemande. Le jeu consiste à supprimer un sujet ou un écrivain par l'accumulation des notules : petits faits, discussions de dates ou d'authenticité, catalogues bibliographiques ! Des terrassiers sont tout désignés pour cette besogne. On arrive ainsi à dresser d'énormes machines qui semblent recéler des mondes dans leurs flancs et qui n'abritent même pas une pauvre petite idée générale. Ces gros livres universitaires, avec tout leur arsenal de références, ce sont des catapultes pour lancer un caillou. Et l'on n'est même pas sûr de la qualité de leurs références ! Ces livres, dont le seul mérite devrait être l'exactitude, sont bien loin d'être toujours exacts : continuellement, les auteurs se trompent par négligence ou par paresse d'esprit. Ils allèguent pour leur excuse qu'ils se bornent à « préparer des matériaux » : un grand génie viendra qui vivifiera ces ossements !... Mais, justement, le grand génie, parce qu'il aura du génie, commencera par ignorer vos compilations et s'il pense quelque chose sur le sujet de vos travaux, ce sera probablement le contraire de ce que vous en pensez vous-mêmes. Et ainsi il n'y a pas de tâche plus vaine que celle où vous vous consumez !

Comme au moyen âge, le grand mot de science recouvre ce dilettantisme de l'inutilité. Il finit par

abuser ceux-mêmes qui sont payés pour n'y pas croire. Au nom de la science et de la vérité scientifique, ils accusent d'erreur les congréganistes. Le congréganiste altère la vérité de l'histoire, il la présente dans des livres qui en sont la contrefaçon perpétuelle ! Voilà qui est abominable à coup sûr ! Mais je crains qu'il n'y ait au fond de tout cela qu'une querelle de boutiques. Le seul tort des congréganistes est peut-être de ne pas acheter les manuels universitaires. Si les manuels congréganistes ne valent pas grand'chose, — ce que j'ignore, — ceux de la concurrence ne valent pas mieux, — et cela je le sais ! Tel petit livre, qui circule dans nos classes primaires, enseigne aux enfants que les rois de France ne faisaient *jamais construire d'écoles*, afin de maintenir plus sûrement les petits Français dans l'ignorance. Et il y est enseigné aussi que, le matin du 14 juillet 1789, chaque Parisien entendit une voix qui lui disait : « Va ! et tu prendras la Bastille !... » Dans leur intérêt, je supplie les auteurs de ces « vérités historiques » de laisser en paix les mânes du P. Loriquet.

Quoi ? Pas même le respect des faits ? Alors, de quel front osent-ils attaquer autrui ? Critiquer, après cela, les méthodes congréganistes comme défectueuses et surannées, dénote une belle naïveté. A supposer que les deux enseignements soient aussi creux l'un que l'autre, celui des jésuites aurait du moins, sur son rival, l'avantage d'être un jeu exécuté avec grâce. La vieille rhétorique cicéronienne est une école d'élégance et d'ingéniosité.

Si ses amplifications oratoires ne conduisent point à la vie pratique, elles ne dépravent pas les intelligences, elles ne poussent pas le moindre bachelier à *faire de la littérature*. Le pullulement des écrivailleurs vient de l'abus de la critique littéraire sur les bancs du collège, — du culte exclusif qu'on y voue à l'écrivain. Du haut en bas de l'échelle, depuis la Sorbonne jusqu'au dernier collège de jeunes filles, nos professeurs semblent ne s'occuper qu'à fabriquer des *gendelettres*.

Et puis enfin, il y a la grande affaire de l'éducation. Tout le monde sait que si l'Université instruit, elle n'élève pas. Or la vieille éducation française, qu'elles qu'en soient les lacunes, est encore préférable à tout le fatras pédagogique d'aujourd'hui. La civilisation n'est ni une question de science ni une question d'application scientifique. Le téléphone et les automobiles ne sont point des adjuvants contre la barbarie, et il est certain que la politesse cléricale d'un bon Frère *civilise* davantage, même les prétendus civilisés, que toute la série de nos manuels d'instruction civique.

Le dernier argument des sectaires, c'est la haine contre la France, qu'ils attribuent à nos religieux d'Orient. Entendez bien qu'il s'agit, dans leur pensée, de la France révolutionnaire et persécutrice! Cette France-là, les congréganistes peuvent lui pardonner chrétiennement, mais comment l'aimeraient-ils, eux qui en sont les parias et les exilés ? Comment oublieraient-ils pour elle la grande France glorieuse d'autrefois ? D'ailleurs, ces distinctions entre le

présent et le passé, familières à nos esprits, sont, la plupart du temps, lettre close pour les Orientaux. Il faut être vraiment de son Quartier-Latin pour s'imaginer qu'elles ont une importance en dehors de nos frontières. Là-bas, on aime la France, sans phrases, — et il n'y a pas deux façons de l'aimer. Qu'on me permette, à ce propos, un souvenir personnel, celui d'une des émotions les plus profondes de mon voyage.

C'était dans une bourgade du Liban, où les Sœurs de Saint-Vincent de Paul possèdent un orphelinat. Je me présente à la grille de la maison, et je demande à saluer la supérieure. Dans le parloir, où j'attends, je vois s'avancer une petite vieille ratatinée, à la bouche édentée et molle, qui fait une bouillie des mots. Pourtant, si mal qu'elle articule, il me semble reconnaître, dans ses phrases, l'accent messin.

— Est-ce que vous êtes de Metz, ma sœur ? lui demandai-je.

— Mais oui ! Vous aussi, sans doute ?

De quel ton elle a dit cela ! Toutes les rides de sa figure se sont illuminées, brusquement, à cette évocation du Pays. Et voilà sa langue qui se dénoue. Vite, vite, elle fouille dans sa mémoire ; elle jette pêle-mêle les noms et les menus faits locaux. Son Metz à elle, c'est le Metz français, celui d'avant la guerre !..

— Pensez ! me dit-elle, il y a plus de quarante ans que je n'y suis revenue ! Je n'y reviendrai jamais !... Mais vous, Monsieur, qui y retournerez sans doute,

souvenez-vous de moi quand vous entrerez dans notre vieille cathédrale, et, si vous êtes chrétien, priez pour moi dans la chapelle du Rosaire, où j'avais coutume de prier, quand j'étais jeune fille !...

Sa voix cassée se brise tout à fait, des larmes rougissent ses paupières. Elle me prend les mains. Nous sommes sur le seuil de la porte, et elle ne me laisse pas partir. Je sens bien que, pour elle, je suis le dernier passant, avec qui elle aura pu, avant de mourir, parler de la terre natale. Je sens que, dans une minute, quand j'aurai franchi cette porte, le dernier lien se sera rompu avec tout ce qu'elle aima.

Par pitié, je prolonge notre entretien. Et puis, un attendrissement me gagne devant ces larmes qui ne se contiennent plus, et je m'en vais, pour ne pas la faire éclater en sanglots.

CHAPITRE VII

LES ÉCOLES MUSULMANES

I

DESIDERATA

Il serait peut-être plus juste de les appeler *nationales*, car, à l'exemple des écoles chrétiennes et israélites, elles admettent des élèves ottomans ou égyptiens de toute confession. Mais, pour plus de clarté et pour mieux les opposer aux précédentes, nous leur maintiendrons le titre de *musulmanes*, puiqu'aussi bien ce sont des Musulmans qui les dirigent et que l'enseignement religieux y conserve une part prépondérante.

Bien entendu, il ne s'agit pas, ici, des vieilles écoles traditionnelles qui perpétuent, en plein vingtième siècle, les méthodes archaïques de la

pédagogie arabe. Des universités ou des écoles strictement islamiques, comme El-Ahzar, ou comme celles qui se groupent, dans tout l'Orient, autour des grandes mosquées, ne sauraient entrer dans le cadre de cette étude. Et nous ne nous occuperons pas davantage des modestes écoles populaires, où un personnel presque toujours clérical enseigne aux enfants de chaque quartier les rudiments de la lecture et de l'écriture. C'est de l'enseignement moderne et, si l'on peut dire, *laïque*, qu'il est, ici, question, l'enseignement plus ou moins imité du nôtre, que, depuis un demi-siècle environ, les Égyptiens et les Turcs ont essayé d'acclimater chez eux.

Avouons-le : ces tentatives n'ont pas encore donné tous les résultats qu'il est permis d'en attendre. Ou bien, par manque de ressources et par routine, on s'est arrêté à mi-chemin, ou bien des causes fortuites ont entravé le développement du système qu'on avait rêvé. Ce qui est incontestable, c'est que les Turcs vraiment désireux de s'instruire désertent leurs collèges pour les nôtres. Et, quant aux Égyptiens, s'ils possèdent un service d'instruction publique plus complet que leurs autres coreligionnaires orientaux, il faut croire qu'ils lui trouvent bien des lacunes, puisqu'ils n'ont pas de plus vif désir que de venir étudier dans nos facultés ou dans nos lycées d'Europe. Ce désir, je le sais bien, n'est pas toujours très scientifique ; il y a aussi des raisons de défiance qui les engagent à s'expatrier. La mainmise des Anglais sur leurs écoles leur fait

envisager d'assez mauvais œil l'enseignement qui s'y donne. Quoi qu'il en soit, ils n'en sont pas contents, et ce qu'ils leur reprochent le plus, c'est précisément l'insuffisance de cet enseignement.

II

L'ÉGYPTE TÊTE PENSANTE DE L'ISLAM

Pourtant le système d'éducation, qui fonctionne actuellement en Égypte, est plutôt inspiré des méthodes continentales que des méthodes anglo-saxonnes.

Il comprend des écoles primaires et des écoles secondaires, — celles-ci formant des lycées ou gymnases, — où la durée totale des études est de huit années: quatre pour les études primaires et quatre pour les études secondaires. En outre, des écoles supérieures y tiennent lieu d'universités : Écoles de Droit, de médecine et de pharmacie, École Polytechnique ou du génie civil, — enfin des Écoles normales.

Des examens trimestriels et annuels autorisent le passage d'une classe ou d'une école dans une autre. A la fin des quatre années d'études dans un établissement primaire, les examens généraux donnent droit à l'obtention d'un certificat d'études pri-

maires, qui ouvre aux candidats l'entrée des écoles secondaires. Dans celles-ci également, un examen général est subi par les élèves, après leur seconde année. S'ils réussissent, on leur délivre un certificat d'aptitude qui leur permet de passer en troisième année, où ils se spécialisent soit pour les lettres, soit pour les sciences. Enfin, au terme de leur quatrième année, nouvel examen général pour l'obtention du certificat d'études secondaires, ès lettres ou ès sciences, sans lequel ils ne peuvent être admis dans les écoles supérieures.

Les Écoles spéciales, telles que celles d'Agriculture, d'Arts et Métiers, ou encore l'École vétérinaire, l'École normale de filles, admettent les élèves avec le certificat d'études primaires, en attendant que, pour quelques-unes, on élève le niveau jusqu'au certificat d'études secondaires.

Comme on le voit, cette organisation rappelle d'assez près le système scolaire français et européen. Pour tout le reste, — l'hygiène, les jeux, les exercices du corps, — la pédagogie égyptienne s'est adressée de préférence au système anglo-saxon et lui a fait de larges emprunts.

La grande différence qu'il y a entre ses programmes et les nôtres, c'est que le grec et le latin en sont entièrement exclus. L'arabe littéraire remplace ces deux langues mortes. Il est enseigné par des professeurs soumis à l'influence d'El-Ahzar, mais on espère que leurs tendances se modifieront au contact des méthodes employées par leurs collègues européens. Comme le latin et comme le grec,

l'arabe littéraire est une langue morte. Certains professeurs prétendent que les élèves ne tiennent pas du tout à cet enseignement ; ils vont même jusqu'à soutenir que, s'il était facultatif, il serait, en très peu de temps, abandonné comme inutile. Les partisans de cette opinion raisonnent par analogie. Ils rappellent que l'enseignement du turc ayant été déclaré facultatif à partir de 1887, l'étude en disparut rapidement des écoles, à telles enseignes que les enfants des familles qui sont ou qui se disent d'origine ottomane, ne l'apprennent plus. Sans doute, l'arabe littéraire est toujours la langue religieuse du pays. Mais il faut observer que cette langue n'est comprise à fond que par un très petit nombre de lettrés. De là à y renoncer complètement, il n'y a qu'un pas. Est-ce que la majorité des catholiques éprouve le besoin de savoir le latin ? De même pour les Juifs, les Grecs et les Russes. Ni les uns ni les autres ne comprennent l'hébreu, le grec liturgique ou le russe ancien.

S'il en est ainsi, ce sont les langues étrangères qui formeraient, en Égypte, la base solide de l'enseignement littéraire : à savoir, l'anglais et le français, l'un qui est enseigné depuis le commencement des cours jusqu'à la fin, l'autre, à partir de la troisième année secondaire jusqu'à l'obtention du certificat d'études. Ajoutons d'ailleurs que cet enseignement est presque toujours donné, dans les langues originales, par des professeurs étrangers : l'action sur les élèves en est d'autant plus pénétrante. Quant à la partie scientifique des

programmes, elle n'est guère poussée plus loin que la trigonométrie, les notions élémentaires de physique et de chimie. Elle semble se limiter strictement aux exigences de l'application pratique. Il est vrai que des administrateurs avisés expriment le vœu qu'on ajoute à ces matières quelques notions d'astronomie et de calcul intégral, voire de botanique et de géologie. Seules les méthodes scientifiques peuvent relever, disent-ils, les facultés de raisonnement et d'observation chez les jeunes Égyptiens. Pour un motif semblable, pour incliner dans le sens européen la mentalité musulmane, ils souhaiteraient aussi que le dessin eût sa sanction dans les examens généraux.

Tel est, dans ses grandes lignes, ce système pédagogique. Deux principes le dominent : d'abord tout élève doit payer les frais de son éducation; ensuite nul n'a droit à un diplôme qu'après avoir passé un examen public. En supprimant la gratuité scolaire, les auteurs de la réforme ont entendu réagir contre l'encombrement des carrières par une foule de non-valeurs et surtout contre le pullulement des déclassés, chez qui le moindre rudiment de culture suscite les plus ambitieuses prétentions. D'autre part, ils ont cru travailler au progrès intellectuel et moral de la masse, en n'attribuant les diplômes et les emplois qui en dépendent qu'au seul mérite des candidats. Autrefois, c'étaient la faveur et le bon plaisir qui décidaient de ces attributions.

A première vue, tout cela paraît fort sensé.

Cependant, les patriotes égyptiens critiquent amèrement ce système officiel. Ils dénoncent la suppression de la gratuité comme anti-démocratique et contraire à toutes les traditions du pays : avec ce régime, la classe pauvre, c'est-à-dire la majorité de la population, est condamnée à l'ignorance. En outre, ils réprouvent le parti pris gouvernemental de sacrifier l'enseignement secondaire à l'enseignement primaire et d'empêcher le développement d'un enseignement supérieur vraiment digne de ce nom. Ils reprochent à l'Angleterre de réduire l'instruction des jeunes Égyptiens aux notions pratiques les plus indispensables, et — cela va de soi — de négliger totalement l'éducation de l'esprit national. D'après eux, cet enseignement officiel est tronqué, découronné : il n'admet ni le latin, ni le grec, ni la philosophie, ni les hautes études scientifiques et littéraires. — Ce sont à peu près les revendications de nos Jeunes-Tunisiens. Au fond, je ne sais pas trop si les uns et les autres ont un goût bien prononcé pour toutes les beautés pédagogiques dont on les prive. Mais ils raisonnent fort congrument. Du moment que ce sont leurs bourses qui alimentent les budgets de ces écoles et que la direction en est aux mains d'étrangers, ils prétendent en avoir pour leur argent et être traités par les Européens comme des Européens.

Conséquemment, le parti nationaliste s'est agité pour donner à l'Égypte un système d'éducation à la fois nationale et intégrale. Une Université égyp-

tienne est en voie d'organisation. Auparavant, grâce à l'énergique propagande de Mustafa Kamel, un certain nombre d'écoles privées se sont fondées un peu partout. J'ai eu la chance de pouvoir visiter celle qui a été fondée, au Caire, en 1899, par Mustafa Kamel lui-même. Est-il besoin de dire combien cette visite m'intéressait d'avance? J'allais voir enfin ce que l'initiative musulmane livrée à ses seules ressources peut réaliser en fait d'éducation moderne.

Assurément, une école privée ne saurait rivaliser, pour l'ampleur et le confort des aménagements, avec une école publique largement subventionnée par l'État. Néanmoins, je fus étonné des résultats si vite obtenus. Tant bien que mal, il a fallu adapter à sa nouvelle destination une vieille bâtisse nullement faite pour recevoir des écoliers. On y a très suffisamment réussi. A ne considérer que l'ensemble, cette école cairote ressemble à toutes les écoles européennes possibles. Même mobilier, même clientèle, mêmes costumes, sauf le tarbouch. Bref, tout le décor pédagogique moderne est planté — et ce n'est pas là un point de si médiocre importance. Du cabinet du directeur, garni de bibliothèques, de sphères et de mappemondes (sans oublier l'inévitable tapis vert sur la table directoriale), on m'emmène à travers le logis, pour aboutir finalement au magasin des fournitures. On me met en main des ardoises, des cahiers d'écriture, des cartables. On me fait constater que la célèbre librairie Hachette est repré-

sentée, à côté d'autres librairies anglaises ou allemandes, par toute une collection de livres clasiques. Si j'éprouve une surprise, ce n'est point qu'il y manque quelque chose, c'est que tout y soit dans un si bel ordre. Qui accusera encore l'incurie musulmane ?... Les cours elles-mêmes et les corridors ont été aussi scrupuleusement balayés que les salles de classe. Rien ne traîne. Les élèves, qui sont des enfants du quartier, des fils de boutiquiers ou d'artisans, ont une tenue très convenable. Encore une fois, n'étaient les tarbouchs, je pourrais me croire en tournée d'inspection dans une de nos écoles de chef-lieu de canton.

Et puis nous entrons dans la classe enfantine : on y récite le Coran. Ali-bey, le propre frère de Mustafa Kamel, qui a bien voulu m'accompagner, m'explique que c'est, ici, la base de l'enseignement, aussi bien que dans les écoles des mosquées. Seulement, on tâche de rendre cette récitation moins machinale, d'en nuancer le débit, d'en éclairer un peu le sens. Nous passons de là dans la section des moyens : un professeur arabe y fait une leçon d'anglais. Explication d'une phrase écrite au tableau, définitions de mots, analyse grammaticale. Ailleurs, c'est une leçon de géographie. Des élèves sont invités à désigner des villes, des fleuves, des chaînes de montagnes sur la carte : ils s'en tirent assez bien. Je dévisage ces garçonnets et, à examiner leurs traits ou leur contenance, un soupçon me vient :

— Sont-ce de petits Musulmans? demandai-je.

— Non ! celui qui vient de répondre est Copte !
— Et cet autre ?
— Il est Israélite !

Sans doute, ce sont des Égyptiens tout de même. Et je comprends bien que si on les a interrogés, c'est qu'ils sont les coqs de leurs classes. Pourtant, dans cette école musulmane, j'aurais préféré entendre d'autres sujets brillants que des Chrétiens ou des Juifs. Je me console en admirant le libéralisme éclairé du fondateur qui, sans acception de race ou de religion, a tenté de réunir autour d'un même idéal patriotique tous les enfants d'un même pays.

Impression sommaire, évidemment ! Mais quel moyen de se renseigner avec plus de précision, quand on n'est qu'un hôte gracieusement reçu dans une maison privée ? D'ailleurs, — je ne saurais trop y insister, — la qualité de l'enseignement donné dans ces sortes d'écoles doit beaucoup moins nous intéresser que le seul fait qu'elles existent. Une anomalie de ce genre requiert toute notre attention. Dans tous les pays d'Islam, l'éducation moderne a été organisée par le pouvoir central, avec le concours ou sous la pression des Européens. Les populations l'ont acceptée avec plus ou moins d'empressement. En tout cas, elles n'ont eu qu'à s'incliner devant un régime scolaire qu'elles n'avaient ni voulu ni discuté. Ici au contraire tout est dû à l'initiative des particuliers. Nous sommes en présence d'une œuvre véritablement et purement musulmane. Voilà des gens qui, après mûre délibération, ont proclamé à la

face de leurs coreligionnaires et tenté de démontrer par leur exemple qu'il n'y a de salut pour l'Égypte que dans l'adoption bien franche de notre culture et de nos méthodes. Ils ont même été plus loin que leurs pédagogues officiels : ils ont dit très haut qu'il ne leur suffisait pas d'une science mutilée, rapetissée aux élémentaires besoins de la pratique. C'est notre science tout entière qu'ils réclament !

Sans doute, une douzaine d'écoles, voire une université, sont bien peu de chose dans un grand pays comme l'Égypte. On peut se demander en outre si le zèle de quelques patriotes fervents prévaudra contre l'inertie de la masse pliée, de longue date, au joug de toutes les routines et de toutes les servitudes. Néanmoins, l'essentiel, aux yeux de l'observateur, c'est qu'une impulsion comme celle-là ait été donnée spontanément par des indigènes d'origine musulmane. De bons juges soutiennent que, si la masse est par elle-même fort indolente, au fond elle ne répugne nullement à suivre l'élite dans la voie toute moderne où elle s'est engagée. L'esprit égyptien serait, d'après eux, aussi perfectible que celui des peuples occidentaux. Et cependant ils ne s'illusionnent point sur ses défauts. Inapte jusqu'ici à généraliser, l'Égyptien, en vertu de son atavisme, est dominé par sa mémoire qui, trop souvent, annihile en lui l'observation et le raisonnement. Il se complaît et se perd dans les menus détails, de même que les peintres et les architectes orientaux sacrifient constam-

ment les grandes lignes d'un ensemble aux singularités et au fouillis de l'ornementation. Pour toutes ces raisons, il est beaucoup plus propre à la littérature qu'aux mathématiques et aux sciences en général.

Mais il convient de noter que cette infériorité provient peut-être de ce que la culture philosophique et scientifique lui a manqué jusqu'à ces derniers temps. Une éducation plus complète, des méthodes plus précises et plus positives transformeront, à la longue, la mentalité égyptienne. D'ailleurs, ceux qui espèrent en elle m'omettent point de rappeler qu'elle se rattache, en définitive, à la mentalité sémite. Or si les Juifs sont parvenus à s'assimiler nos littératures, nos sciences et nos philosophies, pourquoi les Égyptiens seraient-ils incapables de les imiter ? J'avoue que l'argument ne me paraît pas tout à fait péremptoire. Deux branches d'une même famille peuvent différer beaucoup comme intelligence, comme sensibilité et comme aptitudes. Je ne pense pas, en particulier, que l'Égyptien soit doué de la souplesse et de la vivacité intellectuelle du Juif. Un seul caractère commun les rapproche, à mon avis : c'est une certaine façon toute pratique d'envisager le savoir, un certain terre-à-terre, une conception un peu plate de la vie et des choses. L'*au-delà* ne les tourmente point, et je crois bien que notre idéalisme leur est à jamais interdit. Un Musulman qui a perdu la foi, ou du moins qui se donne comme libre penseur, tombe généralement dans la négation grossière et

ne voit pas de milieu entre la croyance aveugle et le matérialisme le plus opaque.

Confessons-le tout de suite : ces objections n'ont de valeur que pour nous. Elles signifient que l'Oriental ne peut nous suivre que jusqu'à un certain point, de même que nous autres, quand nous essayons de le rejoindre et de le saisir dans les parties les plus intimes de sa nature, nous rencontrons bientôt le mur infranchissable. Il reste que les Égyptiens musulmans s'approprient de nos sciences et de nos découvertes tout ce qui est à leur convenance ou à leur portée. Déjà, beaucoup d'entre eux, grâce à une culture très étendue, peuvent entamer et soutenir la conversation avec nous. Ils ont peut-être plus fait pour nous comprendre que nous n'avons fait nous-mêmes. Voici maintenant, disent-ils, que les couches profondes de la nation semblent s'agiter à leur tour et s'éveiller à la vie intellectuelle. On ne veut plus se borner à passer des examens, à conquérir des diplômes, — à être un simple bétail de concours et d'administration. Les nationalistes désirent faire de l'Égypte le foyer civilisateur, l'arche de science de tout l'Islam. Dans cette aventure, où ils se jettent si intrépidement, nous ne pouvons que leur offrir notre aide et leur souhaiter bonne chance.

III

LES ÉCOLES-FANTÔMES

La Turquie est encore loin d'un pareil effort, bien qu'un système analogue d'éducation publique y ait été, depuis longtemps, introduit. A ne point y regarder de trop près, on pourrait affirmer qu'elle aussi, comme nos pays d'Europe, possède un enseignement moderne régulièrement organisé : écoles primaires et collèges secondaires, écoles supérieures, écoles spéciales militaires, écoles d'arts et métiers. Mais la plupart de ces établissements vivent d'une existence tellement chétive que c'est à peu près comme s'ils n'existaient pas.

Ce ne sont pas les Européens qui le disent, ce sont les Turcs eux-mêmes. Nous sommes bien forcés de les croire. D'abord, s'ils manifestent un tel dédain pour leurs écoles, ce n'est nullement pour le vain plaisir de dénigrer la pédagogie gouvernementale, c'est qu'ils désirent apprendre quelque chose et que sans doute ils constatent eux-mêmes

qu'ils n'y ont rien appris. Ensuite, ces écoles nous sont fermées non moins jalousement que certaines mosquées particulièrement saintes et vénérées. Comment un Européen pourrait-il en juger directement ? A Constantinople, je n'osai même pas poser la question devant les autorités compétentes. On m'avait prévenu que toute demande de ma part serait infailliblement écartée. Je me contentai, en conséquence, d'admirer la façade de l'École de médecine militaire, à Haydar-Pacha : c'est sans doute la plus imposante et la plus fastueuse de ces bâtisses scolaires. Les jeunes gens qui m'accompagnaient ne manquèrent point de vilipender l'enseignement qui s'y donnait alors et de dauber sur l'incapacité des professeurs. Sauf deux ou trois exceptions, ils n'en épargnèrent aucun. Tous, à les en croire, étaient des créatures du favoritisme le plus éhonté. Ces censeurs impitoyables sont-ils maintenant d'un autre avis? Par un juste retour, leurs amis détiennent le pouvoir. Espérons que ceux-ci ont mis bon ordre à ce triste état de choses !...

Cependant, je pensais qu'ailleurs, en Syrie, loin du centre de l'Empire, dans une province où les rigueurs administratives ont une tendance à se relâcher, il me serait plus aisé de pénétrer dans une école ottomane. C'était une illusion ! A Beyrouth, je ne vis du collège turc que les murs ; et, quand j'arrivai à Damas, on me leurra, pendant quelques jours, de la promesse qu'une autorisation de visite me serait accordée. Puis, subitement, on

ne m'en parla plus. Une allusion circonspecte me fit comprendre que l'entreprise était impossible. A Jérusalem, on me signala, à mots couverts, l'existence d'une École normale de filles : il est trop évident que je n'y pouvais pas entrer davantage que dans un harem. Mais, quand j'essayai d'obtenir au moins quelques renseignements plus précis, on s'évada en propos incolores et l'on passa à un autre sujet. Je ne sus jamais où se trouvait cette école et je finis même par me persuader que ce n'était pas la peine de chercher. A quelque temps de là, comme je causais avec un notable musulman, je lui dis à brûle-pourpoint :

— Il paraît que, dans vos écoles normales de jeunes filles, on étudie Kant et Descartes !

Je venais de lire ce détail sensationnel et invraisemblable dans un livre français récemment paru, et je m'en servais comme d'une amorce. Mon interlocuteur s'imagina d'abord que je me moquais de lui, puis, s'étant assuré que j'étais de bonne foi, il haussa les épaules et changea de conversation.

Ceux qui se risquaient à desserrer les dents se répandaient en lamentations sur la nullité de l'enseignement dans les écoles officielles, sur le choix fâcheux du personnel. Aussi mal payés que les autres fonctionnaires turcs, nommés par recommandation, tenus en disgrâce sur un simple soupçon, les professeurs en arrivent à se désintéresser complètement de leur métier. Je conclus de ces doléances qu'on avait de bonnes raisons pour ne pas m'ouvrir toutes grandes les portes des écoles : on

cachait sagement ce qu'il était préférable de ne pas montrer.

Parmi ces établissements qui portent l'estampille gouvernementale, j'omets à dessein le lycée impérial de Galata, — parce que c'est une école à part, qui a été fondée sur le modèle de nos lycées français et dont les professeurs sont étrangers. Certainement l'influence n'en peut être qu'excellente, et l'on s'en va répétant que les plus distingués d'entre les membres du parti jeune-turc ont été élevés sur ses bancs. Mais enfin ce lycée ressemble trop aux collèges européens d'Orient. Or, en Turquie comme en Égypte, ce que je voulais voir, c'était l'initiative musulmane livrée à elle-même. L'immixtion européenne dans une école orientale en modifie immédiatement le caractère. J'allais renoncer à tout espoir, lorsqu'enfin, dans cette même Jérusalem, on m'offrit la satisfaction que j'avais vainement sollicitée ailleurs.

Spontanément, le directeur de *l'École idadi* me proposa de la visiter. Cet établissement s'intitule secondaire, bien qu'en réalité le niveau des études n'y dépasse pas le primaire supérieur, voire le simple primaire. S'il est plutôt médiocre, ce n'est peut-être pas la faute de celui qui le dirige. Musulman et Chypriote d'origine, ce fonctionnaire m'a paru plus cultivé, plus ouvert et plus libéral que la moyenne des fonctionnaires turcs. Il a étudié et professé dans son pays natal ; il y a appris l'anglais qu'il parle fort couramment et même il sait passablement le français. Désireux de se perfectionner

dans la connaissance de notre langue, il emprunte des livres aux dominicains de l'École Saint-Étienne, il assiste à leurs conférences. Quand nous causions ensemble, il s'interrompait fréquemment pour m'interroger sur le sens de certaines expressions. Puis il tirait de sa poche un dictionnaire, afin de se rendre compte si mes explications concordaient avec celles du livre. Un jour qu'il le feuilletait devant moi, j'aperçus, sur la page de garde, la célèbre formule de Gambetta transcrite en français : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. »

— Pourquoi, lui dis-je, avez-vous recopié cette mauvaise phrase ? Il y en a tant d'autres, dans notre langue, qui sont plus honorables pour la France et pour vous !

— C'est, me dit-il, qu'elle m'a semblé très caractéristique !

J'eus beau protester contre cette galéjade de commis voyageur, où s'étale toute la bassesse d'âme et de pensée d'un régime — je sentis bien que je n'avais pas convaincu mon interlocuteur. Dans le fond de son cœur, il soupçonnait la France entière d'être complice de cette tartuferie grossière qui, à l'intérieur, persécute la religion, mais qui, au dehors, voudrait l'employer au service de son commerce et de ses tripotages financiers. Inutile de discuter ! Quant à lui arracher l'aveu de ce qu'il pensait lui-même sur la question si grave de la religion, considérée non pas en elle-même, mais comme une autre face du patriotisme, je ne le tentai même pas. Un Musul-

man peut vous faire les déclarations les plus radicalement libres penseuses, il réserve toujours, ou il évite de préciser son sentiment sur l'importance nationale et sociale de l'Islam. Cependant, sur tout le reste, il s'exprimait avec une réelle indépendance de jugement et s'évertuait à se montrer ultra-moderne.

Quand je me rappelle le cadre très archaïque où il vivait, je ne puis pas m'empêcher de trouver le contraste piquant entre son milieu et ses tendances. Pour joindre son école, il faut descendre presque toute la *Via dolorosa*, cette longue rue étroite qui, partie du Saint-Sépulcre, aboutit au parvis du Temple. On va du Nouveau à l'Ancien Testament, de l'Évangile à la Bible. A chaque pas, on s'enfonce plus avant dans les limbes du passé. Près du couvent des Dames de Sion, voici l'Arc de l'*Ecce homo*, le lieu où la tradition place le tribunal de Pilate. C'est là que Jésus, déchiré par les verges et couvert de crachats, fut montré à la foule hurlante. Plus loin, il fut attaché à une colonne et flagellé par les soldats. En face, sur l'emplacement de la caserne turque, se dressait la Tour Antonia, la citadelle élevée par les Romains envahisseurs, pour surveiller le Temple et ses prêtres fanatiques. Et, derrière les bâtisses impénétrables qui environnent le parvis du sanctuaire, se cache la très sainte mosquée d'Omar, et, sous ses faïences peintes et les arabesques bleues de sa coupole, repose l'antique rocher des sacrifices mosaïques, l'autel sanglant de l'Ancienne Loi.

Au milieu de cette rue encombrée de souvenirs et de symboles, parmi ces hauts murs qui vous dérobent le ciel et toutes les bâtisses si vieilles qui se resserrent autour de vous et qui se refoulent les unes les autres, on ne songe même pas aux siècles d'histoire qu'elles signifient, aux religions qui s'y disputent le sol : judaïsme, christianisme, islamisme ! On ne subit que l'écrasement de toutes ces pierres. On sent le poids formidable dont elles pèsent sur ce coin de terre et sur le monde entier. S'il y a un endroit qui paraisse marqué à jamais par sa destination, qui semble pour toujours hostile à tout ce qui n'est pas l'idée religieuse, c'est cet enclos farouche du Temple de Jérusalem.

Pourtant, à quelques mètres plus loin, dans un terrain vague, se dissimule la petite école moderne que je devais visiter. Ainsi perdue parmi ces ruines colossales, elle m'apparut comme un pauvre nid d'oiseau blotti dans les crevasses d'une Pyramide. Lorsque j'en franchis la porte, — encore sous l'impression de ma promenade à travers les vestiges de ce passé toujours vivace, — je me disais que, sans doute, il y a, dans l'ordre moral, des stratifications d'idées aussi indestructibles que celles de la nature et de l'archéologie et que rien ne prévaut contre elles. Ce collège turc, avec ses prétentions de moderniser des âmes façonnées et pliées par des doctrines millénaires, me semblait une ridicule absurdité.

Et puis, sitôt le seuil passé, ce fut, brusquement, pour moi, l'entrée dans un autre monde. La Voie

douloureuse, la mosquée d'Omar, le Rocher des sacrifices et le Saint des Saints, — tout cela était à mille lieues de ma pensée et de mes yeux. Une bâtisse scolaire, presque française d'apparence, se dressait devant moi.

On en devine l'aménagement comme le mobilier : c'est celui de nos écoles primaires. Le local et le matériel me parurent relativement neufs, mais déjà fort délabrés. Les Turcs n'ont pas le génie de l'entretien, et l'indigence de leurs budgets leur interdit même les réparations urgentes. Néanmoins, partout où je pénétrai, je constatai un certain air de toilette, qui donnait à cette misère un aspect décent. On avait dû se livrer à des rangements, à un nettoyage général. Enfin, on avait fait tout ce qu'on avait pu !

Dans la salle principale, le directeur a réuni tous les élèves du collège. Je n'assisterai donc pas aux classes telles qu'elles ont lieu d'habitude, mais à une sorte de séance d'apparat. Les enfants ont un air endimanché qui ne m'échappe point. Si je les observe, ils me dévisagent avec une curiosité mêlée d'ironie. On se pousse du coude, ont rit sous cape. A Jérusalem, les étrangers sont, d'ordinaire, de si drôles de corps, et la population, qui s'égaie à leur dépens, est si facilement moqueuse !...

Mais le directeur vient de désigner un élève : celui-ci s'avance au milieu du cercle formé par ses camarades et commence à nous réciter des vers turcs. On m'explique que le sujet de la pièce, c'est un berger qui joue de la flûte et qui rivalise avec

un rossignol. Effectivement, le récitateur module des roulades, des gazouillements, lance des onomatopées, ébauche toute une mimique, qui m'aurait singulièrement déconcerté sans ces explications préalables. Puis, le morceau proprement dit reprend, détaillé avec beaucoup d'expression et d'intelligence. Sans doute, l'élève est entraîné de longue date à cet exercice. Je n'en suis pas moins frappé de la différence qu'il y a entre cette récitation et celle des écoles arabes, où les enfants accroupis sur des nattes se bornent à ânonner des versets du Coran, en se balançant sur leurs talons. Ici, vraiment, on s'efforce de rompre avec l'automatisme de la vieille pédagogie, on tâche de faire comprendre à l'élève ce qu'il débite et de mettre un peu d'âme et de réflexion dans les formules qu'il prononce. Si mince que nous semble le résultat, à nous autres Européens, il en est pas moins considérable et très significatif pour des Orientaux : c'est le premier indice de toute une révolution dans les méthodes d'enseignement.

Après ces vers turcs, un autre élève nous récita quelques vers français. Était-ce une fable de La Fontaine, je ne me souviens plus au juste. Toujours est-il que la prononciation était passable, si le débit était moins assuré que pour la fable du Berger et du Rossignol. Enfin, j'échange, non sans quelque difficulté, deux ou trois phrases en notre langue avec d'autres enfants que le directeur me signale.

— Et voilà ! me dit-il modestement. C'est bien

peu, je le sais ! Mais je fais de mon mieux. Vous n'imaginez pas combien ma tâche est difficile !

Il n'ose pas tout m'avouer. A travers ses réticences, je crois deviner qu'il n'est pas le maître d'agir à sa guise, qu'il n'est peut-être pas secondé comme il le voudrait et qu'enfin les ressources matérielles lui font défaut. Je ne retiens qu'une chose de nos entretiens et de ses doléances : c'est son désir énergiquement affirmé de donner à ses écoliers une instruction réellement moderne. La persévérance avec laquelle il travaillait lui-même à sa propre culture m'était garante de sa sincérité.

Mais je vis une école plus curieuse, plus intéressante en son genre, que le collège *idadi*. Après m'avoir montré sa maison, mon obligeant directeur me proposa de visiter un établissement libre dirigé et fondé par un de ses voisins, un moullah, gagné à la cause de la culture européenne. Qu'un moullah, c'est-à-dire un religieux musulman, ouvre à ses frais une école moderne, voilà qui est, en effet, très surprenant et très caractéristique. Vingt collèges turcs organisés par la routine officielle m'auraient certainement moins appris que cette modeste école primaire due à la seule libéralité d'un brave homme.

Elle est installée dans une vieille maison arabe, une maison à patio ombragé de plantes grimpantes. J'ai beau y être accoutumé, ces cours intérieures, si intimes et si fraîches me ravissent toujours. Pour des bambins, nulle cage plus familière

et plus souriante ! Une école orientale ainsi conçue me paraît autrement rationnelle que la bâtisse administrative d'où je sors et qui n'est qu'un décalque maladroit de nos collèges européens.

Nous entrons. Le moullah, entouré de ses adjoints, vient à notre rencontre. Lui, il est très digne, très courtois, et très empressé. Sa politesse discrète a quelque chose d'ecclésiastique. Son caftan noir me rappelle la soutane de nos prêtres. Il s'est fait très beau pour la circonstance. La mousseline de son turban est d'une blancheur immaculée, et son ventre déjà respectable s'arrondit sous un superbe gilet de cachemire à ramages. Devant lui, nous ne payons pas de mine, le directeur du collège, les adjoints et moi, étriqués que nous sommes dans nos vestons à *la franca*. Ces adjoints, si j'ai bien compris, sont d'ailleurs d'assez minces personnages, — des employés de bureaux, qui ne sont pas fâchés d'arrondir leur maigre salaire, en donnant des leçons en ville.

L'offre du café est l'entrée en matière obligatoire. Nous le prenons dans une petite chambre, garnie de nattes et de coussins, sans préjudice d'un spacieux divan, où le moullah, les jambes croisées, s'ensevelit comme dans un tombeau. Le décor est strictement oriental. Puis, nous passons dans les classes : changement à vue ! Nous voici maintenant en Europe, — et quelle Europe malgracieuse ! Des bancs de bois, des tables trop étroites aux encriers qui coulent, des murs nus où s'espacent quelques cartes en couleurs avec leurs inscriptions

arabes. Je m'approche de l'une d'elles, et je constate que l'Empire des Khalifes embrasse une foule de territoires actuellement occupés par les Giaours. L'Algérie, la Tunisie et l'Égypte sont toujours, officiellement, terres ottomanes.

Bien entendu, le Coran est ici, comme ailleurs, la base de l'enseignement. Nous traversons une salle, où des enfants le récitent ; d'autres se penchent sur leurs ardoises et, avec des mines studieuses, s'appliquent à copier un modèle d'écriture calligraphié sur le tableau. Dans la classe des grands, on fait une leçon d'arithmétique. Un des élèves, interrogé par le professeur, s'avance timidement devant le tableau et vient à bout, sans trop de peine, d'une division assez compliquée. Les interrogations en géographie n'ont pas autant de succès, et je vois que l'adolescent mis aux prises avec la carte s'y débrouille difficilement. Cela est sensible : ma présence l'inquiète vaguement, comme tous ses camarades. Je ne veux pas prolonger cette gêne et je fais le geste de me retirer. D'ailleurs, l'heure de la sortie est arrivée. Sur un signe du moullah, toute la classe se lève et, d'un air recueilli, ils entonnent l'hymne au Sultan. Le moullah lui-même, très grave et très pâle dans sa belle barbe noire, chante avec les enfants et marque la mesure.

Ma visite était finie, déjà ! Ce que j'avais vu et entendu n'était, encore une fois, pas grand'chose. Et pourtant l'exemple donné par le fondateur de cette petite école prouvait davantage, à mes yeux, que toutes les déclarations des Jeunes-Turcs en

faveur de l'instruction laïque et obligatoire. Et même cette école me frappait bien autrement que celle de Mustafa Kamel. En effet, celui qui l'entretient est non seulement un Musulman, mais un religieux. Il ne parle ni le français ni l'anglais, n'a aucun contact intellectuel avec les Européens ; il n'a été ni touché ni stimulé par notre éducation. Cependant il sent la nécessité d'emprunter à cette éducation tout ce qui est compatible avec l'esprit et le caractère de son pays ; il comprend que de procurer ou de refuser l'instruction moderne aux jeunes Musulmans, c'est, pour eux, une question de vie ou de mort. Voilà ce qui est tout à fait nouveau !

Néanmoins, il sied de remarquer bien vite que nous sommes à Jérusalem, c'est-à-dire dans un milieu extrêmement travaillé par les pédagogues européens. Rien d'étonnant à ce que leur effort finisse par entraîner les Musulmans eux-mêmes ; à ce que ceux-ci, alarmés par une telle concurrence, se préoccupent d'arracher aux étrangers les intelligences et les âmes de leurs enfants. Enfin, nous sommes en Syrie, dans la province la plus cultivée, la plus avancée de l'Empire, où l'on s'est toujours piqué de mépriser le Turc et de faire mieux que lui. Il est trop certain qu'ailleurs des tentatives comme celles-là ont moins de chance de se produire.

IV

L'EXEMPLE DU JAPON

Malgré ces efforts individuels ou collectifs, malgré l'action plus ou moins efficace des pouvoirs publics, malgré les déclarations d'amour pour la science dont la presse réformiste nous rebat les oreilles en Égypte comme en Turquie, je n'arrive pas à me convaincre que les Musulmans pris en masse aient la volonté ferme et bien arrêtée de s'instruire à l'européenne. En général, ils se résignent à subir notre éducation plutôt qu'ils n'y courent, — et encore pas tous, il s'en faut de beaucoup ! La meilleure preuve qu'ils n'y viennent point spontanément, c'est que, sans la présence et, quelquefois, la pression des Occidentaux, ils continueraient à se reposer sur le mol oreiller de l'ignorance.

A cela on répond : « Qu'importe pourquoi et comment ils y viennent ! Si les Japonais se sont mis à notre école, ce n'est pas précisément de

gaité de cœur, c'est parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement, c'est parce qu'ils s'y sentaient forcés, s'ils voulaient conserver leur indépendance. Les Musulmans feront comme eux : ils céderont aux mêmes nécessités ! » — Mais la comparaison est boiteuse. Pour qu'elle fût exacte, il faudrait que les Musulmans, les Turcs en particulier, eussent les mêmes aptitudes, la même souplesse d'esprit, la même virtuosité d'imitation que les Japonais. Or ils en sont bien loin. En outre, le travail intellectuel a toujours été en honneur au Japon : il n'en est pas ainsi dans les pays islamiques. Depuis des siècles, les Musulmans sont habitués à considérer le savoir comme une vertu servile. Bon pour des Chrétiens et des Juifs de s'exténuer sur des livres ! Ces êtres rampants ne sauraient se pousser à la fortune et aux emplois par un autre moyen ! Mais eux, qu'ont-ils besoin de cela ? Ne sont-ils pas les maîtres souverains ! Une paresse aussi fortement enracinée peut bien être secouée par les arguments des novateurs : elle en est à peine ébranlée et elle reste un gros obstacle aux progrès de la culture moderne.

La principale difficulté, — ne nous le dissimulons pas ! — c'est la religion. Ceux qui voudraient poursuivre le parallèle de la Turquie ou de l'Égypte musulmanes avec le Japon se tromperaient surtout en ce point. Ni le bouddhisme ni le shintoïsme ne prétendent monopoliser le salut des hommes. Au contraire, en dehors de l'Islam, il n'y a pas de salut pour le vrai Croyant. Le Japonais

ignore le fanatisme : la tolérance est une de ses habitudes morales les plus anciennes (1). De là vient que sa religion ne l'a point empêché d'accueillir la science et les philosophies étrangères. Aujourd'hui encore, l'Islam voit en elles ses plus redoutables ennemis. Sans doute des esprits distingués essaient d'atténuer le conflit, ils proposent des accommodements, ils montrent que la conciliation est possible et, de loin en loin, ils ont la joie de convertir à leurs idées quelques ulémas. Ce ne sont, malheureusement, que des exceptions. On objecte que, dans notre Europe, la science moderne a rencontré, de la part de l'Église, la même opposition systématique et que cependant elle a fini par triompher. La comparaison est encore spécieuse, sinon tout à fait fausse. Bien loin de se laisser déborder par le mouvement de la Renaissance, l'Église, après quelques hésitations, s'en est emparée, a prétendu le conduire. Les jésuites, les premiers, ont canalisé l'humanisme, ont adopté l'art nouveau et l'ont même fait servir à tout un rajeunissement du symbolisme chrétien. Voit-on que les gens d'El-Ahzar se préoccupent d'une pareille conquête ou d'une pareille adaptation de la science occidentale. En vain nous vante-t-on le libéralisme de tel sheik-ul-islam ! Le Sheik-ul-islam n'est guère plus qu'un ministre des cultes.

(1) Je reproduis presque textuellement les phrases d'André Bellessort dans son beau livre : *la Société japonaise* (Perrin, éditeur). Voir notamment le chapitre : *Les Japonais sont-ils religieux ?* p. 190 et suiv.

La direction et l'autorité religieuses sont ailleurs que dans ses bureaux et qu'à Constantinople !

En réalité, le peuple est d'accord avec le clergé musulman pour résister à l'envahissement des idées européenes. Et c'est justement le peuple qu'il importerait le plus d'entraîner, d'arracher à son apathie ! C'est par le peuple que les Japonais ont vaincu. Tant que la masse musulmane n'aura pas été façonnée et disciplinée par l'école primaire, on ne saurait se flatter de faire de l'Égypte et de la Turquie des nations modernes. Mais, en somme, le peuple a raison à son point de vue. Il sent confusément que sa religion est la sauvegarde de son existence : c'est elle qui, de Stamboul à Delhi, de Fez à Bagdad, réunit en un bloc impénétrable toutes les forces musulmanes. Se détacher de ce bloc, ce serait d'abord se vouer politiquement à l'impuissance et ce serait ensuite se suicider individuellement. Sous l'influence des idées protestantes, nous sommes trop enclins à nous imaginer que la religion est une affaire toute personnelle, qui ne regarde que nous. La modifier ou la rejeter dépend, croyons-nous, d'une décision de notre conscience, dont personne n'a le droit de nous demander compte. Peut-être que si nous y regardions de plus près, nous nous apercevrions qu'en cela comme en tout le reste, nous devons agir solidairement avec la communauté et considérer le préjudice que peut bien lui porter une défection individuelle. Mais, en définitive, dans des pays

comme les nôtres, où le lien national est peut-être plus fort que le lien religieux, ces défections sont possibles et l'on ne cesse pas nécessairement d'être Français parce qu'on cesse d'être Catholique. Il en va très différemment dans les pays d'Islam, où le seul lien entre les individus est le lien religieux. L'apparence même d'une atteinte à la religion y prend les proportions d'un attentat contre la collectivité musulmane tout entière. Dans ces conditions, il est trop naturel que le peuple, avec le clergé, se défie de nos sciences : ils en pressentent l'action destructive ; et puis enfin ces sciences, c'est la pensée de gens qui ne pensent pas, qui n'agissent pas comme eux et qui d'ailleurs se présentent à eux avec des arrière-pensées trop évidentes de domination.

Le problème de l'éducation musulmane serait singulièrement simplifié, si l'Égypte et la Turquie étaient des pays à peu près homogènes comme nos pays d'Europe. Entre gens de même race, de même religion ou de même formation intellectuelle, on peut arriver à s'entendre : une mesure prise en vue du bien général peut à la longue rallier tous les suffrages. Malheureusement, l'unité ethnique n'existe pas en Orient. Partout, dans tous les territoires où il s'est établi, l'Islam est entouré de religions concurrentes qui ont exaspéré dans leurs adeptes le sentiment de la race et les tendances séparatistes. En présence de ce danger permanent, lui est-il possible de désarmer ? Les élites de toutes ces religions, y compris les élites musul-

manes, peuvent bien chercher un terrain de conciliation : la masse n'est pas avec elles. Tant que cet état de lutte subsistera, tant que l'élément islamique verra dans son intransigeance religieuse l'unique moyen d'empêcher son absorption ou sa déchéance au profit des dissidents de l'Empire, la culture moderne restera chez lui bien superficielle. Elle atteindra peut-être, derrière une minorité très restreinte d'hommes distingués ou éminents, le troupeau des fonctionnaires : les couches profondes n'en seront pas touchées. D'après cela, on juge avec quelle réserve il convient d'accueillir les protestations de certains Ottomans (1), qui viennent étaler chez nous leur admiration pour la philosophie émancipatrice de notre dix-huitième siècle, qui exaltent nos Jean-Jacques, nos Voltaire, voire l'auteur de l'*Assommoir* comme les apôtres chéris de la Turquie moderne. De tels propos peuvent éblouir des conseillers municipaux ou des journalistes parisiens. Si l'écho en parvient jusqu'aux rives du Bosphore, il est inévitable qu'il y produise le plus déplorable effet.

Ce qui nous abuse perpétuellement, dans notre appréciation des choses orientales, c'est que nous leur appliquons toujours notre mesure française et européenne. Les Musulmans eux-mêmes, ceux qui se sont instruits chez nous ou dans nos écoles, commettent fréquemment une erreur semblable. A tout instant, ils instituent des parallèles entre

(1) Ce sont, en général, des Juifs.

notre révolution et la leur, comme si le rapport entre les deux n'était pas très lointain. Pour que nos inductions fussent valables, il faudrait raisonner du même au même. De ce que tel peuple a réussi à transformer ses institutions et ses mœurs, il ne s'en suit nullement que son voisin y doive réussir. Il ne dépend pas de la Chine et de l'Inde de suivre l'exemple du Japon? C'est qu'il y a des fatalités de race et de climat, des hérédités physiologiques et morales contre lesquelles tout vient échouer. Ayons donc toujours présents à la mémoire ces sages préceptes de Taine : « Il y a *naturellement* des variétés d'hommes, comme des variétés de taureaux et de chevaux, les unes braves et intelligentes, les autres timides et bornées, les unes capables de conceptions et de créations supérieures, les autres réduites aux idées et aux inventions rudimentaires, quelques-unes appropriées plus particulièrement à certaines œuvres et approvisionnées plus richement de certains instincts, comme on voit des races de chiens mieux douées, les unes pour la course, les autres pour le combat, les autres pour la chasse, les autres enfin pour la garde des maisons ou des troupeaux ... » — Si nous sommes bien pénétrés de ces vérités, nous ne nous étonnerons pas qu'il y ait des natures ingrates sur qui l'éducation est impuissante ; ni que des peuples entiers soient voués à une irrémédiable barbarie ; nous ne croirons plus qu'on puisse transporter une civilisation d'un pays dans un autre comme on y transporte un matériel de cam-

pement ou une cargaison de rails. Nous ne croirons pas surtout que nos idées politiques, morales, philosophiques, que notre intellectualisme, en un mot, ait grandes chances de s'acclimater hors de chez nous. En vérité, le monde est immense et ce qui s'appelle proprement « la civilisation » ne sera jamais qu'un point perdu dans cette immensité.

CHAPITRE VIII

LA MÊLÉE DES RELIGIONS EN ORIENT

I

L'ISLAM ET « L'HYDRE DU FANATISME »

Nous l'avons tous rencontré, ce Musulman sceptique, ce viveur aimable et souriant, qui, après un dîner généreux, jetait, devant nous, son tarbouch par-dessus les moulins. Si ce n'était pas à Constantinople ou au Caire, c'était à Londres ou à Paris. S'il n'était pas attaché d'ambassade, il était ministre, wali, ou, pour le moins, général de division en disponibilité. Invariablement, il nous a tenu le même langage, à nous braves gens d'Europe : « L'Islam ?... nous nous en détachons de plus en plus ! D'ailleurs, c'est la moins gênante, la plus simple et la plus positive des religions !...

Oui ! qu'est-ce, au fond ? Un vague déisme, n'est-il pas vrai ?... Ce n'est pas cela qui empêchera votre science de marcher ! »

Ce petit discours tendancieux produit toujours son effet. Il y a tant de bonnes âmes qui ne demandent qu'à y croire ! Celui qui le débite et qui, d'ailleurs, peut être parfaitement sincère, ne vous l'adresse point sans intention. Il sait très bien qu'aux yeux d'un Occidental, la religion islamique est la pierre d'achoppement où viendra se briser toute tentative de progrès. Pour nous, il ne saurait être question d'une transformation générale du monde musulman, tant que l'esprit religieux de la masse ne s'y sera point modifié. Tout le problème est là ! Nous en sommes intimement convaincus. Et cependant, parce que la solution en est très ardue et très complexe, parce qu'elle met en jeu des passions éminemment irritables, — en vertu d'un accord tacite, nous faisons le silence sur cette grosse affaire. Nous la reléguons à l'arrière-plan. Nous voulons espérer qu'avec le temps les choses s'arrangeront d'elles-mêmes, nous nous contentons d'une déclaration amicale comme celle de ce galant homme. Tout passe, tout se tasse. L'action lente de nos idées influencera peu à peu les parties les plus réfractaires de l'Islam ! Nous avons confiance dans l'œuvre du temps et dans la victoire finale, infaillible, de nos principes civilisateurs.

A la vérité, l'avenir ne me paraît point si rassurant. L'évolution des idées et des mœurs, voire de la simple vie matérielle, a toujours été infiniment

plus paresseuse en Orient que chez nous. Mais il ne s'agit point de ratiociner sur ce qui arrivera dans cinquante ou dans cent ans. Il s'agit du présent. Or, si les écoles se bornent à éduquer un troupeau docile et somnolent de fonctionnaires ; si, même chez les hommes de l'élite, nos idées les plus libérales sont pliées dans un sens purement musulman ; si enfin, parmi les masses populaires, la religion, bien loin de réagir contre ces tendances particulières, les exagère encore, — la perspective d'un rapprochement, même uniquement intellectuel, avec l'Europe ne reste-t-elle pas toujours très éloignée ?

Il est inutile de se le dissimuler : l'Islam, en tant que foi, n'a pas perdu un pouce de terrain. On peut même dire qu'il n'a pas cessé d'en gagner. Il est aussi dominateur qu'aux siècles les plus brillants de son histoire, — peut-être davantage, parce que la présence humiliante de l'étranger exaspère, en ses fidèles, la susceptibilité du sentiment religieux. Évidemment, nous ne leur demandons pas d'abdiquer leur croyance : une telle prétention serait aussi odieuse que ridicule. Nous souhaitons seulement que cette croyance ne condamne de parti pris ni nos sciences ni notre culture littéraire et philosophique. En un mot, nous voudrions que l'Islam, à l'imitation du christianisme occidental, fît sa part à l'esprit moderne. Le catholicisme, en particulier, n'est l'ennemi d'aucune science, qui n'est qu'une science. Un religieux, chez nous, peut-être un mathématicien, un astronome, un historien

de premier ordre, tout aussi bien qu'un laïque. Sans doute, le but du catholicisme n'est point de développer le progrès matériel, et ses spéculations, sans rester étrangères aux choses contingentes, visent néanmoins plus haut. Tout en concédant le nécessaire à la vie pratique, il ne doit pas, il ne peut pas oublier que sa mission est, avant tout, spirituelle et que son royaume n'est pas de ce monde. L'essentiel est qu'il souscrive de bonne grâce aux concessions raisonnables que le « siècle » réclame de lui. Un compromis de ce genre s'impose aujourd'hui à l'Islam, sous peine d'isolement mortel. Reconnaissons-le : il n'y a pas de raison fondamentale pour qu'il continue à s'y refuser. Mais les difficultés qu'il y rencontrera sont considérables.

D'abord, c'est une religion tout *en dehors* : la vie intérieure, qui est le domaine propre du christianisme, n'y a, pour ainsi dire, aucune place. Expulsé de la vie pratique, l'Islam ne sait plus où se réfugier. S'il cesse d'enseigner, de juger, de régler l'hygiène et les mœurs, voire le costume (1), de prescrire des rites spéciaux et publics, il cesse, en quelque sorte, d'exister. Son fond mystique est très pauvre : son fond métaphysique ne l'est pas moins. Étant ainsi très peu sentimental et très peu intellectuel, il est clair qu'il ne peut éprouver

(1) C'est, me dit-on, pour un motif religieux que le port de nos chapeaux est interdit aux Musulmans. Le bord de nos coiffures empêcherait le front du croyant de *toucher la terre,* lorsqu'il se prosterne pour la prière rituelle.

qu'une vive répugnance pour nos littératures et nos philosophies.

On objecte à cela que, précisément parce qu'il n'est point métaphysique, il se rapproche davantage de l'esprit positif des sciences modernes et que, dans tous les cas, il est beaucoup plus simple que le christianisme et qu'il exige de ses adeptes un effort de foi moins paradoxal. Peut-être bien ! si l'indigence et la platitude sont synonymes d'esprit positif. Cependant, on ne voit pas que la cosmogonie biblique propose des explications aussi contraires, non pas même à la science actuelle, mais au simple bon sens, que la cosmogonie coranique. Aujourd'hui encore, les kodjas apprennent à leurs élèves que, pour maintenir la Terre dans l'espace, Dieu créa un ange soutenu par un grand rocher qui, à son tour, repose sur le dos et les cornes du Taureau du monde. D'après le Coran lui-même, les étoiles filantes seraient des traits enflammés lancés par les anges contre les esprits infernaux. Ainsi du reste !... Enfantine dans ses théories de l'univers, la religion de Mahomet a-t-elle du moins, comme on le prétend, le mérite d'être plus simple que ses concurrentes ? C'est une simplicité bien relative. Réduire l'Islam au déisme n'est qu'un procédé commode, pour couper court aux discussions. Par un tour d'escamotage analogue, il serait aisé de réduire le credo du christianisme à ce symbole sommaire : « Dieu est Dieu et Jésus-Christ est son fils unique. » C'est aussi bref que : « Dieu est Dieu et Mahomet est

son prophète ! » Pourtant, il s'en faut de beaucoup que ces deux formules épuisent tout le contenu dogmatique des deux religions. Pour être un bon Musulman, on est *obligé* de croire non seulement à l'existence de Dieu, Être suprême, et à la mission divine de Mahomet, mais à l'existence des anges, du diable et des démons, au jugement dernier, à la venue de l'Antéchrist, à la réapparition de Jésus pour préparer la fin du monde, à l'éternité des peines et des récompenses. Par-dessus tout, on doit admettre que *le Coran est un livre révélé*, et les conséquences en vont loin : culte des saints, des prophètes, de la vierge Marie; pratiques extérieures obligatoires : prières, jeûnes, ablutions, circoncision, interdiction de certaines viandes et de certaines boissons, usage du chapelet, pèlerinage à la Mecque. Je m'en tiens aux articles de foi et aux rites les plus connus. On voit donc qu'il faut singulièrement en rabattre de cette simplicité tant vantée. Il n'en est pas moins vrai que les dogmes de l'Islam sont, en somme, moins nombreux et moins subtils que les dogmes du catholicisme ; et que, dans la pratique, pour le troupeau des fidèles, il se ramène à un déisme grossier, adultéré de beaucoup de superstitions (magie, sorcellerie), et enfin à la croyance que les Musulmans sont le peuple élu de Dieu. Mais le résultat de cette simplification n'est pas du tout celui que nous pouvions espérer. Pour être restreinte à un petit nombre d'objets, la foi du Musulman n'en est que plus ardente. Il en est de l'Islam comme du protestantisme : plus il

allège son bagage mystique, plus âprement il en conserve le résidu. Ces symboles raccourcis sont les pires levains de fanatisme.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'Islam, malgré toutes les avances que nous lui faisons, ne désarme point. Son hostilité irréconciliable se déguise à peine sous un masque d'indifférence et de mépris. On la sent toujours latente, même lorsqu'elle s'enveloppe de politesse. Libre à ses défenseurs et à ses amis d'exalter la tolérance, la douceur, la bonté du *Mousslim !* Je pourrais moi-même chanter ma partie dans ce chœur de louanges. Mais des vertues individuelles ne sauraient entrer en ligne de compte, quand il s'agit de déterminer les tendances de la généralité. Là-dessus, il n'y a pas de doute possible. Au nom de quoi les réformateurs les plus « avancés » peuvent-ils mobiliser les foules, si ce n'est au nom du fanatisme ? Qu'ils le veuillent ou non, il leur faut bien, en définitive, faire appel à la vieille haine, toujours vivace, contre l'Infidèle. En Orient, — ne nous lassons pas de le répéter, — il n'existe d'autre lien, entre des hommes de même race, que le lien religieux. La communauté de langue n'est qu'une condition secondaire des groupements nationaux. Il y a des Hellènes qui ne parlent pas le grec. Le lien entre eux, c'est la liturgie, l'assistance aux mêmes offices, l'usage des mêmes rites extérieurs, l'obéissance à l'autorité spirituelle du Patriarche de Constantinople qui, jusqu'ici, a réglé l'organisation communale comme celle de la famille. Évidemment,

changer un tel état d'esprit n'est point une entreprise au-dessus des forces humaines. Une action persévérante et méthodique triompherait peut-être, à la longue, des inimitiés anciennes. Mais, par malheur, la méthode et la persévérance dans l'effort sont les qualités qui manquent le plus aux Orientaux.

En attendant, l'Islam vit sur le pied de guerre avec les autres religions orientales, et celles-ci, les unes avec les autres. C'est une guerre sourde, silencieuse, qui ne se trahit que de temps en temps par de soudaines explosions. Ce calme apparent induit en erreur le touriste qui traverse en coup de vent les mosquées et les églises : il n'a pas trop de toute son attention pour les faïences, les vieux tapis, les stucages, les vitraux et les boiseries peintes. Les Européens qui habitent le Levant sont sujets à une pareille illusion. L'habitude émousse en eux l'acuité de l'observation; et puis enfin, parqués dans un certain milieu social, accaparés par leurs occupations journalières, il leur est bien difficile de s'évader hors du cercle banal où ils tournent. Que ce soit à Alexandrie, au Caire, à Beyrouth, à Smyrne ou à Constantinople, tous vous répondront à peu près dans les mêmes termes : « Les religions ? Dieu merci, nous en avons à revendre ! C'est une bénédiction !.. Et elles font toutes bon ménage ensemble ! Vous verrez, le spectacle est édifiant !.. »

En effet, c'est bien l'impression que j'en eus d'abord. Je ne connais rien de plus charmant qu'un

dimanche à Péra. Les sorties de messes encombrent, animent, éblouissent toute la grand'rue. Que de dames élégantes et parfumées ! Que de conciliabules ! Il s'en forme à la porte de Saint-Antoine, de l'église autrichienne, de l'église du Taxim, sans parler des innombrables sanctuaires orthodoxes ! Les toilettes s'affrontent et se toisent. Les eucologes et les éventails chargent les mains gantées. On potine, on fait beaucoup d'embarras. Les jeunes gens, sur le trottoir en face, lorgnent les groupes... Quand la messe est « ambassadrice » ou « consulaire », cela devient tout à fait admirable. Le personnel diplomatique arrive dans des landaus de gala, flanqués de kawass aux chamarrures resplendissantes. La descente de voiture, entre une double rangée de curieux, est sensationnelle. Il faut voir les petits attachés d'ambassade, ou les apprentis-drogmans, tendant le mollet sous la bande d'argent du pantalon et la pointe de l'épée à poignée de nacre, bombant leur torse dans leur bel habit brodé de palmes. Le clergé, revêtu de ses ornements pontificaux, vient au devant de la troupe. Les orgues tonnent, on défile, on envahit les chaises réservées qui s'alignent devant la grille du chœur. M. le consul et Mme la consulesse occupent deux sièges et deux prie-Dieu jumeaux, de véritables trônes drapés de velours et garnis de coussins à crépines d'or, comme on en voit dans les portraits royaux de Vélasquez. L'étiquette et le décor sont toujours dans la grande tradition louis-quatorzième. Comment ne pas être

indulgent pour des pompes religieuses où l'on joue un si beau rôle ?

Je me rappelle une fête de Pentecôte, au Caire, comme un des plus amusants spectacles que j'aie contemplés en ce genre. Ce jour-là, j'assistai à trois messes : une chez les Coptes orthodoxes, l'autre chez les Coptes unis, la troisième chez les franciscains. Celles des franciscains était « consulaire », c'est-à-dire que le représentant de la République française en devait rehausser l'éclat par sa présence. Je commençai par celle-là...

Lorsque j'arrive, la grande nef est comble, malgré la chaleur. Le public attend. Des sacristains vont et viennent dans le chœur, allumant des cierges et des candélabres, disposant des vases. Ces apprêts n'en finissent pas !... Enfin des claquements de fouet crépitent dans les ruelles étroites qui aboutissent au parvis : c'est le cortège officiel qui débarque. Les cannes à pomme d'or des kawass martèlent les escaliers. Derrière eux, ces messieurs de l'Agence et du Consulat se forment en rangs dans le narthex. Toutes les têtes retournées sont tendues vers l'épaisse tenture qui masque la baie du portail... Pourquoi n'entrent-*ils* pas ? On se le demande d'une chaise à l'autre. — Il paraît que le clergé est en retard, — le clergé qui, suivant le protocole, doit aller offrir l'eau bénite à M. le Ministre, sur le seuil de l'église. Or, les religieux sont Italiens. On me dit qu'ils s'amusent à faire droguer à la porte le ministre de la République. Celui-ci s'impatiente. On l'entend grommeler derrière la

tenture, qui ondule comme un rideau de théâtre, au moment où on va frapper les trois coups. Les gens du cortège, qui enragent, protestent bruyamment. Les cannes des kawass ébranlent le pavé de coups furibonds... Après dix bonnes minutes, un prêtre sort de la sacristie, enfilant encore son bras dans la manche de son aube, pestant et trépidant. Il rallie une bande d'enfants de chœur, dévale au galop à travers la nef, et, d'un geste malgracieux, présente le goupillon à M. le Ministre devant qui la tenture vient enfin de s'écarter. M. le Ministre touche le goupillon d'un air dégoûté ; et, sans s'inquiéter de son cortège, fonce droit sur son prie-Dieu, comme on marche à l'assaut.

Cette fois, la violence des passions avait emporté le décorum ! Ce fut une entrée désastreuse !...

Vues par ce côté drôlatique, ou par le côté « cérémonie », il est certain que les religions orientales n'ont absolument rien de rébarbatif. Mais qu'on ne s'y trompe pas ! Elles couvent une exaltation fanatique non moins ardente que l'Islam. Je mets à part les Catholiques latins, qui ne sont pas du pays et qui dominent de haut la mêlée. Leur savoir et leur éducation, leur réserve et la dignité de leur tenue les distinguent de l'élément clérical indigène. Les autres ne leur ressemblent guère : Grecs, Russes, Arméniens, Abyssins, Coptes et Juifs, — tous ces gens-là ne rêvent que plaies et bosses. Lorsque j'étais à Jérusalem, il s'éleva une querelle entre Grecs et Arméniens à propos de je ne sais plus quelles réparations clandestinement entre-

prises par les premiers, dans l'église du Tombeau de la Vierge. Grave affaire, attendu que la moindre réparation équivaut à une prise de possession ! Comment la dispute s'envenima-t-elle ? Toujours est-il que les deux partis en vinrent aux mains dans l'église et que six Arméniens restèrent sur le carreau ! Les franciscains eux-mêmes, malgré leur évident désir de conciliation, sont obligés de se défendre à tout instant contre la mauvaise foi et les tracasseries des clergés hétérodoxes. Ils m'ont raconté notamment une histoire de tapis qui vaut son pesant d'or.

Cela se passe à Bethléem. D'après les traités et les traditions les plus anciennes, les franciscains jouissent d'un droit de passage entre leur église et la grotte de la Nativité. Ce passage coupe en diagonale un des bas côtés de la vieille basilique constantinienne qui renferme la Grotte. Or, dans un des angles, les Arméniens possèdent un autel, et devant cet autel, se déploie un tapis. Avides de couper le passage aux franciscains, de quoi s'avisèrent ces ingénieux schismatiques ? Petit à petit, centimètre par centimètre, ils allongèrent leur tapis, tant et si bien qu'un beau jour le tapis finit par recouvrir tout le pavé entre la grotte et la petite porte des Latins. Pour s'y rendre, ceux-ci étaient obligés de fouler le territoire de l'ennemi, puisqu'ils passaient sur son tapis. Violation du droit de propriété ! Conflit qui allait tourner au tragique ! Batailles en perspective ! Effusion de sang ! Mais, en vrais fils du bon saint François,

les capucins conjurèrent toutes ces horreurs, grâce au subtil artifice que voici. Par une nuit sans lune, à l'heure où tout le monde dort, même les Arméniens, un Frère intrépide s'insinua dans la basilique et, armé d'une paire de ciseaux, il coupa le tapis délictueux sur toute la longueur de la diagonale. De cette façon, la frontière fut rétablie sans combat, et les Arméniens, rendus stupides par un si joli tour, se tinrent cois et renoncèrent à rallonger leur tapis.

Un tel dénouement est exceptionnel. D'habitude, hélas ! les choses sont bien loin de s'arranger ainsi en douceur ! On n'aurait que l'embarras du choix entre une foule d'épisodes, qui prouvent surabondamment la violence et, quelquefois, la férocité de ces haines religieuses. On se le rappelle : lorsque la nouvelle Constitution ottomane fut proclamée à Jérusalem, des Juifs échauffés voulurent traverser la petite place du Saint-Sépulcre, afin d'y manifester leur enthousiasme pour la Révolution. Mais des *pappas* armés de solides gourdins leur en barrèrent la porte : s'ils avaient osé la franchir, on les étendait raides sur le seuil !

En réalité, toutes ces religions orientales s'abominent. C'est, chez elles, une si vieille habitude ! Elles se côtoient sans cesse, elles se supportent tant bien que mal, parce qu'il leur est impossible de faire autrement. Mais chacune demeure retranchée dans son hostilité, sans la moindre concession, du moins volontaire, au voisin, sans rien céder de ses prétentions. Cela marche ainsi, jusqu'au jour où les

fureurs contenues éclatent et où l'on s'égorge dans la rue. Inutile de fouiller l'histoire des vingt dernières années pour y trouver des exemples à l'appui. Il n'y a pas six mois, les massacres d'Adana nous rappelèrent atrocement qu'il ne saurait y avoir de paix durable entre dissidents orientaux. Ce n'est jamais qu'un armistice, lequel est à la merci de la circonstance la plus futile. Ces massacres furent hideux de cruauté et de barbarie, et, bien que la presse en ait atténué le récit, — sans doute, pour ne pas contrister les âmes naïves qui croient à l'avènement tout proche de la fraternité en Orient, — ce que nous en avons appris est plus que suffisant pour nous inspirer une défiance salutaire à l'endroit de la prétendue tolérance orientale. Je sais bien ce que l'on répond : c'est que les motifs qui précipitèrent les Turcs contre les Arméniens d'Adana n'étaient point religieux, mais économiques : des débiteurs insolvables ou injustement exploités auraient imaginé ce moyen commode de s'acquitter, qui est de supprimer leurs créanciers. Mais il est trop certain aussi que la différence de religion entre adversaires exaspéra, d'une façon terrible et hors de proportion avec les causes initiales, ces querelles d'intérêts. Il en est toujours ainsi d'ailleurs. Je défie bien qu'on me cite une seule guerre de religion proprement dite, qui n'ait pas eu l'intérêt pour point de départ.

Des cas de fanatisme comme celui-là ne sont nullement accidentels. C'est une maladie endémique et chronique. Pour peu que la surveillance

administrative se relâche, souvent même sur une excitation clandestine venue du pouvoir central, les religions ennemies se ruent les unes contre les autres. Les personnes qui connaissent l'Algérie n'ignorent pas que si, nos troupes se retiraient seulement l'espace de vingt-quatre heures, les Juifs seraient massacrés dans toutes les villes : après quoi, ce serait le tour des Européens. En Orient, l'exaltation fanatique est montée au même degré. Les humanitaires qui ont l'illusion tenace, qui ne perçoivent qu'un effet de couleur locale dans les regards hostiles dont on les transperce, au passage, en certains quartiers musulmans, — ceux-là n'ont qu'à se rappeler des faits récents qui sont encore dans toutes les mémoires ! A Constantinople, en avril dernier, une jeune fille turque fut martyrisée et son fiancé, tué par la populace et la soldatesque, pour l'unique raison que ce fiancé était Grec, — parce que cette Musulmane avait voulu épouser un homme qui n'était pas de sa religion. Voilà qui est catégorique ! Mais généralisons la question : oui ou non, un Musulman, un Hellène ou un Juif peut-il se convertir, sans risquer d'être mis à mort ? Partout, on vous répondra que non ! Si, après cela, on s'obstine à espérer que le triomphe de la libre pensée, en Orient, n'est plus qu'une question de jours, c'est qu'on a la foi robuste. Si l'on songe, au contraire, à tout ce qui couve d'effervescence fanatique autour de l'Europe, depuis la mer Noire et l'Anatolie jusqu'aux derniers caps du Maroc, on conviendra que nous sommes enfermés

dans un cercle de haines, qu'il ne dépend que de notre faiblesse de rendre dangereuses. M. Homais et ses amis se bouchent les yeux pour ne pas voir. Ils croient avoir « terrassé l'hydre du fanatisme ». Mais les tentacules de la bête s'allongent de toutes parts autour de nous. Le seul moyen que nous ayons d'être en sûreté avec elle, c'est de la réduire à l'impuissance.

II

CHEZ LES CHRÉTIENS

Envisagées par l'extérieur, les religions orientales nous apparaissent ainsi comme des citadelles closes, dressées les unes contre les autres. En apparences rien ne bouge, tout est calme aux alentours. Vues du dedans, elles nous donnent une pareille impression de silence et d'immobilité. Elles n'évoluent pas, ou, du moins, elles n'évoluent plus. Cette inertie nous semble voisine de la mort, à nous Occidentaux, qui sommes accoutumés à mesurer la vitalité d'une religion sur son mouvement intellectuel. Il en est quelques-unes, dont la sénilité a je ne sais quoi d'enfantin, qui nous les fait considérer comme irrémédiablement finies, devenues ridicules et inoffensives, à la manière des vieilles gens gâteuses qui radotent.

Le plus beau spécimen de ces religions tombées dans l'enfance caduque nous serait fourni peut-être par celle des Coptes orthodoxes.

A Louqsor, j'assistai à la messe de l'Ascension, dans leur église qui est dédiée à saint Antoine et à saint Pacôme. En vain m'excitai-je sur les vertus de ces deux grands saints et sur le prestige littéraire du premier ; en vain essayai-je de me raccrocher à certains détails poétiques ou touchants de la liturgie, j'eus toutes les peines du monde à garder mon sérieux.

D'abord, je ne pouvais pas me croire dans un lieu chrétien. A part les deux effigies de saint Antoine et de saint Pacôme qui décorent l'iconostase, tout me rappelait une mosquée : les nattes étendues par terre, les cloisons de bois découpées à jour comme des *moucharabyés*, les lustres chargés de cornets de verre, les œufs d'autruches, les boules de jardin, la coupole où pépiaient des nichées de moineaux, où de gros pigeons blancs lissaient leurs plumes sur le rebord de la corniche.

Çà et là, au hasard, les hommes sont accroupis sur leurs talons. Les femmes, invisibles, sont parquées derrière une clôture qui occupe tout le bas de l'église. A travers les grillages, je les entends qui chuchotent et qui se poussent. Dans un coin d'ombre, une vieille, drapée de noir jusqu'au menton, toute droite et toute mince de la tête aux pieds, a l'air d'une colonne funèbre. Près de nous, sur des bancs très hauts, des vieillards accroupis tripotent leurs pieds nus : leurs babouches s'égaillent, un peu partout, sur le pavé luisant, comme une flottille de petits bateaux sur une eau calme.

On jurerait absolument un intérieur de mosquée! Des chants arabes glapis par un enfant à la voix pointue achèvent de préciser l'ambiance musulmane. Et pourtant mes yeux désemparés, qui furètent de droite et de gauche, en quête d'un symbole chrétien, viennent de découvrir, dans un renfoncement de la muraille, un meuble étrange, dont je saisis mal d'abord la forme et l'usage : c'est un pressoir !... le pressoir qui sert à préparer le vin eucharistique ! Peut-être y a-t-il aussi, dans quelque recoin, un four où l'on cuit le pain de la Communion ! Et voilà ma pensée ramenée brusquement aux agapes évangéliques des premiers siècles !...

J'observe les allants et les venants. On entre et on sort comme dans un bazar. On cause à haute voix. Personne ne paraît s'occuper de l'enfant à la voix pointue qui continue à s'égosiller devant son pupitre : il chante véritablement dans le désert. Et on ne s'occupe point davantage de ce qui se passe derrière l'iconostase, où pourtant se devine un vague remue-ménage. La messe est-elle commencée ? Impossible de le savoir. Mes voisins interrogés me répondent des phrases confuses. Les conversations, les allées et venues n'arrêtent pas. Bientôt, je m'aperçois que toutes les poules du quartier ont envahi le sanctuaire. Elles picorent des miettes dans les interstices des nattes. Elles donnent des coups de bec sur les babouches à l'abandon. Une, plus effrontée et plus vorace que les autres, s'attaque même à mes bottines, lorsque,

tout à coup, un coq pousse un cocorico éclatant qui la met en fuite. On ne s'émeut point. L'enfant qui chante semble rivaliser avec le coq. Je m'attends presque à voir paraître, derrière les poules, le compagnon de saint Antoine, patron du logis : c'est réellement la maison du bon Dieu !

Et puis, au milieu de l'inattention générale, la petite porte de l'iconostase s'entr'ouvre, livrant passage au prêtre, un grand vieillard débonnaire, à barbe blanche. Il est tout de blanc vêtu, en longue simarre traînante, brodée d'une croix devant et derrière. Ses pieds déchaussés portent des chaussettes blanches et, à sa ceinture pend un large mouchoir d'invalide, jaune et bleu, où il se mouche de temps en temps avec ostentation. Il évolue, à pas muets, au milieu des poules, des moineaux, des pigeons, des groupes de gens accroupis, en balançant un encensoir devant le pupitre, puis devant l'iconostase, devant saint Antoine et devant saint Pacôme, enfin devant l'autel qu'on aperçoit par la petite porte, un instant entrebâillée. Cet autel est drapé de somptueux oripeaux : descentes de lit, carrés d'andrinople, cotonnades pour négresses ! Mais c'est à peine si j'ai le temps d'admirer ces magnificences. Bien vite, le prêtre rentre dans le sanctuaire et la porte se referme.

Infatigable, l'enfant de chœur chante d'une voix de plus en plus aiguë devant son pupitre. Les vagissements éperdus d'un bébé, qu'une femme apporte tout enveloppé de langes, ne l'interrompent point. Je comprends qu'il s'agit d'un baptême.

Comment ? un baptême en pleine messe de l'Ascension !... Mon Dieu, oui ! ces braves Coptes ne s'embarrassent pas pour si peu. Le prêtre, toujours en chaussettes, ressort de l'iconostase et s'en va bien tranquillement baptiser le poupon, derrière le grillage mystérieux qui abrite les femmes. Je ne pourrai donc pas voir la cérémonie ! Alors, comme pour me consoler, un grand gaillard osseux, à la pomme d'Adam saillante, écarte l'enfant de chœur du lutrin et entonne, d'une voix de cuivre formidable, l'évangile du jour, en langue coptique. C'est à se boucher les oreilles !

De l'autre côté, dans le baptistère, le bébé qu'on ondoie redouble ses hurlements. En moins de cinq minutes, c'est fini ! Le prêtre s'en revient vers l'iconostase, avec un bon sourire paternel dans sa grande barbe. Et puis il s'enferme de nouveau. Je renonce décidément à saisir le lien de tout cela. Il n'y a pas d'ordre sans doute ! Cela marche au petit bonheur, au gré des circonstances ou de l'inspiration des officiants !... Voici maintenant qu'on distribue le pain bénit, de jolies galettes rondes comme des hosties et marquées de la croix copte ! Celui qui les fait passer est un vieux à la démarche chaloupante, aux babines et aux paupières lourdes de dromadaire. On songe à un chameau du temple, à je ne sais quel animal béat, qui ferait le service dans cette ménagerie sacrée ! Je n'exagère pas ! Autour de lui, les poules se battent, se disputent les miettes du pain bénit, jusqu'à un petit poussin qui sort de l'œuf et qui n'a pas un

brin de duvet sur le dos. Les moineaux, les pigeons descendent de la coupole, voltigent d'un bout à l'autre de l'église, frôlent de leurs ailes les têtes des fidèles qui n'en ont cure. Cela devient un ramage de volière, un vacarme de basse-cour !

De nouveaux vagissements couvrent le tumulte ! Une procession de bébés portés par des hommes et des femmes s'achemine vers le chœur, dont la porte s'est rouverte. C'est, me dit-on, la communion des enfants malades ou récemment baptisés. Le prêtre se tient sur le seuil, élevant entre ses mains un gros verre à pied, un verre de cabaret, où plonge une cuiller d'étain. A tour de rôle, chaque poupon lui est présenté par son porteur, et l'excellent homme, les yeux mi-clos, avec des airs patelins de nourrice, entr'ouvre les bouches grimaçantes, du bout de sa cuiller, comme s'il donnait la becquée aux petits enfants.

Pendant ce temps-là, l'adolescent nasillard a recommencé à glapir ses chants arabes : il ne semble point disposé à quitter son pupitre de sitôt. Depuis qu'il y est attelé et que nous sommes là, il doit être des heures impossibles. Je me décide à gagner la porte, désespérant de voir la fin de cette cérémonie, dont je n'ai même pas pu voir le commencement...

Telle fut la messe que j'entendis, le jour de l'Ascension, dans l'église de Saint-Antoine et de Saint-Pacôme, — en pleine Thébaïde. J'en ai entendu ailleurs un grand nombre d'autres et dans tous les rites orientaux, — à Constantinople, au Caire,

à Beyrouth, à Jérusalem. Ce qui me frappait, spécialement chez les Coptes, c'est le caractère purement formaliste de ces cérémonies. Prêtres et assistants semblaient se désintéresser complètement du sens de leurs gestes ou de leurs paroles. Nulle tenue, nulle dignité même extérieure, rien qui fît allusion à la grandeur du mystère qu'ils étaient censés célébrer. Cette insignifiance, cette absence de vie spirituelle, cette raideur ankylosée des vieux hiératismes nous induisent à conclure que ces religions sont mortes, qu'elles n'ont aucune action sur leurs adeptes et que ceux-ci ne les conservent que par respect traditionnel. Ce serait une grave erreur. Dans notre Occident, une religion qui ne pense plus, dont les dogmes cessent de se développer, est effectivement une religion finie. Il n'en n'est pas de même chez les Orientaux. A cause de l'hostilité permanente dont leurs religions sont entourées, l'activité de chacune d'elles s'est tournée du dedans au dehors. Elles ne pensent plus, parce qu'elles sont obligées de défendre leur existence même. Elles se sont raidies dans la croyance littérale, comme dans une carapace à l'épreuve de l'ennemi. Elles ne discutent plus leurs dogmes, par un élémentaire instinct de conservation qui les empêche de porter atteinte à la plus petite parcelle d'une doctrine qui est la sauvegarde matérielle de toute une race. Moins ces confessions dépensent de pensée et de spiritualité, plus elles emploient d'ardeur fanatique à maintenir intacte la lettre de leur foi — plus elles deviennent

intransigeantes et irréductibles sur les questions de forme.

Ni persécutions, ni massacres, ni sollicitations flatteuses, rien n'a pu les entamer. Elles-mêmes ne cherchent point à se modifier ni à s'amander, quand elles le pourraient sans inconvénients. On dirait que la contagion léthargique de l'Islam les a touchées. Pour que deux ou trois parmi ces communautés reprissent un peu de vie intérieure, il a fallu le stimulant de l'activité occidentale. Rome s'en est mêlée. L'Église catholique a ramené dans son giron quelques schismatiques plus ou moins entachés d'hérésie. Elle a su faire accepter son obédience aux Maronites, à quelques Syriens, à quelques Coptes et Arméniens : elle a refondu dans son moule ces chrétiens douteux.

La tâche n'était pas commode. Outre la répugnance de l'Oriental à subir le joug latin, nos religieux ont eu à lutter contre un encroûtement inimaginable d'ignorance et de grossièreté. Les Coptes, en particulier, avaient à peu près oublié leur credo chrétien, tout en restant Chrétiens avec obstination. Aujourd'hui encore, beaucoup d'entre eux ne se distinguent des Musulmans que par une croix tatouée sur le pouce. Les uns jurent par Aïssa (Jésus), les autres par Mohammed : voilà toute la différence ! En Syrie, la tâche était presque aussi difficile. Les jésuites s'y sont dévoués avec un zèle et un succès réellement admirables. Ils ont dû réformer les mœurs du clergé, lui imposer une discipline, rendre un peu de dignité au

culte comme aux prêtres. C'est une surveillance constante et parfois très pénible. Tels de leurs Pères, s'astreignent à parcourir les bourgades montagnardes du Liban, pour confesser les curés isolés, prêcher dans leurs langues des populations perdues. Et les chemins sont atroces, quand il y en a, les mulets rétifs, la route longue et les gîtes plus que sommaires !

Où j'ai le mieux constaté la force de leur influence, c'est à Beyrouth, dans la chapelle de leur collège. Le P. Ray m'avait dit :

— Venez-y, un de ces dimanches ! Vous verrez : le spectacle seul en vaut la peine !

J'y allai et j'eus la constance d'y rester, de quatre heures et demie du matin à midi. Pendant tout ce temps-là, la chapelle ne désemplit pas. Mais le mot de chapelle est inexact : c'est une véritable basilique, où je vis défiler, durant mes huit heures d'observation, des milliers de fidèles ; où j'assistai à d'innombrables messes, latines, grecques, syriennes, maronites, chacune ayant leurs publics et leurs rites spéciaux. Dès avant l'aube, des groupes circulent, avec des lanternes, dans les rues fangeuses et noires qui avoisinent la Maison des Jésuites. Le flot grossit d'heure en heure, devient une foule, aux approches de la grand'messe. A l'intérieur, dans la grande nef et dans les nefs latérales, les offices se succèdent ; les mélopées arabes, aigrelettes et chevrotantes comme une musique de noubas, alternent avec le plain-chant catholique et les sons graves de l'orgue. Dans la

chapelle des Grecs unis, on communie sous les deux espèces : le prêtre coupe le pain sur la patène et le distribue en petits morceaux aux fidèles agenouillés. Dans cette autre, on chante en arménien ; plus loin, on chante en grec. Les cierges ne cessent pas de grésiller, les encensoirs de fumer. Les autels orientaux font écho au maître-autel romain. Celui-ci, dressé au milieu du chœur, apparaît comme le symbole de l'Église-Mère entourée de ses enfants barbares.

Toutes les races du pays, toutes les catégories sociales se mêlent sous les voûtes hospitalières de la basilique latine. Auprès de dames élégantes, en grande toilette, en chapeaux européens, je reconnais des femmes de condition plus humble — ouvrières ou petites bourgeoises — coiffées d'une mantille de tulle semblable à celle des Gênoises et et des Barcelonaises. D'autres sont tout enveloppées de satin noir, comme les Mulsumanes, le visage à peine visible à travers la fente de l'étoffe strictement fermée. Celles du peuple portent sur la tête un voile blanc de cotonnade grossière. Quelques profils émergent entre les plis des voiles, tels qu'on s'imagine ceux des vierges et des martyres chrétiennes des temps apostoliques : pâles, les joues creusées, les cheveux épars, en nattes sur le dos, les cils très bruns battant sur de grands yeux sombres noyés de langueur, des yeux dont le blanc lui-même est presque noir. Les hommes qui sont là offrent des contrastes pareils. Parmi les étudiants, les commerçants, les notables de la ville, en ja-

quettes et vestons de coupe londonienne, j'aperçois des ouvriers et des manœuvres en costume indigène. Il y a là jusqu'à des portefaix du port, la tête rase, le gombaz de toile bleue serré aux reins par une ceinture de cuir. Leurs larges pieds nus laissent une empreinte poudreuse sur le seuil des confessionnaux, d'où ils sortent, les bras en croix sur la poitrine, les yeux baissés, avec une expression de recueillement, étrange sur ces figures farouches.

Ce recueillement est peut-être ce qui m'a le plus étonné dans cette foule levantine. Quelle différence avec les dissidents schismatiques, dont j'avais suivi les offices ! Ici, entre tous ces fidèles, il existe un véritable courant de ferveur. La piété, si elle n'est peut-être pas très réfléchie, est sérieuse et profonde. Les communions sont, pour ainsi dire, générales. C'est par longues processions qu'ils se dirigent vers la Sainte-Table, — riches et pauvres, étudiants et illettrés, les femmes en voiles blancs, les artisans nu-pieds, les élégantes de la ville. Le peuple surtout est touchant. Ces vêtements et ces gestes archaïques, ces théories pieuses se déroulant à travers les arceaux des nefs, me rendaient presque la figuration des Catacombes. Les agapes eucharistiques, que j'avais vainement évoquées à Louqsor, se réalisaient pour moi dans cette chapelle de jésuites. Ces hommes sont des pétrisseurs d'âmes incomparables ! Recréer ainsi l'atmosphère chrétienne primitive chez un peuple amolli par le plus dangereux des climats, corrompu par des

siècles de servitude, voilà une de ces conversions déconcertantes dont eux seuls sont capables ! Et j'admirais, avec ce génie de la discipline morale, avec cette puissance de groupement et d'organisation dont ils ont le secret, cette contagion de charité et de fraternité, qu'ils répandent inlassablement autour d'eux.

III

QUE FONT NOS MISSIONNAIRES ?

A cela se réduisent les quelques résultats que la propagande religieuse occidentale a jusqu'ici obtenus en Orient. Ce sont les catholiques qui y ont réussi. Encore était-il nécessaire que le terrain fût favorable à la bonne semence de leur parole. En dehors du cercle restreint des Maronites, des petites communautés grecques-syriennes, chaldéennes, arméniennes et coptes, il n'y a rien à faire. Catholiques et protestants échouent, — à moins que l'on ne considère comme des recrues sérieuses ces prétendus convertis qui foisonnent en Palestine et qui vivent de conversions successives. En principe, il est entendu chez tous les missionnaires européens, quels qu'ils soient, que *l'on ne convertit pas*. Alors, que font-ils ? A quoi servent-ils ? Et ainsi nous sommes amenés à considérer le rôle des religions européennes dans la mêlée des religions orientales.

Il en est pourtant, parmi ces missionnaires, qui

s'obstinent à convertir. Lorsque j'étais à Nazareth, je vis arriver, à la *Casa Nuova* des Franciscains, une grosse dame anglaise, flanquée d'une personne osseuse et chlorotique qui avait l'air d'être sa demoiselle de compagnie. Le soir, je rejoignis les deux voyageuses, dans la salle à manger du couvent. La grosse dame avait un voile sur la tête et une énorme croix d'argent sur la poitrine comme une chanoinesse. Sa figure ronde était épanouie. Le teint frais, reposé, brillant annonçait une conscience pure et une santé robuste. Avec des geste méticuleux et très anglais, elle découpait sur son assiette le dur beefsteak des Franciscains, et elle portait les morceaux à sa bouche avec un joyeux appétit, tempéré d'une nuance de componction. Elle était gaie, expansive, facilement bavarde, sans rien de la morgue insupportable de certains de ses compatriotes. Cette grosse dame me plaisait, m'amusait, me semblait doucement comique. Je ne pus m'empêcher de le dire, en sortant, au supérieur, qui avait assisté à notre dîner :

— Vous avez tort, me dit-il, de vous moquer d'elle. Cette Anglaise est une excellente femme !... Oui ! véritablement très bonne ! Elle est protestante, ce qui ne l'empêche pas de descendre chez nous, chaque fois qu'elle est en tournée dans le pays. Elle nous aime et nous le lui rendons. Je crois qu'elle est affiliée à une société de Londres, qui se donne beaucoup de mal pour convertir les Juifs. Mais elle agit de sa propre initiative et avec ses seules ressources. Elle est riche, elle possède

une propriété aux environs de Caïffa. Eh bien ! telle que vous la voyez, toute corpulente qu'elle est, son activité est infatigable. La foi l'anime. Elle est sans cesse par monts et par vaux, en quête de malheureux Juifs à secourir. Elle s'entête à vouloir en faire des Chrétiens. La tâche ingrate et désespérante que voilà !... Vous pensez bien qu'elle n'en convertit aucun ! Néanmoins, elle ne se décourage pas !... En somme, toutes ses peines ne sont pas perdues. Elle apprend à lire et à écrire à de petits misérables ; elle les soigne, les nettoie, les habille ; elle leur distribue des collyres, des lunettes bleues pour leurs ophtalmies, du savon pour se laver, et, la plupart du temps, des vivres ou du pain... Vraiment, cette femme est très charitable ! Elle fait beaucoup de bien !...

Ces derniers mots du Père franciscain résument tout le programme des missionnaires occidentaux : *Faire du bien* ! A cela, se limite forcément la plus grande part de leur effort. Je n'ai pas à chercher, ici, si la politique et les intérêts matériels de leurs pays ou de leurs associations bénéficient, en fin de compte, de leur œuvre. Je m'en tiens au but le plus apparent de leurs travaux. Or, ce but, ils le poursuivent, en général, avec une abnégation et un dévouement qu'on ne connaîtra jamais assez.

Ils font donc du bien, beaucoup de bien, et ils le font en instruisant, en soulageant la misère, en ouvrant des écoles, des hospices et des orphelinats. Nous avons parlé ailleurs de leurs entreprises pédagogiques. Pour ce qui est de leur zèle charitable,

un volume entier ne suffirait pas à épuiser la matière. La beauté de leur tâche, la multitude de leurs fondations obligent au respect même les juges les plus prévenus contre eux. Il y a, d'ailleurs, entre toutes les confessions occidentales, une ardente émulation de charité. La Palestine, en particulier, est une sorte de champ clos où les bonnes œuvres se donnent carrière. C'en est même inquiétant. On trouve peut-être qu'il y en a trop, que cette ardeur bienfaisante est excessive, qu'elle risque de gâter ses clients, en les dispensant de travailler pour eux-mêmes et par eux-mêmes et de prévoir le lendemain. Dans les moindres bourgades, il y a au moins un hôpital et une pharmacie gratuite. Rien qu'à Bethléem, qui ne compte pas plus de 8.000 habitants, les maisons de secours, les établissements hospitaliers sont en si grand nombre, qu'on est obligé de choisir pour en donner une idée approchante : la liste complète serait interminable ! Dispensaire des Franciscains, orphelinat des Sœurs de Saint-Joseph, École professionnelle du P. Beloni, Hospice des Sœurs de Charité, Orphelinat de la Mission protestante allemande, etc., etc... Quant à Jérusalem, la ville tout entière n'est qu'un vaste hôpital, une hôtellerie perpétuellement ouverte aux passants.

Les pauvres du pays — et ils représentent facilement les trois quarts de la population — sont des gens vraiment bien heureux ! Entre missionnaires catholiques, protestants, grecs orthodoxes et israélites, c'est à qui se disputera l'honneur de

les secourir. On les nourrit, on les habille, on les loge, on les instruit, on les soigne quand ils sont malades, on les bourre de drogues et d'aumônes. Une famille peut vivre uniquement de charité. Et, comme ces mendiants ont l'esprit subtil, il n'est ruse dont ils ne s'avisent pour augmenter leur revenu. Un religieux me contait que les franciscains hébergent gratuitement des familles chrétiennes dans des maisons qu'ils ont achetées pour ce généreux usage. Or, les bénéficiaires louent subrepticement ces maisons, et, au vu et au su de tout le monde, vont s'installer ailleurs, quand ils ont trop de locataires. Les franciscains sont obligés, paraît-il, de tolérer cet abus: s'ils expulsaient leurs pensionnaires indélicats, aussitôt dix sociétés protestantes offriraient un nouveau logis aux expulsés. Et ainsi, dans la crainte de voir leurs clients passer à l'ennemi et apostasier à bref délai, ils se résignent à fermer les yeux.

Tels sont les inconvénients de cette concurrence charitable. Mais il n'en est pas moins vrai que les missionnaires européens soulagent de trop réelles détresses et qu'ils ont à lutter contre une misère souvent effroyable. J'en eus la brutale révélation à l'Hopital Saint-Louis de Jérusalem, — un des établissements de Palestine qui fait le plus d'honneur à la France, qui le subventionne, et à son fondateur, le comte de Piellat qui, généreusement, y a sacrifié presque toute sa fortune. — J'ouvre une parenthèse, en faveur de ce bon Français, une des plus nobles figures que nos compatriotes puissent saluer

à l'étranger. Il vit là, dans cette maison de charité qu'il a bâtie, — presque pauvre, à peine mieux vêtu que le plus humble des infirmiers. Épris de tout ce qui rappelle le rôle glorieux de la France en Terre Sainte, il est, à Jérusalem, le gardien de nos souvenirs. Avec une patience ingénue, il a peint sur les murs intérieurs de l'hospice, une immense fresque héraldique, où se détachent les blasons des preux qui accompagnèrent Godefroy de Bouillon au Saint-Sépulcre. La porte de sa chambre est encadrée par ces emblèmes. Lui-même, au milieu de tous ces écussons, apparaît comme le dernier des croisés, — un croisé qui aurait déposé l'estoc pour endosser la bure du moine et qui ne voudrait plus conquérir que des âmes, à force de bonté. Sans doute parce que tous les dévouements s'appellent, il a rencontré dans les Sœurs de Saint-Joseph, qui desservent l'hôpital, les plus zélées des collaboratrices. Ces simples filles sont admirables, non seulement d'abnégation, mais aussi d'ingéniosité et de sens pratique. Le gouvernement français ne leur accorde que vingt mille francs de subsides, sur lesquels elles doivent défalquer huit mille francs pour le traitement du médecin attaché à l'établissement. Or, le budget de l'hospice est de quarante mille francs environ. C'est à elles de combler le déficit comme elles peuvent.

Je les ai vues à l'œuvre. Un matin, j'assistai au défilé des malades et des indigents dans la pharmacie de l'hôpital. Des sœurs n'étaient occupées qu'à peser des remèdes, à remplir des flacons, à

ficeler des paquets. La quinine et le bismuth s'enlevaient comme du pain. Par le guichet ouvert sur le préau, j'apercevais la horde compacte des misérables, qui, l'un après l'autre, venaient recevoir leurs médicaments. Les femmes étaient en majorité, pauvres créatures hâves, décharnées, épuisées par les grossesses, tenant sur le bras un bébé squelettique et grelottant de fièvre. Le pire, c'étaient les plaies de ces malheureux, des plaies mal soignées ou totalement négligées, devenues hideuses et à peu près incurables : des chancres, des eczémas, des ophtalmies purulentes, des bras et des jambes déformées, alourdis monstrueusement par des bouffissures livides, — stigmates des vieilles lèpres ancestrales ! Le médecin les avait examinées, avait rédigé une hâtive ordonnance, et les bonnes sœurs donnaient le remède à tous ceux qui se présentaient, sans acception de race ni de religion, — aux Juifs et aux Musulmans comme aux Chrétiens. Ils n'avaient qu'à tendre la main.

On conçoit que, dans ces conditions, le gouvernement turc ne se montre pas trop défavorable aux fondations des missionnaires occidentaux. Il se décharge, en grande partie, sur eux de tout un important service, celui de l'assistance publique. Et je ne parle pas de l'instruction, qui est un service non moins important et dispendieux. Il s'évite ainsi la peine de veiller à l'hygiène de toute une catégorie de la population qui ne lui est pas fort sympathique, — celle des Chrétiens et des dissidents en général. Leurs coreligionnaires eux-mêmes profi-

tent de cette tolérance. Car ils ne peuvent guère compter sur l'assistance administrative. Bien que les Musulmans aient, comme nous, leurs fondations charitables, d'habitude et pris en bloc, ils ne sont pas très tendres ni très pitoyables au pauvre monde. Est-ce endurcissement, fatalisme ou indifférence ? Toujours est-il que, si le bon *Mousslim*, à la fois pieux et secourable, n'est point excessivement rare, les grands mouvements de compassion et de solidarité humaine si fréquents, chez nous, dans les masses, ne se produisent autant dire jamais dans les masses musulmanes. « On ne saurait croire, écrivait Gabriel Charmes, au lendemain de la guerre turco-russe, jusqu'où les Turcs poussent la dureté de cœur. Des milliers de Musulmans qui avaient fui la domination russe sont morts à quelques heures de Constantinople, sur la côte d'Asie, sans qu'un seul ministre, un seul pacha, un seul membre de la société turque ait fait le moindre effort pour les sauver. Que dis-je ? Quand les Chrétiens organisaient des quêtes et des loteries afin de leur venir en aide, le gouvernement s'y opposait de son mieux, irrité de voir des infidèles arracher de vrais Croyants à la mort (1). » — Les choses n'ont pas changé depuis trente ans. J'ai vu à Damas, dans la cour d'une mosquée abandonnée, un campement de *Tcherkess*, dont le dénûment était inimaginable : troupeaux affamés, véritables bêtes fauves qu'on rechassait de partout ! Et

(1) *L'Avenir de la Turquie* (Calmann Lévy, édit.), p. 312.

il en passe ainsi des milliers, à travers les provinces asiatiques, sans que personne ait l'air de se soucier d'eux, sinon pour se défendre contre leurs rapines !

En présence d'une telle inertie, la tâche de nos missionnaires est toute tracée. Non seulement ils font du bien, mais ils s'efforcent d'offrir aux Musulmans le spectacle et l'exemple des vertus chrétiennes : fraternité, renoncement, esprit de sacrifice, chasteté, pauvreté volontaire. Ils espèrent ainsi diminuer les haines, affaiblir la violence des préjugés anti-chrétiens. S'ils ne convertissent pas, ils ont à cœur de dissiper les malentendus qui écartent des Européens les Musulmans fanatiques, de préparer entre les uns et les autres un terrain d'entente. Sans doute, la pratique inflige bien des accrocs à ce programme tout idéal; et il est facile de dauber sur les rivalités parfois sanglantes qui divisent les communautés chrétiennes. Bien loin d'édifier les Musulmans, elles seraient pour eux, nous dit-on, un objet de dérision avec leurs disputes, leurs contestations, leurs assommades perpétuelles. Mais, encore une fois, il convient de distinguer soigneusement les Latins des Chrétiens orientaux. La correction de nos religieux, en particulier, est irréprochable; et si les Français jouissent, en Orient, d'une sympathie relative et privilégiée, je ne serais pas surpris qu'en définitive le mérite en revînt, pour une bonne part, à nos missionnaires. Ce sont nos prêtres, qui représentent le plus abondamment la France dans ces

pays. Des prêtres, c'est-à-dire des *hommes de prière*, le Musulman est habitué par sa religion à respecter ce caractère-là ! Et ce sont aussi des hommes d'études, des gens dont les préoccupations s'élèvent au-dessus des vulgaires intérêts matériels. Un peu de leur prestige rejaillit sur les autres Français qui habitent l'Orient. Comme les prêtres, ils sont des hommes d'étude, des civilisateurs. Médecins, professeurs, ingénieurs, chefs d'administrations, ils représentent l'élément intellectuel parmi les colonies étrangères. Ils sont une manière d'aristocratie. Ils ne viennent pas, comme leurs concurrents, uniquement pour gagner des banknotes, pour trafiquer et exploiter la place. Et puis enfin, derrière eux, il y a l'histoire et la légende du sang français versé sur tous les champs de bataille de Syrie, de Palestine, d'Égypte et d'Asie Mineure. La France est, aujourd'hui encore, pour les Musulmans, la grande nation chevaleresque et guerrière de l'Europe, une ancienne adversaire dont la bravoure commande le respect, même à ceux qui l'ont su vaincre. Si l'on continue à nous estimer là-bas, c'est à cause de nos saint Louis, de nos Louis XIV et de nos Napoléon. On ne s'inquiète pas, on ne veut rien savoir du reste de notre histoire. Et c'est peut-être pourquoi, dans les petites colonies française du Levant, l'atmosphère est demeurée si étonnamment monarchique.

Représenter dignement la civilisation occidentale et faire du bien en son nom, c'est donc à cela

que se réduit le rôle le plus immédiat, et si l'on peut dire, *laïque* de nos missionnaires. Mais ils en ont un autre, qui est de beaucoup le plus important et le premier de tous à leur yeux : entretenir le culte des lieux saints, former comme une garde d'honneur autour du saint Sépulcre ! Ils affirment par leur présence que les nations chrétiennes ont des droits sur ce coin de terre, qui fut le berceau de leurs religions ; et, d'un bout à l'autre de l'ancien Empire d'Orient, ils rappellent que cet empire fut autrefois un des fiefs du Christ ; ils perpétuent obscurément une tradition glorieuse ; ils représentent, dans ces pays, *la continuité romaine* !... Oh ! je sais ! il est facile de tourner en ridicule ce rôle ingrat et touchant ! A Jérusalem, spécialement, les curieux qui passent ont de quoi exercer leur malignité aux dépens des moines ! Le sarcasme est aisé contre leurs querelles, contre le mercantilisme des Chrétiens indigènes, les tartuferies impudentes, les pieux cabotinages qui s'épanouissent dans la Ville sainte, comme en un terrain d'élection. Mais ce qu'ils ne disent pas, c'est que chez ces moines qui les ont accueillis fraternellement, qui accueillent avec la même bonne grâce amis ou ennemis, tous et toutes, même les mères ou les femmes de ceux qui, en France, les persécutent, — chez ces moines, ils ont retrouvé vivant l'esprit du Christ. Pour moi, je n'ai senti nulle part, comme chez eux, la douce présence du Maître et la certitude de sa divine promesse : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles ! » Et si, comme beaucoup d'autres, dans

la Basilique du Sépulcre, j'ai pu me scandaliser devant les oripeaux barbares dont une piété naïve l'affubla, devant des scènes inquiétantes de basse superstition, — toutes ces impressions mesquines ont été soudainement balayées en moi comme par un grand souffle purifiant, à la seule vue du Tombeau. Quand on songe seulement au torrent d'amour qui a jailli de ce rocher pour se répandre sur le monde, on ne peut que tomber à genoux, en sanglotant de tendresse et d'adoration !

Ah ! Celui qui reposa sur ce marbre, usé par la ferveur des bouches adorantes ! Celui-là !... personne n'a été aimé, personne n'a fait aimer comme Lui ! J'ai rencontré de pauvres êtres, aux visages dégradés par la misère, qui, tout à coup, s'illuminaient d'une beauté radieuse, en touchant cette tombe de résurrection. Quel amour est-ce donc que cet amour du Christ, pour qu'en pénétrant dans une brute humaine il la transforme ainsi en une créature spirituelle et que, dans ses yeux obscurs et sur ses lèvres bestiales, il fasse monter un âme vêtue de clarté ? Je vois encore la figure d'une paysanne russe qui, un soir, vers trois heures, l'heure sainte du *Consummatum est*, s'en allait au saint Sépulcre avec la foule des pèlerins. Ce souvenir m'est resté comme celui du sublime le plus simple et le plus poignant qui m'ait jamais ému.

C'était à la porte de l'hospice où sont hébergés les pèlerins indigents, qui, par troupes errantes, arrivent de Russie. L'abjection, le dénuement de

ces misérables est à vous serrer le cœur. Beaucoup d'entre eux ont fait la route à pied. Sordides, les vêtements en lambeaux, quelquefois pieds nus, la barbe et cheveux d'une saleté farouche, ils viennent se réfugier dans cette maison, où on les ravitaille, où on les rhabille et les nettoie. Quand ils sortent, tous les mendiants de Jérusalem s'abattent sur eux comme une nuée de sauterelles, pour leur arracher les quelques sous qu'ils peuvent avoir. Ils sont hideux, ces professionnels de la mendicité! Fausses infirmités, fausses plaies, grimaces, contorsions, boniments hypocrites et pitoyables, c'est une véritable Cour des Miracles lâchée dans la rue !

Or, ce soir-là, comme d'habitude, les mendiants assaillaient les pèlerins, à la sortie de l'hospice. Presque tous se laissaient apitoyer par cette simulation et cette mise en scène de la douleur : dévotement, ils déposaient leur obole dans la sébile tendue. Je suivais cette comédie navrante, lorsqu'une vieille matouchka alourdie d'une graisse malsaine, la dernière de la troupe, est relancée par un cul-de-jatte. Je la regarde : elle est en guenilles, le visage dur, les yeux torves enfoncés sous la broussaille des sourcils. A la vue du cul-de-jatte, l'expression de ses traits se durcit encore. Elle n'a pas un kopek à lui donner. Elle passe. Le coquin la poursuit, en poussant des cris déchirants. Elle s'arrête... Alors, avec le geste de quelqu'un qui abandonnerait tout, elle tire de son châle une miche de pain, — tout ce qu'elle possède, — et, comme si elle lui offrait un trésor, elle donne son pain à l'homme, qui

ricane et qui hausse les épaules. Mais elle ne voit rien, elle n'entend rien, elle court pour rattraper les pèlerins, légère maintenant, les traits détendus, le regard comme en extase, heureuse, oh ! si heureuse d'avoir fait cela pour le Christ !...

IV

L'AVENIR TOUJOURS INCERTAIN

Les esprits secs et prétendus positifs auront beau épiloguer : ce grand amour, qui précipite, tous les ans, vers la Palestine, des milliers et des milliers de pèlerins, ne s'expliquerait pas, s'il n'était que le succédané d'une propagande politique et commerciale. Le résultat serait vraiment disproportionné avec l'énormité de l'effort. Somme toute, si mêlés de bassesse que soient toujours les mobiles humains, on peut soutenir que le perpétuel exode des religions occidentales vers la Palestine et tout l'Orient musulman n'a pas d'autre objet que le Christ et la diffusion de la charité qu'il prêcha. Depuis des siècles, le mouvement se perpétue, tantôt victorieux, tantôt ralenti par la résistance de l'Islam, mais jamais complètement interrompu. A aucune époque, il n'a été plus unanime ni plus triomphant qu'aujourd'hui.

Cela surprend même les âmes croyantes. Nous

sommes tellement habitués à entendre répéter autour de nous que la religion est morte, qu'elle n'intervient plus dans les affaires de ce monde, que ces lieux communs finissent par nous influencer à notre insu. Le Français, le Parisien en particulier, n'arrive jamais à se persuader sincèrement que ses idées et ses préjugés ne soient point la norme nécessaire de l'humanité. Si la religion fléchit chez nous et chez nos voisins, nous en concluons que cette défaite partielle se répercute à travers toute la planète. Ces conclusions hâtives témoignent, en tout cas, d'une psychologie bien mal informée.

Pour ma part, je n'aurais pas cru, si je n'en avais eu les preuves vivantes sous les yeux, que le christianisme occidental fût encore animé d'une pareille ardeur de foi et de prosélytisme. Ce que la Russie a tenté en ce sens est quelque chose de colossal et qui force à réfléchir les esprits les moins avertis. Ses églises, ses hôpitaux, ses hôtelleries se dressent à tous les carrefours et dans tous les lieux historiques. Partout, ses prêtres et ses pèlerins vous barrent la route. L'Allemagne et les deux Amériques l'auront bientôt distancée. On ne rencontre que des Américains du Nord par les chemins de Palestine, surtout aux approches de Pâques ou de Noël. Des caravanes entières descendent au Jourdain, pour s'y baigner au lieu probable du baptistère de Saint-Jean. Généralement, nos voyageurs français n'aperçoivent, dans ces endroits-là, que les bandes de l'agence Cook, probablement parce qu'ils suivent les mêmes

itinéraires. Mais les touristes sont une minorité négligeable. Le gros des foules palestiniennes se compose de pèlerins, de croyants très graves et très convaincus.

Or l'Amérique en envoie, de beaucoup, le plus grand nombre ; l'Allemagne vient ensuite. Elle inonde le pays de ses missions et de ses pèlerinages ; elle est non moins zélée à protéger ses catholiques que ses protestants. L'Empereur Guillaume a posé de ses mains la première pierre de l'église de la Dormition, qui domine le couvent des Bénédictins allemands. Lorsque j'étais chez les dominicains de Jérusalem, j'avais sans cesse, devant la fenêtre de ma chambre, la vue d'une monstrueuse bâtisse en construction : véritable mastodonte de maçonnerie, dont la silhouette aplatie et trapue m'évoquait celle d'un cuirassé, avec ses tourelles et ses coupoles d'acier ! C'était l'hospice, que devaient diriger les sœurs allemandes de Saint-Charles. On l'a planté là, écrasant et agressif dans sa masse et sa laideur, en face de Notre-Dame de France et de notre Hôpital Saint-Louis. De tous côtés, l'étranger pousse ses forteresses parmi les nôtres que nous abandonnons. C'est à qui entassera les plus formidables et les plus indestructibles. Cela devient une véritable frénésie de rivalité et d'ostentation.

Et cependant, malgré la multitude de ces bâtisses, malgré l'épaisseur des murs faits pour défier les siècles, malgré le flux perpétuel de l'invasion occidentale, on a l'impression confuse que tout

cela est en l'air, que ces fondations n'ont pas de racines profondes dans le sol, que ce décor chrétien est factice et imposé. On se demande avec angoisse : « Qu'arriverait-il, si nous n'étions plus les plus forts.. » Qu'on se rappelle ce qu'étaient nos établissements de Terre-Sainte et du Levant, au début du siècle qui vient de finir. Pour se remémorer combien l'existence en était précaire, à quelles vexations et à quels dangers les nôtres y étaient exposés, en ce temps-là, il n'est que de relire *l'Itinéraire* de Chateaubriand. C'est seulement depuis cinquante ans environ, c'est-à-dire depuis la débâcle complète de l'absolutisme ottoman, que nous avons pu prendre pied dans le pays et nous y installer avec une sécurité relative. Le couteau sur la gorge, l'Islam nous subit, — résigné dans son humiliation momentanée et se répétant que l'avenir est à Dieu. Quiconque se rend compte de tout ce qu'il y a d'incompatible entre le Musulman, — disons même l'Oriental, quel qu'il soit, — et l'Européen ; quiconque perçoit les frémissements d'impatience, l'irritation sourde que cause, là-bas, notre présence trop encombrante, tous ceux-là n'accueillent qu'avec beaucoup de scepticisme l'idée d'une conquête pacifique et définitive de l'Orient. Devant le faste de nos établissements encore si jeunes, ils éprouvent un peu de la tristesse et du découragement qui nous prennent au spectacle de ces ruines immenses dont la civilisation romaine a couvert l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, l'Afrique du Nord, — tout le domaine du Croissant ! Ces

temples, ces théâtres, ces thermes et ces aqueducs, eux aussi, ils semblaient bâtis pour l'éternité ! Comme il a fallu peu de temps pour balayer tout cela ! On dirait un cataclysme naturel, une revanche du vieux sol barbare fatigué de porter des races qui ne sont point ses enfants !

V

COUP D'ŒIL FINAL

... Et ainsi, ce n'est pas sans quelque appréhension mélancolique, que je risque mes conclusions, au terme de cette étude générale sur l'Orient moderne.

Perdons-nous notre temps, notre argent et nos efforts à vouloir le transformer ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que la transformation nous réserve plus d'une surprise et qu'elle ne s'accomplira point précisément selon les désirs de notre cœur.

Oui sans doute, l'Orient bouge ! Mais c'est une agitation dont on entrevoit malaisément le but. Elle s'exerce dans les directions les plus diverses et quelquefois les plus opposées. Ils sont las de de notre tutelle et de notre ingérence, voilà ce qui m'a paru le plus clair dans les dispositions des Orientaux : le monde asiatique, comme le monde africain, est en proie à une sourde effervescence. Et ce qui m'a paru non moins évident, c'est que

les tendances de la masse, en Égypte comme en Turquie, sont, au fond, plus réactionnaires que révolutionnaires.

La masse est réactionnaire, en ce sens que, de toute la force de son instinct, elle *réagit* contre l'étranger. Le malaise économique dont elle souffre dans les villes, le renchérissement des vivres et des loyers, la disproportion entre des salaires minimes et un travail toujours plus intense et plus pénible, — elle nous rend responsable de toutes ces misères. Et d'autre part, elle est bien loin d'être aussi éblouie, que nous pouvons le croire, par les beautés de notre civilisation. Cette civilisation, nous sommes tellement sûrs de sa supériorité et de son prestige! Nous ne doutons pas qu'un Bédouin d'Algérie, un fellah du Nil, un berger anatolien, ayant à choisir entre sa condition actuelle et la nôtre, ne jette son dévolu, et avec enthousiasme, sur cette dernière. En réalité, tous ces gens-là, que ni leurs traditions, ni leurs mœurs, ni leurs climats ne prédisposent à vivre selon notre idéal social, tous répugnent à subir la contrainte de nos polices et de nos administrations, en un mot, de n'importe quel gouvernement régulier, si juste et si honnête soit-il. En face de la plus anarchique et de la plus vexatoire des tyrannies, ils sont un peu comme nos voleurs, qui espèrent toujours échapper aux gendarmes. En vain répétons-nous aux Arabes de l'Afrique du Nord que, grâce à la protection de la France, ils ne sont plus rançonnés ni razziés par les garnisaires turcs, ni massacrés, ni décapités, ni suppliciés par les tribus voisines,

ils ne voient qu'une chose : la nécessité de payer des impôts et des contraventions, dont, auparavant, ils n'avaient aucune idée et dont ils ne s'expliquent pas la raison. On ne saura jamais les colères et les rancunes que soulève chez les indigènes de nos villes algériennes la simple obligation de vider, à heure fixe, une boîte à ordures. Au Caire et ailleurs, j'ai constaté les mêmes révoltes chez les âniers et les cochers berbérins soumis à la baguette du *policeman* anglais. Mais ce ne sont pas seulement nos règlements municipaux ou administratifs qui leur sont insupportables, ce sont toutes nos habitudes prises en bloc, c'est, d'une façon générale, *l'ordre* qui règle la vie du civilisé... Sur la ligne de Jaffa à Jérusalem, le train s'arrête à une station célèbre par le tombeau d'un marabout. L'arrêt est d'une minute à peine. Or, lorsque nous y arrivâmes, qu'elle ne fut pas ma stupeur de voir tout ce qu'il y avait de Musulmans dans les wagons, descendre sur la voie, étaler sur les rails des tapis de prière, se prosterner, et, bien tranquillement, commencer leurs dévotions. Le chef de gare avait beau agiter sa sonnette, le le chef de train leur crier qu'on allait partir sans eux, personne ne se dérangeait. Il fallut réquisitionner une escouade d'hommes d'équipes qui, avec des injures et des horions, finirent par faire réintégrer leurs wagons à ces pieux personnages. L'opération dura un bon quart d'heure et ne fut pas commode. Les plus vigoureux opposèrent une énergique résistance. Ce n'est là qu'un exemple au hasard. Il est trop certain que ces races

ne conçoivent point ce que nous entendons par exactitude et que l'idée d'un règlement quelconque n'entre point dans leurs cervelles.

Il est vrai aussi que les élites réagissent inversement. Elles ont tenté une rénovation intellectuelle, dont les résultats ne sont pas encore appréciables. Pourtant, il n'y a guère que la culture scientifique proprement dite qu'elles aient chance d'acclimater chez elles. Le reste me paraît plus difficilement transportable. En tout cas (et je dis ceci pour ceux d'entre nous qui croient à la diffusion triomphante de l'esprit français à travers le monde), autre chose est de lire un roman par passe-temps, d'emprunter à nos théoriciens politiques des arguments en faveur d'une thèse toute locale, autre chose de goûter vraiment notre littérature, notre art et notre pensée dans ce qui en fait la fleur suprême d'une civilisation. De longues années, un long travail sont nécessaires pour une telle adaptation. Mais enfin, il y a la science qui est ouverte à tous ! Les Turcs et les Égyptiens vont-ils se jeter dans la culture scientifique intensive, à la japonaise ? Vont-ils s'appliquer délibérément à n'être que des hommes pratiques et positifs, absorbés par la seule et unique tâche de créer une nation moderne, la mieux entraînée, la plus scientifiquement armée pour la défense et pour la lutte ? Évidemment ils le peuvent, s'ils en ont la volonté persévérante. Mais ils n'en sont pas encore là !

En attendant, ils ont de gros atouts dans leur jeu. Ces avantages, ils les doivent à ce qui sub-

siste encore de profondément réactionnaire, au sens le plus étroit du mot, dans l'âme des masses orientales. D'abord, leur patience, leur extraordinaire et invraisemblable patience, que nous prenons pour de la stupidité et qui n'est qu'une des formes de leur fatalisme, une sorte de résignation confiante à la volonté de Dieu. C'est cette patience qui leur fait supporter sans révolte toutes les exactions et toutes les tyrannies, qui leur a permis, jusqu'ici, de résister aux guerres et aux famines les plus meurtrières. Avec une pareille force de résistance, on vient à bout de toutes les épreuves, on défie les hommes et la durée. On arrive à se rendre non seulement tolérable, mais bonne tout de même, la vie la plus dure, la plus ingrate, ou la plus fastidieuse.

Lorsque je songe à cette patience musulmane, je me rapelle toujours, comme le type le plus parfait et le plus sympathique que j'en aie rencontré, un vieux Turc, fonctionnaire français, que tous les Algériens lettrés ont connu. Vit-il encore, je n'en sais rien ! Mais pourquoi ne le nommerais-je pas ? C'est Si Ismaïl Ben Hafiz, dont il s'agit, ce vieillard débonnaire qui, à la Bibliothèque d'Alger, avait la garde des livres et des manuscrits arabes. Ce n'était pas un Turc à proprement parler, mais un *Coulougli*, c'est-à-dire un métis de Turc et de Maure. Ce brave homme passait presque toute sa journée dans une petite salle obscure et froide, où brûlait, en hiver, un brasero de cuivre. Personne ne venait l'y déranger, sauf quelques Français arabi-

sants. Ses coreligionnaires le méprisaient sans doute, comme vendu au *Roumi* oppresseur. Il était là, tout seul, au milieu de ses livres et de ses manuscrits, précieuses reliques, qu'il époussetait, nettoyait, rangeait continuellement. Et, quand il avait fini, il recommençait avec une obstination infatigable qui ressemblait à l'accomplissement d'un vœu. Il y mettait une sorte de recueillement et de ferveur religieuse. Il touchait d'une main pieuse ces reliures splendides, sous lesquelles dormait la pensée de l'Islam et qui étaient devenues la proie des infidèles. Lui au moins, il les défendrait contre les vers, il les transmettrait intacts aux Croyants de l'avenir, qui viendraient les reprendre, au jour infaillible de la Revanche. Puis, quand il était las de les avoir placés, déplacés et replacés pour la centième fois, il s'asseyait sur des coussins, chaussait ses besicles, bourrait son nez de tabac et s'abîmait dans la lecture de quelque beau traité théologique. Il lisait ainsi, jusqu'à la tombée du crépuscule, entre une tasse de café et une botte de roses qu'il avait apportées de son jardin. Le monde extérieur n'existait plus pour lui. Les yeux brouillés sur les calligraphies somptueuses de ses chers manuscrits, il se fondait en béatitude. Et puis, à la nuit close, il s'en retournait à sa maison du Ravin de la Femme-Sauvage, sans avoir vu, bien souvent, un visage humain et sans avoir échangé trois paroles. Au milieu du mépris de ses frères, de la dédaigneuse indifférence de l'Européen, Si Ismaïl Ben Hafiz vivait heureux.

Accepter le sort tel qu'il se présente, savoir attendre l'heure, c'est la vertu invincible de l'Islam. Cette inaltérable patience, les réformateurs actuels sont bien assurés qu'ils ne l'épuiseront jamais. Grâce à elle, ils imposeront à la bête populaire tous les fardeaux qu'il leur plaira, et, s'ils le veulent, ils la conduiront, sans qu'elle bronche, là même où elle se refuse le plus d'aller.

En outre, ils peuvent tabler sur l'intégrité de la famille et de la race. L'une et l'autre sont encore très fortes, en Turquie comme en Égypte, et cela en dépit de la misère et des atteintes du divorce. L'autorité paternelle est toujours absolue. Les enfants, jusqu'à l'âge de douze ans, sont confiés aux femmes qui, par instinct, sont conservatrices. Et, lorsqu'une lignée s'abâtardit, le maître ayant le droit de choisir ses épouses dans la plus basse classe, une belle servante ou une belle esclave en restaure la vigueur. N'oublions pas, non plus, que ces hommes sont beaucoup plus prolifiques que les Européens. Enfin, ils ont une religion et une armée. Nous avons assez insisté sur la puissance du lien religieux entre Orientaux. Quant à l'armée turque, de bons juges prétendent qu'elle est loin d'être négligeable et que, s'il y a beaucoup à dire sur le corps des officiers, les simples soldats sont parmi les meilleurs de l'Europe.

Ce dernier point est capital, digne de provoquer toutes nos réflexions. Les Turcs sont, par exellence, une nation militaire. Ils ont prouvé, lors de leur dernière guerre contre les Grecs, qu'ils n'avaient

rien perdu de leurs qualités. Tout récemment encore ils nous l'ont rappelé, lors du conflit crétois. A quoi le maintien de la paix a-t-il tenu ! L'ardeur belliqueuse du nationalisme jeune-turc est trop évidente. Un jour ou l'autre, il cédera à l'exaltation du sentiment populaire. Nous croyons trop aisément que tout s'arrange avec des notes diplomatiques et des tribunaux d'arbitrage. En réalité, on n'obéit qu'à la force, ou à la peur, ou au bon sens le plus terre à terre, qui conseille de s'incliner devant le fait accompli, quand il n'y a pas moyen de s'y soustraire.

Il devient de plus en plus nécessaire de le répéter dans un pays comme le nôtre, en mal d'utopies révolutionnaires et de chimères pacifistes. Hélas ! malgré tout ce qui nous est enseigné, on n'a jamais vu d'idées victorieuses qu'à la suite des armées. Intellectuels que nous sommes, le monde est loin de notre rêve ! Le droit est toujours écrasé par la violence, s'il est incapable de lui résister. Michelet lui-même, esprit chimérique, mais qui tempérait de bon sens plébéien son imagination aventureuse, Michelet le proclamait dans son livre du *Peuple* : il disait que la France doit rester la première nation militaire du monde, être le soldat de la Révolution, si elle veut assurer le triomphe des idées révolutionnaires.

Ces idées, dont nos partis « avancés » sont si fiers, ces idées qui, d'après eux, sont appelées à renouveler le genre humain, elles sont à la merci d'une nation, qui aura le courage d'être une phalange

macédonienne au milieu de troupeaux désarmés. Au lieu de nous tenir prêts pour la lutte, nous recommençons toutes les folies de l'Empire romain à la veille des invasions. Non seulement, nous ne voulons plus payer de notre personne, mais nous initions les Barbares à notre tactique, nous leur vendons nos armes, nous leur montrons à s'en servir. Déjà les Marocains se révèlent d'excellents élèves. Les montagnards du Riff occupent assez sérieusement, il me semble, une armée espagnole de cinquante mille hommes. Ce n'est pas fini. Dans le monde entier, nos élèves ne demandent qu'à devenir des maîtres. Ces noirs ou ces jaunes que nous méprisons ou que nous plaignons, ces gens qui ne connaissent ni nos scrupules, ni nos lassitudes, ni nos névroses, dont les âmes nous sont fermées, dont les pensées sont à mille lieues des nôtres, ces apprentis de la guerre moderne se chargeront de nous enseigner un peu de psychologie : à savoir qu'il y aura toujours des Barbares, comme il y aura toujours des pauvres et que les Barbares seront toujours le plus grand nombre. Il faut que nous-mêmes, tout en restant des intellectuels, nous redevenions capables d'agir comme des Barbares, si nous ne voulons pas être mangés par les Barbares.

Vainement protesterons-nous de nos intentions fraternelles : le branle est donné aux peuples esclaves ! Notre prestige est compromis à leurs yeux. Ils savent trop notre lâche désir d'éviter les coups. Ils s'enhardiront, ils s'enhardissent dès aujourd'hui. Les vieilles races, les vieilles nationa-

lités orientales recommencent à s'agiter. La célèbre Question d'Orient s'est rouverte avec une gravité qu'elle n'a jamais eue. Car enfin, personne, dans l'ancien empire du Sultan, n'est content de son sort, ni les Serbes, ni les Bulgares, ni les Grecs, ni les Arméniens, ni les Syriens, ni les Arabes, ni les Égyptiens, — ni les Turcs eux-mêmes. Sous la menace de l'Europe, l'état actuel, avec tous ses dangers, peut durer encore, mais non pas s'éterniser. Ce danger est permanent. Le jour où deux grandes nations européennes seraient aux prises, on devine ce qui arriverait immédiatement dans les pays balkaniques et dans tout le Levant. Il suffit que nous ne soyons plus en mesure de séparer ou d'intimider les adversaires. Et puis, en définitive, tous les espoirs sont permis à une Turquie régénérée, soulevée par le zèle patriotique et par la foi religieuse. Si nous ne revoyons pas précisément des Croisades, je crains bien que l'avenir ne nous réserve encore de beaux égorgements internationaux.

FIN

APPENDICE

A propos de mon article sur le travail indigène, en Égypte, j'ai reçu du Caire la lettre suivante :

« Quand vous parlez des ouvriers indigènes, vous poussez trop loin l'optimisme. Arrivé ici avec l'idée préconçue de voir tout en beau et en bien, nourri d'idées égalitaires, j'en suis venu, petit à petit, à considérer les artisans égyptiens comme véritablement inférieurs. En passant, je vous signale que tandis que vous écrivez : « Au Caire, les boutiques de blanchissage sont tenues fréquemment par des hommes », il serait tout à fait exact d'écrire qu' « au Caire les boutiques de blanchissage sont tenues, dans l'immense majorité des cas, par des hommes ». Quant à l'imperfection du travail des blanchisseurs et repasseurs indigènes, elle est le sujet des lamentations de toutes nos ménagères européennes.

« Je vous parle de ce que j'ai vu. Les menuisiers, peintres, ébénistes indigènes, travaillent avec une grossièreté lamentable. Un de mes amis, Égyptien très cultivé, possédant une riche bibliothèque arabe et européenne, a voulu faire poser des rayons dans deux pièces, pour ranger ses livres. Pour la partie arabe, il eut la malencontreuse idée de s'adresser à un ouvrier égyptien. Celui-ci lui a fait un travail grossier, mal commode, non démontable, avec des cases fixes et

toutes semblables. Pour la partie européenne, il s'est adressé, sur mon conseil, à un menuisier italien. Il a eu ainsi une sorte de grande armoire sans portes, avec les rayons mobiles, démontable entièrement et d'un bel aspect. Il est nécessaire d'ajouter que, pour la même surface de mur couverte, il a dû payer près de six fois plus à l'Italien qu'à l'indigène.

« Autre chose. Si vous voulez acheter des meubles et que vos moyens soient réduits, vous devez vous adresser à des maisons indigènes, qui font travailler des Arabes. Elles font des prix de 20, 25 et 30 p. 100 meilleur marché que les maisons italiennes ou grecques ; je ne parle pas des Français qui ne vendent que du travail luxueux et parfait. Mais si l'on gagne 30 p. 100 sur le prix, on perd 40 p. 100 sur la qualité. Faites faire une armoire, un bureau chez Madhour. Ce sera solide ; vu de loin, cela aura quelque aspect ; mais rien ne sera fini. Les panneaux sont mal ajustés ; la colle déborde ici ; là, c'est une entaille au bois qu'on a négligé de cacher. Et le patron et les ouvriers semblent ne pas vous comprendre quand vous leur faites des observations. Ils n'ont pas la notion du travail fini et délicat. J'en donnerais mille exemples. Personnellement, j'ai acheté un tapis, au mètre, chez un indigène. Quand je voulus le faire couper et coudre selon ma convenance, pour qu'il s'adapte bien à la place qui lui était destinée, j'ai dû discuter une heure avec le marchand, qui ne pouvait se figurer qu'un tapis rectangulaire ne fît pas mon affaire. Et j'ai bien senti qu'il échangeait, avec ses ouvriers, des propos moqueurs à mon endroit... »

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS VII

CHAPITRE PREMIER

LES MIRAGES DE L'ARRIVÉE

Pages.

I. Les « bons pots » de Théophile Gautier 1
II. La séquestration du touriste. 3
III. La débâcle de la couleur locale. 8
IV. Les consolations 22
V. Tous les mirages! 26
VI. Savons-nous voyager? 33

CHAPITRE II

LA RÉALITÉ

I. La Porte d'or. 41
II. Les ombres du tableau 46
III. Le fumier oriental. 57
IV. Les entraves 67
V. La barbarie cosmopolite 90

CHAPITRE III

LE PEUPLE

Pages.
I. La question de peau 99
II. Le foyer 109
III. Le travail 131
IV. Comment ils s'amusent 145
V. Le fond des cœurs. 163

CHAPITRE IV

LES ÉLITES : JEUNES-TURCS ET JEUNES-ÉGYPTIENS

I. La Révolution inévitable 167
II. Les derniers jours de la tyrannie 170
III. Chez Mustapha Kamel 188
IV. Programmes et projets d'avenir. 200
V. Les deux claviers 212
VI. Ce qu'ils nous répondent 224

CHAPITRE V

LES ÉLITES : JUIFS ET CHRÉTIENS

I. Ibrahim et Abdallah 227
II. Une esquisse psychologique 231
III. La déplaisance du Juif 251
IV. La Syrie française 264
V. Les héritiers de l'empire 278
VI. La poigne du maître 289

CHAPITRE VI

LES ÉCOLES CHRÉTIENNES ET ISRAÉLITES

I. Ce qu'on voit d'abord 291
II. Chez les primaires 295

Pages
III. Les villes-lumière 317
IV. Une incursion chez maître Janotus de Bragmardo . 312

CHAPITRE VII

LES ÉCOLES MUSULMANES

I. Desiderata 357
II. L'Égypte tête pensante de l'Islam 360
III. Les écoles-fantômes 371
IV. L'exemple du Japon 384

CHAPITRE VIII

LA MÊLÉE DES RELIGIONS EN ORIENT

I. L'Islam et « l'hydre du fanatisme » 393
II. Chez les chrétiens 409
III. Que font nos missionnaires ? 421
IV. L'avenir toujours incertain. 435
V. Coup d'œil final 440

APPENDICE 451

BIBLIOTH. DE LA VILLE DE LYON

2484. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie

BELLESSORT (André). — **La Jeune Amérique.** — Chili et Bolivie (*Couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16..... 3 50

— *Voyage au Japon :* **La Société Japonaise** (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16..... 3 50

— **En escale.** — Une Promenade à Ceylan. — Singapour. — Saïgon. — Hong-Kong. — Macao. — Canton. — Une semaine aux Philippines. 1 volume in-16..... 3 50

— **La Roumanie Contemporaine.** 1 volume in-16..... 3 50

— **Les Journées et les Nuits Japonaises.** 1 vol. in-16..... 3 50

DARCY (Jean). — **L'Equilibre africain au XXe siècle.** — LA CONQUETE DE L'AFRIQUE. — Allemagne. — Angleterre. — Congo. — Portugal. 1 volume in-16..... 3 50

— *France et Angleterre.* **Cent années de rivalité coloniale.** — I. L'Afrique. 1 volume in-8°..... 7 50

— *France et Angleterre.* **Cent années de rivalité coloniale.** — II. L'Affaire de Madagascar. 1 vol. in-8°..... 4 »

DAVIN (Albert). — **Noirs et Jaunes.** *Çomalis, Hindous, Siamois, Annamites.* — Paysages, cérémonies, traités. Ouvrage orné de 16 gravures. 1 vol. in-16..... 4 »

ESPAGNAT (Pierre d'). — **Jours de Guinée.** 1 vol. in-16..... 3 50

GANDOLPHE (Maurice). — **La vie et l'art des Scandinaves.** (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16..... 3 50

— **La Crise Macédonienne.** Enquête dans les vilayets insurgés (septembre-décembre 1903). 1 vol. in-16..... 2 50

GOMEZ-CARRILLO. — **La Grèce Eternelle.** Préface de Jean Moréas. 1 vol. in-16..... 3 50

GOSSELIN (Capitaine). — **Le Laos et le Protectorat français.** (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 volume in-16 illustré de 5 gravures et accompagné d'une carte de Laos..... 3 50

— **L'Empire d'Annam.** — Préface du M. Charles Baudin. 1 vol. in-8° écu avec gravures et cartes..... 5 »

HALLAYS (André). — *En flânant.* **A travers la France.** — Touraine. — Velay. — Normandie. — Bourgogne. — Provence. 1 vol. in-16..... 3 50

HUCHARD (Robert). **Autour de l'Afrique par le Transvaal.** 1 volume in-16..... 3 50

LAUTOUR (Lieutenant Gaston). — **Journal d'un spahi au Soudan** (1897-1899). — Préface du Marquis Costa de Beauregard, de l'Académie française. 1 volume in-16..... 3 50

LOISEAU (Ch.). — **Le Balkan slave et la Crise autrichienne.** 1 vol. in-16..... 3 50

— **L'Equilibre adriatique.** — L'Italie et la question d'Orient. 1 volume in-16..... 3 50

MIMANDE (Paul). — **Souvenirs d'un échappé de Panama.** Notes d'un témoin. 1 vol. in-16..... 2 »

— **L'héritage de Behanzin.** 1 vol. in-16..... 3 50

PAUL-DUBOIS (Louis), *auditeur à la Cour des comptes.* — **L'Irlande contemporaine et la Question irlandaise.** L'état politique et social. — La décadence matérielle. — Les possibilités de relèvement. (*Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales*). 1 vol. in-8°..... 7 50

PERIGNY (Maurice de). — **En courant le Monde.** — Canada. — Etats-Unis. — Corée. — Japon. — Mexique. 1 vol. in-16..... 3 50

PINON (René). — **L'empire de la Méditerranée.** — LA QUESTION MAROCAINE. — Figuig. — Le Touat. — La Tripolitaine. — Bizerte. — Malte. — Gibraltar. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-8° écu. 5 »

— *La lutte pour le Pacifique.* **Origines et Résultats de la guerre Russo-Japonaise.** 1 vol. in-8° écu..... 5 »

— **L'Europe et l'Empire Ottoman.** Les aspects actuels de la question d'Orient. 1 vol. in-8° écu avec deux cartes..... 5 »

PINON (René) et Jean de MARCILLAC. — **La Chine qui s'ouvre.** (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16..... 3 50

SUAU (P.). — **L'Espagne,** terre d'épopée. — Les vieilles villes. — Leurs souvenirs. 1 vol. in-8° écu avec grav.. 5 »

— **La France à Madagascar.** Histoire politique et religieuse d'une Colonisation. — Préface de M. Le Myre de Vilers. 1 volume in-8° écu avec gravures..... 5 »

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.